

FINITUDE
Livre 5

Les Anges du Delta

Pierre Van Malaerth

Aventure

Science-fiction

An 2882. Bapt Olmet espère atteindre la planète Viélès. La vie ne devrait pas y être si enchantée puisque toutes les tentatives de colonisation ont échoué, mais, classée depuis près d'un siècle « Terre de Relégation », il pense que ce sera là un bon refuge. De toutes façons, quand on est allé fourrer son nez dans les affaires de l'État et de la Haute Finance il serait inconséquent de faire la fine bouche.

Autre inconvénient majeur, aucune information ne filtre de ce monde mis en Quarantaine. Mais pourquoi se serait-il soucié d'un monde supposé être un baignoire à l'air libre, situé à plusieurs mois de voyage de *Celcius*, quand on a été un journaliste financier de renom, honnête de surcroît ?

Sauver sa peau en recourant à l'inconnu... Avoir échappé aux menaces pour pire encore ? Trop tard pour regretter, les dés ont été jetés.

Prologue

En amont, des embâcles ayant dévié sa puissance, le Fleuve reprenait progressivement possession des bras oubliés de son Delta. Une fois encore troublé dans sa plénitude, les perdant pour un temps, les abandonnant aux vases, il délaissait ceux de sa zone centrale pour rouler ses eaux par d'anciens cours. Reflets ou ombres, dans le lointain, sur un fond de ciel incertain, délavées par les vapeurs du fleuve et de l'Océan, les couleurs cyan des falaises constituant le prolongement de cette rive se devinaient.

Dans quelques semaines le Fleuve aurait repris totalement ses anciens chemins et cette chaîne de hautes collines, digue naturelle du Delta, serait proche du passage renouvelé de ses courants.

Au cours de son histoire, les millénaires avaient masqué combien ces sautes d'humeurs avaient été brutales, amples et répétées : quelques fois, en une nuit, il avait bouleversé des centaines de milliers de kilomètres carrés. Drainant les deux tiers d'une subsidence, l'Anstyx était à la mesure de Selzé-Planète, le monde dont il épanchait, de tout un continent, les fureurs et les pleurs : immense.

Immense et vivant...

Chapitre 1

Plusieurs fois Bapt avait songé ouvrir les yeux, mais il y avait eu cette lassitude qui avait fait osciller ses vellités de s'éveiller jusqu'à les repousser dans l'inconscience. Il s'était rendormi à chaque fois. Et maintenant, une fois encore, l'idée revenait que, si son esprit échappait aux limbes du sommeil, c'était qu'un événement s'était produit. Une panne avait-elle interrompu la diffusion des gaz ? Avait-on stoppé le Traitement ? Une avarie étant exclue, une seule cause possible : la diffusion du traitement avait été délibérément stoppée, soit par un navigant, soit par une commande asservie.

Un événement... Et quelle explication -plausible- pouvait-on apposer à ce fait nouveau ? Viélès était-elle là, quelque part ? Proche ?

Cette probabilité satisfaisait l'esprit car une interruption de la diffusion du narcotique impliquait aussi l'idée d'une panne. Une panne que l'ordinateur de bord n'aurait pas su se réparer. Donc : d'une suite de pannes. Alors qu'une seule était à même de menacer la vie à bord. Impensable.

Donc, le vaisseau s'approchait de Viélès, il le fallait pour la logique de l'espoir. Un ordinateur perdant le contrôle de ses asservissements, y compris ceux de son auto-réparation, aurait dénoté une vétusté stupéfiante qui n'était pas concevable. Et puis, mourir dans une cabine, impuissant, dans la plus parfaite ignorance de là où on se trouvait, il y avait plus satisfaisant pour l'esprit de quelqu'un qui avait espéré recouvrer le contrôle de son existence ! Mieux valait se poser la question justifiée - elle - par le postulat d'une installation en parfait état de marche et en déduire que ce voyage parvenait à son terme ; le *Traitement était donc stoppé parce que le terme du voyage était atteint. Point.*

Viélès était en vue et Celcius loin derrière lui. Autre conséquence de ce raisonnement : tous les autres voyageurs se réveilleraient, eux aussi. Se réveillaient déjà, très certainement. Corollairement à cette fin de voyage : un délai de quelques heures pour se dégourdir les membres et pour convenablement se restaurer, avant l'atterrissage, ne pouvait qu'avoir été envisagé, prévu...

Mais, pour Bapt, l'ombre d'une confirmation aurait été la bienvenue.

À l'appui de son raisonnement, ce seul indice : il ne repérait aucune odeur. Son esprit, en avançant cet argument, le trompait-il ? Jusqu'à s'abuser lui-même pour nourrir un faux espoir ? Une odeur, dès le départ, avant de s'endormir, Bapt avait été incapable d'en déceler une, comment s'apercevoir, aujourd'hui, qu'il y en eût plus !

La logique fuyait ces tromperies, refusait de s'en accommoder : rien ne prouvait rien. Il était seulement réveillé parce que la dispersion du gaz avait été interrompue. Viélès était proche, voilà ! Un choix péremptoire pour s'allouer délibérément quelques années de vie supplémentaires. Quant à ce qui avait présidé à cet événement, il ne pouvait s'en tenir qu'à des suppositions. Il avait réussi sa fuite c'était tout. Ou, à l'inverse, il était à des années-lumière de Viélès. Deux suppositions menant ce voyage, du tout au tout, à deux échéances distinctes parfaitement opposées. Espérer, ou pas...

Mais rester encore des mois dans cette cabine, sans dormir, c'était la folie assurée, son esprit refuserait rapidement d'additionner les heures, les jours, les mois d'attente, chancellerait, sombrerait.

Peut-être le vaisseau était-il encore dans la Faille ? Une probabilité à prendre en compte. Donc, dans cette éventualité, il y aurait encore, en sus, cette partie de voyage en Vol Libre vers Viélès. Si c'était le cas, sans traitement on ne pouvait espérer résister consciemment à une si longue solitude bien longtemps. Espérer en sortir indemne ? Oui, mais à condition de posséder un mental exceptionnel.

Pour lui, cette voie de réflexion éclairait les modalités d'une fin éminemment prévisible ; se considérant dans la moyenne de la résistance humaine, l'échéance serait fatale : mort ou folie.

Allons ! Dans son malheur, la Chance lui avait concédé un sourire en lui permettant de fuir Celcius-Système, il lui fallait s'en convaincre ! L'injection de gaz dans sa cabine avait été stoppée car Viélès était là, quelque part, il était arrivé.

Autant l'envisager. N'aurait été que pour ne pas rester coucher passivement, à attendre une échéance vide d'espoir. Après tout, tout le monde ne mourrait pas d'une crise de démence à des mois lumière des Mondes Humains ! Des statistiques le confirmaient. Et, même, si les archives recensaient quelques exceptions...

Allons, il était encore victime de son rationalisme. S'en tenir aux froides rigueurs d'une analyse exhaustive n'avait jamais mené bien loin du pessimisme ; il allait vivre, il suffisait de l'admettre. Et, puisqu'il était éveillé, autant se lever. Un peu d'exercice ne lui serait pas préjudiciable, bien au contraire, la passivité apportait un confort mental dangereux. N'y avoir recours que lorsque l'esprit sombrerait. Alors : bouger ! S'activer serait un dérivatif, lui ferait croire à une garantie de survie, et, au minimum, pour un certain temps, à un simulacre de vie. Et puis, pourquoi exiger un droit de regard, un contrôle sur son futur, alors que l'on a déjà abattu tous ses atouts ? Quelle prétention ! Il avait fait tout ce qu'il avait pu, l'avenir, à son bon vouloir, le convoquerait en temps utile. Pour l'heure : faire semblant d'avoir réussi sa fuite.

Bouger. Pour son esprit, là, dans l'immédiat, eu égard à son ignorance : un espace où il pouvait encore décider, faire preuve d'initiative, lui donner une prise sur une parcelle de son futur. Bouger.

Du regard, au-dessus de lui, il chercha le centre du petit écran. Le cristal capta ses trois clignements de paupières et les sangles se relâchèrent. Elles disparurent progressivement dans les longerons...

Sur le coup, cette libération n'eut qu'un effet intellectuel sur lui : finir de le réveiller. Son immobilisme de plusieurs semaines l'ayant totalement engourdi, son corps faisait de la résistance passive. C'est qu'il n'avait pas eu la constance d'espacer les prises de timbres qui renforçaient le traitement gazeux de fond et se forcer, ainsi, par cette discipline, à se lever plus souvent. Il n'en avait pas eu la témérité, non plus, il devait se l'avouer, car dormir le plus possible évinçait de penser de ce qu'il perdait en s'enfuyant. L'espacement de ces prises, en atténuant l'efficacité neuroleptique des gaz, aurait par trop ravivées les raisons de sa présence dans cette cabine. En raréfiant les réveils : autant de constats démoralisants escamotés ! Aucun intérêt à multiplier les rappels sur la magistrale imprudence qui l'avait mené là...

Et puis, pourquoi le nier, avec cette incommensurable fainéantise de s'astreindre aux recommandations inscrites sur la paroi, sa paresse n'avait fait que

croître. Cette fois, il allait devoir se faire violence. Une nouvelle tentative et, en modifiant ses appuis, il put, enfin, se redresser sur un coude.

Son attention se reporta sur le petit volume de sa cabine, puis sur le décor. Apparemment, le voyage se passait comme prévu. Rien n'avait pas bougé depuis son dernier éveil. Un mois, déjà. La même cabine minuscule. Même disposition, même cloisons grisâtre tachées, même console, même écran, même veilleuse orange contrariant l'obscurité ambiante, comme à chacun de ses réveils... Et, s'avoua-t-il : dans ses pensées, la même raison d'être là ! Si réellement l'arrêt du traitement était un fait délibéré certain, alors il était arrivé. Rien de bien glorieux mais : arrivé.

Encore fallait-il tenter de s'en assurer. Bapt rassembla son énergie et bascula douloureusement sur ses reins. Il était assis. Un deuxième effort et, il se retrouva debout, les jambes tremblantes.

Faire des exercices physiques deux jours durant toutes les périodes de dix jours, c'était bon pour ceux qui pouvaient encore se dire qu'après le voyage ils rentreraient chez eux ! Les « premiers de la classe », ceux dont l'existence n'avait jamais été bouleversée. Ceux qui partaient, en sachant que, de toute évidence, ils reviendraient. Car Eux revenaient. Eux avaient l'énergie. Eux avaient la force de suivre les consignes. Eux n'avaient aucune raison de mettre en doute les recommandations, les avaient toujours docilement suivies. Eux, à qui le destin avait réservé une place capitonnée, dans une vitrine confortable, à l'abri des incidents. Ceux qui ne s'interrogeaient pas, ceux qui évitaient prudemment les écueils de la vie, ceux qui jugulaient leur curiosité...

Pour lui, c'était exactement l'inverse. Il avait dû souvent forcer la chance. Mais, à prendre des risques, le présentoir avait volé en éclats. Lui ne reviendrait pas de ce voyage. Alors, à quoi bon, on n'a pas envie d'entretenir sa forme quand on vient de solder, à vil prix, vingt ans de travail pour pouvoir disparaître ! Seulement disparaître. Sans espoir de retour, aucun...

Ce qu'il était parvenu à obtenir, en dormant presque en permanence, c'était d'avoir étouffé cet amer souvenir : avoir délibérément bradé sa situation. Et de devoir sa fuite à des gangsters, qui plus était ! Recourir à des voyous pour sauver sa peau : un comble ! Alors que son enquête l'avait mené droit à des brigands nichés au cœur-même de l'État des Mondes Humains.

Chancelant, Bapt fit un pas, puis un second en direction de la console... Si cette machine n'était pas en panne, elle lui dirait le mois et le jour. Selon ses souvenirs, le trajet Celcius-Vielès s'effectuait en six mois. Et, comme il s'était embarqué au début septembre de 2881... Son ironie amère le nota, ses jambes le portaient encore, donc, c'était rassurant de le croire : il n'avait pas dormi plus d'une année...

« S'était embarqué »... Dérisoire ! Les embûches du vocabulaire. Un verbe qui laissait une petite place à l'initiative personnelle, à la décision : son esprit, déjà, lui donnait le beau rôle ! Plus prosaïquement : il s'était sauvé, rien de glorieux. Cependant, « l'excuse » était acceptable, la situation ne lui avait pas laissé le choix. Traîner chez lui ou dans les rues, le résultat aurait été qu'on l'aurait « escamoté » illico. Ou, encore : irrémédiablement compromis dans quelque traquenard administratif, puis arrêté, puis condamné. C'était une question de jours. Comme si le destin ne lui avait pas déjà joué un premier sale tour en lui fourrant le nez dans cette stupide histoire de monnaie fiduciaire !

Une affaire dangereuse, un pressentiment l'en avait averti. D'autant plus délicate qu'elle était associée à des noms. Quand on est journaliste, donc

- probablement - adulte et conscient, on se tient à l'écart de ces sombres histoires ! Sont des affaires dont le bon sens conseille de s'éloigner. A-t-on le droit d'être aussi innocent pour s'imaginer qu'on l'aurait laissé en paix s'il parvenait à des noms, au risque de le laisser divulguer des informations explosives ? À trente-huit ans, pour un journaliste, le qualificatif de « candide » n'était plus adéquat. Stupide, oui. Une pure ineptie ! Oui, il pouvait s'attribuer le qualificatif : « immature »

Bof ! Rien d'autre que le hasard. Pour une fois qu'il avait fouiné dans une affaire et ne s'en était pas retiré à temps. C'était comme ça et pas autrement. Et maintenant, il était dans ce vaisseau.

Encore fallait-il que ce fût la vérité et que ce vaisseau soit en mouvement (?). Avec ces gangsters il fallait s'attendre à tout ! Ils auraient bien été capables de le pousser dans un navire en réparation immobilisé sur un quai secondaire en affirmant sa partance. Un navire qui n'aurait pas bougé du hall...

Qu'en savait-il ? Tout s'était fait si précipitamment. L'arrivée par une porte dérobée, l'embarquement par cet élévateur rivé au quai et, aussitôt parvenu dans la cabine accompagné de ces deux sbires, ses bras bardés de ces timbres hypnotiques. De fait, il ne pouvait jurer de rien.

Cette dernière heure, qui avait précédé son embarquement, lui revenait en mémoire. Tout s'était passé la nuit, à la lueur des veilleuses, dans ces couloirs déserts. Un de ces labyrinthes dépendant de la Maintenance de l'Astroïte : des couloirs et des salles, pour la plupart ignorés du Personnel affecté au contact de la Clientèle. Là s'était jouée son départ, à l'écart, dans les sous-sol. Un signal qu'il lui avait fallu suivre, répété par une suite de pastilles sonores ou lumineuses collées sur les murs, à chaque croisement ; des mains anonymes les y avaient placées. On avait dû s'empressement d'enlever ces pastilles aussitôt après son passage. Et puis, enfin, ce minuscule local, sur la porte duquel une inscription luminescente avertissait : « *Formellement interdit de pénétrer* ». Elle était entrebâillée.

L'ordre vocal avait été péremptoire : « *Entrez ici !* »

Il s'était exécuté.

Aucune présence. Là, d'un socle de projection d'holographique avait jailli un immatériel personnage féminin. Une publicité vantant... (Il ne s'en souvenait même plus !). Et puis, cette voix nette, prenant le pas sur l'insipide réclame :

« *Monsieur Olmet, posez rapidement votre carte de crédit sur le sol, au pied de cette dame avenante* »

Bapt, alors, s'était rebiffé :

- Qui me dit que vous me donnerez le billet de passage en échange ?
- Et qui me dit, à moi, que l'on ne me contactera pas demain pour exécuter un contrat, hein ? Plus grave pour votre avenir, notez-le. Qui peut affirmer qu'il n'y ait pas -déjà- un contrat sur votre tête ? Me voyez-vous faciliter aujourd'hui la fuite de ma nommée victime de demain ? Saisissez-vous cette logique, monsieur Olmet ? Oui, n'est-ce pas, vous n'êtes pas sot. Monsieur Olmet, je vous donne dix secondes pour vous décider, je n'ai pas de temps à perdre. Cette porte, dans votre dos, pourrait bien se verrouiller un certain temps. Ou définitivement, cela n'est pas contradictoire. La cause en est cette maladive prudence qui m'habite. Comprenez-vous votre situation ? Reconnaissez que je joue franc-jeu, je pourrais la fermer immédiatement. Vous vous ennuierez ici. D'autant que les techniciens de l'Entretien n'y viennent pas tous les jours ! Une visite libératrice qui tardera, donc. Pensez : c'est ici que s'enregistre le gîte des aires d'envol de l'astroport et

aucun tremblement de sol n'a été enregistré à la sismographie depuis vingt-cinq ans ! Nous avons vérifié. Une évidente déduction s'impose, dont les implications ne vous échapperont pas : cet endroit est fort peu fréquenté. Et ce ne sera votre carte qui vous fournira en oxygène si vous deviez attendre que le sol veuille bien s'agiter ! Logique, n'est-ce pas ? Sauf si vous bénéficiiez de quelques sympathies parmi les plaques tectoniques de la planète qui accepteraient de danser la gigue uniquement pour vous, ce qui serait un privilège rare pour un journaliste en économie politique. Personnellement, je doute de cette complicité avec le sol de notre planète, alors, sans vous faire prier, posez votre carte aux pieds de cette charmante personne. À chacun sa déontologie : vos crédits contre cet embarquement. Ou bien, préféreriez-vous que cette porte se referme sur vos espoirs de vie meilleure ? Sinon : de vie, tout court ?

Alors, Bapt avait posé sa carte sur le sol. Aussi facilement, s'ils avaient voulu le tuer dans ce recoin de l'astroport, immédiatement, qu'est-ce qui les en aurait empêchés ? Cet hologramme pouvait fort bien, subitement, naître à la vie et... une petite tache apparaît et grésiller sur son front, à lui, Baptiste Olmet. Qui aurait spéculé sur l'absence d'une arme télécommandée dans le socle ou dans l'une des niches d'une de ces cloisons. Ou d'un des multiples contacts de ces consoles ? Ou par l'entrebâillement de la porte non refermée, tout simplement ?

Alors, le corps scintillant avait brutalement gagné en intensité lumineuse jusqu'à l'éblouir : un dernier avertissement.

Tout avait été réfléchi. Maintenant, il se souvenait de cette publicité : « *immortalisez l'être aimé* ». La statue idiote d'une femme blonde, bras levés, tenant haut, au-dessus de son épaule, une grande cage aux barreaux de verre... Une cage renfermant la même femme blonde à une échelle réduite... laquelle tenait haut une cage aux barreaux de verre... dans laquelle la même personne tenait haut...

Une allégorie stupide. Stupide mais racoleuse, destinée à piéger le gogo énamouré. Voilà, on l'avait mis en condition, puis fermement prié de poser sa carte de crédit sur le sol.

Il avait obtempéré. Aussitôt après, l'hologramme s'était effondré sur lui-même, ne laissant qu'une illumination blanche derrière ses yeux, seulement troublée par des points noirs et dansants.

Puis l'image s'était rallumée, en partie, juste pour vaguement éclairer la pièce et révéler que le petit rectangle métallisé de sa carte de crédit avait disparu. Ensuite, la même Voix avait expliqué comment, « Elle », elle envisageait la suite de l'opération :

« Nous procéderons comme pour venir ici. Suivez les capsules lumineuses ou sonores collées sur les murs. Ces repères vous conduiront là où il faut. Ne vous arrêtez pas. Ne vous imaginez pas que le grand sas vous est offert et que nous avons une semaine devant nous pour vous faire monter à bord. Il n'y aura pas de fanfares de ciclos pour vous recevoir, d'ailleurs, vous n'êtes pas sans savoir que les musiciens ont donné un concert hier au soir et, à cette heure, ils se reposent. Un départ - clandestin -, c'est bien ce que vous vouliez, non ? Suivez les signaux pour vous repérer, jusqu'à un escalator. Là, des... collègues vous suivront et vous désigneront la cabine qui vous est allouée. Une fois entré, vous enlèverez votre tunique et vous tendrez vos bras nus, on y appliquera les timbres nécessaires pour la première semaine de votre voyage. C'est tout. Si votre intention est de discuter à la dernière minute, ne nous faites pas perdre notre temps, restez ici, ça se terminerait très mal pour vous. Une demi-heure : c'est le délai dont nous

disposons. Tout juste le temps. Comme nous ne vous reverrons pas de longtemps, nous vous souhaitons un bon voyage monsieur Olmet. Surtout, attendez un peu avant de revenir, des fois qu'un de ces contrats s'accrocherait encore à vos basques après quelques années, sait-on jamais ! C'est que, le bruit court, vous avez eu affaire avec des gens teigneux, monsieur Olmet. Présumons, sans risque d'erreur, qu'ils auront une fichue mémoire. Le métier de journaliste économiste est bien plus dangereux que celui de voyou, je ne l'aurais jamais imaginé ! Bien... Maintenant, si vous êtes décidé, faites demi-tour et sortez. Ce sera à gauche, pour commencer... »

Ces gaz du Traitement, qu'il avait inhalés au cours de tous ces mois passés, ravivaient le souvenir de ces derniers instants qui avaient précédé ce long itinéraire de retour dans les souterrains de l'astroport : un moment irréel, fait de changements de direction, de passages obscurs, d'ordres brefs, le tout évidemment calculé pour le désorienter. S'il n'y avait eu ces signaux lumineux ou sonores, répétés le long du parcours, il ne s'en serait jamais sorti !

À présent, c'était les dernières vingt-quatre heures qui avaient précédé son embarquement qui se mélangeaient dans sa mémoire. La liquidation de ses biens à cet individu louche qui se prétendait « Gérant »... Confirmer ses réunions de travail pour ne pas susciter des méfiances... Et cette unique déclaration, sur cette console publique, au dernier moment... « *L'entrée réservée au Personnel, derrière l'astroport* ». Et puis l'ascenseur... Un couloir... Une vie sociale bradée. C'était là, dans ce labyrinthe, que sa vie avait dérapé, irréversiblement. Jusqu'à cette publicité stupide, cette éblouissante et périmée imagerie en relief...

Bapt se cramponna à la console et attendit que le vertige se dissipe. Puis, chassant ces réminiscences qui revenaient, se pressaient, refoulaient, envahissaient de nouveau son intellect, pulvérisaient le peu qui lui restait de fierté, il enfonça le contact du terminal, espérant en un éventuel renseignement qui signifierait une clarté, si modeste fût-elle, sur son avenir.

« *Orgueil d'Aldébaran. Vaisseau de classe IV...* »

Il cliqua pour enchaîner sur la suite : que ce soit l'Orgueil d'Aldébaran ou le « Tréteau de Procyon », quelle importance ! Ce qu'il voulait savoir, c'était le jour et l'année, combien de temps il avait dormi. La date du présent jour. Ou, à défaut : une date...

« ... 2882 - soixante-seizième jour - (temps compensé de Celcius- Système décret du 3 Janvier...) ».

Bapt, machinalement, relança le Programme retraçant l'historique de ce décret : errance de son esprit car il n'avait que retenu cette date et se souciait aucunement d'un quelconque historique d'un quelconque décret...

« *Soixante-seizième jour de l'année 82* »...

Si on ne l'avait pas enfermé dans une fausse cabine, il était quasiment arrivé ! À quelques jours ou à quelques heures de descendre sur l'astroport de ce monde. Si...

Ses méninges reçurent un coup de fouet. Un peu de chance et Vièlès était là, quelque part ! Pourquoi lui aurait-on joué un tel tour, puisqu'on avait eu amplement le temps de le trucider mille fois ? Et, puisqu'il était encore vivant... Indiscutablement vivant...

Attendre. Mais comment raffermir sa patience quand on n'a aucune certitude sur la véracité de ce que l'on vit ? Bapt, résigné, relança la machine.

« ... *Historique des Mondes Humains-Odyssée...* » (Pourquoi pas ! Il ne s'en était jamais guère soucié). Il cliqua.

- 2050 : Les humains quittent le système Solaire en vol dit « libre »
- 2160 : Découverte de la théorie des Failles du Continuum Espace-Temps
- 2160 : Découverte de la faille de Vièlès
- 2190 : Implantation de la station Orion en vue d'aborder la faille de Vièlès
- 2200 : Découverte de la planète « La Merveilleuse » et de ses indigènes « Les Mervelines », permettant les voyages inter-stellaires en espace profond dit « libre », grâce à l'Assistance psychologique prodiguée aux pilotes humains.
- 2300 : La station Orion devient une base de départ vers les nouveaux mondes afin d'éviter le trajet : Terre-Orion
- 2370 : Exploration de la planète Vièlès
- 2400 : Première implantation de colons sur Vièlès
- 2420 : Découverte de la faille de Ruth
- 2474 : Découverte de la faille de Sylvinia
- 2544 : La Grande Faille est inventée par le calcul
- 2590 : Recueil d'informations sur la Grande Faille
- 2594 : Fin des essais de lancements dans la Grande Faille
- 2600 : La colonisation de Vièlès relancée
- 2602 : Aménagement de la planète Chante Cœur, autre planète habitable.
- 2645 : Colonisation de Vièlès remise à l'ordre du jour (troisième tentative)
- 2650 : L'espèce Merveline dégénère. Grande inquiétude des puissances économiques et politiques.
- 2674 : janvier. Le Directeur Général de l'ISCie prend acte du dernier cas de symbiose et décide une pose dans la politique d'Expansion
- 2700 : L'Inter Stellaire Compagnie suspend le soutien des implantations sur Vièlès
- 2702 : l'ISCie évacue Vièlès qui est décrétée « Terre de Relégation pour ceux ayant enfreint la Loi"
- 2894 : décret d'abandon de la station Orion, supprimant ainsi le dernier lien avec la Terre

Bof... Bapt Olmet nota seulement que les Humains avaient découvert Vièlès depuis fort longtemps. Mais aucune information qui l'édifie, lui, sur sa situation présente. Il en revint aux autres menus.

...*Caractéristiques du vaisseau Orgueil d'Aldébaran...* (Aucun intérêt). *Capacité d'accueil de Celcius astroport...* (Aucun intérêt). *Transports : stratégie...* (Aucun intérêt). *Planètes desservies...* »

Intéressant ! Bapt scruta les rubriques et posa l'index sur l'écran. « *Vièlès* ». Puis sur le mot « *Passagers* ». Suivirent plusieurs diagrammes. « *Statistiques* », « *Évolution* »... Et puis, encore... « *Commentaires* », « *Critiques* ».

Critiques... Pourquoi pas, ça l'aiderait à passer le temps !

Il relança : « *Critiques* »

En fait de critiques, après avoir parcouru quelques-uns des « témoignages », il s'avéra que les phrases dithyrambiques qu'il lisait démontraient d'un programme de promotion parfaitement avéré. Bapt, dégoûté, appuya son ongle sur « *courrier passagers...* ». Au moins, il aurait échappé à ces louanges qui prenaient une singulière traduction au vu de sa cabine.

Les premières lignes écrites, « critiques » ou supposées telles, par un certain Tor S'Elmer, cette fois le confortèrent. Plus du tout le même ton. Quelques phrases faisaient relief et dénotaient qu'elles n'avaient pas été alambiquées par quelque employé appliqué à défendre sa société car, certaines n'étaient pas des modèles de clarté ! Ni de déférence pour l'ISCie... À l'évidence, certains voyageurs, contrariés par les conditions qui leur avaient été faites, s'étaient servis de cette rubrique pour lancer des messages de protestation.

Des messages qui n'avaient peut-être, sans doute, jamais été lus des concernés de Celcius : on en aurait expurgé les grossièretés. Ou multipliées, pour déconsidérer le texte.

Peu crédible qu'on les ait laissées inscrites dans le seul but de se distraire pour se moquer des contestataires, de ceux qui s'étaient inutilement épanchés...

Faute de mieux, ça lui ferait passer un moment, Bapt s'y intéressa.

Distraitement, il parcourut les textes, jusqu'à ce que son oeil accroche un qualificatif dont le moins surprenant était qu'il figurât en tant que critique dans cette rubrique : « *Merci* ». Mais la lecture de ce qui suivait amena Bapt à être plus attentif. Un voyageur s'était défoulé de ses rancœurs, sur ce clavier, un jour de l'année 2876... « *le deux cent douzième jour* ». Un certain Suny Méril.

Captivé, Bapt s'installa et poursuivit l'agressive prose avec attention. Puis la reprit à son début...

« Je m'appelle Suny Méril. Ces salopards m'envoient sur ce monde pourri. Je pourrais leur dire merci car je n'aurais jamais eu les moyens de me payer ce voyage. Mais ils ne perdront rien à attendre car, à mon retour, je repasserai les plats plusieurs fois. Je le jure, ils vont en bouffer du Suny Méril ! Je ne vais pas les loucher. J'ai déjà ma petite idée sur la question. À quatre pattes, je vais les mettre, et devant moi ! Devant les coquilles, ils seront comme les autres : aux ordres ! À saliver comme des bêtes. Mais le Suny il leur en fera baver, je le jure. Ils vont voir ce que je ferai de leurs solars. Ouais... ça fait du bien d'y penser à ces coquilles ! Même que, si j'étais à leur place, je me débrouillerais pour ne pas le laisser revenir sur Celcius, le Suny : les tempêtes de Viéler, à côté, ce seront de doux zéphyr ! Je leurs promets, à tous et toutes, une fameuse rigolade. Et pourtant, d'après ce qu'on m'en a dit, pour résister aux coups de grain de cette saloperie de monde il faut s'accrocher. Eh bien, ils pourront s'accrocher, c'est Suny qui le leur dit ! Ouais, plein les poches j'en aurai des solars ! Et, eux, à plat ventre ! À plat ventre ! D'autant que j'ai deux ou trois copains qui doivent encore être là-bas. Et pas des mauviettes ! Ouais, Suny Méril il vous promet ça : vous le reverrez avec des solars plein les poches et ça ne sera pas bon pour vous tous. Pas bon du tout ! »

La tirade se finissait sur cette implicite menace toute pleine de certitudes. Clairement, ce type escomptait bien revenir sur Celcius en triomphateur pour régler ses comptes. Cela signifiait-il que l'on pouvait « revenir »... D'où ?! De Viélès ? Vraiment ? Ce message avait-il été tapé au cours d'un aller simple pour Viélès ? Ou d'une toute autre destination ? Mais, selon le texte : de Viélès.

C'était à vérifier, Bapt reprit les messages précédents, puis ceux qui suivaient...

Aucun doute, le ton employé par les uns et les autres, les noms, les affaires, quelques indications par-ci, par-là, tout concourait à ramener vers les noms de Celcius et Viélès. Apparemment, tous avaient été des passagers de cette unique ligne. Et aucune passagère, c'était à remarquer.

Mais, pour ce que Bapt en parcouru, aucun autre détail ne laissait entendre une possibilité de retour, hormis celui de ce Suny Méril. Le seul. Que fallait-il en conclure ?

Ce passager avait-il espéré si fort pareille chimère au point d'y croire ? Quelques mois dans une cabine, à se morfondre... À l'opposé : ça laissait entendre que revenir de Viélès ne posait pas trop de problèmes. Avec une autre conséquence, dans l'autre sens, fâcheuse celle-là : que l'on pourrait venir l'y cueillir, lui, Bapt, un jour...

Une perspective guère rassurante. Peut-être aurait-il dû s'enfuir plus loin et opter pour un autre monde ? Opter... C'était beaucoup dire. Pourtant, l'on avait dit Viélès suffisamment isolé pour offrir quelque sécurité. Le « meilleur refuge », la planète la plus excentrée et la plus mal desservie des Mondes Humains. Excepté la Terre, évidemment.

De toutes façons, c'était fait. Les temps à venir diraient, si... Si ce vaisseau se décidait un jour à se poser. Se poser ? Oui, pour peu qu'il ait un jour quitté Celcius...

Bapt, rêveur, relut ce hargneux témoignage de ce client de passage. Assez clairement : quelqu'un que l'on avait envoyé sur Vièlès contre son gré. Un « client » forcé. De toutes évidences : un Relégué. Mais un personnage qui faisait allusion à un moyen de devenir riche et de revenir sur Celcius « pour régler ses comptes ».

Bapt n'avait jamais entendu que l'on puisse faire fortune sur Vièlès, cela se serait su dans le monde de la Finance ; donc, pour ses contemporains, une planète sans intérêt. C'était pour cette raison qu'il avait donné son accord pour s'y réfugier. Plus rien, plus d'économie méritant d'être mentionnée, la meilleure preuve pour un total désintéressement des puissances économiques et politiques. Donc : l'isolement et la tranquillité escomptés, un possible lieu de survie garantie.

Il n'y avait plus qu'à espérer que ce Suny Méryl avait pris son désir pour une réalité.

Et puis, à vrai dire, les mondes échappant quelque peu à l'emprise de Celcius n'étaient pas légion, sauf à en choisir un glacé ou brûlant. Et Vièlès n'était ni l'un ni l'autre... Sauf un peu les deux à la fois, selon les latitudes. Oh, en quelques heures, il n'y avait pas eu moyen de rassembler des monceaux d'informations sur Vièlès, l'historique de ce monde se résumant facilement par quelques dates d'exploration, de colonisations, de famines, d'abandons et de retours, puis de sa déclaration comme terre de Relégation : sa dernière « vocation ».

Compte tenu de sa description, et à la vue de son historique, rien de surprenant :

En trois-cent soixante-dix, première exploration de Vièlès. Ensuite, début de colonisation puisque l'on y notait une « grande » famine en 2659. Cette planète n'avait pas été totalement abandonnée puisqu'un peu plus d'un siècle plus tard, dans les années 2770, le nom de Vièlès était revenu dans les Annales, sporadiquement. Pourquoi ? Une question dont Bapt, pourtant journaliste de bonne formation, ignorait la réponse. Mais on en avait reparlé. Cela avait-il eu à voir avec ces « coquilles » que le dénommé Méryl évoquait dans son haineux et vengeur brûlot ? Probable. Quoi d'autre ? Car le climat de Vièlès n'avait pas changé en un siècle et y vivre relevait, certainement, toujours de la gageure. Devenir subitement une terre paradisiaque ne pouvait que se justifier par le fait qu'elle ait été « subitement » devenue source de profits. Alors, hormis ces coquilles... Car on n'avait jamais su exactement à quoi Vièlès avait dû la soudaine résurrection de sa renommée. Une seule hypothèse plausible : ce monde avait offert, et offrait encore, il y a un siècle, à certains milieux financiers, un moyen sûr de faire du solar.

Et si il en existait un, hormis ces mystérieuses coquilles : lequel ?

Et ce Méryl y comptait bien encore en l'année 2876. À peine six années... On ne pouvait plus récent ! Une ancienne légende qui avec eu des restes tenaces ? Ou alors : ce n'était pas une légende et l'on en revenait à ces coquilles... Sauf si ce Méryl Suny avait déblaté sur un rêve insensé en s'inventant une possibilité de revanche pour se remonter le moral.

Et toujours cette interrogation sur les profits escomptés sur ce monde inhospitalier dans les siècles passés...

Bapt, lui, en revint à ses supputations. En tout cas, il n'avait jamais entendu une quelconque information sérieuse à ce propos. Et, pour tout s'avouer, Vièlès ne

l'avait jamais intéressé qu'occasionnellement avant cette histoire de devoir s'y réfugier. Quand il est question de milliards de solars détournés, que les personnalités mises en cause trahissent des signes d'énervements, que l'on sait pertinemment ne plus avoir le temps de glaner de-ci, de-là, tranquillement, des informations fiables concernant un monde si éloigné et si dépourvu d'intérêt, comment vouloir distraire son sursis d'heures en de patientes et systématiques recherches ?! Se presser ou s'attarder : sauver, ou pas, sa peau. D'ailleurs, cet intermédiaire mystérieux et anonyme ne lui avait proposé que ce nom : Vièlès-planète.

En résumé, depuis une heure, à tourner autour de ce problème incertain, il n'était pas plus avancé ! Hormis que la console avait livré cette date : soixante-seizième jour de l'année 2882, et que, lui, était censé être parti le « deux cent quarante-deuxième jour de l'année 2881 »... Conclusion : même en comptant le temps passé hors des Failles de Sylvinia et de Ruth, le terme de son voyage pour Vièlès approchait.

Une urgence : se dépêcher de faire un peu de gymnastique et forcer son alimentation ! Si quelque fois son rêve retrouvait quelque concordance, quelque affinité avec la réalité, il n'était que grand temps.

... Ce qui allait lui procurer quelques désagréments, car il n'avait rien avalé de solide depuis deux bons mois. Il s'efforça de réaliser quelques flexions des jambes, puis y renonça. Commander une ration lui parut plus à sa portée ; les jambes tremblotantes et déloyales, il combla, tout vacillant, les quatre mètres qui le séparaient du petit guichet. Le regret de ne pas avoir effectué des exercices, régulièrement, pendant tous ces mois, n'était plus de mise ; dès le repas absorbé, il lui faudrait prendre sur lui et rattraper un peu de ce temps perdu, violenter ce corps qui se complaisait dans l'inaction depuis trop longtemps.

Il s'appuya sur la tablette, lourdement, tout en rassemblant ses résolutions... Même en quelques jours, il récupérerait assez d'influx, à condition de ne pas trop s'écouter...

Un louable projet qui avorta dans une magistrale glissade ! Sans avertissement ni ménagement, l'Orgueil d'Aldébaran se déséquilibrait. Peu assuré sur ses jambes, il n'en fallu pas plus à Bapt pour s'écrouler !

Le vaisseau amorçait un retournement, une planète était donc en vue ! Bapt se releva. Il avait sa réponse : la question d'atterrir était une question d'heures. Tout au plus : de jours... Et ce n'était pas le moment de se retrouver collé au plafond avec un bassin fracturé ! Perdant son sang-froid, les gestes maladroits et précipités, il s'empressa de regagner sa couchette et riva son regard sur le petit cercle de cristal. Les sangles réapparurent et glissèrent le long de ses épaules, de son torse, de son bassin, de ses chevilles, de ses mollets ; ses grandes résolutions étaient remises à plus tard !

De longues minutes, coincé, il ne put chasser cette image démoralisante : ficelé pour son arrivée. Tout un symbole ! Puis il resta là, bêtement, les yeux perdus dans le vague, regrettant de ne pas s'être alimenté immédiatement...

Chapitre 2

Pensée stupide s'il en était : il songeait à son estomac alors que c'était une nouvelle vie qui allait s'imposer à lui ! Il n'avait même pas pris la peine d'explorer systématiquement les mémoires de la console pour tenter de rassembler des informations sur ce qu'était réellement Viélès. Ce qui aurait été autrement plus important que s'être résolu à une hypothétique séance de gymnastique, ou, à y réfléchir, un repas... Bien qu'il n'avait pas le souvenir d'en avoir sauté quand il était un des rédacteurs le plus en vue de la « Gazette Financière des Mondes » ! Réminiscence idiote... Maintenant, la question était : combien d'heures étaient nécessaires pour un atterrissage ? Réponse : il l'ignorait. Pour Chante Cœur, tout était réglé en une demi-heure. Mais ici ?

Une question de patience. Ou de fatalisme. Qu'importait de se chercher des philosophies ou des excuses, abandonnant tout revendication pour l'initiative, il se laissa aller. C'était si bon de croire qu'il ne pouvait être plus perdant, qu'il avait touché le fond. Et puis, Viélès n'était peut-être pas l'enfer que les quelques bribes d'informations qu'il détenait le laissaient supposer. Son esprit aima s'attarder quelques instants sur cette idée que les Mondes Humains étaient, d'abord et avant tout « humains », et que, s'ils avaient choisi Viélès pour être un lieu de déportation, ce n'était pas nécessairement une terre de mort. Cette pensée, insidieusement, s'immisça et s'installa dans sa somnolence...

*

Dans le quart d'heure qui suivit, les reliquats chimiques des gaz du traitement que son sang charriait encore l'emportèrent dans un torpeur pesante. Il n'avait pas tenté d'y résister, trop heureux d'échapper à l'anxiété que ces heures suscitaient. Jusqu'à présent, fuir les menaces qui planaient au-dessus de sa vie n'avait été qu'un enchaînement d'idées dont il n'avait, hormis abstraitement et intellectuellement, pas réalisé les conséquences. Chercher un moyen, prendre contact avec ces types, brader ses biens discrètement, aller au rendez-vous convenu : une suite d'actes qu'il avait confondus avec des décisions issues de sa volonté. Et puis, toujours entre deux inhalations, ce voyage... En réalité, il s'était abusé, il n'avait jamais eu clairement conscience qu'il était question de sa propre fuite. Une convulsion de son existence, provoquée, peut-être soigneusement calculée, maintenant qu'il y pensait. On l'avait poussé là, à quelques heures d'un changement radical de vie. Pour un peu, il aurait souhaité que tout ça n'ait été qu'un mauvais rêve.

En fait, il ne réalisait vraiment que maintenant : ses enquêtes et sa position sociale n'existeraient plus. Terminées ses vellétés de s'engager dans une Cours d'Alliance après avoir mûrement déterminé quelle candidate satisferait à ses ambitions, ses mirifiques projets étaient venus s'envaser dans cette sombre histoire de re-évaluation du solar. Une leçon qui méritait qu'on l'oublât définitivement !

Allongé sur sa couche, une rumeur de sonneries et de haut parleur le ramena en un sursaut à la réalité ! Une secousse puissante... Un sourd grondement, des vibrations faisant trembler les parois, un mugissement obsédant de sirène...

En folie : le tableau lumineux au-dessus de sa couche... Des phrases clignotaient, incompréhensibles parce que trop rapides.

Il ne put saisir qu'un mot qui frappa son esprit : « *Débarquement* ».

Ils avaient atterri !

Faire disparaître prestement ces sangles pour se lever !

L'exercice parut, de longues minutes, un exploit au-dessus de ses capacités physiques. Mais le mugissement incessant l'excédait à tel point qu'il retrouva quelques forces. Les pensées en désordre, il parvint à se lever. Des consignes s'affichaient, répétées par une voix impersonnelle ; il rassembla sa vitalité et se força à les déchiffrer...

« Ne laisser aucun effet personnel dans le placard... En cas de malaise, parler devant la grille... (Comme si l'on allait tenir des discours « en cas de malaise » !). Attendre l'ouverture de votre cabine et gagner la coursive n° 4... Libérer la cabine dans les plus brefs délais... »

Le battant avait chuinté, le libérant de cet éprouvant enfermement. Prudemment il se leva, et, avec encore plus de circonspection, gagna la porte. Une autre sonnerie, dans le couloir, tentait de se rendre encore plus agaçante que le mugissement grinçant de la première, il risqua un regard.

Quelqu'un disparaissait à une dizaine de mètres, au coude du couloir. Il n'en capta que le dos voûté. Derrière lui, un second type, à une quinzaine de mètres... Alors Bapt réalisa qu'il allait partir sans son sac et, s'agrippant à une main courante, revint dans les douze mètres carré qui, subitement, lui faisaient horreur et l'attiraient tout à la fois : le cerveau s'attardait sur les mois passés, peinait à prendre en compte ce changement de situation ! Exigeant de ses pensées, il attrapa son sac, laissa passer les secondes, attendit que le type passe devant sa porte, puis sortit.

Plus loin, un voyant rouge au-dessus d'une porte... Une forme allongée sur un brancard que deux types emportaient avec des gestes lents, comme dans une histoire inventée... Des éclats de voix agressifs... Le dernier pénétra dans la cabine, puis ressortit, un second sac sur l'épaule...

Cette question, qu'il avait refoulée avec application, trouvait sa réponse : le vaisseau n'avait pas été que pour lui seul. De visu : des « mauvaises » personnes... Et déjà : un mort.

Ou un type claustrophobe, mort depuis six mois ? Bapt, appuyé sur le chambranle, regarda faire. Un voyageur qui n'avait pas supporté l'idée de sa déportation ? Les deux stewards, en tenue curieusement négligée, évoluaient en peinant, se réorientaient, encombrés de leur fardeau, s'essayant à aborder le coude de la coursive... Derrière eux, un autre, debout, attendant patiemment...

Au vu des grimaces des porteurs, le mort était pesant. Constatant une impossibilité, agacé, celui de devant se décida pour un mouvement de recul. Repoussé, le second, au risque de perdre l'équilibre, recula comme il put.

Bapt recula promptement, ce qui ne retint pas l'homme d'aboyer aussitôt :

- Ça te fatiguerait de te pousser ! Tu veux, peut-être, prendre le même chemin ?
- Est-il mort ?
- Comme tout le monde, sombre idiot ! Serais-tu vivant, toi, par hasard ?
- Ben... Oui !

- Eh bien, plus pour longtemps, surtout si tu restes planté là ! Pousse-toi de là, le Vivant !

Bapt n'aurait pu laisser plus de place. Il s'effaça en entrant dans une cabine désertée de son voyageur.

Pour s'apercevoir qu'il avait pénétré dans celle où le drame s'était produit ! Les cloisons étaient brunes du sang séché. De celui que l'on emportait ? Une ultime crise de folie, alors ? Supposer un autre scénario, c'était admettre...

Bapt ressorti précipitamment ! Les deux porteurs s'escrimaient à passer le brancard curieusement inadapté à la largeur de la coursive...

Décidément, tout était étrange, on était en pleine improvisation. Si il y avait eu meurtre... Pourquoi ? Déjà un règlement de compte ?

Le ton hargneux et mauvais de ce curieux steward conseillait de ne proférer aucune protestation qui eût pu l'irriter encore plus ; Bapt fit quelques pas en arrière comme pour revenir à sa cabine.

Maugréant, s'échinant, le premier porteur obligeait le suivant à tourner sur place. Un court délai qui permit à celui-ci de donner libre cours à sa hargne ironique et venimeuse à l'adresse de Bapt...

- Help toi ! Sombre innocent ! T'as l'air d'un vivant, toi, ça ne se remarque pas ! T'as l'air malin avec cette tunique bleue et ces petits revers gris ridicules ! Tu vas voir si tu le resteras encore longtemps, ici, vivant ! Quel clown, ce type !

Bapt ne sut comment prendre cette répartie agressive alors qu'il s'appliquait à conserver ses distances. Mais les deux hommes, dans un même mouvement, après avoir laborieusement négocié le passage malcommode, s'engagèrent franchement dans la coursive principale et disparurent. Le troisième leur emboîta le pas.

Un peu étourdi, Bapt suivit. Il n'avait pas le choix : les flèches lumineuses sur les cloisons n'indiquaient qu'une seule direction. Il se surprit à remarquer que les habits portés par ces hommes étaient vraiment disparates. Accoutrés ainsi, ils ne pouvaient être des employés de l'ISCie... Alors ? Par qui ?

Pas la tenue de stewards de la Compagnie, en tout cas, la Compagnie n'aurait jamais toléré un tel laisser-aller. Aucun insigne ni écusson. Des vêtements de toile curieusement grossière... Usés... Des ouvriers d'entretien de l'astroport de Celcius, alors ? Dans ces habits de sauvages ? Ou de récupération... Son mental accusa un abattement qui se répercuta sur ses jambes. Il vacilla un court instant. Mais il redoutait encore plus de s'égarer, de se retrouver perdu dans le dédale, au sein de ce vaisseau dont il n'avait aperçu, nuitamment, que les abords d'un sas entrouvert ; après une courte halte qui lui permit de se ressaisir, une fébrile motivation de rattraper ces curieux employés s'empara de lui. Il se reprit, affolé par l'idée que les panneaux de signalisation puissent s'éteindre. Agrippant son sac, il accéléra le pas jusqu'à rattraper ces trois types inquiétants.

Pourquoi n'y avait-il pas d'autres passagers ? Avaient-ils, tous, déjà quitté le navire ? Questions logiques qui venaient à l'esprit.

« Ne pas être parti de Celcius »...? Non, dans ce moment de dépression, son cerveau devait lui jouer un tour. Et puis, ce brancardier, qui avait dit : « ici »...

Parvenu dans l'avant sas, une heureuse surprise : un panneau lumineux barrait la moitié d'un pan de mur... « VIÈLES ». Toutes ses inquiétudes étaient donc caduques, il y avait eu « voyage » et il en était arrivé au terme ! Il s'était martyrisé le mental pour rien avec toutes ses suppositions ! À moins qu'une sinistre plaisanterie... Mais, pour le peu qu'il les avait entraperçus, un jeu guère à l'unisson du genre d'individus qui lui avaient monnayé ce passage, le genre de

personnages qui ne mélangeaient ironie et affaires que pour mieux menacer. Qu'auraient-ils gagné à entretenir l'arnaque, à la pousser si loin ? On aurait pu le cueillir au saut du lit alors qu'il aurait été encore dans les limbes du Traitement.

Non. On lui avait vendu ce passage au prix fort, mais on avait été régulier. Un vaisseau vraiment en partance. Déjà on avait dû rafler les contenus de ses cartes et de ses comptes. Avant même que l'Aldébaran ne s'envole ! Comment imaginer un autre scénario ? Ça faisait partie de ce qu'il savait avoir perdu, avant même d'être parvenu dans ce local souterrain, avant même d'avoir posé sa carte de crédit sur le sol...

Avant même l'idée de fuir, il savait déjà que toute son existence passée s'effondrait, s'anéantissait, disparaissait. Ses droits de citoyen de Celcius-Système s'étaient effacés à l'instant même où il n'avait pas forcé son attention à s'arracher à ce mystère extravagant de monnaie fiduciaire manipulée. Parler de réévaluation de la monnaie... Alors que les liquidités en circulation, trop ponctionnées par les trusts, se révélaient dramatiquement insuffisantes ? Un non-sens qui n'avait pu échapper aux plus Hautes Sphères de l'État ! Oui, il aurait dû fuir cette énigme, comprendre qu'il ne pouvait pas être question d'« erreur ». Il n'avait pas obligé ses yeux à oublier aussitôt l'image de ce compte, sur l'écran. Il s'y était attardé, au contraire, avait laissé son esprit échafauder... Quelques instants de trop, un arrêt qui avait été remarqué. Il aurait dû comprendre que des personnages veillaient. Il aurait dû, immédiatement, fuir ce que l'écran montrait, ne pas trahir les corrélations que son esprit recoupait et agençait, ne pas s'attarder inconsidérément, jouer les niais, les incapables, les aveugles. L'existence de cette présente course figurait déjà dans l'exact prolongement de cette enquête idiote et imprudente. Peut-être, même : on l'avait expressément désigné, lui, à l'abri de quelque porte capitonnée, pour lui faire jouer le rôle du bouc-émissaire. Manigancé cette embrouille pour détecter si l'on avait oublié une faille dans le montage imaginé ? Tout était possible.

Décidément, son esprit avait bien des difficultés à s'arracher à ce passé... On était loin d'une démonstration de clairvoyance de sa part ! Il fallait tourner la page : ce qu'il l'avait mené là ne revêtait plus la moindre importance. Seul un fait était à prendre en compte, tout simple, tout bête : Vièlès était là. C'était fait. Sa fuite était consommée. Il était là, et ce n'était pas plus compliqué. Un avenir sans ailleurs. Une nouvelle vie, avec ces gens qu'il voyait déboucher des deux coursives, habillés comme lui, en civil. Des tenues comparables à la sienne, mais en plus médiocres, en plus fatiguées. Des tenues que l'on avait portées, il le remarquait, un peu trop longtemps...

Maintenant, ils étaient une petite cinquantaine à se bousculer dans les deux cents mètres carrés d'un sas. D'autres arrivaient encore. Des clans se formaient déjà entre vieilles connaissances. On choisissait son chef. Ou bien on l'avait déjà choisi par le passé. Regards entendus. Distances respectées. Bapt le remarqua : peu de paquets au bout des bras. Des sacs, surtout, portés sur l'épaule... Quant aux mines, inutile d'être psychologue expert en visages : elles étaient peu amènes. Bapt eut un pressentiment que quelque chose avait dérapé et qu'il n'était pas -lui-, ici, totalement à sa place.

Inutile de s'interroger plus longtemps : autour de lui, il n'y avait que des relégués. Comme lui, un minimum de paquets... Et, pour certains : aucun. Et c'est ce qui était illogique. Dans les circonstances qui lui avaient été imposées, à lui, n'emporter qu'un sac avait été raisonnable à plus d'un titre ; d'abord, il avait tout vendu et ne lui restait que quelques effets et objets personnels. Sachant que son

départ était plus une fuite irrémédiable qu'un « au revoir » pour une villégiature, cela avait justifié de ne pas s'embarrasser en cas de contretemps. Mais, eux ?

Oui, une certitude : tous des condamnés. On lui avait sauvé la vie, mais en lui faisant payer -cher- un passage sur un vaisseau affrété par la Pénitentiaire ! Avait-il offert une somme supérieure à celle d'un contrat d'élimination ? On aurait pu rafler ses biens et toucher -en sus- le montant d'un contrat... Fallait-il en déduire qu'il avait gagné sur les événements de seulement quelques heures ?

Mais quelle importance de rabâcher dans sa tête ce qui n'était plus ! L'opercule du sas s'était ouvert et un lent mouvement des petits groupes se mettait en branle vers la sortie. Ces gens ressemblaient à tout sauf à d'honnêtes et paisibles citoyens. Une implicite hiérarchie se devinait déjà. Se maintenir en retrait le plus longtemps possible, essayer de se donner une contenance sous le feu de certains regards, il se mêla aux derniers...

Les yeux mi-clos, les visages aux traits durcis, les discrets regards à la dérobée, les désignaient tous comme des gens faisant partie de... (de ce genre de personnes avec qui il avait eu affaire pour se sauver !). La prudence était recommandée, il s'agissait d'éviter de les dévisager avec trop d'insistance s'il ne voulait pas fournir un prétexte l'entraînant dans une rixe. Il s'appliqua donc à laisser errer son regard au hasard des cloisons et des sacs qui passaient et, toujours dans les derniers, attendit patiemment. Après tout, il n'était pas pressé. L'essentiel était de ne pas rester coincer, là, dans cet avant-sas, au risque d'y être emprisonné pour un retour vers nulle part. Ce qui aurait été une sinistre farce !

Éventualité heureusement bien improbable car la file s'épuisait. Il reprit son sac et se prépara à se glisser sagement dans le rang. Un espace libre se présentait avant l'homme suivant, il s'apprêta à s'y glisser, lorsqu'une intuition le stoppa, net, sur place.

Il céda le passage. Le personnage, lui, n'aurait pas ralenti. N'avait pas ralenti. Le temps de se baisser pour reprendre son sac, Bapt avait surpris la taille anormale d'une main. Toute honte bue, il avait reculé. L'espace qu'on avait laissé à cet l'homme, dans la file, avant et après lui, avait une justification ô combien, compréhensible : un Lutteur ! Certainement un de ces professionnels du combat, à la morphologie adaptée et travaillée. Bras, cou, semblaient ne faire qu'un avec l'épaule. Et, Bapt le constata discrètement après que l'homme l'eût dépassé : la caractéristique parfaitement repérable des Lutteurs.

Des bras plus longs que la normale... Des muscles si noueux qu'ils en donnaient un étrange ballant à la démarche...

Un lutteur de métier qu'il n'aurait pas fait bon de contrarier en l'obligeant à ralentir ! Cela expliquait les aises dont celui-ci disposait pour se rendre vers la sortie. Il avait fait le vide autour de lui. Ne serait-ce que par mégarde, personne n'aurait pris le risque de le bousculer ! Bapt se félicita d'avoir détecté l'anomalie de la main. Il perdit son regard pour nulle part avec encore plus d'application et attendit un nouvel espace...

Les retardataires ayant tempéré leur impatience à débarquer avaient été prudents et se tenaient, aussi, à plusieurs mètres en arrière. La prudence s'expliquait : ces professionnels de la lutte, à l'hérédité travaillée, réagissaient avec promptitude à tout mouvement se rapprochant si peu que ce soit de leur corps. Une seconde nature que l'entraînement exagérait plus encore. Une distraction dans sa pose, un léger déséquilibre, un geste à peine esquissé et, la riposte arrivait, immédiate ! Et cette riposte pouvait se vouloir mortelle. Sur

l'instant : affaire d'appréciation. Ou d'une fugace disposition de l'esprit en proie à la contrariété ? Clore l'affrontement définitivement : une cause d'agacement définitivement supprimée.

Pourquoi cette venue ? Un Lutteur faisant une tournée sur Vièlès ? En temps ordinaire, au cours de leurs tournées, ces gens n'arrivaient pas quelque part incognito mais avec force démonstrations spectaculaires aussi bruyantes que colorées. Et puis : toujours à plusieurs. Ces séries de combats, qui s'organisaient avec des investissements énormes, duraient des semaines. Autre constat parfaitement intrigant : même dans la vie courante, ces gens n'affichaient pas une telle discrétion. Un seul dans ce sas, sans accompagnateurs, sans admiratrices, c'était pour le moins inexplicable... N'aurait été que ces gardes du corps qui les accompagnaient partout et qui tenaient les inconséquents à distance. Quant à venir sur Vièlès, seul, pour une quelconque démonstration, ça ne concordait pas avec ces professionnels qui occupaient une place à part dans la Société. Un professionnel qui aurait trempé dans un match truqué ? Ces combats remuaient des sommes énormes... Alors : une tricherie qui avait précipité l'homme devant les Tribunaux ?

Ou, comme lui, un personnage ayant subi...

L'Aldébaran prenait l'allure d'un substitut aux Tribunaux en fournissant un semblant d'échappatoire. Une filière discrète pour fuyards ayant les moyens ? Parmi ces gens : des condamnés potentiels ou certains. L'explication manifeste de ces allures indéfinissables, que l'on qualifiait habituellement de louches.

Des gens louches, voilà ! ... Jusqu'à devenir soi-même un fuyard. Avait-il la même démarche, lui, journaliste spécialiste en économie ? Non. Donc, il allait falloir observer ceux qui débarquaient.

Il avait tout compris : on l'avait dépouillé de la totalité de ses solars en invoquant de nécessaires complicités pour l'aider à s'enfuir. « *Il avait fallu graisser des mains* », « *dépenser beaucoup pour acheter des têtes distraites* », « *des oreilles sourdes* », « *des dos qui se tournent* » pour lui « *obtenir* » ce passage discret. Belle comédie, il s'était fait refaire, oui ! Un passage très onéreux pour acheter des complicités... Alors que certains autres, condamnés, eux, avaient été transportés gratuitement aux frais de la Judiciaire ! Il avait grassement payé des gens pour obtenir un passage dans un départ officiel de Relégués ! « On » avait, tout simplement, profité d'un départ. Pour une belle arnaque, c'en était une ! C'était vrai, aussi, que si il s'était adressé pour son propre compte à l'Astroport pour obtenir un billet, certaines personnes auraient été prévenues. À y réfléchir, il avait fait le bon choix. Mais il fallait, quand même, avoir quelques judicieuses relations pour glisser, ainsi, subrepticement, une tierce personne dans un convoi officiel financé sur le budget de l'Administration ! Lui ne les aurait pas eues, « On » l'aurait rattrapé pour lui faire toucher du doigt le tort qu'il avait eu de se mêler de ce qui ne le regardait pas puis de se défilier.

N'empêche, on lui avait fait payer très cher un passage à bord de ce vaisseau en l'introduisant dans un voyage déjà prévu par l'administration : un bénéfice net pour ces truands ! Ironique performance. La proie d'un rire grinçant qu'il ne parvenait à contenir qu'à grand peine, il regarda bêtement les autres s'éloigner. Puis, machinalement, s'empressa de s'engager dans le premier sas pour rejoindre ses prédécesseurs.

S'être fait arnaquer, ce n'était pas un exploit dont on pouvait se glorifier. Plus d'un de ces voyous aurait explosé en ricanements sarcastiques à entendre une telle histoire. Demeurait qu'il était là et il n'y avait plus qu'à espérer que ses

raisonnements se confirment, que le panneau lumineux (qu'il dépassait) veuille bien corroborer cet amer constat : il était arrivé sur Vièlès. Ruiné, mais Vièlès était là. Contrepartie : ruiné mais sauf.

Il se força à paraître maître de lui et emboîta le pas du groupe, jusqu'à la sortie du second sas où la plate-forme d'un ascenseur les attendait. Ce n'était vraiment pas glorieux pour un journaliste chevronné d'arriver ainsi en dindon de la farce, mais il était là et autant faire la bonne figure de « celui qui sait ».

Dès que la cabine eût fait quatre aller-retour, dans les derniers, à son tour, gravement, il monta. Le Lutteur n'était pas de cette descente ayant eu ses aises quelques minutes plus tôt, dès la première descente. Les individus présents ne présentaient pas des faces inquiétantes de voyous belliqueux, plutôt de simples citoyens d'ordinaire rangés et débonnaires : des gens surpris dans quelque affaire aussi compliquée que répréhensible ?

Plus des victimes que des malfrats, en somme. Celui-ci, sur sa gauche, avec ses mains soignées, avait tout d'un intellectuel... Et l'autre, derrière lui : peut-être un faussaire en paiements virtuels. Bapt en avait connu un, un jour, avec cette mine à la fois inquiète et retorse, distraite, juvénile, bizarrement modelable, aux yeux d'une extrême mobilité. Et, sur sa droite, à un mètre devant lui, un homme d'une cinquantaine d'années... (Avec cet air terrorisé, il était tout, sauf un danger pour la Société !). Se sauvait-il, tout comme Bapt, poursuivi par une vilaine affaire débusquée par mégarde ? Possible. Mais l'homme semblait transporter tous les regrets du monde et incrustait son menton dans le col d'une tunique beige ternie. Certainement pas une pose invitant à la conversation ! D'ailleurs, après un furtif regard sur les gens qui l'accompagnaient, l'homme conserva les yeux fixés sur les pointes de ses bottines, la joue animée d'un tic incontrôlable.

Pour les autres : un peu devant, deux individus discrets paraissaient se connaître, tant leurs regards, vides de toutes expressions, se croisaient et s'attardaient, comme pour autant de messages silencieux. (À éviter !). Puis, encore, cet autre, avec une tenue à jaquette de très bonne coupe, taillée dans un tissu rare. Impossible de poser une étiquette sur une quelconque activité pour ce gaillard... Sinon, la plus évidente, celle d'escroc de haut vol ?

Il était imprudent de s'essayer à deviner les raisons qui avaient conduit ces gens à bord de l'Orgueil d'Aldébaran. Pour certains, aucun doute n'était de mise : des mines à qui on n'aurait pas confié la gestion de ses économies, ou, au grand jamais, que l'on n'aurait invité chez soi. Pour les autres, en partie, on avait peut-être utilisé le même type d'arnaque où l'innocent s'enferme de toute sa bonne foi. Bapt Olmès, lui, à aucun moment, n'avait décelé l'ampleur de la combine qu'il allait débusquer. D'abord, ces histoires sur la Monnaie, ce système qui ponctionnait ce pourcentage sur chacune des millions de transactions journalières. Et puis, devinant des noms connus, effrayé pas la démesure de l'affaire, cette décision, quand il avait jugé préférable de s'éclipser. On l'avait amené, en deux rendez-vous, à se persuader qu'un seul monde offrait la sécurité pour son cas : Vièlès... Ou une station, telle celle d'Orion, pour laquelle « *on n'y regardait pas de trop près pour le recrutement des gardiens* ». Mais on avait compris qu'un ex-journaliste ne pourrait se voir enfermé à l'étroit dans les mille mètres cubes d'une station de vigie : on savait qu'il choisirait une planète. Oui, progressivement, insensiblement, on l'avait amené à penser que Vièlès était le seul échappatoire. Il y avait canailles et canailles, et toutes ne se privaient pas, en sus, d'être fines psychologues. Et il y avait danger à ne pas être du cercle des initiés !

Une bonne leçon, d'ailleurs, pour l'avenir. Ici, avant de se laisser aller à des confidences, il s'agissait de prudence. Pas de précipitation, il y aurait forcément d'autres gens fréquentables sur cette planète. Forcément...

Bapt n'eut pas le loisir de détailler les autres voyageurs qui l'accompagnaient : trop rapide, la cabine à bout de course était venue se poser sur sa butée, au ras de la piste. Envahit par une trop vive clarté, habitués aux éclairages étudiés, tous les regards se préservaient du flamboiement qui blessait les yeux. Mais, l'opercule à demi ouvert, on se fit violence et la bousculade dégénéra immédiatement en fuite vers l'extérieur.

Comme les autres, Bapt, relevant vivement une main en abat-jour fit ses premiers pas dans cette splendeur chaude et crue...

Le rayonnement de l'étoile Celcius était bien moins agressif que cette clarté brûlante à la couleur de plasma. Témérement, les uns après les autres, après s'être dispersés de quelques mètres, ils écartèrent leurs doigts...

À pas prudents, baissant la tête, Bapt en fit de même. Il n'avait pas conçu, jusqu'à cet instant, que sa vie se serait scellée définitivement sur ce globe. Dans ces instants, bouleversé par cette chaleur et cette clarté trop vives, assommé, stupéfait, il sut qu'il mourrait ici.

Sorti de l'élévateur avec les derniers, il flancha sous la chaleur. L'air était pesant, l'enserrait au point qu'il eût pu le croire palpable. Il n'aurait jamais imaginer baigner un jour dans une atmosphère aussi présente, aussi chargée de senteurs. Aucune comparaison avec les parfums diffusés dans les lieux publics de Celcius : ici, la présence de l'Océan, les arômes de matières en décomposition, les fragrances de maints arbres ou fleurs, se mêlaient en une soûlante et lascive débauche. Une ambiance insupportable, qui vous chavirait, vous précipitait dans l'inconnu. Mystères et menaces...

Bapt s'abandonna. Stupidement, il discerna d'autres corps qui, comme le sien, avaient succombé et se laissaient choir, vaincus déjà : le premier choc. Viélès était devenue autre chose qu'un nom sur un écran. Le fugace fantasme éclatait, les embrasait. Une réalité trop présente, surchauffée, brutale.

Bapt sut que le sol qu'il touchait de la main n'était que l'épiderme d'un cauchemar qui s'abattait sur lui. Et, sans qu'il sut comment, la vision d'un corps torturé de femme s'imposa à lui. Un frisson l'ébranla. Un frisson que seuls peuvent provoquer les enfers. La passion et la douleur, le désespoir et l'avenir, la vie et la mort... Vivement, il essuya sa main des graviers brûlants qui s'y étaient incrustés, avec l'irrésistible et incompréhensible sensation qu'une amante l'avait frôlé pour lui communiquer sa souffrance. La brusque douleur se dissipa en une stupeur étourdissante qui le maintint au sol quelques secondes. Puis l'emprise fléchit et sa volonté pu réagir.

Une seule idée : ne pas rester là ! Une obligation, il y en avait une pour Bapt, dans l'immédiat, pressante, celle de se relever au plus vite s'il ne voulait pas rester avec les traînants. La main encore endolorie, en sueur, il rejoignit le gros de la troupe. Calquant son allure sur celle des autres, gardant l'autre main en visière pour protéger sa vision, il marcha vers les immenses bâtiments colorés qui se dressaient à quelques centaines de mètres.

Un regard vers l'arrière, de temps à autre, lui permettait d'apercevoir un ciel violemment bleu, comme menaçant. Jamais il n'aurait cru une telle couleur fût possible ! Un sol immensément plat. Aucune vie. Sauf, peut-être, cette vibration

sous le rayonnement, laissant se dessiner par endroits les taches plus sombres de courts buissons de végétation rescapés qui avaient échappé à la fournaise des tuyères.

C'était vrai que la nature du sol avait laissé pousser quelques taillis, de loin en loin, trahissant que les autres aires d'envol n'avaient plus été utilisées depuis des années. D'ailleurs, ses bottines enregistraient régulièrement des craquelures et même des trous dans le revêtement pourtant vitrifié. Il devait les contourner pour ne pas y trébucher car trop creusés par la pluie et le vent. Un revêtement curieusement noir, par ailleurs. Une couleur qui avait été recherchée, artificielle, semblait-il...

En face, impossible de deviner autre chose que le dessin de toitures et de murs tant la luminosité aveuglait. Il suivit. Des petits groupes s'étaient formés. On commençait à lier connaissance, tout en marchant. Mais, autour de lui, chacun traînait la jambe, arraché de ses pensées à l'improviste, tentant de retrouver un équilibre, aussitôt piégé par une nouvelle touffe d'herbe accrochée, là, opiniâtre, comme vindicative, interdisant toute velléité de prolonger un contact autre qu'un juron. Les amorces de conversations tournaient court pour des esprits absorbés à assumer ces embûches fabriquées par la nature sur l'œuvre humaine.

L'accueil de Vièlès laissait à désirer ! Certainement, à une autre époque, il avait dû en être tout autrement au vu des imposantes installations. Grandeur et décadence...

Bapt aurait été incapable de situer la distances qui les séparait de ces frontons, de ces tours et de leurs antennes, mais les minutes s'additionnaient aux minutes. Ils avaient parcouru environ la moitié du chemin lorsqu'un petit véhicule, roulant à faible allure, les croisa.

Deux personnes à bord... Mais le chauffeur ne marqua aucun désir de ralentissement, n'aurait été que pour les saluer. La petite machine s'éloigna de sa vitesse uniforme en direction de l'Aldébaran. Bapt n'éprouva aucun désir de se retourner, la chaleur suffisait à sa peine. L'estimation du but d'un présumé havre d'ombre captivait suffisamment l'esprit. D'autant qu'un seul et minuscule véhicule, pour décharger un vaisseau de la taille de l'Aldébaran, laissait supposer, implicitement, qu'il n'y avait pas beaucoup de fret ! Ce qui était inquiétant par ailleurs ; si la porte ne s'était pas refermée sur l'aisance de son ancienne vie comme un verrou de porte de geôle claque, il s'en fallait de peu pour que ça y ressemblât. La perspective d'un quotidien sévère, sinon primitif, se précisait.

Il s'exonéra de cette troublante vision lourde de présomptions, et, les jambes en feu, s'évertua à maintenir sa cadence jusqu'à l'immense porche. Il ne le quitta plus des yeux...

Les uns après les autres, dans un état pitoyable, ils l'atteignirent et y entrèrent. Chacun fit un dernier effort pour se trouver une place inoccupée et s'asseoir à même le dallage. Au moins, il y faisait frais, et cette satisfaction passagère anesthésiait la révolte de se voir lamentablement vivre son rejet des Mondes Humains. La plupart, depuis des années, n'avait jamais eu à marcher ainsi et ce premier parcours les laissait abasourdis et épuisés. Quelques fortes têtes arpentèrent cependant l'espace comme pour prouver aux autres qu'ils étaient d'une autre trempe et qu'il faudrait compter avec eux...

Bapt n'avait aucune intention de leur disputer cette prééminence, son reste de lucidité lui conseilla d'exagérer sa fatigue et de les laisser parader. Exténué, le corps cassé en deux, dans l'alignement des corps fourbus adossés au mur, ou

carrément allongés, les yeux apparemment absents, il détailla discrètement cet ancien hall de réception.

Triste décor pour démontrer que l'on était une forte tête. Sinistres et dérisoires parades...

Il lui avait été rarement donné à voir un aussi monumental édifice : presque quatre-vingt mètres de long sur plus de trente de large et une bonne vingtaine de haut... À l'intérieur, une galerie perchée à une douzaine de mètres courait à sa périphérie. Les murs à colonnades semblaient trop vastes et trop nus pour ne pas avoir été, du temps de leur inauguration, pourvus de décorations. Des traces laissées trahissaient que l'on avait arraché des fresques pour les emmener dans quelques demeures particulières. Sûrement impunément car il ne pouvait s'agir de larcins étant données leurs dimensions et la texture de ces matières semi rigides qui étaient leur base et qui avait dû nécessiter échafaudages importants, outillage spécialisé, ainsi que de multiples journées d'enlèvements méticuleux. Seul le plafond avait été en partie épargné. Il offrait un vaste paysage naïf et coloré, mi-carte, mi-peinture, où l'on aurait pu deviner la figuration d'une vaste baie cernée de collines et de forêts. Logiquement : un delta et ses environs. Mais la perspective, sûrement, était plus allégorique que rigoureuse, et les multiples toits colorés d'une petite ville, accrochée sur un versant, ne donnait peut-être pas une vision réaliste de sa situation. Des voiles blanches triangulaires, traitées à plat, représentaient des bateaux disséminés sur une vaste étendue peinte en bleu. Mais c'était à peu près tout ce que l'on pouvait en distinguer et ce ciel décoratif était d'une piètre information sur les environs. Pour le reste : des socles cassés et fracturés de machines, des plans de travail dont le revêtement avait été arraché, des écrans inertes...

De visu, une désespérante sensation d'abandon. C'est cela que l'œil saisissait : une sensation de vide, de non-vie, de lendemain de catastrophe. On n'avait même pas tenté de le rendre provisoirement encourageant pour les arrivants. Un dédain parfait. Ce lieu était caduc, scellait un destin promis à l'oubli. Ici, on se découvrait quelqu'un d'autre, un banni enfourné dans un vaisseau en partance pour nulle part, livré à l'inconnu.

Un lieu abandonné du temps. S'il n'y avait pas eu l'irruption bruyante d'un homme empoussiéré, on aurait pu croire que toute vie s'arrêtait là, dans cette sorte de cul-de-sac, de trappe béante entrouverte par un juge, là-bas, sur Celcius, à des mois de voyages.

Un des deux hommes au chariot, certainement... Mais si sa venue était rassurante et certifiait que Vièlès possédait encore des habitants (au moins deux !), son désintérêt pour eux était flagrant. Son mépris, même, agaça les plus prostrés.

Le silence du bonhomme affairé à quelques tâches de rangement, qui se prolongeaient interminablement, eu tôt fait d'énervé un gaillard de fort belle mise dont l'allure ne semblait pas avoir pâti de la demi-heure de marche sous le soleil. Impossible de ne pas remarquer que cette apparence dénotait d'une remarquable aptitude à s'adapter à la réalité, à assumer l'adversité. L'homme n'était absolument pas abattu et portait haut. Blond, athlétique, lèvres minces, un petit sourire désagréable tirait sur une commissure des lèvres et lui donnait un ascendant presque naturel sur la troupe : il s'était fait condamner mais n'entendait pas sombrer dans un anonymat malheureux en affectant l'accablement qui écrasait le général. Bien au contraire, curieusement, il était de taille à reproduire ce qui

l'avait perdu sur Celcius : l'autorité du plus fort. Sauf que, sur Celcius, l'autorité de la Judiciaire ne se discutait pas ! Échouant n'importe où, il aurait été, toujours et partout, un meneur, et personne, où que ce soit, ne lui aurait contesté ce poste. Et ce poste, si on captait cette curieuse démarche du regard, il le reproduisait déjà, dès son arrivée dans cet astroport quasi désaffecté à l'écart des failles du continuum...

CHAPITRE 3

L'homme, d'abord assis, avait commencé à se relever tout en fixant l'inconnu du guichet. Il n'avait pas fait partie des matamores arpentant le hall un quart d'heure auparavant, mais le visage n'était pas avenant, les lèvres serrées et le regard fixe menaçaient que l'homme ne se relevait pas impunément pour l'auteur de quelque impolitesse, qu'il était prêt à régler, dans la minute, ses gestes à ses paroles. Son allure, nonchalante mais efficace, sans même avoir exprimée une quelconque précipitation ni énervement, l'amena aux abords du comptoir.

Bapt reporta son regard sur le chauffeur qui, semblait-il, était passé à une activité d'enregistrement sur une console... Le fait d'enchaîner sur un autre travail, sans toujours se soucier des arrivants, eu le don de faire maugréer quelques protestataires encouragés par la direction que prenait le meneur.

Des murmures qui haussèrent le ton quand l'homme fut proche du comptoir. Mais cela n'eut pas l'heur d'inciter ce manutentionnaire à interrompre son occupation. En silence, méthodiquement, il poursuivit l'introduction des petits cylindres de cristal...

Mais, passées deux minutes, il ne put plus ignorer les protestations montantes et, excédé, sans relever la tête, riposta...

- Vous êtes pressés ? Vous voyez bien que j'enregistre les disques de l'Aldébaran !

Le silence subit dut l'intriguer car, ne croyant pas trop à son autorité, il releva la tête. Surpris, ce fut pour découvrir l'homme accoudé à un mètre de lui qui le fixait comme un félin observe une proie. Il était là, suffisamment près, la voix empreinte d'une ironie calme mais haute et mordante que l'on n'avait pas envie de prendre au second degré.

- Tu veux savoir ce qui nous amenés ici, pour pouvoir nous faire chanter ?

Surpris, l'autochtone marqua quelques secondes de silence comme pour tenter de comprendre et de reprendre l'ascendant sur la situation, puis se lança :

- Alors, ça, je me fiche totalement de ce que vous avez pu faire sur Celcius ! Celcius ou ailleurs ! Vous ne semblez pas avoir compris où vous êtes tombés, dites-le, vous autres ! J'enregistre ces disques car c'est le seul lien existant encore entre nous et les Mondes Humains. C'est tout. Et rien de plus ! Et ce que vous avez pu faire ailleurs, ici à Jakun, tout le monde s'en balance. Écoutez-moi bien : « tout ce qui est sur Viélès n'existe plus pour la Gente de Celcius ». Il faudra vous le mettre dans le crâne. Nous sommes rien, rien, rien, et encore rien. Tous à la même enseigne ! Ça, ce sont des disques, des enregistrements de feuillets à la bouillie d'eau de rose. Même sur Celcius ils n'ont pas voulu les conserver, c'est dire le peu de bien de ce qu'ils pensent de nous vu qu'ils ne peuvent ignorer, en plus, que notre source d'énergie est des plus limitée et que

nous n'allons pas gaspiller notre peu d'électricité à passer ces sornettes. Mais il faut bien jeter un coup d'œil. Je vérifie ces disques, des fois qu'ils auraient subitement décidé de nous prendre en considération en nous concédant plus de dix neurones chacun. Mais, apparemment, rien de changé. Mettez-vous ça dans la tête : nous ne sommes rien pour eux ! Précision : tous ceux qui arrivent ici n'en repartent plus. Faudra vous incruster ça dans la tête, aussi. Et si l'idée vous prenait de courir à l'Aldébaran, de vous calfeutrer dans une cabine en croyant repartir incognito, vous vous tromperiez grossièrement, le coup a déjà été tenté et le macchabée nous est revenu douze années plus tard. D'ailleurs, on en a encore sorti deux des cabines ce matin : des belles momies, vous pouvez me croire ! Sur Celcius, ils ne se tracassent pas, ils programment : « retour à l'envoyeur ». L'ordinateur de bord signalait des vies dans des cabines, croyez-vous que la curiosité et la bonté leur aient fait ouvrir les portes pour rassurer les petits futés et les féliciter pour leur astuce ? Non ! Ils ont tout bonnement verrouillé les portes et les ont laissés repartir comme ils étaient venus, sachant parfaitement qu'ils nous reviendraient desséchés. Et nous, nous avons dû sortir les morceaux de cuir racornis. Sûr qu'ils prenaient moins de place et qu'ils consommaient moins d'oxygène qu'au moment de leur départ de Vièlès, mais ils ont, définitivement, fini leur aller-retour. Ne croyez surtout pas que c'étaient les premiers, si je prenais la peine de chercher des noms dans cette saleté de machine, j'en extirperait des dizaines de ces petits malins. On prend quand même note de ce genre d'évènement, histoire de s'occuper. Et, aussi, de donner à ces gens, un peu plus idiots que la moyenne, une notoriété éternelle. Ça, c'était pour vous avertir. Mais vous faites ce que vous voulez, bien sûr, et personne ne vous courra derrière pour vous déconseiller. Ici, chacun fait ce qu'il veut. Alors... À votre choix ! Pour les autres, pour ceux qui se sont fait une raison, pour ceux qui se disent que, tout de même, ce foutu endroit ressemble à un foutu trou perdu où ils vont crever : ils ont raison, je le confirme. Sauf que l'astroport n'est pas dans un trou, mais implanté sur un plateau, à 1532 mètres d'altitude. Pour conséquence, il va falloir en descendre si vous voulez faire un tour en ville. Petit détail : la descente vers la ville ne commence qu'après le bord du plateau et ce bord est à huit kilomètres d'ici. Autre conséquence : il faudra marcher. Car, autre détail, il n'y a aucun moyen de transport pour y mener, sauf ce petit chariot que la Judiciaire a bien voulu oublier ici lors de son embarquement. Dites merci à la Judiciaire qui nous a laissé cet engin qui nous permet de transporter, jusqu'en ville, les cadeaux idiots de nos chers Mondes Humains ! Allons !

Les mines se faisant de plus en plus mauvaises, le gars reprit prudemment son discours en évitant de fixer l'individu qui le dévisageait comme on observe un ver qui se tortillerait de trouille.

... On peut ramener les quelques fouillis qu'elle a bien voulu y mettre sans les porter à dos d'homme, c'est déjà ça. C'est chouette, non ? Elle a bon cœur, la Judiciaire, rien que des outils qu'elle a dû ramasser à droite et à gauche dans les musées. Des outils à main, j'avais oublié de vous préciser. Ça aussi c'est une sacrée veine pour nous puisqu'il n'y a pas d'électricité à Jakun. Ou si peu. Cette judicieuse initiative vous prouvera un fait indéniable : la Judiciaire se souvient parfaitement qu'elle a réduit au strict nécessaire l'énergie ici ! Il n'y a qu'un circuit qui fonctionne, mais il est enterré, parfaitement autonome, et son accès est verrouillé. C'est l'Inter Stellaire Compagnie qui l'a installé, là, il y a plus d'un siècle. Une arrière pensée, très certainement. Il est encore bien utile puisqu'il permet de faire fonctionner les antennes et autres gadgets pour que vous puissiez

atterrir sur ce monde merveilleux. Dites aussi merci à l'Inter Stell pour avoir laissé quelques uns de ses panneaux solaires ! J'admets, néanmoins, que vous puissiez la critiquer un peu car, dans l'ancien temps, il y avait ce moyen de descendre jusqu'en ville sans se fatiguer. Remarquez, le circuit souterrain existe encore, mais, remarquez-le encore : impossible d'y accéder. J'en suis désolé, l'Inter a laissé la porte blindée fermée et a emporté la clef. Elle a même emporté le logiciel qui permettrait d'en réaliser un double ! Malveillance ou distraction ? Pour la première hypothèse, là elle n'aurait vraiment pas été gentille, l'Inter ! Pour ça, ne lui dites pas « merci » si ça vous chante. Vous verrez que ce n'est pas une partie de plaisir là où la Judiciaire nous a envoyés. Notons qu'elle nous a réservé aussi quelques autres désagréments, mais vous les découvrirez au fur et à mesure. Ils sont comme ça, l'Inter Stell et l'État, ils savent que vous avez l'avenir devant vous pour en faire le tour, alors ils se sont inquiétés de pourvoir à votre emploi du temps, des fois que vous vous ennuierez. On peut appeler ça de la distraction préméditée. Bon... Faudrait pas croire que l'on me paie pour vous renseigner, c'est du bénévolat. Je vous raconte tout ça parce que je suis trop bon et que ma nature me perdra. Par ailleurs : ça vous fera gagner du temps pour assimiler que vous êtes tombés dans un sacré foutu merdier. Mais faudra vous y faire. N'envoyez pas de courrier à Celcius pour protester, ils savent où et pourquoi ils nous ont expédiés, donc, ils ne nous répondent jamais. Ceci pour le cas où vous auriez trouvé le moyen de réanimer à votre gré les ordinateurs et d'alimenter les antennes. Abandonnez cette idée, donc. Encore un truc... Ceux qui veulent en savoir plus, qu'ils se rendent dans l'ancien immeuble de l'Inter qui est dans la ville haute, à mi-pente du fleuve. À pied, évidemment. Vous ai-je déjà précisé que la ligne automatique de transport qui joint l'astroport à la ville était tabou ? Oui ! Vous choisirez selon vos goûts. Sachant que dans les vaisseaux le cœur n'y est pas pour rester en forme, nos guides voulaient vous faire marcher un peu. Moi, je ne vais pas rester ici, je redescends... Mais je ne prends pas le même chemin que vous : trop en pente, le chariot basculerait. Cependant, comme il faut porter tout de même les outils que nous ont offerts nos Autorités, j'y vais par l'ancienne route. Une quarantaine de kilomètres... Vous ne semblez pas impressionnés, mais ça fait un bon bout de chemin et vous ne me ferez pas porter ces offrandes car c'est lourd. Quand vous serez en ville, dites-vous bien que vous n'êtes pas les premiers à découvrir les attraits du Delta. Mais, attention : les autres étaient là « avant » vous. Règle générale : « se méfier ». On ne sait pas avec qui l'on a affaires. Pour dormir, il y a des auvents construits un peu partout ; en ce moment, le temps semble au beau et il y aura de la place dessous. Mais, ici, ça peu se gâter en dix minutes, et ces abris auront vite fait de se transformer en dortoirs collectifs. Des questions ?

Les uns et les autres, sentant qu'ils allaient devoir perdre l'abri du hall, s'étaient relevés et, pour quelques uns, s'étaient rapprochés du guichet. On disséquait le discours qui se voulait humoristique mais... (mais qui n'avait rien de rassurant !).

Bapt, au deuxième rang, malgré lui, avait dû faire un signe de la tête. Le gars, ignorant plus que jamais son premier interlocuteur, estimant Bapt Olmet moins dangereux que l'autre sbire, le prit à partie.

- Oui ? On veut en savoir plus ?
- Euh...
- Bien... Je comprends que monsieur savait déjà tout avant d'être arrivé !
- Non ! Pour manger ?

- Mais non il ne savait pas tout, il ignorait ça ! C'est vrai que Monsieur pose une grave question. Ma réponse : « on se débrouille ». Pour le cas où certains se poseraient des interrogations dans le genre : « quel est le meilleur hôtel », « où a-t-on construit le solarium », « quel est le plus sain, de l'eau douce ou de l'eau de mer », et toutes ces questions vitales qui trottent dans certaines têtes, je réponds : il n'y a pas d'hôtel, il n'y en avait qu'un, là où descendaient les pontes de l'Inter ou de l'État des Mondes dans l'ancien temps, mais, pas de chance, il a été totalement pillé depuis un bon demi-siècle, et rendu, de ce fait, inhabitable. Pour le solarium : le soleil est partout, notez-le, sauf à l'ombre et sauf la nuit. Mais vous verrez que même à l'ombre on peut bronzer avec les réverbérations et qu'elles suffisent pour griller son bonhomme. Surtout, pour d'autres raisons, je vous supplie de ne faire aucune prière pour que ce soit en permanence la nuit ! Quant aux nuages, quand ils arrivent... Autre crucial problème pour ceux qui ont des velléités balnéaires : au sortir de l'eau, pour marcher, c'est plus commode d'avoir ses -deux- jambes ; on ne va donc pas se baigner dans le fleuve. Ni dans la mer. On ne va pas marcher près des flaques d'eau, non plus ! Il est, même, recommandé de ne pas marcher trop près de l'eau un peu partout : un tas de bestioles étaient là avant l'arrivée des humains et c'est fou comme elles ne sont pas partageuses. En quelques mots : elles ont aussi le sens de la propriété privée et, de ce fait, ne nous aiment pas. Remarquez-le : nous, non plus. Mais, elles, elles sont beaucoup plus nombreuses et belliqueuses que nous, voilà l'inconvénient. Une information, au passage, entre deux petites parenthèses : l'année dernière, on a récupéré une dizaine de cadavres là où il n'y avait même pas d'eau. Dommage que l'on avait noté une vingtaine de disparus dans le même temps ; ce qui tendrait à prouver que cette sphère appelée Viélès est débile et ne sait même pas compter ! Y a-t-il encore des curieux ? Je dispose encore d'une douzaine de minutes. Pour ceux qui auraient des états d'âme... ?

L'homme richement habillé, leva le bras et, d'une voix posée et grave, prit la parole.

- C'est bien de nous expliquer ce en quoi consiste Viélès. Très intéressant, au demeurant... Mais je trouve le ton employé un peu trop sarcastique. J'ai donc deux questions à vous poser. La première : pourquoi être sarcastique avec nous, et ce, avec une telle inconscience ? Et, deuxièmement, a-t-on la possibilité d'utiliser cette ironie tout le temps sans s'attirer des ennuis majeurs, voir définitifs, ce que je tiens à préciser.

La menace était claire, l'intervenant n'appréciait pas l'ironie et le faisait savoir. La prestance et l'expression dénotaient l'individu ne se laissant pas facilement impressionner. L'homme du guichet marqua un temps d'arrêt, reprit son souffle, et...

- Je vois... Monsieur imagine que je mens. Il estime avoir été privé du luxe d'entretenir ses illusions. Eh bien, il a raison ! Dans le temps, des fastes étaient prévus pour les visiteurs. Au dernier « arrivage », je les ai laissés en sommeil, mais, puisque mon petit discours a grandement entamé mon prestige, en retardant d'autant ce grand spectacle, ce dont je suis contrit il le remarquera, je m'empresse de réparer cet énorme faute de savoir-vivre. C'est vrai que, dans l'ancien temps, l'Inter Stellaire Compagnie accueillait ses visiteurs avec plus de déférence. En permanence, le matériel du hall était en branle pour recevoir ses hôtes : la grande époque, quoi ! Je m'empresse de réparer cet affront fait à votre venue. Tout de même, faites en sorte d'apprécier cette magnificence antique du premier coup car

je ne pourrai pas renouveler ce spectacle une seconde fois, les piles mettent un temps fou pour se recharger !

Le gars activa une commande et, à la surprise générale, des stores immenses glissèrent jusqu'à obstruer les vastes baies. La pénombre gagna progressivement l'immense salle. (Par cette incandescence de l'étoile de Vièlès, pourquoi ne pas les avoir descendus !). Mais, à cet effet accessoire, on comprit quel en avait été le but : mettre en valeur la suite du spectacle.

Les uns après les autres, dérangeant le lissé du sol de quelques millimètres, des socles circulaires saillirent du sol. Consécutivement, ils s'illuminèrent par groupes de quatre, ou de six, ou de dix. Puis d'autres, encore, à contretemps...

Des hologrammes animés ! Partout ! Une technique parmi les plus sophistiquées. Des halos de clartés qui se transformèrent progressivement en silhouettes dont les visages devaient correspondre à quelques hauts personnages de la société de Celcius, un siècle auparavant. Dispersées, d'autres statues, par leurs habillements, faisaient honneur à des corporations parfaitement reconnaissables : Justice, Police, Flotte... D'autres, richement habillées, figuraient sûrement des actionnaires de l'Inter Stellaire Compagnie, ou des personnalités s'étant faites un nom dans l'actualité à cette époque-là. À l'écart, comme pour signifier la qualité prestigieuse de l'Institut : le Corps Scientifique de Chante Cœur, un aréopage de six hauts dignitaires, des professeurs en grande tenue moirée d'apparat. Plus loin, les revers violets scintillants des chasubles indiquaient sans possibilité d'erreur quelques cardinaux de l'Église du Vide... L'Institut Scientifique des Mondes Humains, amplement représenté, exhibait plusieurs personnages en tunique d'un gris sobre. Les parements, richement colorés, sans autres distinctions, exposaient leur niveau dans les Sciences et la Recherche... Mélangés, on aurait pu reconnaître aussi, par-ci et par-là, différents corps de métiers qui n'étaient plus d'actualité depuis des décennies.

Dans l'instant qui suivit, tous les arrivants restèrent bouche bée : les hologrammes s'animaient ! Seuls ou par groupe, ils prenaient vie. Se saluant ; ébauchant un pas l'un vers l'autre ; saluant un troisième ; souriant à l'un d'entre eux ; faisant un geste gracieux à un quatrième, déférent en direction de l'assemblée ; inclinant la tête vers le ministre ; saluant familièrement un amiral ; se tournant, dans un mouvement du buste, aimable et respectueux, pour adresser un sourire vers l'emplacement vide des guichets...

Un spectacle qui avait dû être grandiose. Et un tour de force technique ! Certaines images s'éloignaient de leur socle, reprises aussitôt sous contrôle par un autre, une technique des plus complexes qui n'avait jamais été perfectionnée depuis. On touchait, là, une frontière de la technicité du virtuel...

Bapt, subjugué, tout comme les autres relégués, ne savait où donner des yeux ! Dans la galerie qui courait à mi-hauteur, des femmes faisaient la conversation avec des enfants... Des hommes se penchaient, adressant un mouvement de la tête à un ministre du hall... Des hôtesse traversaient la salle, aussi légères que des rêves...

Mais la cacophonie des sons, en blessant l'oreille, censée accompagner ce ballet qui gérait la chorégraphie de ces visions, enlevait tout le faste que cette technique avait su suggérer un siècle auparavant. De plus, de nombreux hologrammes, écornés ou affadis par quelques pannes, distendus ou écrasés par quelque faiblesses des programmes, souriaient au vide, saluaient des absents, grimaçaient sous l'assaut d'une intense mais secrète douleur. Une hôtesse, accorte, voyait son avance brusquement stoppée et, tout aussi brutalement,

ramenée à son point de départ ! Des jambes galbées, visiblement décalées de leur corps... Des uniformes chamarrés, se ternissant, avec régularité, jusqu'à devenir grisâtres...

Et tout l'ensemble était à l'avenant. Mouvements heurtés, visages niais, déplacement stoppé au cours d'un geste, effacé dans une saute, personnages inconsidérément sémillants, ou désespérément épuisés... Des visages stupidement figés, torturés, ou animés d'une fébrilité du plus mauvais goût...

Une écœurante odeur, poussée dans des conduits par des mécanismes, témoin de ce qui avait été un parfum savamment étudié pour suggérer le calme et la sociabilité, entretenait la sensation d'une foule moisie, issue de l'au-delà. Et puis, il y avait toujours ces sons, renaissants, agaçants, tonitruants, aphones, blessants le tympan, mourants jusqu'à l'inaudibles...

Subitement, tout s'effondra et s'effaça. Disparut ! Alors qu'un total silence s'abattait comme pour ensevelir encore une fois les spectres de l'ISCie, la voix du type du guichet prit le relais du tintamarre épuisé :

- Ça suffit, je ne vais pas bouffer la charge des accumulateurs ! Nous avons besoin d'un reliquat d'énergie pour notre ordinateur. Déjà, nous n'en avons pas assez. Ne vous plaignez pas, vous avez eu votre comité d'accueil. Si vous l'estimez un peu fatigué, c'est que vous êtes venus trop tard. Tant pis pour vous, il fallait venir il y a un siècle ! Bien... La durée de la journée de Viélès c'est vingt-six heures. Mais on évite de se promener dès la nuit tombante. Ce n'est qu'un simple conseil, notez-le. Pour aujourd'hui, même si vous devez avoir chaud, vous avez l'après-midi pour arriver au Talus. C'est ainsi que l'on nomme la pente du plateau côté Jakun. Je vous déconseille d'entreprendre sa descente dans l'obscurité. Sauf si vous estimez avoir une jambe, un bras, ou une tête en trop. Ce sera affaires de goûts. Nous nous reverrons à l'immeuble de l'Inter, en bas, pour ceux qui, c'est évident, seront descendus sans encombres. Pour les autres : bonne chance ! Ici, ce n'est pas le paradis, il fallait vous prévenir, alors c'est fait. Me voilà la conscience propre comme une médaille de l'Institut Scientifique toute neuve ! Si ça peut vous rassurer : certains et certaines parviennent à survivre plus d'une année. C'est mon cas. Et ça dure depuis quinze ans. C'est la preuve irréfutable que l'air est respirable sur Viélès. Dites merci à l'Institut Scientifique des Mondes Humains qui l'a écrit sur une fiche il y a 512 ans ! Et, tant que vous y êtes, remerciez encore l'Inter Stell de vous avoir offert un si merveilleux monde. Cependant, encore un petit conseil, restez quelques instants à l'ombre, dans ce hall. La nuit ne tombera que dans quatre heures et le soleil ne nous veut pas que du bien. Mais, pour ce que je vous en dis... On se reverra, je le suppose, si vous suivez mes conseils !

Bapt se paya de culot d'interpeller le gars une seconde fois :

- Et pour manger ?
- Il n'y a rien à manger, ici dans l'astroport. Nous n'allions pas porter et monter à manger de la ville ! Vous pourrez vous restaurer demain. Toi, si tu as vraiment faim, as-tu vu la têtes des hollos ? Ils ont tous été grignotés ! Donc : tu n'es pas le premier à poser cette question inepte.
- Demain ?
- Sur Viélès, il y a plus de gars qui sont morts le ventre creux que d'indigestion, ça oui. C'est vérifié ! Quoique je vous conseille d'éviter de manger tout et n'importe quoi tant que vous ne saurez pas ce qui est comestible ou toxique. Mais... Mais si il y en a qui veulent faire des essais, je leur recommande

de prendre quelques notes en prévision de leur postérité : ainsi, en cas de malchance, elles seront toujours profitables pour ceux qui ne se croient pas plus malins que tout le monde. Ceci dit, demain matin, vous pourrez vous remplir le ventre autant que vous voudrez. Si vous dévalez le Talus le ventre vide, vous tomberez moins vite : une astuce pour sauver une jambe ou votre peau ! Ce n'est qu'une simple suggestion. C'est notre credo, ici : faites ce que vous voulez, tout le monde est libre ! Voilà. Et moi, je dois partir maintenant si je veux arriver avant la nuit. À bientôt ! Une dernière recommandation : les fous que vous croiserez sur le plateau et qui m'accompagnent, son vraiment fous, ils s'imaginent qu'à accueillir des nouveaux arrivants ça leur donne droit à un retour simple pour Celcius ; ne leur dites pas que c'est faux, ils se mettraient en colère. Et s'ils veulent grimper dans l'Aldébaran, ne les retenez pas !

Un sac sous le bras, le gars leur fit un hochement de tête d'un air entendu et, par une porte desservant ce qui devait être l'ancien plan de réception des voyageurs, s'esquiva par l'arrière.

Les minutes passant, et l'homme demeurant invisible, il était patent qu'il ne réapparaîtrait plus. Peu à peu, l'assistance sortit de son ahurissement et commença à s'agiter. Des petits groupes se reformèrent, comme pendant la marche.

La rumeur, insensiblement, monta en confusion et force. Bapt regarda autour de lui mais tout les regards s'évitaient soigneusement. Personne n'était bien fier d'avoir échoué sur ce plateau et, de plus, de se voir planté là. Il fallait du temps pour réaliser pleinement qu'on les avait poussé vers ce monde pour y crever à plus ou moins court terme. Sauf... Sauf de s'accrocher à la vie avec la dernière des énergies. Enfin, si il y avait un moyen de s'informer plus amplement à en croire ce type, il fallait patienter. Un type peut être surpris lui-même d'avoir vu passer plusieurs années sans mourir. L'explication de son ironie plutôt amère ?

Si l'on en croyait ses assertions, un minimum de prudence permettait de ne pas sombrer trop vite. On leurs avait conseillé de demeurer encore à l'ombre avant de se mettre en marche vers ce fameux « talus ». Huit kilomètres, pourtant, ce n'était pas la mer à boire. (Ses cuisses se crispaient et se nouaient pour lui rappeler qu'elles n'étaient pas du même avis !). De toutes les manières, il fallait marcher jusqu'à là-bas et, seulement ensuite, descendre vers la ville. Alors, comme la recommandation -apparemment judicieuse- le suggérait : mieux valait se reposer un moment.

Des petites gourdes, remplies d'un liquide clair comme de l'eau, sur le comptoir, disparaissaient. Bapt en subtilisa une et alla s'asseoir dans un coin, par terre, d'où il contempla ce hall qui avait eu son heure de faste.

Un siècle... L'Inter avait tout laissé choir. Très certainement, elle s'était éclipsée quand il n'y avait eu plus rien à tirer de ce monde. Mauvais signe. La vie devait y être dangereuse car précaire pour renoncer à la coloniser et en finir par la baptiser « Terre de Relégation ». Au moins, le type ne les avait pas nourris d'illusions et l'on savait à quoi s'en tenir. Quant aux catégories de bestioles « dangereuse » du cru, elles n'étaient, semblait-il, peut-être pas les uniques responsables de ces vie abrégées avant l'heure... Mais, à quoi bon y penser. Et puis on avait faim. Et le conseil de se tenir à l'ombre, chassé par l'impatience, disparaissait des mémoires.

Déjà on sortait du hall. On partait par petits groupes, ou isolément... Bapt, redoutant de se distinguer à partir dans les derniers, empocha sa gourde, empoigna son sac et gagna la sortie du hall. Là, sur le pas du porche, l'aveuglante clarté

l'écrasa et le fit hésiter. L'ombre du bâtiment s'était déplacée pourtant, indiquant que le soleil de Viélès se couchait sur sa droite, au-dessus de l'Océan. Encore haut dans le ciel, l'étoile dardait ses rayons sur les hommes qui s'éloignaient déjà, les accompagnant d'une ombre courte de bien mauvaise augure.

Prudent, Bapt remisa sa décision. Rien d'urgent : comme l'avait conseillé ce type, il resterait à l'abri encore un moment. La carte lumineuse du mur du hall, rendue imprécise par ses zones inactivées, n'indiquait qu'une situation d'ensemble présumant une direction vers laquelle ils devraient marcher.

L'Océan était à droite... Le plateau, où avait été implanté l'astroport, se prolongeait vers la gauche en une pente douce sur une trentaine de kilomètres. Autant à parcourir au niveau de l'eau et c'était un détour de près de quatre-vingt kilomètres. Et sans chariot... Il fallait renoncer à emprunter ce trajet. Le second : devant eux, quelque part, masqué par les vapeurs montant du fleuve Anstyx : son immense delta et Jakun.

Un point de vue indiscernable en ce moment, tant la clarté blessait les yeux. Cette immense dépression était là, quelque part, droit devant. Et tous ces types partaient par-là, vers un horizon tremblotant et incertain, vaguement bleu du ciel, vaguement blanc du brasier de l'étoile, vaguement couleur d'un brun noirâtre de la terre couvrant le plateau...

Bapt se décida. Attendre la nuit et il se perdrait. Il ignorait totalement si Viélès avait un satellite naturel visible de nuit, mais tant pis. De jour, il aurait un repère.

Résolu à ignorer une chaleur qui l'enveloppa immédiatement sur le pas du portail, il partit dans la même direction que les autres...

Il faudrait se rapprocher du versant pour espérer découvrir ce qui était resté des colonisations successives : Jakun, la seule ville de Viélès. Là, s'étaient repliés les humains. Ils avaient abandonné les zones de l'amont du fleuve, elles n'avaient jamais été réellement gagnées sur la sauvagerie. Pas plus que ces contrées qui s'étendaient jusqu'aux montagnes de l'Est, vers lesquelles, pourtant, les colons s'étaient rués avec une rage froide et la détermination de l'individualité parfaitement consciente que c'était là sa dernière chance. Tous avaient perdu la bataille et s'étaient repliés sur la zone portuaire et ses abords, ne se risquant sur le fleuve que pour y pêcher leur subsistance. Les mains enfiévrées avaient lâché prise et retiré leurs ongles opiniâtres de ces multiples courants, bras morts, lagunes, mangroves, jungles et bancs de sables qui faisaient ces paysages sur près de trois mille kilomètres vers l'amont et presque autant en profondeur. Un sinistre lieu où l'on ne récoltait que dangers et maladies sans doute... Seuls des êtres parfaitement adaptés auraient pu vaincre : les générations successives n'avaient pas pu. Maintenant, les bateaux à faible tirant évitaient les courants puissants et tous ces au-delà où l'eau se confondait avec le minéral et le végétal ; ils ne pêchaient que le long de la berge prolongeant la ville, ne se risquant jamais, non plus, vers l'aval, vers l'Océan, dont la route était barrée par les mascarets journaliers. Des mouvements d'eaux qui se conjuguèrent, animés par les trois lunes de Viélès, ce que Bapt ignorait. Une complexe et mortelle danse, faite de lames déferlantes, de remous perfides, de rouleaux, brutaux jusqu'à l'inferral.

Et puis, il y avait eu le climat. Bourrasques venant du large ou dévalant le cours du fleuve. Orages ou pluies, pluies ou orages, pluies ou tornades, difficile de les distinguer. Autres jours, autres saisons : canicule, sécheresse. Brumes et brouillards, cachant les courants et les méandres, montant des eaux en nappes fantasmagiques. Les brûlantes journées, grosses de fata morgana qui, telles des

spectres, apparaissaient quelques instants comme pour contempler leur domaine. Les soirées moites...

Laissés à l'imagination, tous ces détails avaient été censurés dans les consoles de l'Aldébaran. Certainement, on n'avait pas voulu pousser les voyageurs aux gestes de désespoir en dressant une liste complète des calamités qui les attendaient ! Bapt n'avait pas tenté d'autres approches ni essayé les clefs qui lui auraient certainement livré des détails par le truchement d'autres programmes. D'autant qu'il avait trouvé autant de raisons aux initiateurs pour les minimiser que pour les exagérer. Il était peut-être le seul à être là de sa propre initiative, alors, autant assumer. Ce n'est pas après s'être jeté du plongeur que l'on s'interroge sur la qualité de l'eau...

*

Il chassa ses appréhensions en se concentra sur sa marche, ne se passionna plus que pour ces silhouettes qui s'éloignaient...

Il ne souhaitait ni les rattraper ni se laisser distancer, il régla l'allure de ses pas, vérifiant fréquemment sa vitesse, foulant l'herbe mole et flétrie par la chaleur en évitant de se poser trop de questions. La bise semblait avoir encore changé de direction, elle venait, à présent, face à lui, issue du Delta, lourde et oppressante, rendant la bouche pâteuse, la respiration courte. Il s'arrêta, avala une petite gorgée d'eau et, reprit sa progression, prenant soin de ne pas laisser la bride sur le cou à son imagination. Huit kilomètres : ce n'était pas le bout du monde ! D'autres les avaient parcourus avant eux...

Le type du hall ne les avait mis en garde que sur les risques de la chaleur ; Bapt, tout en marchant, enleva son boléro et l'enroula autour de son crâne, comme il l'avait vu faire dans une des scènes d'un vieux programme. Il n'avait même pas ralenti. Ceux qui le précédaient, semblaient animés d'une énergie inépuisable et maintenaient une allure soutenue.

Il n'était ni le premier ni le dernier : la trop honnête moyenne du trop honnête citoyen, pensa-t-il. Déjà, on le devançait. Et ce dont il se souvenait des visages qui avaient affronté le trajet en tout premier ne lui laissait pas le souvenir qu'ils fussent les plus affables. « Certains sont déjà plus aguerris que les autres, prêts pour dominer ». Les mêmes qui lui avaient fourni son passage, pensa-t-il, le rapprochement venait de lui-même, logique et évident. Le sourire méprisant aux lèvres et les tics de ceux qui se forcent à ne pas commettre de crimes sans une exacte contrepartie. Aucune civilité à en attendre ici : le rapport entre le risque et le gain, calculé au plus juste. Ceux qui avançaient, devant lui, n'avaient commis que la petite faute qui avait déséquilibré puis fait basculer une évaluation inconsidérée, trop hâtive, erronée : « Ce mécompte les rendrait encore plus prudents et plus inflexibles... Encore plus dangereux...

Ce problème accapara les pensées de Bapt tant qu'il parvint à oublier que les kilomètres succédaient aux kilomètres. Mais la douleur, crispant ses jambes, prit le dessus, puis le força à s'arrêter quelques instants. Aussitôt la réalité de l'endroit reprit ses droits. Assis sur le sol, avec avarice, il laissa tomber quelques gouttes d'eau sur ses mollets. Elles disparurent, aussitôt absorbées par sa peau ou volées par la chaleur ambiante. Pourtant, apparemment, la hauteur de l'astre n'était plus à la verticale...

Se raisonnant, s'obligeant à rester calme, il consulta sa montre. Puis maudit en silence son ineptie : aucune corrélation avec les heures de Celcius, évidemment !

Il fallait se contenter d'une estimation. D'un coup d'œil, il repéra la hauteur de la sphère incandescente, puis rabassa vivement son visage et le tint un moment dans l'obscurité piquetée de points lumineux du creux de son coude.

Fin d'après midi, approximativement... Si l'on tenait compte que l'avancée du plateau, représentée sur la carte, cachait encore une hauteur jusqu'au couchant, ils ne devaient plus être loin du fameux Talus. S'il avait regardé plus attentivement la carte de la console, il n'aurait pas été là à s'interroger ! Il fallait repartir, sous menace de sentir ses jambes refuser tout mouvement. Il se releva.

S'arrêter, ici, sans savoir... Se fixer un but était impératif. De toutes façons, une nuit de repos ne suffirait pas à lui rendre ses jambes. Et il était hors de question d'entreprendre la descente dans l'obscurité, le gars avait été explicite. « À ses risques et périls »... Alors, il fallait se rapprocher du bord de la falaise. Espérer s'allonger quelques heures. Récupérer du dynamisme, de la motricité, ne repartir qu'au petit matin.

En attendant, penser à ces personnages mités du hall pour s'oublier... Vraiment une fichue galère !

Un pas après l'autre ne comblait pas l'écart sur ceux qui le précédaient. Mais tout le monde devait être dans le même état que lui, puisque plus personne ne le doublait à présent. Quand avait-il marché si longuement dans sa vie ? Jamais. Aucun souvenir ! Peut-être la réalité le ramènerait subitement à la même place, comme ces figurines du hall, grandeur nature, inventant, en lumière parasitée, le mouvement perpétuel ?

Son esprit partait à la dérive, s'éternisait sur des sujets dont il n'avait pas la moindre idée...

Depuis quand l'entretien du dispositif avait-il été définitivement décidé ? Combien d'années avaient fini par détériorer... Depuis quand s'en était-on désintéressé... Pourquoi... Et ces coquilles... Quelles coquilles ? Revenir pour régler ses comptes... Faire fortune... Même comme journaliste, pas une seule fois il n'avait entendu parler de « solars-Vielès ». Pas une seule fois... Pas une seule fois... Faire fortune : quelle idée !

Ce fut la vue des corps disséminés dans ses abords qui le ramena dans le présent. Comme ceux qu'il apercevait, formes sombres allongées sur le sol, il était épuisé. Peu soucieux des rayons qui brûlaient encore, il se força à ne pas rester dans les groupes, puis, à l'écart, s'écroula comme tout le monde. Faisant mine de se masser longuement les jambes, désespérant de la lenteur du soleil à abandonner de sa chaleur, il repoussa le sommeil le plus qu'il put. Mais les émotions et cette marche le terrassèrent, il s'endormit, persuadé qu'il veillait.

Chapitre 4

Le petit jour le surprit tout grelottant. Il s'était endormi, malgré ces rumeurs et ces cris qui avaient troublé la nuit. Il regarda poindre cette blancheur de l'astre avec soulagement. Un vent humide, venu du large, des bruits de luttés, des coups, des cris assourdis... Et, surtout, cette silhouette qui s'était obstinée à se rapprocher de lui. Avait-il réellement dormi ? Il avait pourtant eu la sensation de n'avoir pas fermé l'œil.

Méfiant, il se releva, scrutant le corps suspect. L'homme s'était comme réfugié, à une quinzaine de mètres de lui... Il semblait même profiter de cet instant de découverte pour se rapprocher encore.

Bapt, maintenant vigilant, le rappela à l'ordre :

- Recule-toi !

L'homme était transi et semblait bien incapable de faire autre chose que de se frictionner énergiquement. Bapt dû patienter pour obtenir une réaction. Mais, quand le bonhomme renonça à se réchauffer, ce fut pour faire encore deux pas dans sa direction.

Il le stoppa immédiatement :

- Reste là-bas ! À cause de toi, je n'ai pas pu dormir !

D'une voix éraillée, l'inconnu protesta de son insignifiance.

- Tu ne risquais rien, je te jure !

- Ne jure pas et reste où tu es !

- Les bruits, bien sûr... Tu as dû les entendre. Moi aussi ! Je n'étais pas rassuré ! C'est pour ça... Ils ont dû en balancer quelques uns par-dessus le bord de la falaise. Alors je me suis dit : à deux...

- « à deux » ?

- Un de nous deux les aurait vu arriver. Tu sais, je n'ai pas dormi de la nuit non plus.

Maintenant que la clarté gagnait, Bapt pouvait distinguer le bonhomme. Rien d'une allure athlétique... Et même : plutôt chétive. Son habit, tout comme le sien, après avoir absorbé la sueur de la veille, s'était fripé sous l'humidité de la nuit. Que pouvait bien avoir commis comme délit ce citoyen à l'apparence si terne (?). Un scientifique n'ayant vécu que pour ses équations ou ses cornues ; précipité dans cette aventure, ahuri, dépassé par ce qui lui survenait ? Ou bien, un petit voleur minable, mais multirécidiviste ? En tout cas : physiquement, apparemment pas dangereux. L'explication de son rapprochement nocturne pour gagner une probable protection ? Faute de mieux, oui. C'était vraisemblable.

En ce cas, en comptant sur Bapt, il n'avait pas fait un choix très réfléchi ! Et si l'on avait tenté le faire passer de vie à trépas de vive force, miser sur un ex-

journaliste avait été un mauvais calcul. Bapt n'aurait pas fait le poids contre un voyou habitué aux affrontements !

Ainsi, les bruits qu'il avait, lui aussi, confusément entendus, n'avaient pas été un produit de son imagination. Ni un cauchemar. C'était bien des affrontements réels dont il avait perçu les éclats étouffés, bien qu'il ait fait son possible pour se cacher la seule explication à ces chocs puis à ses lointains cris.

Il avait fallu avoir de péremptoires raisons pour se lancer dans un tel duel, dans l'obscurité ! Et détenteur d'une certitude : être convaincu d'en sortir vainqueur. Donc, des agressions préméditées... Des comptes à régler ? Alors, dans ce cas : des contentieux. D'irrévocable règlements de compte justifiant une conclusion définitive, où qu'elle puisse se passer, y compris ici, sur Viélès, de nuit, au bord de cette falaise. La volonté d'éliminer...

L'explication était cohérente. Mais faisait surgir une redoutable corrélation : il ne s'était évité les désagréments de Celcius que pour se voir embringué dans une vie toute aussi risquée.

Donc, une explication entre gangsters... De vieilles rancune redevenues brûlantes, provoquées par des retrouvailles imprévisibles ? Le lieu, les circonstances, l'obscurité, comme une occasion de laver un ineffaçable affront. Oui, c'était logique. Sinon : la mise en place d'une hiérarchisation ?

Alors, ce bonhomme, soi-disant peureux, qui prétendait avoir recherché sa protection, avait donc, aussi, quelque chose sur la conscience pour s'être cru en danger ? Ou simplement comme Bapt : seulement l'angoisse née de l'incompréhension, le légitime affolement de l'innocence face à l'inconnu. Vraisemblablement, un peu comme pour lui : le contexte. Le contre-coup du voyage. L'effet cocon de la cabine de l'Aldébaran détruit, en quelques heures, pour en arriver à dormir, trempé, en plein air, sous cette brume froide, dans un lieu inconnu...

Oui, c'était ça : la peur de l'inconnu. Précipité, poussé ici, on ne se sentait pas très fier si l'on n'était pas de la catégorie des prédateurs. Eux, les « autres », étaient dans leur élément. Pour eux, la vie continuait : on préparait son installation en faisant le « ménage ». On éliminait les candidats. Une Concurrence en puissance dont il fallait se débarrasser au plus vite, méthodiquement...

Bapt songea qu'il devrait, à l'avenir, repérer les fortes têtes pour éviter de leur porter le moindre ombrage. Obtenir, en échange, une possible neutralité. Rassuré par ses conclusions, Bapt crut bon de relâcher sa fermeté à l'encontre du gars.

- Bapt Olmet. Ex-journaliste. Si ce n'est pas pour me compliquer la vie...
- Je me présente. Fudius Movar, scientifique, diplômé de l'université Rigil Kentarus de Chante Cœur. Spécialiste en morphogénèse. Plus précisément : expert. Ma vie a été assez compliquée.
- Un délit ?
- Oui, peut-être. Seulement, voilà, j'ignore lequel !
- Comment ignorer la raison pour laquelle on a été condamné !
- Le chef d'accusation ? On peut être totalement incapable de déterminer celui qui vous a amené sur Viélès. Je veux dire, le véritable. Officiellement : « Entrave à une enquête concernant l'Intérêt Public ».
- Et officiellement ?
- Aucune idée !
- Pas très confortable pour l'esprit.
- Tu l'as dit ! Et toi ?

Bapt n'avait aucunement l'intention d'exposer ce qui l'avait amené là. Et puis, ce type était bien bavard, alors, autant en revenir à ce qui relevait de l'urgence...

- J'ai faim. Maintenant qu'il fait jour, je descends de ce plateau.
- T'as raison, je parle trop. C'est sûrement ce qui a motivé cet aller simple pour cette planète pourrie.

Si Vièlès était « pourrie », encore fallait-il l'avoir appris ; ce Fudius Movar pouvait bien avoir quelques connaissances fort utiles pour le proche avenir. Bapt, prudent, en revint à ce qui commençait à lui mordre l'estomac :

- Il y aurait ce talus à descendre pour atteindre cette ville de Jakun...
- Hier soir, tant que l'on discernait encore la découpe de cette falaise, j'ai tracé un trait dans la terre pour indiquer la bonne direction. (L'homme revint à son premier emplacement et le parcouru à pas lents. Il se pencha sur le sol, se déplaça encore, puis repéra...). C'est par là ! J'avais indiqué l'orientation pour plus de précaution. En cette saison, le matin, la proximité de l'océan encourt toujours des brumes.
- Tu sembles bien connaître cet endroit.
- Sans plus. Les climats, les milieux, les formes vivantes qu'ils engendrent : un minimum livresque.
- Eh bien, allons-y, si tu es sûr de toi !
- Il doit rester quelques centaines de mètres. Mais, en face, il n'y aura peut-être pas de descente. Il nous faudra probablement nous déplacer le long du bord du plateau. Il devrait y avoir plusieurs tracés possibles.
- Des tracés ?
- Pour descendre. Des tracés de sentiers, quoi ! Enfin, on en repèrera bien un.
- Alors, les quelques centaines de mètres avant l'à-pic, c'était de la prudence ?
- Se reposer loin, ou les pieds ballant dans le vide : j'ai choisi la première.
- L'endroit où la falaise était la plus verticale ?
- J'ai dit que je parlais trop et, toi, tu me fais parler pour rien.
- Si tu connais déjà la topographie des lieux...
- Ce que j'en ai compris en examinant la fresque du plafond du hall ! Tout le monde pouvait la voir.
- Pourtant pas très explicite...
- Suffisamment. De cette place où nous nous trouvons présentement, il y a trois sentes possibles. Le tout est de savoir si elles sont encore praticables. Nous n'en aurons la certitude que lorsque nous aurons le nez dessus.

Il s'était coincé la lanière d'une petite musette sur l'épaule et, courbé, partait à pas maladroits, en trébuchant. Prenant la même direction, Bapt l'imita, se maintenant à quelques mètres de distance. Un bref regard de biais du bonhomme lui fit comprendre que sa manœuvre avait été repérée. Alors Bapt s'en rapprocha, progressivement : il n'était pas bon d'exagérer les signes de défiance à l'égard de ce Fudius Movar, un homme vieilli, dont la stature ne comportait aucun danger physique potentiel. Et puis, une sympathie naissante méritait bien quelques réciproques signes d'encouragement...

Les semelles des bottines de Bapt menaçaient de se percer, et Fudius Movar, lui, boitait et paraissait encore plus mal en point. Ils n'eurent plus envie de parler, ni l'un, ni l'autre. Penchés sur leurs pieds endoloris, l'esprit tendu vers cet invisible rebord de falaise que la brume dissimulait encore, ils progressèrent.

Cependant, au fil des minutes, l'air devenait lumineux et promettait d'éclaircir le paysage. Bien qu'ils ne soient pas dans une situation brillante, cela avait

quelque chose de rassurant de découvrir enfin ce Delta, qui avait, en son temps, fait parler de lui ; l'esprit aime les certitudes, et cette brume, qui se dissipait, leur livrerait une réalité bien visible. Car mieux vaut le réel, pour peu... qu'il ne fût pas trop effrayant. Pour le reste, laisser les jambes se mouvoir. Le plus important : ne pas laisser ses pensées se poser, ni s'attarder, ni se préciser...

Bapt s'en acquitta consciencieusement, braquant son regard devant lui, cherchant les variations de teintes qui révéleraient qu'ils avaient atteint l'ultime frontière du plateau. Mécaniquement, il compta ses pas. Puis il en vint à oublier tout ce qui n'était pas le sol et la brume. Puis en vint à oublier ce qui l'avait mené là. Seulement tenter de découvrir ce que serait la vie. Ce que serait sa vie...

Ce qui ne paraissait que l'esquisse d'un ciel sale et trouble, subitement, se révéla. La confusion de ce qu'il croyait déjà l'horizon faisait partie du même paysage. Bapt, subjugué, tomba à l'arrêt. Une plaine sans fin avec, ça et là, des reflets scintillants : les bras d'un fleuve, brillants, touchés par le soleil rasant de ce début de journée. Un paysage grandiose, sans limites. Sur la droite, en opposition, comme dessinant un autre monde : le bleu de l'Océan..

Hypnotisés, ils contemplèrent le spectacle. Le dénommé Fudius Movar commenta :

- Le Delta de l'Anstyx... Magnifique ! Sublime ! La première merveille des Mondes ! J'en avais entendu parler. Sais-tu la raison de ce nom Anstyx ?
- Non !
- C'est le nom du deuxième fleuve des enfers, c'est tout dire.
- Charmant !
- Ça facilite le résumé... Incroyable ! Faut l'avoir vu !
- Je m'en serais passé.
- Il ne fallait pas venir ! Mais puisque tu es là, fais comme moi, profite-en !
- Jamais entendu parler... Une vague carte dans le terminal de la cabine du vaisseau...
- Moi, si. Mais le voir, là, sous ses yeux... Magnifique ! Inimaginable ! Et quel biotope !
- En fait, tu connais Vièlès comme le fond de ta poche.
- Assez bien, je l'avoue. C'était mon travail : biogenèse et morphogenèse. La diversité de ce lieu est une anthologie du vivant à elle seule. Mais le voir... Étudier des fiches ou le voir en naturel, c'est tout autre !
- Eh bien, explique !
- Ce lieu n'a jamais pu être colonisé réellement.
- Ce n'est pas rassurant.
- Toutes les tentatives de coloniser ce monde ont avorté. Et puis l'ISCompagnie l'a définitivement abandonné en 2790. Toutes les fiches sur lesquelles on travaillait étaient antérieures à cette date. Pourquoi cette subite décision, il faudrait être dans les secrets des dirigeants du trust. J'ai essayé de récupérer les ultimes données sur ces années, mais...
- Mais tes ennuis ont commencé.
- Ben oui. Comment as-tu deviné ?
- Une supposition.
- Tu es dans le même cas ?
- Non ! Mais fouiller sur ce qui n'est pas dit officiellement...
- C'est ce que je me suis dit après coup. Pourtant, j'étais loin de me soucier des agissements de l'ISCompagnie !

- C'est ce que l'on croit... Ces toits, que l'on aperçoit ?
- Jakun. La seule ville, à ce que je sais. La ville que ce type nous a conseillée d'atteindre pour manger. Quand même, laisse-moi admirer ce paysage quelques instants encore !

Face à eux, une immense dépression aux contours incertains, gigantesque, illimitée. La brume, s'élevant, elle se découvrait par pans entiers. L'Anstyx : un fleuve dont on ne discernait que les courants principaux les plus proches. Mais, au-delà, d'autres courants, et encore d'autres, et encore d'autres, là-bas, en direction de l'horizon... À perte de vue !

De confuses lignes sombres, plus noires, plus violettes, plus vertes, se devinaient : des arbres ayant colonisé des îles, des îles s'étirant, découpant le fleuve en de multiples courants scintillants parsemaient cette immense nappe qui s'écoulait sur des centaines de kilomètres, telle un être gigantesque qui aurait, lui, par un retour de l'esprit, créé Vièlès.

Curieusement, l'ensemble se présentait tel un tableau à une seule dimension, dont les bords auraient été le fruit de quelque recherche picturale : un tableau à plat, sans cadre, sans limite. À la périphérie de la vision, d'incertaines frontières guidaient l'imagination hors des concepts attachés habituellement au mot « fin ». Ici, pas de qualificatif qui puisse s'associer à « ultime »...

L'esprit, après s'être égaré, renonçait. Il en revenait à l'explicable, au visible. Des éléments familiers : entre deux métalliques miroitements de l'eau, des arbres s'étaient installés. Une immense mangrove clairsemée, c'est ainsi que, indistinctement, on le percevait. Des traînées d'arbres, couchées par les crues répétées, rampant, résistant, poussant leur troncs au ras des courants, y replongeant...

Vièlès et son Delta.

Pour Bapt, premier instant d'émotion devant cette beauté. Une immensité implacable, lassante, éprouvante, accablante, démoralisante, ahurissante, somptueuse. Et c'était vers ça qu'il allait falloir descendre. Quitter l'apparent refuge que constituait le plateau pour atteindre Jakun. Vers ça : ces quelques toitures perdues dans les arbres, rosissant dans les premières lueurs du soleil éclairant le creux de la pente. Une prétendue ville. Un irrésistible sentiment de déchéance se dégageait de cette vision aux franges du ridicule. Une dégringolade vers cette bourgade mourante et quasi oubliée : un aperçu de l'irréversibilité du destin...

Le dénommé Fudius Movar sortit Bapt de sa songerie :

- Olmet, nous n'allons pas rester plantés là ! Si nous restons immobiles cinq minutes de plus mes jambes refuseront définitivement de me descendre dans ce... ce...

Bapt, subjugué par la découverte, peina à réaliser que ce n'était pas une voix intérieure qui le forçait à sortir de ses réflexions.

- Hein ?
- Je dis qu'il faut trouver un sentier pour descendre dans ce... trou !
- N'ayons pas peur des mots : ce trou perdu.
- Ouais, curieuse sensation. À peine la taille d'un bourg confiné dans ce renforcement de berge ! Quand nous serons, là, en bas, j'ai comme la sensation que ce sera définitivement. Que regardes-tu ?

Sur leur droite, par le passé, la falaise s'était effondrée, d'énormes quartiers de roches s'étaient abîmés tout le long de la pente, quelques centaines de mètres plus bas, à l'aplomb. Certains, même, avaient dévalé dans le vide jusqu'à un faubourg de la ville et, l'avait visiblement écharpée. On pouvait le supposer, au vu des teintes du sol : jusqu'à la berge.

Bapt imagina les conséquences d'une telle catastrophe. Il ne allait pas être malins pour aller construire là-dessous, en contrebas de cet à-pic ! Il devait y avoir beaucoup de monde à loger quand ils avaient décidé d'étendre la ville de ce côté... Ils n'avaient probablement pas remonté pour examiner les crevasses de la falaise, c'était la seule explication.

- Viens ! Il faut repartir ! Si nous réfléchissons trop nous allons rester là comme ces fous de l'astroport qui attendaient de monter dans le vaisseau ! Nous devrions être assez proches d'un sentier. On va longer un peu ce précipice et l'on trouvera son départ.

- As-tu vu, en contrebas, sur la droite ?

- Ce cadavre, sur le rocher ? Oui. Ça ne plaisante pas ici. Quelle chute !

- Le type qu'ils ont poussé cette nuit...

- S'il n'y en a eu qu'un... En tout cas, à voir cette masse de bestioles qui s'acharnent sur le corps, il n'en restera pas beaucoup avant une heure. Elles ont l'air rudement affamées, ça grouille !

- Quelles bêtes ? Je vois mal...

- Bapt, sciemment, retarda son départ pour donner le temps au bonhomme de répondre. S'il connaissait le nom des ces bestioles, c'est que ce Fudius Movar en savait plus long que lui de la faune de Viélès. Ce en quoi il n'aurait eu aucun mérite, puisque lui en ignorait tout ! Mais ce serait un indice significatif pour cerner la personnalité de ce bonhomme et le pousser à se découvrir...

- Ce ne sont pas des sris, il leurs faut des arbres, ils en mangent l'écorce. Ils ne sont carnivores qu'en situation exceptionnelle. Non, pas des sris... Plutôt de l'espèce des... Oui : des marsentaires, ça a l'air de voltiger autour du mort... Ils y en a plusieurs espèces. Ce sont des bestioles qui peuvent faire leur huit kilos. Ils ont des patagium entre leurs pattes, ce qui leur permet d'allonger leurs bonds jusqu'à planer sur une vingtaine de mètres. Presque de voler. Il n'y a que ce genre de bestiole pour remonter si haut sur la pente !

- Dis, tu as l'air de t'y connaître !

- L'obligation de connaître toute la faune des Mondes Humains. Métabolismes et tout...

- Pourquoi ?

- Mais je t'ai déjà répondu là-dessus ! Morphogenèse, reproduction, physiologie... Tout, quoi ! C'était ma partie !

- Pour ici ?

- Mais non, pas spécialement pour Viélès. Partout ! Écoute, si tu veux rester planté là...

- Viélès m'est totalement inconnue.

- Et moi je n'en connais que ce qui y vit et ce que figurait le dessin au plafond du hall.

Fudius, clopin-clopat, commença consciencieusement à suivre le bord du vide. Bapt, tout en marchant en retrait, ne pouvait détacher son regard de la vaste plaine. À certains endroits, l'irrégularité des roches provoquait des angles morts et cachaient, dans le bas, disséminées sous de denses frondaisons, des demeures à

l'écart du centre de la ville. Instinctivement, alors, le regard filait vers le lointain où le bleu de l'Océan se muait en brun clair au contact des eaux douces et boueuses. Loin, très loin, des traces argentées trahissaient d'autres bras et encore d'autres bras. Après : la vue s'abîmait car tout se confondait. Mais on devinait qu'il ne fallait pas en imaginer la fin sous peine de sombrer dans l'habituel et l'étriqué. Face à lui : une idée du démesuré. Grandiose. Gigantesque. Comment l'Humain avait-il pu imaginer l'idée même de colonisation ?!

L'autre rive du fleuve ne pouvait qu'échapper, elle aussi, aux concepts familiers, car trop lointaine. Pour appréhender les dimensions du bassin de ce fleuve, une nouvelle logique était nécessaire. Alors, il était impératif de ne s'en tenir qu'à ce que l'on en voyait. Et ce que l'on voyait était déjà bien au-delà des limites que l'esprit aimait habituellement se fixer. Devant eux, hors de vue, on ne pouvait que deviner l'ombre probable des hautes cimes qui nourrissaient cette masse d'eau. Seulement l'imagination. Qu'importe, ça rassurait de penser qu'une logique demeurerait, que ces masses d'eaux survenaient de versants où ruisselaient les pluies alimentant ce fleuve immense...

Mais il n'était pas bon de philosopher inconsidérément, en revenir promptement à la réalité était sage. Certains les avaient devancés au départ de cette sente, prudemment, ils raccourcirent encore leurs enjambées afin de leur laisser un peu d'avance. Presque à l'arrêt, ils les observèrent, un à un, s'engager dans l'étroit passage qui courait entre les roches et qui, par le travers, descendait rapidement. Beaucoup plus bas, des sources devaient sourdre car les arbres longeaient son creux jusqu'au faubourg de l'agglomération... Le chemin devait, lui, suivre un cours moins brutal et poursuivre sa course jusqu'aux premières maisons. Il était difficile de repérer son mouvement à ce niveau de la falaise, la pente étant couverte de buissons. Tout en bas : des arbres, touffus.

Quand le dernier des voyageurs, devant eux, se fût engagé, Bapt et Fudius, reprirent une marche normale. Il ne s'agissait pas de se faire dépasser par des nouveaux venus en plus droite ligne de L'Astroport. Quelques minutes plus tard, l'un derrière l'autre, également assommés et affamés, les deux nouveaux camarades se glissèrent entre les premiers rochers.

Le soleil ne s'était pas encore haussé au-dessus du plateau mais la température de l'air se réchauffait déjà. Le sentier était à peine tracé et les obligeait à de continuelles contorsions pour ne pas déraiper sur la pente en déblai qui bordait. Aucune bêtes à proximité, mais des cris résonnaient contre la paroi, derrière eux, du côté du cadavre. Des cris assez agaçants pour exaspérer Fudius...

- Sales bêtes... Si nous devons entendre ces cris en permanence...
- Les arbres peuvent amortir...
- Ça m'étonnerait, ce sont des sauraignes. Il y en a partout. Il doit y avoir un second cadavre, dans le creux...
- J'ai des difficultés pour me convaincre que tu ne connais pas Vièlès plus que tu veux bien le dire !
- Si tu connais le sri, tu connais le sauraigne : c'est son prédateur. Et comme le sri est très répandu... D'étranges bestioles, toutes.
- Pourquoi étranges ?
- Tu ne connais pas un traître mot sur l'ADN, inutile de t'expliquer.
- Essaie !
- Si tu ne t'aperçois pas que je souffle déjà comme un bœuf... Disons... Disons qu'appareiller des séquences humaine avec des séquences du bestiaire de Vièlès...
- Drôle d'idée ! Pourquoi Vièlès ?

- Pas seulement Vièlès, avec les bestioles de tous les mondes visités par les humains ! Puisque je suis ici... J'essaie de me remémorer, c'est tout...
- Guère utile... Sont-elles comestibles, ces bêtes ?
- Ce n'est pas recommandé, j'ai entendu dire. Mais je ne certifie pas. Ce n'était pas ma partie... Passe devant ! (Passer devant : Bapt estima cette perspective peu engageante. Une idée aurait pu venir au bonhomme, après tout, que savait Bapt Olmet de lui ? Le dénommé Fudius comprit l'hésitation.). Qu'est-ce que tu risques, je ne tiens plus debout ! Et puis pourquoi je t'en voudrais, je ne te connais pas. Je préfère seulement te voir devant, en cas de faux-pas.
- Pour te retenir ?
- Quelle perspicacité ! Bien sûr que oui ! À dégringoler de cette façon, je ne sens plus mes jambes.
- Encore une heure, au minimum.
- Je me doute que je n'ai pas fini de marcher, ici, mais la transition est trop brutale.
- D'accord... Mets-toi sur le côté, je passe...

La descente reprit. La sente coupait un petit ruisseau cascadant, puis continuait sur la même trajectoire. Ils n'osèrent pas boire et, après une pose, reprirent leur chemin de croix. Les maisons qu'ils avaient entrevues ne semblaient pas s'être rapprochées de beaucoup ! Fudius, raide de fatigue et de crampes, héla Bapt.

- Eh, Olmet, il faut se repérer ici. Plus bas, nous ne verrons plus rien. J'ai vu un toit assez grand, sur la gauche : le bâtiment de l'ISCie, sûrement.
- Tu crois à ce qu'il nous a raconté ?!
- Ça correspond à la fresque en tout cas. Et vue la dimension de ce toit...

La suspicion submergea Bapt derechef. Ce Fudius en avait vu des indications sur ce plafond ! Un exceptionnel don de l'observation... Alors que lui avait été bien incapable d'en déchiffrer autre chose que l'emplacement du cours d'un fleuve important, la surface peinte en bleu d'un océan et une vague tache grisâtre figurant une agglomération.

Cet homme était doué. Ou mentait. Mais, pour l'heure, il était effectivement plus urgent de se renseigner pour obtenir un repas. L'avenir fournirait d'autres occasions pour tirer les vers du nez de ce bonhomme se disant scientifique, qui semblait en savoir plus qu'il n'en disait. (Et, surtout : pourquoi cachait-il ses connaissances ?)

- Je n'ai pas fait attention, j'ai cru que nous reviendrions.
- Pour un journaliste, tu n'es pas très curieux. Maintenant, le chemin se divise, il faut choisir la bonne direction.
- Pour ton bâtiment ?
- Oui ! J'opte pour obliquer franchement vers l'amont par celui de droite. Envisager que nous puissions nous égarer et traverser tous ces faubourgs pour rien, j'en suis malade par avance. Es-tu toujours d'accord pour m'accompagner ?
- Oui car tu n'as rien de commun avec tous ces autres et ça me rassure.
- Alors, allons voir de près ce bâtiment !

*

Les jambes engourdis, les chevilles tordues, les pieds broyés par le rebond continu du corps le long du sentier pentu et caillouteux, Bapt et Fudius choisirent une étroite coulée empruntée depuis peu. Des prédécesseurs, sans doute, plus matinaux. Des attardés, derrière eux, se découvraient encore, loin, à

mi-pente. Peu nombreux, leur nombre indiquait que la plupart avaient déjà pénétré en ville... Ou s'étaient égarés (?).

Fudius, tout comme Bapt, avait noté...

- À croire qu'ils connaissaient un trajet plus court, ceux de devant !
- Curieux, en effet. Pourtant, nous ne nous sommes pas amusés.
- Un de ces illuminés, là-haut, est revenu en ville en leur montrant la bonne direction. Ou peut-être étaient-ils pressés de rejoindre d'anciennes relations ! La nature de certaines activités fait qu'elles réussissent à certains moins longtemps qu'elles ne réussissent à d'autres, une probabilité majeure de retrouver, ici, une personne de connaissance !

Bapt profita de la tournure de la conversation pour lancer une nouvelle sonde. Mais la véhémence réaction de Fudius le laissa sur sa faim...

- Comme nous...
- Comme toi, peut-être ! Moi, je n'étais pas dans ces affaires répréhensibles !
- Elles t'ont conduite, ici, tout de même.
- Oui... Si je comprends un jour... Et toi, tu étais journaliste, dis-tu...? Un journaliste et un scientifique, ce serait intéressant de réfléchir à cette coïncidence.
- Un peu courte comme donnée, il en faudrait d'autres qui puissent compléter.
- Une coïncidence qui n'en est peut-être pas une. Il y a forcément un point commun entre nos deux vies !
- Ce qui nous fera de belles jambes, note-le, si jamais nous le trouvons ! Oui, j'étais journaliste, et, j'en ai bien peur, ne le serai plus jamais. Et toi, tu affirmes que tu ne savais rien de Vièlès...
- Le domaine scientifique pour mes recherches, c'est tout. Et toi ? Rien ?
- Absolument rien. Sauf le peu que l'on peut en apprendre dans les cours généraux, ces cours dont tout le monde se moque quand il n'est pas question de Celcius. Et puis ce que j'ai glané dans la console de la cabine.
- Et moi, je n'ai jamais eu affaire avec le Delta physiquement, ni de près, ni de loin. Les espèces qui y vivent et ce que j'en ai glané au cours de mes recherches, et rien de plus.

Mentalement, Bapt nota : Fudius Movar se savait être un déporté. Il avait eu cet avantage sur lui de savoir où on l'envoyait...

... Pourtant, il doit y avoir un rapport entre nos deux situations !

- Quand tu l'auras trouvé... As-tu remarqué ?
- Quoi ?
- Qu'il n'y a personne pour nous accueillir. C'est étrange, l'arrivée d'un vaisseau devrait provoquer le branle-bas en ville et précipiter tous les habitants à notre rencontre, ne serait-ce que par curiosité !
- Nous n'avons pas atteint la première maison.
- Dis, si tu as étudié la faune, à quoi pouvait s'intéresser l'ISCie sur Vièlès ?
- Ça fait près d'un siècle qu'elle ne s'y intéresse plus.
- Et avant ? Si l'Inter y a investi, à l'époque, c'est qu'il y avait une raison.
- *Anodonte -unio-gloriamaris-mirabile...*
- Qu'est-ce ? Explique !
- Une anodonte. Coquille de carbonate de chaux en particules cristallines déposées en réseaux. Aspects intérieur et extérieur : nacrée et lisse, avec forte irisation. Une curiosité. On en trouvait dans le cours principal de l'Anstyx par vingt mètres de fond, sous la barre, là où naissent les mascarets. Vingt mètres et plus.
- Une anodonte ?

- Une sorte de moule géante baladeuse mais qui pouvait se fixer sur les fonds.
- Quel produit en tirait l'Inter ?
- Un apprêt tout a fait artificiel.
- Un apprêt artificiel... Une teinture ?
- J'ai dit « artificiel ». Des solars. Des montagnes de solars !
- Tu deviens passionnant.
- Tu n'étais pas journaliste économique, alors, pour ignorer ça !
- Si, mais je ne m'occupais que de placements boursiers. Et puis, ce sont des histoires qui datent de plus d'un siècle, quel intérêt ? Mais, sur la console de ma cabine, j'ai lu un courrier parfaitement ténébreux où il était fait mention de « coquilles ». J'avoue que ça m'a intrigué. Alors je me demande s'il n'y aurait pas une relation avec cette moule géante dont tu parles.
- C'est en fouillant dans des anciennes archives que j'ai pu lire ces informations, anciennes de plus de cent soixante années.
- Si je n'avais pas lu la lettre de ce voyageur, j'ignorerais tout de ce Delta, et, à plus forte raison, de ces coquilles. Un voyageur qui nous a précédé récemment dans ce vaisseau, j'ai cru comprendre. Selon lui, des coquilles qui auraient valu cher, il comptait dessus pour son avenir.
- « gloriamaris-mirabilis »... Tout est là-dedans, sûrement.
- Mais encore ?
- Une moule géante, plus de deux mètres de long. Une anatomie comparable aux moules terrestres mais qui a toutes ses surfaces nacrées. La mirable vit des centaines d'années et déménage quand son humeur lui en donne l'envie. Une anodonte d'une taille exceptionnelle. Il y en avait des milliers dans cet estuaire, paraît-il. Mais, maintenant, après le passage de l'ISCie, si il en reste...
- Si il en reste ? Alors c'est que ce gisement pourrait ne pas avoir été épuisé totalement ?
- Alors, là, tu m'en demandes trop ! Savoir pourquoi l'Inter entreprend ou abandonne une exploitation, il faudrait être dans le secret des dieux. Et le Dieu Inter Stellaire Compagnie n'a jamais été bavard sur ces sujets-là. Je me suis toujours cantonné dans mes études et je ne me suis jamais mêlé de ces questions. Je suppose, tout simplement, que l'on n'a pas pu les pêcher toutes. Ce serait invraisemblable, même avec des moyens techniques perfectionnés. Et, mis à part le fait qu'en un siècle les rejets ne peuvent avoir acquis des dimensions aussi énormes que celles de leurs génitrices, il doit bien y en rester quelques unes.
- Qu'avait-elle de si rentable, cette pêche ?
- Ça, je l'ignore. L'ISCie en tirait un profit, ça c'est certain, cette compagnie ne fait pas dans le bénévolat. Nous, lorsque nous avons repris le dossier de l'anodonte, c'était pour répertorier ses gènes, les classer, leur donner une place précise dans l'Échelle de Soslof, une classification qui établit la compatibilité vitale totale des êtres entre eux. Trop complexe pour t'expliquer ce en quoi ça consiste... L'Anodonte-unio gloriamaris-mirabile, à ce qu'il paraît, au naturel, on n'a jamais rien vu de plus beau dans tous les mondes humains. Mais, hormis son apparence extérieure que nous ignorions, nous, cette anodonte est totalement inintéressante du point de vue scientifique, son A D N est si frustré qu'il n'est pas certain que l'on puisse la croiser, ne serait-ce qu'avec celui du dernier des plus minables et abrutis des galets ! Elle le prendrait pour un dieu et tomberait à genoux !
- Quel dieu ?
- Le Dieu galet... Ne te creuse pas la tête, c'était une plaisanterie.

- Ah ! Et... Pour l'apparence extérieure de cette anodonte ?
- Jamais vu en naturel dans son entier, jamais vu de coquilles... De la nacre partout. Quant aux fragments dont nous disposions, ils avaient été réduits à l'état de poussière, de molécules. C'était beau, à ce qu'il paraît, à cause de toutes les incrustations que les manteaux retenaient. Tu sais, ce n'était pas
- ... ta partie, je sais !

Chapitre 5

Fudius Movar, on pouvait l'admettre, ne souhaitait pas s'appesantir sur l'aspect des conséquences mercantile de ses recherches ou des utilisations que pouvaient prévoir d'autres personnes. Ou suffisamment adroit pour éviter des réponses trop précises ! Mais il paraissait sincère. Et, maintenant, il observait les alentours sans plus se soucier de la conversation. Les « anodontes gloriamaris » avaient déjà déserté ses pensées.

Bapt, avec ces quelques phrases, en avait appris un peu plus sur ces fameuses coquilles. Des moules ! De simples moules ! Mais, apparemment, des moules qui avaient acquis, il y a plus d'un siècle de ça, le titre peu enviable d'avoir été estimées par l'ISCie « rentables ». Car admettre que le trust n'aurait pas été partie prenante d'un quelconque produit possédant quelque valeur marchande était un postulat inimaginable. Et voilà ce qui avait fait rêver le relégué dénommé Suny Méril qui s'était imaginé revenir riche de Viélès, suffisamment riche pour régler ses comptes et assouvir ses ressentiments. Un détail cependant : ce Suny n'avait pas été bien malin, puisqu'il ne pourrait jamais revenir sur Celcius pour monnayer cette pseudo fortune. Était-ce dire, qu'ici, sur Viélès, il était possible de s'acheter une notoriété par le truchement de cette récolte ? Fort possible. Et présumer qu'une caste de riches s'était reproduite dans ce trou minable devenait, par conséquent, logique. Mais c'était présager, aussi, une société humaine particulièrement âpre...

Par ailleurs, tout cela ne démontrait aucunement un possible retour sur Celcius car le vaisseau était en automatique. Difficile de corrompre le commandant pour un billet « retour » !

Pour l'heure, cette éventualité de retour restait sans intérêt. Il fallait arriver à ce bâtiment de l'Inter où ils glaneraient quelques informations pour se restaurer. Et c'était, ô combien, le plus urgent !

*

Encore quelques dizaines de mètres et, sans avoir vu la moindre bicoque, ils pénétreraient sous les premiers arbres. Probablement que les habitants n'avaient pas estimé judicieux de se loger si haut, si loin de la rive, afin d'éviter des allers-retours pénibles... Ou alors, la population, réduite comme peau de chagrin, s'était-elle regroupée dans un seul quartier ?

Fudius Movar, lui, avait repris sa marche, un réflexe qu'il assumait, les jambes raides et le regard absent de celui qui a décidé d'oublier ses douleurs une bonne

fois pour toutes. Bapt lui fit confiance pour la direction, le spectaculaire toit qui s'était distingué en dépassant les frondaisons ne pouvait qu'avoir appartenu à l'Inter Stellaire Compagnie, il faisait un bon repère. Et le chemin allait dans la bonne direction. D'ailleurs, ils ne devaient plus en être bien éloignés. C'était affaire d'une trentaines de minutes et... de faire confiance à ce Fudius qui, lui, s'était remarquablement orienté jusque là.

Bapt fit abstraction de ses semelles défoncées, des graviers qui lui labouraient les plantes de pied et, le rattrapa...

Ces quelques mètres franchis et le chemin plongea vers un sous-bois. Les premiers arbres, à leur grand soulagement, les masquèrent du soleil (et de ses rayons « meurtriers », aux dires de l'agent de l'astroport).

Tout était silence. L'air, devenu tiède, chargé de senteurs exotiques, exagérait l'odeur diffusée par les écorces des arbres. Des arbres aux troncs torturés et aux branches d'une longueur si démesurée qu'elles s'enchevêtraient les unes les autres, fabriquant quelques fois de multiples ponts entre plusieurs troncs. Mais le sentier avait disparu dans un compost épais, conserver la bonne direction relevait de plus en plus de la gageure. Heureusement, la pente les amena à un passage permanent, horizontal, nettement tracé, semblant se rendre dans la bonne direction. Ils reprirent espoir, turent leurs multiples douleurs, et, convaincus que leur repas les attendait, retrouvèrent un peu d'allant.

Passée une légère courbe, la partie blanche et lisse d'un mur de bâtiment apparut. Quelques pas encore et ce furent des marches... Puis, coulées, les moulures élancées et décorées d'un montant de porche.

Ils touchaient au but. Curieusement, une douzaine de personnes, stoïques, réparties de chaque côté, dans un silence pesant, stationnaient. Des têtes que Bapt avait aperçu dans l'avant sas de l'Aldébaran. Ces gens attendaient on ne savait quoi. Fudius Movar marqua le pas.

- Fâcheuse sensation d'être attendus...
- Pourquoi le serait-on ?
- Je l'ignore.
- La porte est ouverte, on y va ! Ils ne sont pas tous là, et ceux-là n'ont pas l'air de va-t-en guerre. Et si nous voulons espérer manger... Allons-y !

Bapt, gagné par la méfiance de Fudius, à mi distance des deux petits groupes de personnes, commença à monter les quelques marches... On les observait comme si la témérité seule les avait animés pour entrer dans ce bâtiment. Il s'assura que Fudius le suivait, passa le porche, tentant de deviner le pourquoi de ces expressions sur les visages, mêlant admiration, incrédulité et... sarcasmes muets. Certains, au bord de stupéfaction, les autres ricanants.

Dès qu'ils eurent franchi le seuil de quelques enjambées, Bapt et Fudius comprirent immédiatement lorsque leur regard capta la scène qui se déroulait à l'intérieur. Mais, s'ils avaient fait mine de ressortir, le tenter aurait été risqué. Décontenancés par la scène, ils n'avaient pas eu l'immédiat réflexe de faire demi tour. Trop tard, leur venue en faisait des témoins d'une scène dont les prolongements, dans l'avenir, pourraient les désigner à quelque vindicte. La situation était délicate, il fallait rester immobiles en attendant qu'on les oublie. Ils étaient arrivés alors qu'un affrontement, entre deux bandes, n'était plus qu'une question de secondes.

Le grand gaillard était là, dans le milieu du hall, comme un metteur en scène faisant répéter une pièce de théâtre. Quatre individus, à son côté, à l'allure

équivoque, tenant de forts gourdins, étaient prêts à en découdre avec un second groupe, là-bas, dans le fond. Et lui était là, dans le milieu, freinant sa bande qui ne demandait qu'à se jeter sur quatre personnages qui tenaient le siège aux abords d'une suite de consoles éteintes, à une vingtaine de mètres. (Vraisemblablement, au vu de leurs accoutrements, des anciens du lieu).

Bapt, précautionneusement, amorça le recul d'une pied. Il se serait bien décidé pour poursuivre discrètement son mouvement pour filer à la première occasion que leur offrirai un début de combat, si le grand type, averti par le crissement des semelles, amplifié par la puissance de résonance de ce grand espace vide, n'avait été alerté de cette nouvelle présence. Négligeant un assaut possible de son adversaire le plus proche, sûr de lui, comme il l'avait été face au réceptionniste de l'astroport, d'une voix forte et précise, menaçante et ironique tout à la fois, il fit brusquement face à Bapt et le prit à témoin.

Un sang froid hors du commun ! Il avait incorporé les nouveaux venus à la scène, et, d'autorité, leur avait attribué un rôle de témoins. En deux secondes, il avait trouvé deux faire-valoir. D'un air détaché, sûr de son ascendant sur les participants de la scène, tout souriant, il fixa Bapt droit dans les yeux. Puis, d'une voix claire et forte, parfaitement audible, il l'apostropha...

- Eh bien, demandez à ces deux-là ! Toi ? Le plus jeune !

Aucune méprise possible, il s'adressait à Bapt.

- Oui ?

- Dis-leur que je n'aime pas perdre mon temps !

Rallier un parti, c'était se mettre à dos les seconds. Ces derniers, eux, se tenaient dans le fond, mais n'avaient pas des allures plus avenantes. D'autant plus qu'ils tenaient des sortes de lames brillantes dans leurs poings, et leur aisance à les manier ne faisait pas de doute.

Mais ils étaient les plus éloignés, et les comparses du gaillard, eux, n'étaient qu'à une petite dizaine de mètres... Bapt comprit qu'il ne devait pas hésiter trop longtemps et choisit de ne pas contrarier les plus proches. Mais, que dire ?

- J'ai bien assez de problèmes comme ça pour me mêler, en plus, de vos histoires. J'ai faim.

- De ça, tout le monde s'en moque ! Et moi en premier. Parle-leur plutôt du lutteur ! Allez !

- Du... lutteur ? Quel lutteur ?

Bapt s'invectivait intérieurement de ne pas avoir imité ceux de dehors qui s'étaient tenus hors de ce coupe-gorge. Mais il n'était plus temps et il fallait répondre en trouvant une répartie assez neutre car le gaillard revenait à la charge et risquait de perdre son ton ironique. Et le destin abrégé de celui qui avait été jeté de la falaise exigeait de rallier ce type dangereux. Par contre, était-ce ce Lutteur qui avait servi de repas à ces bestioles, là-haut, à mi-pente du plateau ? Dans l'immédiat, le type n'était pas à contrarier...

- Qu'est-il devenu ce lutteur, dis-leur !

- Je l'ai constaté, il y avait effectivement un lutteur dans le vaisseau... Je l'ai aperçu à la sortie des cabines, dans le sas. Il était devant moi.

- Et où est-il à présent ?!

- Je... Je ne l'ai pas vu dehors. Et nous ne l'avons pas rencontré en descendant du plateau. En fait, je ne l'ai pas revu.

- Si ! Tu l'as rencontré ! C'est même là que je l'ai vu pour la dernière fois, moi aussi ! Même que les marsentaires s'occupaient de lui. Comme ils vont s'occuper

de vous tous si vous ne dégagez pas d'ici ! (Il s'était rapidement retourné vers les ennemis retranchés dans la pénombre. Le ton de sa voix se voulait sans appel.) Terminées les vacances ! Cet immeuble sera à moi et à mes potes. Il l'est déjà. Allez ! Dégagez ! Croyez-vous nous faire peur avec vos panoplies en plastique ?!

À intercepter les reflets que faisaient ces armes dans les mains, ce n'était certainement pas du plastique ! Bapt se serait bien gardé d'aller défier ces hommes dont tout disait qu'ils savaient se servir de ce qu'ils tenaient fermement.

Ce qui n'impressionna pas du tout le nouveau caïd qui continua...

... Mort, le Lutteur ! Il est mort ! Il croyait débarquer et devenir automatiquement le patron, cet idiot ! Un droit divin, en quelque sorte ! Il y en a qui se font des illusions, des qui croient à ce que leur petit crâne leur a dit. Alors, vous, vous rangez votre quincaillerie pour gosses attardés et vous débarrassez la mosaïque de votre présence. C'est terminé ! Si vous tenez absolument à rester là et à avoir un chef, ne vous ruinez pas les méninges à en chercher un, ce sera moi. Et je ne le répèterai pas trois fois. Et si c'est bagarre que vous cherchez...

Ceux du fond, forts d'un guichet et de la protection constituée par la rangée de consoles fixées au sol, ne semblaient pas vouloir abandonner ni leur position ni leurs droit d'antériorité sur le bâtiment. Car c'était bien de ça, à l'évidence, qui se jouait en dernier lieu : une position de force dans l'immeuble et, sans doute, d'autres privilèges afférents. Des privilèges qui restaient à découvrir, mais sûrement bien réels.

Bapt et Fudius jugèrent plus prudent de se tenir immobiles avant de pouvoir faire quelques pas discrets à reculons, dès qu'on aurait oublié leur présence et qu'on en viendrait aux mains. Mais, à la minute, la luminosité qui éclairait les vitraux de la porte risquait d'attirer un regard sur eux, et les trois derniers mètres, qui les séparaient de leur liberté de mouvement, pouvaient se révéler périlleux. Témoins figés de l'affrontement qui se précisait, muets, ils détaillèrent l'ensemble de la scène en espérant une amorce du combat qui leur permettrait de faire subrepticement retraite.

Et les deux groupes se positionnaient, c'était affaire de secondes... Quand, cette fois, à la limite de la jubilation, le grand type reprit la parole.

... C'est qu'ils sont prêts à se battre, les bougres ! Ils ne sauraient pas remettre en marche une seule de ces consoles, mais ils sont prêts au coup de main ! Et pourquoi y sont-ils, prêts ? Ils ne le savent pas ! Ils sont coincés ici jusqu'à la fin de leurs jours, mais résolus, tout de même, à y laisser leurs peaux. Pour rien ! Ça fait des années qu'ils dorment sur un souterrain auquel ils ne savent même pas accéder, alors, ils sont là, à grappiller quelques verroteries sans valeurs. Et ils s'en contentent ! Ça leur donne la sensation qu'ils sont des durs, probablement !

L'autre chef, à l'abri de son guichet, sentant que son ascendant sur ses hommes était entamé, riposta sur le même ton.

- Oh, mais c'est qu'il le sait, lui, ouvrir les accès ! Il va nous en faire la démonstration ! De suite il va faire ça, rien que pour nous épater ! Il est certainement plus fort que tous les spécialistes qui s'y sont essayé depuis des dizaines d'années, hein ! Oh oui, c'est un petit génie. Les copains ! Un demi dieu nous est tombé du ciel ! Alléluia !

- Tu paries ?

L'arrivant avait l'air sûr de lui. L'autre hésita, donna le change encore une petite minute en ricanant, mais faire durer la provocation le menait à avouer son hésitation. Il lança, comme un défi...

- Je ne parie pas, je demande à voir ! Nous avons vu la Divinité, nous l'avons entendue, alors maintenant Elle va démontrer son savoir-faire. Quand on prétend vouloir prendre les rênes... Si tu es le plus malin, nous sommes prêts à t'accueillir !

- M'accueillir ? Je n'implore rien, je m'installe Mais, moi, je ne tiens pas à moisir éternellement dans ce trou.

- Tout comme nous, pardi ! Alors ? Ça vient cette démonstration ?!

- On va commencer par ces consoles.

- Tu parlais de l'accès aux souterrains, à la minute, se ramollirait-on déjà ? Tu peux te faire la main sur ces engins qui n'ont pas frêmi depuis un siècle, si ça t'amuse, mais nous, ce sont les souterrains qui nous passionnent.

- Il faut trouver le code. Si tu sais ce qu'est un code, évidemment !

- Et toi, tu sais ! Et toi tu l'as trouvé, ce code. Peut-être, aussi, qu'on te l'a donné, hein ? Sur Celcius, ce code traînait peut-être à la portée de tout le monde ? Quelqu'un voudrait-il emporter sur Viélès le code d'accès aux souterrains ? Personne ? Si, ce monsieur, là-bas ! Allez, monsieur, voilà le code ! Merci monsieur !

La suspicion de l'ennemi ne désarmait pas. Mais remettre en marche une console verrouillée depuis près d'un siècle pouvait amener divers renseignements exploitables. Le grand gaillard avait visé juste pour mettre en porte-à-faux son adversaire devant ses hommes ; sauf que, maintenant, il allait devoir prouver ses capacités et justifier, n'aurait été qu'en partie, ses déclarées prétentions. N'aurait été que celle de rendre ridicule une raison d'affrontement !

Nonchalamment, il s'approcha du meuble le plus proche et, encore plus tranquillement, sorti de sa poche un petit cylindre brillant. Comme pour lui-même, il expliqua à voix haute :

- Le code ne traîne pas sur Celcius, mais quand on sait que l'on sera expédié tôt ou tard dans ce delta pourri, on prend ses précautions ! C'est toute la différence qu'il y a entre les rigolos qui se résolvent à se morfondre dans ce bled leur vie durant, faute d'avoir prévu ce qui leur pendait au nez, et puis ceux qui, d'autre part, ont réfléchi avant, et qui se sont dit qu'il fallait se préparer un ticket de retour !

- Si tu parlais moins ?

L'autre faisait mine de s'impatienter, mais remettre en route une console programmée à l'origine pour les besoins de l'Inter Stellaire Compagnie ne devait pas être à la portée de n'importe quel technicien. Et puis l'Inter avait certainement remis, hors la vue du Commun, quelques uns de ses secrets dans ces installations enterrées. Des secrets et quelques richesses, peut-être ?! L'ouverture de cette partie cachée de Jakun était susceptible de fournir un passeport pour échapper à cette saloperie de Delta. Son prestige serait provisoirement remis en jeu, mais rien n'interdisait de se mettre d'accord, donnant-donnant, avec ce type, s'il réussissait à démontrer ce qu'il prétendait. Mais prendre le risque que cet escogriffe, à peine arrivé, lui ravisse son ascendant, uniquement par des discours, c'était exclu. Il lui faudrait réussir du concret, aucun de ses gars ne se satisferait de tours de passe-passe. Ce zigoto s'était coincé lui-même en prétendant relever ce défi de remettre en marche l'ouverture de verrous interdits depuis un siècle, donc, il ne fallait plus en démordre. Et, même, si possible, le pousser encore le plus loin.

Le caïd du lieu afficha une mine faussement joviale...

- Ça nous fera une belle jambe quand tu auras remis en route ce tas de ferraille, mais commence toujours ! Après, on te fera voir la porte blindée au sous-

sol, hein ?! Et tu remettras en route les installations, tant que tu y seras, histoire de ne pas perdre la main. Ce n'est pas tous les arrivages qui nous amènent un génie, alors, parbleu, quand on en tient un !

- Prends en compte que tu ne tiens absolument rien, et surtout pas moi.
- Ben alors, tu commences quand ?

Un sourire aux lèvres, le grand type entreprit la première console. Le cylindre introduit, un voyant clignota. Mais cela ne prouvait rien, sinon que le contact, seulement, avait été rétabli. C'était après que ça posait problème : les verrous de l'Inter, si verrous informatiques il y avait, n'étaient pas ouvrables par le premier venu. Sauf à en détenir une première clef qui permette l'amorce d'une première entrée de programme. Car il y avait forcément un processus à respecter. Et pour être en possession de l'ensemble de ces combinaisons, il aurait fallu être dans le secret des dieux du Directoire de la trans-mondiale. L'inconcevable ! Ce type s'était imaginé les mettre dans sa poche avec des phrases. Mais, si il était capable, avec ce cylindre, d'avancer dans ce tour de force, ou bien il avait évolué dans les sphères du Pouvoirs, ou bien c'était un génie. Plus sûrement : un petit malin qui avait cru pouvoir se baptiser le boss sans avoir à le prouver ! En résumé, un petit prétentieux téméraire qui avait inconsidérément gâché, pour des semaines, son arrivée ici. Et, peut-être, beaucoup plus... Les instants qui viendraient élimineraient, au minimum, la première alternative, celle du génie, et ramèneraient ce pitre à une vue plus réaliste des valeurs. La réanimation d'un premier voyant n'avait rien prouvé. Rien !

Pas plus que du pupitre et de la deuxième console... Guère plus probant. Mais on sentait le gaillard parfaitement sûr de lui. Il faisait grosse impression, chaque cliquètement nouveau semblait relancer la recherche et le créditer, lui, de capacités insoupçonnées.

C'était un moment éminemment favorable pour Bapt et Fudius de s'esquiver discrètement. Tous les regards guettaient ces voyants revenant à la vie ; Bapt fixa Fudius Movar et enregistra son muet acquiescement. Tous les deux reprirent leurs lents mouvements vers le porche, et, insensiblement, s'en rapprochèrent... Dès qu'il fut à portée, ils n'hésitèrent plus et s'éclipsèrent, prestement, d'un seul mouvement.

Éblouis par l'intense clarté qui régnait sur le parvis, soulagés de s'être extirpés de ce mauvais pas, ils marquèrent un temps d'arrêt.

Il n'y avait plus personne dans les abords du porche, et si leurs yeux en pleurs ne leur avaient pas permis de discerner des gens s'éloigner en contrebas, sur une petite esplanade, ils auraient été mis dans l'incapacité de comprendre où ces gens étaient partis. Un fait nouveau, si ces quelques dernières personnes disparaissaient, à l'autre bout de cette place, par un probable escalier, c'est qu'elles avaient retrouvé un but pour marcher. Et quel autre but, que celui, le plus évident, celui d'une possibilité de se restaurer ? Donc, pendant les courtes minutes du hall, une information avait couru, suffisamment plausible : dans cette direction, une possibilité de manger existait !

Bap Olmet et Fudius Movar se sentaient en capacité de faire trois pas sans tomber ; ils dévalèrent les marches et filèrent aux trousseaux des têtes qui disparaissaient dans ce qui devait être un escalier public. Nul doute : leur véritable salut.

**

Les cinq premières consoles étaient réanimées, restait la dernière. Porodiam sut qu'il faudrait, à l'avenir, compter avec ce nouveau venu. Mais se rendre maintenant c'était lui concéder, prématurément et définitivement, une prépondérance sur sa bande. Une bande organisée de longue date ! Une ascendance qui lui avait coûté des années de calculs, des dizaines de défis qu'il avait fallu faire pencher de son côté, quelques violents et sanglants affrontements surmontés en vainqueur. Ce n'était pas cet arrivant qui, en quelques minutes, parviendrait à lui ravir sa place. Mais les voyants verts des cinq consoles étaient déjà acquis à cet adversaire, c'était un fait. Et si le sixième...

Le tour de force serait tout autre que de faire glisser la porte d'accès aux souterrains. Mais il y avait déjà « résultats ». Et ce vicieux était bien capable...

C'était l'instant de lâcher les quelques cartes, d'ores et déjà périmées. Attendre c'était prendre le risque de se faire évincer, sans aucune certitude de pouvoir reprendre sa bande en main avant des mois. Et si, en plus, demain, la porte blindée se mettait à glisser...

D'autant que le visage ne portait aucun des stigmates du doute ; l'homme avait fini de passer son index dans le coquillage pour en récupérer le fond de manger, ne rien en perdre, et s'apprêtait à suçoter son doigt tout en réfléchissant.

Porodiam saisit le moment au vol :

- Et maintenant ? Que nous t'avons nourri ? Passons à l'épisode suivant ! Ça mettra un peu d'animation dans le hall, ces six consoles allumées ! Un peu de gaieté. C'est vrai, ça, depuis le temps qu'elles étaient exsangues ! L'ennui se doit d'être vaincu, pas vrai ? Mais si tu tiens réellement à nous éblouir...

Porodiam avait stoppé sa phrase : certainement pour le faire taire, l'Inconnu, après avoir comme distraitement posé l'écuelle de nacre, avait brusquement enfoncé le cylindre de cristal.

Avait-il voulu stopper un processus ? Ou, peut-être, constatant que la dernière séquence sanctionnait son échec, avait-il fabriqué ce prétexte justifiant l'interruption de sa tentative ? Porodiam, sur ses gardes, joua la carte du néophyte à la limite de l'idiotie :

- Alors, ça ! As-tu vu ? Tu avais gardé la carnivore pour la fin ! Vraiment une sale bête... D'après toi, elles se foutent de nous, toutes les autres ? En ce cas, ce serait celle-là la plus correcte : elle, au moins, elle ne cache pas qu'elle ne dormait que d'un oeil. C'était une vorace ! Et quand c'est-y que nous allons pouvoir se mettre au frais dans le souterrain, nous ? Ce qu'elle a vu au travers de ton cristal, il y a cinq minutes, aurait-il déclenché sa rancœur ? T'as une autre explication ? Tes empreintes, peut-être ? Ou alors, elle dort vraiment et elle s'est mise à rêver qu'elle se mettait en panne. Ce serait une sale blague, hein ? On en reviendrait à la case départ que ça ne m'étonnerait pas, c'est pour le coup que l'on se mettrait à penser que tu as voulu nous endormir. J'ai peur que les copains ne goûtent pas cette plaisanterie car c'est fou comme nous faisons du mauvais esprit, nous tous. Des irrécupérables, qu'ils ont dit au Ministère de la Tentaire. Te souviens-tu que tu avais fait des promesses à des nouveaux amis ? Et tout ça pour un tas de cellules pensantes qui font de l'amnésie... Leur as-tu dit que tu courrais après de gros ennuis si elles refusaient de télécommander l'ouverture de ce foutu sas ? C'est qu'ouvrir cet issu serait le seul moyen de nous convaincre, nous ! Nous n'étions pas dans les confidences de cette fichue commande, nous ! Et puis...

Nous, nous sommes des primaires, nous ne croyons qu'à ce que nous voyons. Des irrécupérables, je te dis !

- Cette console déclenchera l'ouverture. Pourquoi l'ouvrir avant d'être prêts ?
- Prêts à quoi ? Tu sais, tu as beau t'appeler Régorson... enfin, c'est comme ça que tu as dit t'appeler, hein ? Je l'ai bien prononcé, ton nom ? « Régorson »... Ça sent un peu le faisant, ce nom. À moins que tu n'ouvres cette porte, bien sûr, peut-être ne sommes-nous pas prêts à te croire. Et puis, Régorson ou Lafrime, vois-tu, ce qui nous passionne, nous, ce serait ces fameuses coquilles. Ou bien, alors, pour commencer, le matériel qu'il y a en-dessous de nous. Tout ça pour te dire que nous sommes prêts. On ne peut être plus prêts, d'ailleurs !
- La porte ouverte, il faut faire en sorte qu'elle ne se referme pas.
- Excellente idée ! Et, évidemment, d'abord, tu vas nous expliquer ce qu'il faut que nous fassions pour la voir ouverte, hein ?
- Attendre.
- Attendre quoi ?
- Attendre que le programme ingurgite la date et que nous ayons mis notre accord au point.
- Quel accord ?
- Précisément, il n'y a pas encore eu accord. Je vous ai mis ces consoles en route pour vous démontrer que je ne bluffais pas, c'est tout. Pour l'accès, voyons les choses plus dans le détail.
- Quelles choses ? Tu nous affirmes qu'il y a un moyen de récupérer des coquilles, alors on te croit. Tu nous affirmes que quitter cette planète pourrie ne relève pas de l'impossibilité ; nous, nous sommes crédules, nous te croyons encore. Nous ne sommes pas des compliqués, nous ! Et tu termines en disant que nous ne serons pas de trop, à tous, pour trimbaler ces fortunes. Les trimbaler, les charger et... partir avec. Ce dernier point tu l'avais deviné, n'est-ce pas ? Nous sommes innocents comme des bébés, nous, nous te croyons toujours. Et maintenant, tu nous parles d'un accord. Nous sommes d'accord pour embarquer les coquilles, pour nous faire du solar à la pelle et vivre comme le Président de l'Inter Stellaire Compagnie en personne, pour ça oui, nous sommes d'accord. C'est simple, ça ! Et -ça- c'est à la portée de nos neurones !
- Parce que vous pensiez que ça pouvait être si simple, qu'il y aurait que des détails secondaires ? Il ne s'agit pas seulement de rouvrir l'installation, ces coquilles il va falloir les pêcher et les ramener.
- Et c'est pour ça que tu as besoin de nous, nous l'avons parfaitement compris. Alors, nous, qui évitons d'être des demeurés, on se dit que ce serait idiot de se trancher les gorges et qu'il vaut cent fois mieux embarquer ces coquilles. Mais ça ne va pas plus loin notre accord. Aurions-nous oublié un détail ?
- Oui. Et même plusieurs. J'ai remis ces consoles en marche pour vérifier mes clefs, c'est tout. Le travail doit être partagé.
- Pourquoi partager le travail ? Nous, nous arrivons à la fin, on trimbale et on charge dans ce fameux vaisseau. Et nous y montons, ça va de soi ! J'allais oublier ce détail, dis-donc ! Dernier épisode : adieu du vide et à nous la grande vie !
- À la fin, oui... Ce sera donnant donnant, tout du long.
- Mais, au cas où il n'y aurait pas de fin, ce sera « tu donnes tout et, tout de suite ». Et comme la fin n'arrivera qu'à la fin, eh bien, on verra au fur et à mesure ! Tu vois, je suis conciliant !

- Auparavant, avant d'avoir réouvert l'accès, il y a trois types à faire taire. J'ai vu une liste. Deux sont déjà ici, l'autre était du voyage. Le Lutteur était hors du coup, il voulait seulement jouer au matamore, il m'aurait fait perdre mon temps. Lui, je l'ai balancé par dessus la falaise parce que l'occasion se présentait. Pour l'autre type qui est arrivé avec nous, je pensais le nettoyer dans la journée. Il était là tout à l'heure. Avec vos histoires, je l'ai manqué. Quant à ceux qui sont déjà ici, à Jakun, vous me les désignerez, je ne connais que les noms. Ou, alors, vous vous chargez de tout le travail ! Le plus urgent c'est ce nouveau débarqué. Vous connaissez la ville et ses recoins par cœur, donc les endroits les plus favorables pour ce genre de travail... Ce type en sait trop long sur les coquilles et pourrait bavarder inconsidérément. Vous le bazarderez ou c'est moi qui le ferai. Pour les deux autres : idem. Ensuite, on met les choses au point.

- Tu ne doutes de rien, dis-donc ! C'est qu'il nous demanderait de tuer des braves gars, ce type !

- Faut, d'abord, « déblayer » l'affaire. Vous m'aidez et nous gagnerons du temps.

**

Tandis que Fudius et Bapt, suivant à quelques distances les autres relégués, reprenaient la descente de la pente par un majestueux escalier, le paysage s'ouvrait par les trouées dans les arbres, offrant une vue plus rapprochée sur les plans d'eau miroitants. Une large grève, de plus de cent mètres de large, faite de boue craquelée, s'étendait en pente douce jusqu'au ras de l'eau. Un long et massif ponton en bois, perpendiculaire à la berge, fendait le premier courant et servait d'amarre à quelques barques aux voiles repliées. Au fur et à mesure des détours de volées de marches, le delta disparaissait et les regards se perdaient dans les frondaisons. On y devinait des fractions de pignons de maisons, des portes menant à quelque propriété, des aperçus colorés sur des plaques synthétiques réutilisées ayant servi originellement pour des toitures. Dans les virages, des marches plus larges donnaient naissance à des passages qui s'enfonçaient vers on ne savait où. Pour d'autres maisons hors la vue, certainement. Car cette sorte de faubourg avait été construit sans logique apparente, hormis celle d'avoir dû, dans l'urgence, à certaines époques, absorber des contingents d'émigrants imprévus. Visiblement, tout paraissait abandonné maintenant.

Bapt se promit d'aller un jour explorer ces recoins, mais, pour ce premier jour, il fallait s'en tenir au vital et ne pas perdre de vue leurs prédécesseurs qui dégringolaient volées après volées. D'ailleurs, de plus en plus souvent, la pente s'adoucissait et l'escalier cédait la place à de plus longues portions d'allées descendantes en faux-plat. On discernait, maintenant, des entrées menant à des porches en pierre sculptées : probablement l'ancien quartier de la ville proprement dite, celle qui avait été construite aux origines. À une époque ancienne, ces maisons avaient dû appartenir aux ingénieurs de l'Inter Stellaire Cie, ou à des fonctionnaires chargés de gérer la colonisation de tout le bassin du fleuve, car elles présentaient une majesté certaine. Pour quelques unes, le fastueux l'emportait, signe indiscutable que quelques hauts personnages de l'État avaient exprimé la volonté de passer de confortables séjours ici, à contempler le paysage exceptionnel qui s'offrait aux yeux d'un humain dépourvu de soucis financiers.

Dans l'autre sens, des gens remontaient lentement, seuls ou accompagnés, chuchotant ou silencieux. On regardait les arrivants trop bien mis, avec un soupçon de curiosité vite lassée, sans plus. Plutôt du détachement. C'était encourageant et démoralisant tout à la fois. Peut-être même, seulement, leurs habits, venus tout droit de Celcius-Système, retenaient-ils quelques instants un regard. Pourtant, ils tranchaient par rapport à ces toiles colorées, cousues à la va-vite, que portaient ces autochtones. Comme si chacun avait cousu sa propre défroque !

Pour ceux qui montraient un peu plus d'attention à leur égard, seuls quelques regards mi-amusés, mi-soupçonneux, les poursuivirent discrètement. Mais, en général, le fatalisme et le désintérêt prévalaient. Le fatalisme ou la sérénité, car on ne lisait aucun de ces stigmates trahissant une misère éperdue ou une rancœur trop longtemps contenue.

On savait. On savait d'où ils venaient. On avait entendu l'onde du grondement des tuyères de l'Orgueil d'Aldébaran se posant sur le plateau, la veille, et vu le geyser vertical des tuyères. Des « nouveaux »... Des nouveaux dont on n'attendait rien puisqu'on ne leur posait aucune question. On était là pour la durée de sa vie, on le savait, un même lot valant pour tous. Il faudrait faire une place à ces arrivants et l'on était trop désabusé pour savoir si on en avait l'envie ou pas. Comme un soulagement discret de savoir qu'on était pas le dernier, que la malchance avait, aussi, frappé l'Autre. Le constat que la déveine n'avait pas été affaire d'une particulière stupidité personnelle, mais vraiment issue du hasard, la vague idée que d'autres avaient aussi fait la faute d'omettre un paramètre. Un moyen de reconquérir de son estime à ses propres yeux il en fallait un, mais il s'agissait ne pas s'attarder à ces considérations pour ne pas risquer de déchirer le masque : les regards fuyaient aussitôt.

Un comportement qui ne pouvait échapper à Bapt :

- On n'est pas enchanté de notre venue. Ils sont partagés entre le plaisir de voir des têtes nouvelles et l'inconvénient de devoir nous faire une place. Nous sommes une cinquantaine, environ, cela ne fera pas beaucoup de bouches à nourrir en plus. Et puis, nous travaillerons !
- À soixante ans, sorti de mon laboratoire et de mon microscope, de mon ordinateur pour fouiller les sacs de gènes, je ne saurai pas faire grand chose ici !
- Dans une si petite communauté... On nous fera comprendre que le parasitisme pèse lourd et ils auront vite fait de nous trouver une occupation.

Mais Fudius ne semblait guère convaincu de répondre à une quelconque utilité pour la vie de la communauté, et, tout en boitant, admirait les anciennes demeures qui bordaient cet accès...

- As-tu vu ces bâtisses ? La ville a connu une très grande époque ! C'est vraiment curieux, si je n'avais pas eu connaissance des mirabiles pour mes travaux, je ne saurais rien de ce lieu. Personne n'en parlait. Et toi ? En tant que journaliste ?
- Jamais. J'étais à la rubrique financière-mondaine de La Gazette des Mondes, Vièlès était bien loin dans les esprits et singulièrement du mien.
- Pour te réserver la surprise ! Regarde celle-ci, quelle décoration !
- Mauvaises proportions et d'un mauvais goût choquant. Et ces murs tout en ellipses... Affreuse !

- Celles-ci ont leurs fenêtres ouvertes, elle sont toutes habitées. Nous sommes proches du centre de la ville ! C'est heureux car je suis exténué et totalement déchiré. J'ignore comment je fais pour avancer encore !

Ils croisaient des personnes de plus en plus nombreuses. Des personnes qui remontaient d'un pas lent l'allée et s'arrêtaient fréquemment pour échanger quelques paroles. Ces rencontres n'avaient rien de passionnées et ne répondaient qu'à un échange calme et recommandé de civilités, quelques paroles de bon ton souscrivant à un rite, où besoin et règle de société voisinaient.

- Plutôt paisibles tous ces gens...

- Pas comme ceux de là-haut ! J'ai tout de suite vu que tu ne faisais pas partie de la bande. Ceux-là se sont fait une raison, ils sont fréquentables. Ceux de l'immeuble, non. Tiens... On dirait une place. Et ça sent la mangeaille.

- Avariée !

- Avariée ou pas...

CHAPITRE 6

Fudius, animé par un renouveau de vitalité, avait oublié les phlyctènes qui lui dévoraient les pieds depuis la veille ; ils accélérèrent le pas.

La placette entrevue n'était en fait qu'un espace où se rejoignaient le débouché de l'escalier, un accès menant à un probable quai (invisible de là), avec l'extrémité, légèrement de biais, d'un large mail. Là, sur leur gauche, commençait une rangée de maisons basses construites en bordure du fleuve. Et puis cet espace nettement plus important, ce mail qui les longeait, large d'une centaine de mètres, filant sur deux ou trois kilomètres. Un véritable boulevard. Sur la droite de cette large allée, face aux modestes et anciennes maisons basses des premiers temps, de magnifiques demeures. Deux époques bien différentes, sans doute ?

Dès qu'ils eurent abordé les premières maisons de gauche, surprenantes par leurs façades de torchis rouge, le mail, proprement dit, rectiligne, s'offrit à leur regard. Cette avenue parallèle au fleuve séparait les basses maisons colorées de pêcheurs, du côté gauche, des premières villas posées au bas de la ville, sur la droite. Le contraste était saisissant entre les humbles constructions du quai et ces maisons que l'on devinait avoir appartenu, un jour, à des notables.

Mais, visiblement, ces dernières étaient déchues autant que les autres recelaient de vie. Des étals rudimentaires, couverts d'un fatras de pots, de feuilles larges, d'algues, chargées de mets comestibles, de coquilles pleines à ras bord de mixtures indéterminées, de récipients pleins de liquides mystérieux, de poissons détaillés étalant leurs entrailles carmin, d'étranges monceaux de chairs translucides alanguies, remplissaient les planches posées sur de simples tréteaux qui couraient le long des fenêtres et des portes. On comprenait, par cette disposition, que les habitants de ces bicoques vendaient directement une alimentation issue des courants que l'on savait courir en contrebas, à l'arrière de cet alignement tout en longueur. Des logements de pêcheurs, probablement.

Des adolescents et des gamines tenaient ces commerces, où l'on ne distinguait rien d'autre que des aliments. Apparemment : rien qui puisse participer au confort d'un intérieur. Seulement ces étals, où toutes sortes de produits provenant de l'exploitation du milieu aquatique servant à se nourrir...

Absolument étrange : de l'autre côté de ce large mail, un groupe de gens masqués allait à pas lent chaloupé, en cadence, en tirant de bizarres instruments des sons grinçants et, de par leur répétitivité, agaçants. Le groupe, au premier plan, n'était que le premier d'une succession de processions dont le but ne semblait être que de couper l'appétit tant la musique était désagréable, au seuil de l'insupportable. Ce qui était sans effet sur des groupes de clients agglutinés contre

les tables, qui avalaient à pleines bouches, debout, sans retenue, force contenus de coquillages. Au premier abord : des soupes épaisses.

On pouvait donc se restaurer sur place, car des nouveaux arrivants comme eux s'étaient emparés de places libres et s'afférèrent aussitôt. Mais, pour ce que Bapt et Fudius purent observer, aucune carte de paiement ne s'échangeait ni avant ni après s'être servis (?). Frappés, ils observèrent un moment cette curieuse distribution qui ne pouvait être gratuite. Aucune monnaie, cependant... On payait donc à un autre moment, un autre jour, ou autrement, ou ailleurs.

Quand et comment ?!

Curieux commerce. Tout deux se rapprochèrent pour mieux scruter les mains. Bapt, guetta un moment cette absence de cartes de crédits ou de gestes convenus jusqu'à en venir à la conclusion, puis à la certitude, qu'il n'y avait aucun moyen de paiement, ni convention monnayant les transactions. Une distribution réellement « gratuite » alors ?!

Peu appétissants, certes, les contenus de ces récipients, mais leurs estomacs se rappelant à leur attention ils firent encore quelques pas et imitèrent les autres. Personne ne se souciait d'eux. De nouveaux coquillages pleins avaient encore changé de main... Des adolescentes ne faisaient souvent que pousser les mets pour les mettre à portée des gens ; Fudius et Bapt s'approchèrent encore, hésitants, quêtant dans les jeunes regards un quelconque avertissement. Mais, à un mètre de l'alignement des tables, là où les coquilles creuses et les tranches de viande séchées étaient présentées, on ne leur demanda rien. Bien mieux, devinant peut-être leur embarras, une gamine de douze ou treize ans poussa vers eux deux plats en esquissant un énigmatique sourire.

Bapt et Fudius, mis quelque peu en confiance, s'approprièrent les récipients comme ils l'avaient vu faire et portèrent la mixture à leur bouche. Les coquilles, grandes comme deux mains assemblées, contenaient l'équivalent de quelques bouchées. L'odeur puissante, comme ils n'en avaient jamais affronté dans leurs vies jusqu'à cet instant, révolta leur estomac et, parut prendre le dessus. Mais la vague de dégoût reflua bien vite : la faim ne partageait pas ! Ils avalèrent la bouillie, seulement soucieux de reprendre des forces. Puis, les premiers haut-le-cœur ravalés, en engloutirent une seconde...

Les yeux de l'adolescente, tour à tour, allaient de l'un à l'autre. Aucune parole. Une main fine plana un moment sur des tranches de viande comme pour suggérer une invite ; Bapt reposa le bol souillé, brillant des traces de la nacre mise à nu par les lèvres et, pour éviter de la vexer, pinça du bout des dents un fragment désigné...

Immangeable ! Trop ferme. Il le conserva dans sa joue, semblant s'absorber dans une mastication pourtant sans espoir...

À côté, un homme raflait darnes après darnes et les enfournait, sans même un soupçon de remerciement, comme s'il n'avait mangé de huit jours. Les morceaux de chair tenace disparaissaient à une vitesse stupéfiante entre ses lèvres sous les yeux impassibles de la serveuse. Une serveuse qui n'affichait aucun sentiment. Ni réprobation, ni encouragement. C'était normal, donc, de s'empiffrer gratuitement. Plus loin encore, d'autres personnes ingurgitaient d'indistinctes denrées. Un gamin, d'une quinzaine d'années, semblablement habillé à celle qui était peut-être sa sœur, avait le même comportement qu'elle. Mieux : il semblait plus intéressé par la procession et sa pénible musique que par ses vis-à-vis qui dévalisaient son étal ; Bapt recracha le morceau indestructible, choisit un autre morceau de chair

apparemment plus flasque, pinça le morceau de chair entre ses dents, tenta d'en déterminer la nature...

Fade. Une odeur de fumée... La chair n'était pas très loin d'être crue mais n'exprimait rien sur sa provenance. Seulement une viande « fumée ». On n'avalait plus ces aliments depuis des siècles ! Il faudrait s'y faire, tout le reste n'était pas plus appétissant, et tout aussi suspect, parce que tout autant indéfinissable.

Bapt n'avait pas de connaissances sur la faune de Vièlès... et encore moins de son fleuve. De toutes manières, il ne s'agissait que de ne pas être difficile et de se remplir l'estomac.

Et puis restait cette gratuité... Était-on tenu de souscrire aux divinités motivant ces processions ? Les trois groupes, dans son dos, le long du mail, psalmodiaient et esquissaient cette danse. Au total, une bonne centaine de personnes habillées de cette sorte de vêtement en forme de tunique verdâtre, colorée de cercles sur la poitrine, sur les flancs, sur le dos. Des teintes pailletées, comme si l'on avait mélangé au pigment de la nacre broyée.

Tout autour d'eux, des hommes de tous âges venaient et repartaient. Certains dévoraient sans retenue des quartier entiers de chairs brunes aux reflets cuivrés, les autres se perdaient dans des conversations animées ou paisibles. En fait, c'est maintenant que tout deux réalisaient que tout Jakun devait défiler là : la foule dans ses allées et venues, ceux qu'ils avaient croisés dans l'allée et l'escalier, au total quatre à cinq cents personnes. Non comprises celles qui se déhanchaient et martyrisaient le sol de leurs talons.

Une bonne partie de la ville, vraisemblablement, en prenant en considération que le soleil était haut et qu'il pouvait y avoir des gens matinaux venus plus tôt. C'était vrai qu'ils n'avaient aperçu aucune boutique en descendant un des accès à ce mail... Le seul endroit donc, de toute la ville, pour se restaurer ?

Il fallait provisoirement l'admettre. Et on ne leur réclamait rien. Ils s'écartèrent, appréhendant un rappel, mais, rien, aucune demande... On s'immisça aussitôt à la place rendue libre par leur recul. Bapt, curieux, remarqua que son remplaçant avait fait un discret signe à la gosse avant de se jeter sur un morceau flasque et de le dévorer.

Répugnant ! Bapt contint un spasme à grand peine et se détourna, espérant calmer les effets sur son estomac de cette nourriture si éloignée par son goût et sa consistance de l'alimentation habituelle de Celcius. Il dut faire plusieurs pas, essayant de porter intérêt à la foule qui animait le mail. Mais, à la vue de tous ces gens qui allaient et venaient, de tous ces habits surprenant par leurs coupes et leurs couleurs, de ces instruments aux sons énervants, des odeurs puissantes, sa tête se mit à tourner irrésistiblement. Ses jambes, subitement inopérantes, se déroberent ; il n'eut que le temps de se précipiter vers une porte fermée entre deux étalages, de s'y appuyer, puis de s'y effondrer.

À genoux, avec un acharnement désespéré, il tenta de contenir, l'une après l'autre, les vagues qui remontaient de ses entrailles. Sa fatigue, peut-être, ne s'accommodant pas de ces plats nouveaux (?). Mais la raison exigeait d'y puiser des forces, ne serait-ce que pendant quelques jours, ensuite, on verrait. Un autre marché existait, il fallait l'espérer, avec d'autres denrées plus digestes. Pour ces premiers instants, il fallait faire contre mauvaise fortune, bon cœur. Bon cœur et... espérer digérer ce qui n'avait pas été encore dégluti ! Il s'y appliqua, évitant d'égarer son regard vers les bouches grandes ouvertes, mastiquant et dégoûtantes qu'il apercevait, faisant abstraction des multiples odeurs qui assaillaient son odorat, tentant de calmer ces bruits et cette musique qui, à l'arrière fond,

revenaient comme autant d'ennemis à l'assaut de ses tympans. Décidant, sans doute, qu'aucun sens ne devait être épargné !

Les pensées définitivement chavirées, un hoquet le cassa et, la tête projetée vers l'avant, le barrage de sa gorge rompit...

Il regardait encore stupidement l'immonde mixture qui le noyait en se répandant sur lui, quand un visage sublime se pencha vers lui...

L'apparition était irréelle. Il renonça à retenir ce que son estomac avait résolument décidé de refuser et une nouvelle vague le libéra. Puis il chercha des yeux ce qui devait être le plus grand des mystères de Vièlès : un visage inoubliable.

Ce visage aperçu, il fallait lui donner une réalité, coûte que coûte. Lui donner une durée (« l'éternité, bien sûr ! »), une consistance (« la plus belle femme des Mondes Humains vivait sur Vièlès »), une validité (« elle s'était réfugiée ici, tout comme lui »), une raison de vivre (« elle se penchait sur son malheur »)... Une existence qui disparaîtrait dans ce tourbillon lent où chaviraient la rangée de mesures, les immeubles surannés pompeux, les arbres qui bordaient l'allée, les nuages blancs, la cime du plateau surplombant les frondaisons, les toits couleur orange, un quai tout proche contre lequel on semblait entendre le bruit des heurts des vagues. Tout un présent lié à un passé perdu, que personne ne songeait, apparemment, à entretenir ou prévoir. Le temps qui s'écoule, tout simplement. Et puis les chocs de la vie. Des vies... Ce visage...

Ce fut le visage de la femme qui se pencha sur lui une seconde fois :

- Remets-toi, Nouveau ! Au début, ça fait toujours ça. Mais il n'y aura rien d'autre à manger. À moins que tu veuilles t'agacer inutilement les dents sur un sri ? Je ne te le conseille pas. Tu te feras à ces aliments. Si tu continues de marcher dans l'allée, plus loin, il y a des fontaines où tu pourras laver tes vêtements. Tu reviendras quand le cœur t'en dira.

Bapt, aussitôt, mesura son insignifiance et son incapacité à retenir ce visage : il s'était évaporé comme un rêve trop beau !

Ce fut celui de Fudius qui le remplaça...

- Elle est belle, hein !

- Où est-elle partie ?

- Cette porte, là-bas... Quelle démarche ! Et quelle gentillesse ! Bien... Paraît-il qu'il y a des fontaines plus loin... Relève-toi, je ne suis guère plus brillant que toi, cette eau nous rafraîchira les idées. Pouah, que c'était mauvais ! Nos haleines ne s'en remettront pas de sitôt !

Bapt fit un immense effort et se remit sur pied. Il resta un moment à tenter de repérer la porte désignée, mais Fudius le secoua et le menaça.

- Tu la reverras ! Si tu ne te dépêches pas, je vomis le reliquat sur toi ! C'est le quatrième étalage, ce sera facile de se souvenir. Allons nous laver d'abord, nous puons encore plus que cette mangeaille !

Tant bien que mal, accompagnés de leurs haut-le-cœur, ils partirent dans la direction indiquée. Les premiers mètres, peu de monde se retournait sur leur passage. Les regards s'attardaient plus sur leurs tuniques que sur les souillures qui les maculaient. Certains lorgnaient vers leurs bottines en évitant de s'y attarder, trahissant une convoitise mal dissimulée. Effectivement, tous ou presque allaient nu pied. Nombreux étaient ceux dont le peu de toile couvrant leurs corps dénotaient un relâchement total de civilité. Mais cette tenue était généralisée,

hormis pour ceux qui constituaient la première procession qu'ils allaient dépasser... Ceux ou celles ? Car ces gens portaient tous des masques.

Mais Bapt n'eut pas le loisir de s'interroger plus longtemps sur cette curieuse tenue qui dénotait un groupe à part, car Fudius confirma ce que lui-même avait décelé...

- Ils nous suivent !

Les tissus oranges, ondulants sous les gestes des bras cachés par les amples plis, se tournaient, ondulaient, planaient à leur attention. On se tournait vers eux-deux. On se courbait, et les masques lisses, uniformément de teinte bistre, se tendaient pour les saluer !

Oui, maintenant on les saluait ! On leur dédiait des révérences qui n'en finissaient plus ! Et, encore plus curieux : les mimiques exprimaient que l'on était subjugué, éperdu d'admiration à leur égard. Pourquoi ? Pas d'erreur possible, les gestes étaient déférents et semblaient, même, respecter un rite.

Bapt remarqua que la teinte des masques était exactement la même que celle du visage qui s'était penché sur lui. Mais la jeune femme, elle, ne portait pas de masque. Seulement une coïncidence, à mettre sur le compte de son état défait du moment ? D'ailleurs, apparemment en leur honneur, on se regroupait, on les encadrait, l'on psalmodiait un chant...

Comment faire confiance à des déductions qui n'en étaient peut-être pas, puisqu'ils ne savaient rien de ces usages ? Il était plus sage de renoncer à comprendre dans l'immédiat. L'avenir apporterait les réponses. Pour l'heure, cette compagnie suivait chacun de leur pas vers ces fontaine et provoquait des attroupements sur leur passage, des attroupements qui les auraient empêchés de repartir en arrière ou même de s'arrêter s'ils l'avaient désiré. Toutes sortes de gens. Plus ou moins débraillés, vivants ici depuis toujours, semblait-il... Quasiment sans exception, ils stoppaient leur marche et se retournaient sur eux. Quelques attardés, la bouche pleine, faisant le siège des étals, cessaient de mâcher et, avec curiosité, les observaient passer.

Enfin, les bacs ruisselant d'eau furent en vue. Ce fut devant une centaine de personnes et de gosses qu'il leur fallu se déshabiller, faire leur toilette, laver leurs tuniques.

Fudius, à voix basse, chuchota ses commentaires sur ce qu'ils vivaient...

- Bizarre réception, on jurerait un hommage. Nous ne sommes pourtant pas les seuls à arriver et nous ne présentons rien de spécial. De plus, nous ne sommes guère reluisants. Qu'en penses-tu ?

- C'est incompréhensible pour l'instant. Ils doivent faire erreur sur nos personnes !

- Une erreur, c'est vite dit, la ville n'est pas assez peuplée pour qu'ils ne se connaissent pas tous et toutes. Quelque chose m'échappe.

- Pour le moins... As-tu observé ces masques ?

- Genre mystiques... Je ne comprends pas. Des superstitions dont on n'a jamais entendu parler sur Celcius. On se rhabille et on déguerpit de là, mieux vaut être prudents !

Bapt garda pour lui son observation. Cette couleur hâlée, jusqu'à en devenir ambrée, se retrouvait sur le crépis des petites baraques et sur les masques. C'était saisissant, maintenant qu'il y pensait : on retrouvait cette teinte partout. Les façades basses, le visage qui s'était penché sur lui... Où était l'anomalie ? Parce qu'il y en avait une, son esprit l'avait enregistrée à son insu. Pourtant, ces gens disposaient d'une palette de couleurs plus vaste, maints objets le prouvaient.

Le visage, l'épiderme, personne ici, hormis ces gosses, ni sur ce mail, ni à ces étalages, ni tous ces visages qu'ils avaient croisés dans ces interminables escaliers qu'ils avaient empruntés, n'avait eu un visage si bronzé que cette femme. Partout ailleurs, que des épidermes pâles. Hâlés par une vie au grand air, mais pâles. Et celui de cette jeune femme, foncé, comme dans ces races anciennes...

Oui, maintenant qu'il y réfléchissait : la peau bistre des gosses des étalages et celui de cette apparition... Rien qu'eux. Mais pourquoi leur avait-on signifié, à eux deux, nouveaux arrivants, pour les tenants d'une quelconque singularité ? Ni Fudius ni lui n'était issus de cette race.

Il y avait donc une autre explication à cette admiration que l'on manifestait à leur égard. Mais prétendre, le premier jour, tout savoir et tout comprendre... Dans l'immédiat, il s'agissait de dénicher un de ces coins de repos : un changement de vie trop brutal qui réclamait de laisser s'apaiser les effets de toutes ces agressions et de ces questions pour lesquelles ils n'avaient aucun débuts d'explications. Mais force était de s'en accommoder, puisqu'il ne s'agissait, visiblement, que de déférence !

Toujours considérés comme deux personnalités exceptionnelles, Bapt et Fudius s'empressèrent de se rhabiller et de fendre le cercle de ces mystiques admirateurs pour regagner l'accès de la place qu'ils avaient utilisé à l'aller. On les suivit sur quelques mètres, puis le groupe s'installa face à l'étal où tous deux avaient été malades, et les simagrées recommencèrent...

Hors d'atteinte, Fudius poussa un ouf de soulagement...

- Je n'aime pas ce que je ne comprends pas ! Mais pourquoi ces gens se sont-ils accrochés à nous ! Parce que tu affiches un teint semblable au leur ?

- Semblable ? N'exagérons rien ! Mais, pour ce que j'ai pu en remarquer, cette femme avait la peau aussi foncée que celles des gosses, cette même teinte qui colorait les masques...

- La colonisation de Vièlès date de cinq siècles : probablement une ou deux familles venues dès les débuts et qui se sont perpétuées. Quel rapport avec nous, hormis la couleur de ta peau qui présente une pigmentation vaguement analogue, ça j'aimerais comprendre ! En ce cas, ils bénéficieraient tous les deux d'un respect hors du commun, alors ? Et cette femme t'a parlé, c'est peut-être une raison suffisante. Nous n'arrivons que d'hier et ne faisons partie d'une quelconque confrérie. Sauf à n'avoir pas le choix et d'y être inclus d'office ? À ce propos, si c'est le cas, nourrir gratuitement les autres force le respect. C'est vraiment bizarre !

- La réponse viendra en son temps. Remontons par ce chemin...

Pourquoi Bapt tenait-il subitement à s'éloigner de ce bas quartier, apparemment le domaine des pêcheurs ? Il aurait bien été incapable de fournir une réponse. Mais son regard apercevait entre deux maisons, se découpant sur le ciel, étrangement proche, le tracé sombre de la falaise. Son esprit répugnait-il à la perdre de vue ? Comme un avertissement de la perdre à tout jamais ? S'installer dans ce bas-fond, trop près du fleuve, c'était comme engluier sa vie nouvelle, là. Ce décor immobile, tout là-haut, c'était son Passé, comme une mise en garde instinctive qu'il y avait danger à l'oublier. Mais, par ailleurs, il y avait eu ce visage...

Fudius, qui l'observait, devina son malaise :

- Plus facile à descendre qu'à remonter, j'en conviens... Mais notre faim va revenir ; on peut remonter de quelques paliers pour ne pas trop s'éloigner, mais il faut faire une croix sur l'astroport. Et puis, je suis à bout de forces !
- Nous avons tout l'après-midi pour trouver où dormir, nous ferons des poses.
- Ne compte pas me ramener là-haut, même si ça doit te rassurer ! Il semblerait que cette jeune femme t'ait fait une grosse impression !
- Les morts aussi, sur la pente. Et toutes ces émotions...
- Ça ! Ce ne sont pas les façons policées de Celcius. Cependant, je te fais remarquer que les résultats ne diffèrent guère. Quant à cette façon de vivre, il nous faudra quelques mois pour nous y faire.
- Je regrette de ne pas m'être renseigné sur ces us et coutumes.
- Tu n'aurais rien su, black-out depuis plus d'un siècle sur toutes les informations en provenance de Vièlès.
- Comment le sais-tu ?
- Mes recherches concernaient toutes sortes de bestioles, y comprises celles d'ici, et aucun moyen d'obtenir des informations récentes. Rien que des anciennes études !
- La faune n'a pas dû changer.
- Non... Mais c'était curieux de replonger dans des fichiers vieux de deux ou trois siècles !
- Toujours ces études ? Que cherchais-tu, exactement ?
- Répertorier et codifier des critères de l'épigenèse sur les espèces en général.
- Mais encore ?
- Les comportements et l'apprentissage des espèces en fonction les écosystèmes. Et puis la division et la mort des cellules du cerveau.
- Le cerveau des coquillages !
- Tout procède de la génétique et de l'expérimentation des embryons. Même les êtres primaires mangent et se reproduisent ! Cette histoire de coquilles te poursuit, on dirait ?
- Oui... Mais tu parlais de « cerveaux » ?!
- Ce serait trop compliqué à détailler. Disons que l'apprentissage d'un être vivant détermine tout autant que son patrimoine génétique sa capacités de survie.
- Laisse tomber, d'après ce que certains peuvent qualifier de « repas » ce que nous avons tenté d'avalier, j'évalue la nôtre, pour l'instant, avec un coefficient « zéro ».
- Ne soyons pas défaitistes, certains survivent, copions leurs comportements !

Bapt, en sens inverse, reprit le chemin emprunté le matin : le sentier, puis quatre volées de marches. Leurs nombreuses poses de repos, en cours de montée, leur permettaient d'observer le paysage et ce qu'y avaient construit les humains entre plateau et fleuve. Des escaliers d'un plastique inusable, qu'ils étaient les seuls à utiliser présentement, et ces maisons nichées dans la verdure, auxquelles on accédait par d'étroites traverses discrètes s'enfonçant entre les sous-bois. Tout était désert. La chaleur, sans doute, qui prenait possession de tout le site de Jakun, en était la raison. La mi-journée était dépassée et le soleil, déjà, perçait l'entrelacs des branches, implacablement.

Passé un quart d'heure, Fudius, vaincu, dut avouer sa défaite...

- Je n'en peux plus. Pourquoi aller plus haut !

- Je me serais arrêté aussi dans quelques secondes. On se repose et l'on prendra cette traverse. Elle est plus large que les autres et doit desservir plusieurs habitations. Quelle chaleur !
- Le type de l'astroport nous a prévenus, nous sommes imprudents de nous engager par-là.
- Il a parlé aussi de tonnelles permettant de s'abriter la nuit, ce n'est pas en restant sur ces marches que nous en trouverons une. Dès que nous aurons récupéré, nous repartons !

L'étroite voie ne menait qu'à un autre escalier, bien plus large et monumental celui-là. Mais l'état des marches indiquait que peu de gens étaient passés depuis bien des jours. Des semaines, peut-être. Des feuilles et du sable, amenés là par quelque pluies plus violentes et des rafales de vent, l'assuraient. L'endroit était désertique. Un recoin de ville, anonyme et déserté. Ou bien, pour une quelconque raison, les gens se retranchaient dans ces discrètes retraites dont on n'entrevoit que quelques portions de murs ?

L'atmosphère, d'immobile, devenait pesante. Tous les deux eurent l'irrésistible certitude qu'ils s'étaient perdus dans un parcours hors des chemins usuels. L'idée que cette remontée vers le haut ne leur était pas tolérée, s'imposait sottement, et que, sous peine de se fourvoyer, force leur était faite de revenir à leur point de départ. Ils s'obstinèrent cependant et entreprirent l'escalade de ces nouvelles volées de marches au relief décoré de signes cabalistiques. Une œuvre destinée à flatter le sens de l'esthétique ? Un escalier de facture récente, certainement mis en place dans la dernière période faste de Vièlès. Mais la suite des décennies avait certifié son inutilité pour la desserte des quartiers restés peuplés plus bas. Au bout, quelque bâtiment officiel à l'utilité périmée ?

Était-ce bien raisonnable de s'obstiner dans cette direction ? La conviction s'installait qu'ils n'avaient rien à gagner à aller plus loin et que, s'ils insistaient, ils s'égareraient pour de bon.

C'est au moment qu'ils se décidaient pour revenir sur le parcours précédemment emprunté le matin, plus familier, qu'une rumeur parut naître des taillis. Quelques secondes plus tard, une troupe de gens, en vêtements semblables à ceux du mail, apparaissait un peu plus haut...

Chapitre 7

Porodan estima que ce Régorson en prenait un peu trop à son aise :

- Tu donnes des ordres maintenant ? Règle tes affaires toi-même !
- Si ce type parle à droite et à gauche cela va attirer l'attention. Il nous faut de la discrétion. Si il rencontre les deux déjà ici, ils tiendront des conférences à n'en plus finir et, à trop parler, on comprend des trucs et l'on s'échauffe. De plus, je ne tiens pas à faire de ces galeries un lieu de promenade et de tourisme. Il y a du matériel...
- Quel genre de matériel ?
- Je sais que le matériel qui était utilisé à l'époque est là, c'est tout. Nous le découvrirons ensemble. Auparavant... Si je connaissais les endroits propices, mais

ce n'est pas le cas, je pourrais les faire taire tous les trois. Pour ceux déjà ici, j'ai seulement les noms et de vieilles photos. Ce n'était pas les archives de la Tentiaire et j'ai dû faire vite.

- Tu as parlé de matériel...?

- Pour l'instant, mieux vaut faire place nette.

- Et si nous t'aidions à estourbir tes clients plus rapidement ?

- Nous passerions à l'affaire proprement dite, plus rapidement. Et ce sera, encore, croyez-moi, bien assez compliqué.

- Eh bien, tu nous donnes les noms de ces bonhommes et nous te dirons où ils habitent. Et, toi, après, tu les estourbis. Et nous, on s'occupe du nouveau. Et nous, nous ouvrons le souterrain. Tu me dirais que ma façon de voir est correcte, vois-tu, que je ne pourrais que t'approuver. Comment ces types se nomment-ils ?

- Un Omar Kertevan et un Suny Méril. Le premier a été expédié il y a vingt-huit ans et le second

- ...est mort aussi. Kertevan, je l'ai à peine connu. Quand je l'ai rencontré, il ne connaissait plus personne : dingue, il était. Bouffer n'importe quoi ça ne réussit pas à tout le monde. Lui, ça lui avait réussi, mais seulement provisoirement. Après, avec ses migraines... En un sens, il a eu de la veine de mourir. Quant à ton Suny Méril, il avait un sale caractère et se croyait tout permis. C'est vrai qu'il parlait des coquilles à un point qu'il en devenait lassant. À la longue, il s'est rendu irrespirable. Il y a des gens comme ça. Alors, forcément, nous ne pouvions plus le sentir. Nous, nous sommes des bons bougres, mais il ne faut pas abuser, vois-tu ! Nous t'aiderons pour ce troisième. Son nom ?

- Fudius Movar. La soixantaine. Taille moyenne. Chauve. Maigrelet. Il est entré avec un autre type, à midi, dans le hall, alors que nous étions en... discussion.

- Je me souviens de lui. Qu'est-ce qu'il t'a fait, celui-là ?

- À moi, rien. Mais c'est un scientifique qui ne pourra pas tenir sa langue. On les connaît, dès qu'ils trouvent une oreille complaisante ils faut qu'ils déballet leurs théories à tous les vents. Et nous n'allons pas attendre qu'il bavasse avec cinquante personnes !

- Et si, toi, maintenant, tu nous déballais -ta- théorie ? Parce qu'il est plein de trous, ton scénario. Comment enverras-tu ton message photonique ? Et les coquilles, comment comptes-tu les repérer ? Les pêcher ? Les ramener ? Il n'est même pas certain que les pêcheurs le savent encore, eux !

- Le matériel est dans le souterrain.

- Eh bien, allons le chercher et laissons les autres parler autant qu'ils le veulent !

- J'ai réfléchi à l'affaire, chaque phase en son temps. Ce sera le coup du millénaire.

- Coup du millénaire ou pas, difficile de conclure un accord dans ces conditions.

- Et difficile de quitter Viélès si nous n'avons pas mis au point nos boulots respectifs.

- Tes clients sont morts, c'est un renseignement capital, ça ! Tu vois, selon ses capacités, chacun met la main à la pâte !

- Entendu. Mais, pour la suite...

- Nous verrons ça, au fur et à mesure, je sais, j'ai compris. Et ce cristal ? (Il exagéra une expression de surprise dépitée). Dis-donc, on pourrait supposer qu'il s'est coincé pour de bon, plus rien ne fonctionne !

- Peut-être que si. Les apparences, des fois... Des fois, ça peut se décoincer. J'ai déjà vu des choses encore plus surprenantes.

Porodian encaissa l'avertissement : du donnant-donnant, et au fur et à mesure, c'était aussi valable pour ce nouveau venu qui ne s'en laissait pas conter. Dans l'immédiat, il avait sauvé les meubles, n'avait pas perdu la face et restait dans le coup. Quand même, ce soi-disant Régorson avait exceptionnellement anticipé sa relégation ! Une prévoyance surprenante de la part d'un homme battant au-delà des marges légales définies par la Société. Des activités délictueuses amenaient plus ou moins rapidement à ce terme d'être relégué, mais quel voyou l'avait réellement classé comme étant « avenir incontournable », à prendre en compte, à programmer comme échéance ? Pas un ! Une échéance à laquelle on évitait de penser, soit dit en passant. Ce Régorson, lui, l'avait intégrée et... avait recherché un moyen qui, une fois emprisonné dans cette situation, lui permettrait de s'enfuir. À bien y réfléchir, c'en était étrange. Une telle faculté de prévoir ! Le cas d'une telle prescience n'était jamais venu aux oreilles de Porodian ! Rien de plus louche...

Pourtant, en plus de dix-huit années, il en avait connu de ces phénomènes. De celui qui avait été pris à lancer un virus à chaque fois qu'il participait à ces tirages de loteries, jusqu'à celui qui avait falsifié les programmes de cette agence matrimoniale et qui s'empressait, le contrat d'Alliance tout juste signé, de présenter ses services aux nouveaux conjoints prêts à s'entretuer. À la première conversation à peine entamée, lui apparaissait pour aplanir leur différend. Il en avait résolu des litiges ! Avant que l'on s'aperçoive que ces conflits n'étaient pas faits du hasard et... particulièrement onéreux pour les tout nouveaux conjoints ! Tous des génies dans leur spécialité. Mais aucun n'avait anticipé son avenir avec une telle détermination froide et objective. Ils avaient tous finis, là, à ruminer aux piles de solars envolées, les yeux perdus à regarder l'impassible écoulement du fleuve.

À y regarder de près : non pas étrange, mais -indiscutablement- suspect. Une telle capacité à intégrer l'avenir, à y parer... Mais, si il y avait combiné pour partir de Viélès, n'aurait été qu'avec une seule coquille, donc les poches pleines, il ne fallait pas la laisser filer ! Dans une vie on ne laissait pas passer une chance qui s'offrait comme celle-ci. Il faudrait, tout simplement, surveiller de près ce Régorson. De très près.

Mais, surveiller, c'est ce Porodian savait faire le mieux, et si ce petit malin comptait les mettre à contribution pour s'évader seul, au dernier moment, comme un égoïste...

*

Régorson avait estimé que ce Porodian avait compris les limites du marché. Qu'il avait compris, aussi, que l'on n'obtenait rien sans un effort minimum. Qu'il comprenne cette réciprocité, c'était le placer dans une logique psychologique qui ne le laisserait pas choqué, si, d'aventure, il était amené, lui, à devoir opter pour le second scénario. C'est que la partie n'était pas jouée et que prévoir des retournements de dernière minute, en cas de situation trop délicate, n'était pas à exclure. Là était la difficulté : jouer sur plusieurs tableaux.

Ce qui avait emporté l'adhésion de Régorson, c'était qu'avant de laisser passer plusieurs milliards de solars sous son nez, sans prendre en compte qu'on pouvait

s'en saisir en tendant le bras, relevait de la débilité. Une coquille valait bien quelques efforts. Et, s'il y en avait deux... ou plus. Donc, supposer qu'il puisse agencer cette affaire, au nez et à la barbe des voyous locaux, tout en les tenant à distance du début à la fin de l'affaire, s'était s'abuser. À priori : une gageure irréalisable. Il avait donc intégré ce paramètre et affronté le plus malin de la bande. Grâce à son sang-froid, une seule et première nuit avait suffi pour poser cette assise préalable. La Pègre serait de son côté. Et, en cas de coup dur, des explications seraient possibles. Des explications acceptables...

Mais, après ces heures de tension, le bon sens recommandait de dormir. Après tout, il n'était pas à une semaine près. Il maintiendrait toute la petite bande sous pression, ce qui était conseillé, car il était inévitable que l'un ou l'autre s'essaye à la provocation. C'était presque de bonne guerre, il l'avait prévu. À condition que les limites fussent nettes dans les têtes, évidemment. Les limites que lui, Régorson, avait fixées. Et ces limites, il saurait les leur rappeler aux moments opportuns. On ne venait pas tout exprès sur Vièlès pour mesurer le sexe des anges !

D'autant que, lui, était là pour les faire travailler les... Anges !

**

Encore une procession... Décidément, les démonstrations publiques de ce culte étaient envahissantes et ponctuaient la journée dans tous les recoins de la ville, y compris les plus déserts ! Bapt et Fudius, intrigués, cessèrent leur ascension et se placèrent sur le côté pour laisser libre le passage, car ceux-ci ne se contentaient pas de gesticuler et de chanter mais semblaient particulièrement agités.

Bapt comprit aisément le pourquoi de cette précipitation quand, à leur nez, une gamine déboucha d'une ruelle et, en une image, les devança. Bondissante, elle dévala les marches avec une prodigieuse célérité. Sa silhouette, revêtue d'une tunique blanche, telle un feu-follet, se joua des marches et voltigea dans la descente. Jusqu'à disparaître. Son apparition n'avait pas duré une dizaine de secondes. La troupe, hésitante, parut se concerter, puis opta pour repartir d'où elle était venue, vers le haut, dans un concert de lamentations et de psalmodies sur lesquelles on hésitait à affirmer si elles étaient gaies ou tristes.

La scène laissa Bapt et Fudius médusés tant le tout avait été rapide. Les vêtements orange des traînants, seuls, laissèrent croire à une réalité quelques instants, mais leur disparition ôta tout crédit à ce qu'ils venaient de vivre. S'ils n'avaient été deux témoins, Bapt aurait pu croire à un tour de son imagination ! Fudius, lui, était plutôt excédé de toutes ces processions :

- Ils ont la mystique fervente !
- Sauf si c'était pour en faire un mauvais quartier...
- Ils auraient tenté de la coincer, tu le crois vraiment ?
- À cette vitesse ?! Mon avis est que c'était plutôt un traquenard. Ils la guettaient au travers des arbres et l'attendaient. As-tu remarqué sa surprenante présence d'esprit ?
- Et son agilité ! Et l'étoffe de son vêtement, la même que ces adolescents, sur le mail... Cette bizarre décoration scintillante...
- J'ai remarqué... Je pense surtout que ce serait inquiétant de se reposer par ici, mais j'en ai ma claque.
- Partons de là ! Elle venait bien de quelque part, pourquoi ne pas suivre ce passage ? S'ils l'attendaient, là, il y avait bien une raison !

- Que nous ne connaissons pas... Mais sous les arbres nous aurons plus de fraîcheur, ce sera ça de gagné !

Il n'y avait pas d'arguments définitifs pour quitter cette montée vers la ville haute, mais il y en avait une pour s'en écarter : l'accablante chaleur qui se déversait sur cet escalier bien trop dégagé sur ses abords. Ils se faufilèrent donc dans l'étroit sentier et, en quelques pas, perdirent de vue ce passage public surchauffé, brûlé par le rayonnement de l'étoile de Viélès.

Où ce nouveau chemin les menait-il ? Mystère. Les troncs d'arbres de plus en plus serrés laissait augurer d'un égarement. Mais la fraîcheur apaisait une soif de plus en plus intransigeante et il n'y avait eu aucun poste d'eau à la disposition des passants depuis le mail ; en suivant ce sentier, ils ne pourraient que rencontrer, tôt ou tard, le cours du torrent enjambé le matin, l'obstination leur conseillait de ne plus réfléchir et de marcher. Ils s'y appliquèrent, faisant abstraction de cette salive qui s'épaississait de minutes en minutes. Et puis, la présence d'habitations, devinées au travers des troncs, impliquait l'idée qu'un réseau d'eau couvrait aussi ce secteur. Il aurait été impensable de voir leurs habitants courir jusqu'au mail pour s'approvisionner en eau ! Il fallait s'entêter, et voilà tout.

Mais, avec l'ombre et l'humidité, la sensation leur venait progressivement que cette modification du terrain, à chaque pas, les avait menés dans un autre univers ; ce fut Bapt qui détecta le pourquoi de cette inquiétude. Fudius, suivant son regard, commenta en chuchotant :

- Des sris... Toute une colonie ! Il y en a plein les branches. Nous n'aurions jamais dû venir par ici.
- Ils ne sont pas bien gros...
- Mais ce sont des sales petites bestioles. Ça ne fait pas ses deux kilos, mais c'est incroyablement rapide.
- Et ça se nourrit de....?
- D'écorces... Je suis impardonnable, j'aurais dû remarquer ces idovets.
- Ces « quoi » ? Explique-toi !
- Cette variété d'arbre. Chut... Ne les énervons pas... Nous sommes en plein dans leur garde-manger. Ces troncs aux écorces jaunâtres, c'est leur arbre préféré : des idovets.
- Si ils ne sont pas carnivores...
- C'est une sale bestiole, je te dis. Elle capte tes humeurs et ce qui t'énervé l'énervé. Et ainsi de suite, un mécanisme réactif qui peut mener loin ! Essayons de rester calmes et ralentissons.
- Si nous nous dépêchons, nous dépasserons plus rapidement ce secteur !
- Oublie ça ! Ces deux journées ont mis nos psychismes à rude épreuve, ils le ressentent déjà.
- Jamais entendu parler...
- Oui, mais toi tu es un journaliste et ça fait longtemps que l'on ne parle plus des sris sur Celcius pour la bonne raison qu'ils y sont interdits. Trop sensitifs. Ton stress est perçu par le sri à une échelle qui s'apparente à une véritable déclaration de destruction qui le rend fou. Je ne sais pas comment nous allons nous sortir de là, il en vient de tous les côtés. Essayons de faire le vide dans nos têtes si c'est possible...

De fait, il semblait à Bapt que les branches au-dessus d'eux s'étaient couvertes d'une foule de ces petits animaux. Des grappes ! Bien plus qu'il n'en avait repéré

de prime abord. Leurs corps, au poil gris, glissaient le long des branches, poursuivant apparemment un seul but, gagner le seul et unique point situé à leur aplomb. Et Fudius, qui prétendait « qu'il y avait danger », avait stoppé net... Il n'y avait plus qu'à l'imiter et se priver de la perspective de quitter cet endroit au plus vite. C'était sans solution. Bapt essaya de détendre Fudius, mais cela n'eut l'heur que de rendre l'angoisse du scientifique plus aiguë et plus visible...

- Essaie de penser aux bons moments de ta vie... si tu en as eu ! Oublie ta soif. Persuade-toi que tu es ici de ton plein gré, c'est notre seule chance de ne pas les sentir tous s'accrocher à nous.

- Et s'ils se jettent sur nous ?

- On partira en courant, tout en sachant qu'ils sont dix fois plus rapides que nous et qu'ils seront bien assez nombreux pour faire de nous, en cinq minutes, de la charpie.

- Pas très encourageant.

- Pas du tout, nous n'aurions aucune chance avec cette stratégie. Le plus raisonnable serait de s'endormir, là, en se souhaitant les plus beaux rêves, mais il faudrait un singulier sang-froid.

- Il en vient encore...

- T'ai-je dit que notre situation s'améliorait ?

- En revenant en arrière... Cette maison que nous avons dépassée...

- Trop tard, ils y seraient avant nous. S'ils commencent à pousser leur petit cri, c'est le moment de te convaincre que tu n'as jamais été aussi heureux de toute ton existence. Et tout de suite, car ce ne sera plus le moment de te demander si c'est vrai !

*

Se blottir dans des pensées de bonheur n'était pas précisément de circonstance, mais Bapt y mit toute sa bonne volonté. Combien y avait-il de sris au-dessus de leur tête ? Certainement plus d'une centaine, il en était persuadé. Fudius s'était tu. Les petits cris, tout autour, se conjuguèrent, cherchant dans l'unanimité le moment propice de donner l'assaut. Ces bêtes, capables jour après jour de mettre à nu, méthodiquement, l'aubier d'un arbre, se déchaînaient dès que leur ambiance se dégradait. Pourquoi ? Certainement, un réflexe de survie. S'ils se tiraient de ce mauvais pas, Fudius, peut-être, lui expliquerait plus en détail... Mais les minutes passaient et leurs tentatives intimes pour persuader les animaux qu'une joie paisible et calme sérénité les habitaient, venaient s'échouer lamentablement contre les souvenirs confits dans les multiples erreurs qui avaient jalonné leurs vies. Cette soirée, où, lui, Baptiste Olmet, avait appris sa nomination sur le Premier Rocher de Celcius, l'illustre satellite des Mondes Humains, là où toutes les grandes sociétés avaient leurs bureaux... Cette proposition inespérée de contrat... La Gazette des Mondes... La plus prestigieuse gazette des Mondes Humains...

Non : aucun souvenir ne s'était bien terminé. Pas-même son Contrat d'Alliance avec Solti, leur mariage avait dégénéré. Pas plus de deux années... Alors ? Quel « bon » souvenir ? Quel souvenir aurait quelques chances d'être agréé par ces saloperies de bestioles caractérielles !

C'était fichu. Même si Fudius était plus doué que lui pour dénicher quelque impérissable enchantement enfoui dans ses circonvolutions cervicales baignées d'un rose enchanteur, les sris feraient-ils le distinguo au moment de bondir ?

Et leurs cris stridents emplissaient le sous-bois comme pour rameuter tous les sris du versant. Un seul et immense ricanement stridulant, blessant, aigu, un ricanement impitoyable pour tous ces jours, pour toutes ces semaines, pour toutes ces années passées... Y'avait-il eu un seul moment de bonheur dans ce fatras de réminiscences d'efforts sans cesse renouvelés, tous basculant de déceptions en déceptions ?

Sauf à l'inventer, sans doute aucun... Mais Celcius avait-il prétendu un jour que le bonheur était le but de l'État des Mondes ? Non : seulement prétendu que si le Gouvernement des Mondes n'avait pas été là ce serait le malheur. On peine à trouver de la joie et de la béatitude quand le bonheur vous est tracé, exigé. La sérénité ? Il y avait eu dissonances dans les partitions. Vouloir escamoter tous ces jours, tous ces instants... Absurde ! Qui eût pu souscrire à cette affirmation sans sourire ironiquement ? Oui, les sris auraient dû comprendre, pardonner... Savoir que si Fudius avait eu moins soif, ils auraient été plus attentifs, qu'ils ne seraient pas venus les troubler dans leur domaine... Et ils n'auraient jamais quitté cet escalier pour traverser ce secteur ! Qu'y pouvaient-ils, les uns ou les autres ? Rien, c'était ainsi. Celcius ou Viélès, un perpétuel traquenard, où chacun...

Bapt pensa que ce n'était pas en laissant la bride sur le cou à de telles pensées que l'accalmie poserait son voile arachnéen ! Par anticipation, il pressentait déjà toutes ces bestioles, au-dessus de leur têtes, s'apprêtant à bondir, qui mettraient un terme à cette montagne de désolations intimes.

À l'unisson de cette angoisse latente, les cris aigus semblaient avoir gagné tout le Delta. Le choc était là, imminent. Ils s'apprêtaient à le subir, quand une voix leur fit relever la tête à tous les deux et, brisa l'élan de la curée animale...

- Ne bougez surtout pas ! Ils ne vous connaissent pas, laissez-moi le temps d'arriver !

Bapt releva tout ce que pouvait avoir de sardonique cet humour. « Laissez-moi le temps d'arriver »... Fudius et lui n'en exigeaient pas plus, surtout si le bonhomme avait une parade efficace !

Ne restait plus qu'à être informés de ce qu'en pensait les centaines de sris disséminés dans tous les arbres avoisinants, et, encore plus précisément, ceux qu'ils s'attendaient, présentement, à chaque seconde qui fuyait, sentir tomber sur leurs crânes.

... J'arrive ! Regardez l'arbre qui est en face de vous ! Imaginez que vous le caressez ! C'est un dérivatif qui marche assez bien !

« Assez bien »... Ils ne voyaient pas l'auteur de ces recommandations. Des recommandations qui avaient tout de fantaisistes. L'homme (leur sauveur ?) venait de trois quarts arrière et un chevrottement essoufflé, perceptible, trahissait un homme handicapé qui se dépêchait. Bapt, encore une fois, apprécia toute l'ironie que suggérait cet « assez bien » et contempla l'arbre, face à lui...

Tournant et sautillant autour d'une jambe valide et d'une canne solidement empoignée, deux minutes plus tard, l'homme apparut dans le champ de vision de Bapt. Un homme dans la soixantaine. Sûrement plus. Débraillé. Les cheveux, d'un blond douteux, coupés à la va-vite, pointaient en tous sens. Il resta en équilibre, s'appuyant sur sa canne, essayant de reprendre son souffle entre deux considérations :

- Vous avez... de la chance ! Je vous ai vus... par la fenêtre... A-t-on idée de venir... roder dans ce secteur... à cette heure !

Dans les branches, le temps semblait suspendu. Plus aucun crissement de griffes se crispant sur le bois pour l'hallali. Ce n'était guère probant d'imaginer qu'une main palpant un tronc ait pu calmer les bêtes avec une telle efficacité. Ce type avait une combine, ou, tout simplement, vivant dans les parages, les bêtes s'y étaient habituées de longue date. Mais, à en croire la mine soulagée de Fudius et le ton de cet inconnu, il arrivait à point. Ils l'avaient échappé belle.

Bapt, encore en proie au triste bilan de sa courte existence, pas du tout persuadé que ce bonhomme puisse être étranger à l'apaisement des sris, exprima son soulagement. Une pointe de grandiloquence encouragerait leur sauveur à se présenter, Bapt ne la négligea pas :

- Dire que votre arrivée était souhaitée relève d'un euphémisme par trop mesuré !
- Vous êtes arrivés d'hier et vous me connaissez déjà !?
- Si nous vous connaissons ? Non, pas du tout ! Mais, vous...
- Avec ces vêtements que vous portez, on a vite deviné d'où vous arrivez. Et puis rares sont les personnes qui s'aventurent si haut en ville ; il ne pouvait s'agir que de nouveaux, incapables de mesurer leur imprudence. Vous avez eu beaucoup de chance que je sois dans les parages. Venez, suivez-moi !

Fudius et Bapt s'apprêtaient à emboîter le pas à sa claudicante progression, que le bonhomme, la mine hargneuse, s'emportait de nouveau.

... Aidez-moi, par Achéron ! J'ai fait tout ce chemin pour vous tirer de ce mauvais pas, et vous, vous me suivez comme des orséguis !

Bapt interrogea Fudius du regard... Mais il n'eut droit qu'à un haussement d'épaule amusé en guise de réponse. Tous deux, persuadés de leur inutilité, entourèrent le vindicatif bonhomme et firent mine de maintenir son équilibre...

Mais le boiteux ne se débrouillait pas si mal que ça tout seul. Il se passait si bien de toute aide, que toute intervention aurait été, de fait, superflue ; il les précédait déjà, remontant la pente douce à grands renforts de gesticulations et d'imprécations, de tourniquets et de moulinets nerveux de sa canne, de quoi rendre fou de rage toute une colonie de sris. Si, toutefois, cette allégation d'une perception exacerbée des bêtes avait quelque véracité, affirmation qui laissait de plus en plus dubitatif. Mais Bapt admit que ces minutes avaient été éprouvantes et qu'il n'allait pas en vouloir à celui qui avait amené une si heureuse conclusion à un incident qu'ils auraient été totalement incapable de maîtriser.

Et, surtout : boire, enfin ! Selon ses dires, il logeait dans une proche habitation. On pouvait espérer qu'il ne refuserait pas un moment d'hospitalité. Ce bonhomme ne pouvait venir avec plus d'à propos et permettait d'entrevoir un moyen d'étancher leur soif. Même si ses véhémences, contre tout et rien, contredisaient on ne pouvait plus ses propres appels au calme ! Il s'emportait, certainement encouragé par le ton de sa propre voix qui se haussait :

- Il y en a partout ! Pourquoi me suis-je mêlé ? On n'a pas idée ! C'est arrivés d'hier et ça rode déjà ! Et quand on leur demande de vous soutenir... C'est du Celcius tout craché, ça ! Ça fait le malin, mais si l'on n'était pas là pour les sortir de leurs guêpiers... Et maintenant, il faut ça à la maison ! Ça se croit tout permis ! Ça rode partout sans savoir, ça s' imagine que c'est le roi de la galaxie, ça se croit partout chez soi ! Mais c'est toujours là où il ne faut pas ! Et maintenant, je vais devoir héberger ça !

Il pestait, lançant en avant, tour à tour, sa canne et sa jambe valide, progressant vers une maison par brèves mais rapides rotations de tout le corps. Une bâtisse

dont, dix minutes auparavant, Bapt avait vaguement deviné les murs clairs, à une centaine de mètres, cachée dans le sous-bois. Bapt pensa qu'il puisait dans ses récriminations toute l'énergie nécessaire pour exercer cette agilité hors du commun car son agressivité forcée n'était pas convaincante, et ses imprécations ne parvenaient pas à donner le change à une jubilation qui bouillonnait dans ses mots, débordait de son visage, trahissait son bonheur d'avoir rabattu des visiteurs de fortune. Dans ce recoin de la ville, il ne devait guère recevoir de visiteurs !

À l'évidence, l'homme traînait son invalidité depuis de nombreuses années. Sur ce terrain irrégulier qui lui était, à l'évidence, familier, à le voir progresser avec cette rare adresse il s'en était accoutumé. Bapt l'imagina, guettant de sa maison les égarés, espérant des sris pour capter les imprudents qui s'égarèrent, pour leur arracher quelques moments de compagnie ; mais, en ça, cet homme était la Providence et lui donnait le droit imprescriptible de maugréer et de tempêter à leur endroit tout son saoul. D'ailleurs, il ne s'en privait pas !

- Maudit chemin ! Ça, ceux-là sauront qu'ils n'ont rien à gagner à passer par ici une seconde fois... Avez-vous entendu ?!

Oui, les sris avaient entendu. Et Bapt avait entendu. Et Fudius, aussi. Mais, ne pouvant le précéder, ils s'empêtraient les pas à ne pas s'en écarter, à le suivre, et, affairés à cette stratégie, s'efforçaient de ne pas lui répondre pour ne pas le contrarier...

Pourtant, la maison n'était plus qu'à une trentaine de mètres et trois minutes auraient suffi... Une maison ? Non, une baraque. Une baraque constituée de ces mêmes plaques d'un orange vif. Ces plaques, devenues ternes et poussiéreuses qui, visiblement, servaient à tout ici. Imputrescibles, indestructibles, attendant patiemment la fin des siècles... Ou quelque cyclone. Le même plastique, les mêmes formes géométriques que ces toitures qu'ils avaient discernées du bord du plateau, ça et là, dans la houle sombre du moutonnement des arbres. Une baraque.

Une baraque mais... le paradis ! Une habitation qui supposait une adduction d'eau permanente, un abri. Des lits, peut-être ? Peut-être, aussi : à manger. Et puis : des renseignements. Savoir ce qu'était la vie à Jakun. Savoir -seulement- s'il y avait une vie à Jakun. Une vie possible.

Ils en seraient bientôt édifiés.

Le bonhomme avait obligé sa tête folle, sa jambe raide et la toile verdâtre de son habit à contourner deux taillis particulièrement fournis et, maintenant, tirant d'habiles bordées, filait droit sur l'accès d'une véranda. Il en escalada les deux marches en les escamotant d'un coup de rein. Obtenant du cramponnement de sa canne un surprenant demi-tour de tout son corps, il resta planté, furieux, face à eux...

- Les sris ne se calment que le matin ! Entrez, puisque vous êtes là ! Entrez !

Le bonhomme était parvenu à ses fins : les amener, là, chez lui. Sa dernière injonction n'avait pu s'alourdir de colère et il se décelait comme un soulagement. Il ne s'agissait que d'attendre quelques instants pour voir tomber sa feinte exaspération.

Bapt, le premier, entra par une porte au battant inexistant. Les intrusions de bestioles ne devaient pas être exceptions ! Il n'y avait qu'une seule pièce et... pas de fenêtre ! Une table, un banc, des étagères, des placards... Tout un assemblage en planches maladroitement dégrossies. Grossier mais logeable, pour peu que l'on admette que les progrès servant à résoudre les tâches domestiques d'un intérieur de Celcius fussent -tous- garantis superflus. On n'était pas dans l'austère, mais

dans l'antique, un logis digne de deux millénaires en arrière. Mais, ce que Bapt remarqua, immédiatement, ce fut la coquille à l'intérieur nacrée, pleine à ras bord d'une bouillie grise, posée au beau milieu de la table.

Ainsi, cet homme était descendu jusque sur le mail pour s'approvisionner ! Avec toutes ces marches ? Impossible ! Quelqu'un la lui avait donc amenée. « Quelqu'un ». Quelqu'un ou... quelqu'une. Cette gamine ? Pourquoi pas. Mais Bapt était fourbu et le banc était irrésistible : il s'affala aussitôt imité par Fudius. L'homme ne s'en outragea pas et fureta dans la pièce comme si il les avait ignorés. Maintenant, il était certain qu'ils ne lui échapperaient pas. Il ouvrit un placard, en sortit un coquillage blanc, souleva un couvercle circulaire dans un coin de la pièce, puis, à l'aide d'une corde, plongea ce qui devait être un récipient. Un bruit mouillé, sourd, se fit entendre...

Il remonta l'ustensile rempli d'eau et le posa devant Fudius.

- De l'eau... Vous avez soif. Ne me demandez pas si elle est potable : les canalisations datent des années 2600 et le torrent est à l'air libre.

La forme massive, oblongue, hélicoïdale, telle une bouteille de Möbius, oscilla sur la table jusqu'à s'équilibrer. Fudius, des deux mains, s'y reprit à deux fois pour la porter à sa bouche, but goulûment, puis la tendit à Bapt tandis que l'homme poursuivait :

... Mais il n'y a que celle-là ! On s'y fait. Quelques coliques, par-ci, par-là... Ainsi, vous arrivez d'hier ? (Il regardait les bras nus des deux arrivants avec insistance... puis s'étonna.). Vous ne les avez pas encore ôtées ? Mais c'est le premier acte que l'on fait en débarquant !

Bapt, interloqué, dut réfléchir avant de comprendre...

- Vous parlez des puces ?

- Ben, oui ! D'ordinaire, on n'a rien de plus pressé que d'enlever cette saloperie ! Ce matin, ils se sont tous charcutés, j'en suis sûr. Puisque Celcius nous envoie sur Viélès, c'est qu'ils veulent nous priver des bienfaits de la Civilisation, autant aller jusqu'au bout de leurs desiderata et se débarrasser de leur saletés de mouchardes individuelles !

- Ils ne la mettent plus au bras mais au-dessus du sein droit... Je n'y pensais même pas.

Fudius, surpris, acquiesça du menton. Le bonhomme, agressif mais jubilant, se présenta :

- Forteri Uram... Je suis là depuis quarante-deux années. J'en avais vingt... Et vous ?

- Fudius Movar...

- Baptiste Olmet...

- Fudius et Baptiste... Enchanté. Bienvenue, ici ! Les sris, c'était un avant-goût ; dans le genre, Viélès fait beaucoup mieux.

Bapt aurait bien mit l'accent sur le contenu de ce premier repas du matin, mais s'en abstint, la remarque aurait ramené l'attention sur cette coquille pleine qui trônait sur la table et, le bonhomme aurait pu prendre ombrage de s'en expliquer. Il préféra s'en tenir à des généralités :

- Nous nous étions égarés. Quarante-deux années ici, c'est remarquable, j'imagine. J'ai trente-six ans. Je suis journaliste.

- Tu « étais » journaliste. Ici, l'on est que ce que l'on va devenir ! Et Toi ?

- Scientifique...

- Ah ! Ils envoient même des scientifiques, maintenant ?! Ça doit aller rudement mal, là-bas !

Fudius, intrigué, releva le commentaire...

- Mal ? Comment savez-vous que ça va mal sur Celcius ?
 - Ici, on voit plutôt arriver des Droit commun ! Mais des scientifiques... Ça alors !
 - Comment pouvez-vous supposer que « ça irait mal sur Celcius » ?
- L'homme poursuivit sur sa lancée sans s'arrêter à la remarque.
- Un journaliste, ça peut se comprendre... Mais des scientifiques ! On peut savoir pour quelle raison ?
 - Un rapport qui a déplu, je suppose...
 - Quel domaine ?
 - La génétique.
 - Tiens ! La génétique !

L'information paraissait être lourde de signification pour cet ermite ; relégué depuis quarante-deux ans, comment pouvait-il avoir été interpellé par ce détail ?

Fudius Movar, qui avait remarqué, insista :

- Cela vous étonne ? Pourquoi ?
- Je ne sais pas pourquoi je me suis étonné. Des fois, je pense à des histoires...
- Quelles histoires ?
- Oh, rien... La génétique... Ces histoires de clones ?
- Aussi. Ça en faisait partie. Pourquoi « cela irait-il mal » sur Celcius ?
- Qu'ils expédient ici des types qui ont des coefficients de réalisation sociétaires inférieurs à Un, je comprends... Avec mes exploits de citoyen, moi, je n'atteignais même pas 0,8 ! Mais... toi ?
- C'est comme ça. Ne me demandez pas l'explication de ma condamnation, j'en ignore le véritable motif.
- Il y en a pourtant un. Mais si tu ne veux pas me le dire.
- Si je le connaissais...

Bapt espérait quelques atouts pour les jours à venir, cette conversation ne lui apportait rien. Il la réorienta discrètement :

- Nous n'avons pas vu le moindre poste d'eau depuis le mail jusqu'ici... Et puis nous aimerions pouvoir dormir à l'abri. À l'astroport, on nous avait dit...

Chapitre 8

- À l'astroport, rien que des petits malins ! Ils raflent tout ce qui peut traîner dans les poches en croyant qu'ils vont s'enrichir. Si tu les as cru... C'est la bande à Suan Porodian. Ils s'imaginent qu'ils pourront repartir d'ici, un jour, avec les cent solars qu'ils t'auront arnaqués. Des idiots... Méfie-toi d'eux !
- Pour dormir...?
- Pour cette nuit, vous dormirez ici.
- Il n'y a pas de porte...
- Tu penses aux sris ? Ils y en a des milliers, ils te boufferont quand ils l'auront décidé.
- Et les jours suivants ?

- Vous trouverez une baraque, il y en a des dizaines inoccupées.
- Inoccupées ?
- Si tu penses faire mieux que les autres, vivre vieux, tu garderas la tienne à perpétuité.
- J'espère survivre un moment.
- C'est déjà plus raisonnable. Ici, il ne faut pas espérer de trop !
- Vous avez vécu quarante-deux ans, vous nous l'avez dit vous-même.
- Moi, je me nourris à l'élytre, ça aide. J'emmagasine les années.
- Quelles élytres ?
- Les Élytres du Temps, petit malin !
- Expliquez !
- Les coquilles... Elles sont belles. Si vous saviez comme elles sont belles, les garces !

Bapt hésita sur l'interprétation de cette soudaine illumination du visage du bonhomme. « Les coquilles », « les garces » : parlait-il d'insectes ou bien de femmes ? Comme cette apparition, dans l'escalier... Mais que cachait cette expression : « Élytres du Temps »

- Quelles Élytres ?
- Et tu prétends avoir été journaliste ! Les Élytres ou les coquilles, c'est pareil ! Attends, je vais t'en montrer. Ne bouge pas, j'en ai !

Le bonhomme s'était relevé d'un seul mouvement. Ses yeux avaient brusquement chaviré comme si un miracle avait percuté sa raison, et ses mains, subitement, s'étaient mises à trembler comme si elles avaient échappé à son contrôle. Puis il s'était repris. Ses paumes, quelques secondes, voluptueusement, avaient effleuré la table... Maintenant, sa canne empoignée d'une main fébrile, il arpentait la pièce en tous sens. Son esprit dut le rappeler à l'ordre car il se repéra et se planta face à un placard vers lequel il hissa sa main restée libre... Suivant ses efforts désordonnés pour s'emparer d'un trésor presque hors de portée, la canne cogna fébrilement un moment le parquet...

Bapt et Fudius, interloqués mais curieux, guettèrent ses gestes, prêts à lui porter secours. Une prévention inutile. Quand il revint, tenant victorieusement une enveloppe métallique, ils suivirent des yeux ce regard halluciné où toutes les joies du monde, tous les combats gagnés, tous ces infimes instants où les pensées se persuadent qu'Elles savent, toutes les peines oubliées, brillaient d'un éclat insoutenable.

L'enveloppe, délicatement posée au beau milieu de la table dans un bruit de mystère froissé, concentra les attentions...

- Les voilà !

Fudius ne savait plus trop ce qu'il avait cru à l'évocation des coquilles, mais quand l'enveloppe d'une cinquantaine de centimètres sur trente-cinq, épaisse d'un centimètre et demi, avait touché la table en un bruit mat, il comprit qu'on ne leur présenterait que des clichés descriptifs sans intérêt scientifique. Pour Bapt, qui n'avait jamais autant entendu parler de ces coquillages que depuis ces deux derniers jours, l'intérêt était tout différent : il allait pouvoir, enfin, se faire une idée. Aussi, dressé sur ses avant-bras, il se releva au-dessus de la table malgré lui et se surprit à guetter l'apparition de ce dont le dénommé Forteri Uram s'ingéniait à retarder l'apparition...

Mais celui-ci ne put résister plus longtemps et ses doigts s'activèrent.

Dès la protection métallique dépliée, les photons de la pièce frappèrent le premier cliché, révélant une de ces plaques aux couleurs polarisées que l'on

n'utilisait plus parce que bien trop onéreuses. Il fallait que ces clichés fussent d'une utilité exceptionnelle pour justifier ces plaques sensibles, d'une fidélité certes parfaite et inaltérable, mais aussi que l'on ait fait un calcul exact de leur rentabilité escomptée afin d'en amortir le prix.

Bapt, ébahi par le titre qui apparaissait en écriture enluminée, dut se rendre à l'évidence :

~ **Ministère de la Monnaie** ~
 ~ **Vente aux Enchères** ~
 ~ **6 Mai 2793** ~

Il s'agissait du catalogue d'une vente aux enchères vieille de près d'un siècle ! 2793 : trois ans après l'abandon de Viélès. Peut-être la dernière récolte de coquilles ? Une coïncidence ? Ou une hypothèse ? Mais, ce qui attirait le plus le regard, maintenant que le dessin et les couleurs avaient pris toute leur force, c'était la représentation qui décorait cette première page : une féerie de couleurs !

Movar commenta sèchement : « *Anodonte-unio-gloriamaris-mirabilis* ». Je t'en ai déjà parlé. Rien qu'une moule plus grande que toutes celles connues. Ce que tu vois, c'est l'une des deux faces extérieures du manteau.

Un commentaire qui dénotait que Movar le scientifique ne s'était intéressé que de l'intérieur de l'invertébrée, mais qu'il avait menti en ne prétendant qu'il n'en avait vu que de la poudre. Mais, pour Bapt, seules les couleurs vives des paillettes dorées et des gemmes incrustées dans la nacre dardaient une indicible expression et captivait son regard. Le Beau ! Le Merveilleux ! Un manteau de coquillage couvert de pierres et de reflets ! Des gemmes que l'on aurait extraites, puis taillées, puis replacées dans la nacre. Le travail d'un orfèvre génialement inspiré ! Ce que l'on pouvait, de toute une vie, n'avoir jamais admiré...

Forteri avait été frappé, un jour, à la vision de ces clichés ; et Bapt, à cet instant-même, était dans l'incapacité de détourner son regard sidéré. Pour soulager l'esprit de ce qu'impliquait cette vision, il aurait fallu avoir la certitude que cet objet avait été inventé puis fabriqué. Mais ce n'était pas le cas, cette beauté révélait la patente beauté du Chaos, son harmonie, sa perfection, l'équilibre de son édification. Disposition des pépites de métaux, répartition et éclats des gemmes, feux des cristaux rares, que l'on avait, en les polissant, fait sortir de leur terne et discret enrobement où les avaient piégées, jour après jour, les sécrétions de l'anodonte, tout était équilibre et sublime, sublime et équilibre. Cette création satisfaisait l'esprit, amenait au seuil de la sérénité, consolait de ce qui était, faisait éclater la petitesse de l'œuvre humaine. Le Hasard fait sublime !

Certainement, des centaines de riches compositions réalisées par la nature, on en avait sélectionné quelques unes, les plus féeriques, puis on les avait mises en valeur. Ou l'on avait cru mettre en valeur car l'on n'avait fait que découvrir ce qui avait été discrètement incrusté par le hasard. Le Delta n'avait construit ceci que pour lui, pour l'environnement des êtres qui évoluaient en son sein, pour satisfaire les cirales, réjouir la tonnelle des hydres, déposer des lueurs troubles sur les mouvements précipités des lamblias. Les meules, pauvres instruments de l'humain, avaient fait oeuvre, tour à tour, d'exploration, de révélation, de divulgation. La surprise émerveillée avait désigné le Joyau. Elle l'avait jeté à la face, à l'émerveillement, à l'entendement humain. Le hasard, seul, aurait pu affirmer : « Maintenant, vous pouvez mourir, Humains, vous savez ce qui Beau ! »

Dans celle de cette première page, l'amas des rosasites, petites perles bleues piégées sur le bord translucide du manteau blanc, surprenait l'œil immédiatement ; de discrètes paillettes d'or faisaient pendant, ça et là, enrichissant les luminosités, rétablissant l'infime déséquilibre ; les cristaux de quartz, en jaspes rouge et jaune, équilibraient l'impression d'ensemble que laissait cette surface bombée ; les barrettes bleu-foncé des linarite, comme disposé sciemment aux abords de la charnière, réjouissaient bien plus que la vue en amenant une touche de gaieté ; le tout naturellement enchâssé, dans une harmonie éclatante, niant la possibilité qu'une quelconque imagination eût pu obtenir un ensemble si parfait de couleurs, de volumes, de chatoyements. Une Perfection de la nature, car le relief rendu par ces clichés prouvait une totale impossibilité de contrefaçon ; cette merveille n'avait dû qu'à une suite de remous du fleuve charriant les parcelles arrachées ça et là à son lit, à ses berges, aux roches, aux filons des montagne, de s'enrichir en un si parfait équilibre. Transportées par les courants, puis captées par les sécrétions baveuses des anodontes, ils avaient fait, de leur blanchâtre et nacrée coquille, un réceptacle prodigieux de pierres et de métaux précieux. S'il y avait de l'infini dans le cosmos, il était dans ces galaxie naissantes, dans ces étoiles qui se mourraient, dans ces explosions grandioses ; et s'il y avait Une Beauté, alors c'était cet être inepte qu'était l'anodonte du Delta qui l'avait obscurément assemblée.

De simples coquilles ! Mais le sublime, à l'état brut, seulement révélé par la main de l'homme.

« *Mirabilis* »... Oui. Et quand, les yeux attendris, comme on chérit la Chose qui vous a ravi la vie, Uram Forteri écarta cette couverture de présentation pour dévoiler le deuxième volet, Bapt sut que la beauté pouvait revêtir deux toilettes différentes. Puis, encore, à la page suivante, qu'il pouvait y en avoir d'autres. Et encore d'autres... Et encore plus.

Les scintillantes facettes d'une même et unique Beauté. Bapt sut qu'il y avait impossibilité à regretter Celcius : s'il en voyait une en naturel, une seule fois, alors il ne regretterait rien de ce qui l'avait mené là. On pouvait mourir d'avoir vu !

Comment avait-il pu ignorer, lui, journaliste spécialiste en économie, l'existence de tels bijoux ?! Comment, par quelle censure, avait-on pu voler, s'approprier ces beautés, sans même accepter que le Commun puisse les apercevoir ? N'aurait été que d'en entendre parler ! Et, puisque silence il y avait eu, qui avait profité ? Qui avait manigancé et subtilisé ? Qui avait escamoté ?

Un court étourdissement lui égara ses pensées. La vue du Delta... Le hall de l'Astroport. Cette ville moribonde. Ce Méryl de l'Orgueil d'Aldébaran... Oui, certains avaient su. Certains savaient. Des bruits avaient couru dans certains milieux, où le rare et cher, pour se l'accaparer, justifiait toutes les crapuleries, tous les souvenirs, toutes les entreprises. La légende n'en était pas une, elle n'était qu'un masque que l'on s'était bien gardé d'affirmer ou d'infirmer. Un total silence officiel avait complété. Les initiés, seulement, les êtres à l'affût, rodant dans ces allées menant aux trésors inconnus...

Maintenant, les mains blanches de Forteri faisaient délicatement pivoter les feuillets lisses, les uns après les autres, leur donnant subitement vie. Il les savourait. C'était visible sur ses traits : il les exigeait pour sa survie. Au vu des coins de pages, à ces différences dans les reflets moirés, il les savourait, à l'évidence, pour la millièème fois. Peut-être pour la dix millièème. La finesse, la souplesse, la puissance magnétique de ces feuillets aurait dû en plaquer

parfaitement la structure sans la moindre déformation. Des pages, pourtant tournées chaque fois avec une rare minutie... Des images que la lumière du jour révélait, des images qui surgissaient du néant sombre, pour éclater, pour ravir le regard, pour s'en emparer jusqu'à l'hypnose, un spectacle se suffisant à lui-même, impérieux, tyrannique, évinçant la réalité. Un regard halluciné où, jusqu'à la souffrance, plongeait l'émerveillement...

Les feux des boléites bleu indigo, des diopside vert-émeraude, des cinabres écarlates, des rhodocrosites d'un rose nacré, des andratites noir, les mimétites d'un jaune pâle... Les tableaux se succédaient, précieux reflets des caprices d'un hasard étincelant de joyaux, les instantanés d'une vie qui avait habité l'Anstyx. On en avait privé le fleuve. On avait extrait de leur gangue les cristaux rares, on les avait taillés, polis, conservés aux mêmes places. Quel esprit prétentieux aurait pu concevoir un si parfait équilibre des volumes, des teintes, parvenir à une si harmonieuse mélodie, un si riche spectacle ? Aucun ! Un ravissement secrété au cours des derniers siècles, un trésor s'élaborant en secret, hasards après hasards, volant au courant les parcelles de merveilleux qu'il charriait...

Des merveilles mises à l'encan... En bas de chaque page, un nom et un prix : « Carabe d'Avril ». 100 000 ~D/S~ . Sa mise à prix : des milliards... Des milliards de solars/Celcius ! On avait spéculé sur des prix que pas un seul citoyen ordinaire, dans tous les mondes humains, n'aurait osé imaginer. Des sommes au juste qualificatif : astronomiques.

Mais, alors... « Qui » ? Qui avait pu immobiliser d'aussi importantes sommes pour de tels achats ? ! Qui avait pu prélever sur son capital, sans que cela puisse lui faire défaut ?

Ahurissant. Ahurissant et absurde.

L'absurde s'était glissé dans ces évaluations. Les minuscules boutons floraux des phosphophyllites, enroulés dans leurs si parfaits pétales vert-bleu à l'éclat nacré... Les minces prismes blancs de cette scolécite, épargnés par les chocs du gravier véhiculé par le courant : miraculeusement intacts. « 128 000 DS ». Ce si parfait ovale, ciselé par quelque parasite, ajouré comme un dentelle, orné d'anatases jaune : « 142 000 DS »... « 131 000 DS »... « Joyau d'Orion »... « Secret du Delta »... « Troll précieux »... « 112 000 DS »... « 192 000 DS »... « DS »...

Une folie...

« La » folie.

Mais, pour accorder une telle valeur à ces coquillages, encore fallait-il qu'il y eût accords délibérés. Des vues subjectives se rencontrant sur ces Beautés ? Impossible. On aurait pu faire encore plus beau en sortant ces pierres de leur gangue, en les taillant, en les replaçant sur des supports artificiels enrichis, ce qui aurait fait éclater encore plus leur beauté. On n'avait pas voulu. Alors : une communion d'intérêts... Mais laquelle ? Conserver les coquilles en l'état leur donnait-elles donc une plus-value particulière. Pourquoi ? Parce que seules produites du hasard ? Ce seul critère ? Délibérément choisi ?

De plus, il y avait quelque chose d'irréel, d'absurde, de choquant. Obligatoirement, toutes les anodontes pêchées n'avaient pu atteindre cette perfection, on avait donc rejeté au fleuve toutes les autres, celles chargées de parcelles minérales sans valeur, ou, même, insuffisamment belles. Sûrement aussi, on les avait brisées, auparavant, pour ne conserver que celles-ci. La préciosité, la

rareté... La rareté. C'était ça qui avait surtout fait la cherté : la rareté plus que la beauté.

Mais, surgissait un problème : qui avait pu déboursé de telles sommes pour avoir le droit de s'en approprier ne serait-ce qu'une seule ? De l'emprisonner dans sa chambre forte ? Quel particulier ? À ce prix, les acquéreurs avaient dû être rares, encore plus rares que ces « élytres »... Un Consortium, alors ? Et qui, autre que l'Inter Stellaire Compagnie ? Logiquement : personne d'autre. Des sommes astronomiques qui avaient eu, obligatoirement, un impact immédiat et perturbant sur la monnaie fiduciaire de l'État des Mondes Humains. Un prélèvement subit a sa conséquence inéluctable : la raréfaction des liquidités.

Quels travaux auraient pu être entrepris si l'on ne s'était privé de ces capitaux ? Plus d'un siècle... Une bourrasque financière ! Des événements importants, des événements révélant des logiques, des impératifs de haut niveau, des impératifs touchant à la sûreté-même de l'Économie des Mondes... À l'Ordre Public, inéluctablement...

Affolant ! Bapt n'avait jamais entendu parler d'un tel fait, d'un tel incident dans l'historique économique de la monnaie des Mondes. Un tel prélèvement dans la monnaie en circulation avait dû provoquer des soubresauts, des heurts, un reflux dramatique des Affaires ! Un blocage quasi instantané du marché. Avait-on remis aussitôt en circulation le produit de ces enchères ? Comment ? Ou, pour éviter une dépréciation, cette monnaie avait-elle été bloquée... ? Dans tous les cas : un événement majeur.

Affolant et incompréhensible. Des événements dont la compréhension, irrémédiablement, échappait à Bapt. Il lui fallait se contenter de savoir que cela avait eu lieu, que les courants du fleuve, à une époque, avaient abrité ces merveilleux coquillages, que leurs valeurs représentaient des sommes colossales, qu'ils avaient été mis sur le Marché par le biais de ventes aux enchères. Et, l'on pouvait le supposer, qu'ils avaient été achetés. Stockés. Cachés. Où ?

Peut-être l'Anstyx en abritait-il encore quelques-unes de ces anodontes ? On pouvait rêver. Les pieds charnus des quelques dernières, par vingt mètres de fond et plus, poursuivant leur lente et aveugle reptation, chargeant leur manteau, années après années, crues après crues, d'une pesante et précieuse providence. Une quête inconsciente. Le calvaire d'un invertébré aux neurones si vains, un calvaire faisant chanceler la Société Humaine en ravageant les finances de l'État des Mondes... Le Merveilleux et le Grotesque !

Un calvaire, aussi, pour Uram Forteri, dont le regard illuminé s'abîmait...

Bapt, lui, s'arracha à la fascination. Son regard interrogateur croisa celui de Fudius, dont l'émoi était tempéré par le regard objectif du chercheur. Ce dernier commenta :

- J'avais déjà vu une fois, mais en reproductions à plat, nues.
- Fantastique !
- Il n'y a pas que l'anodonte.
- Peut-être... Mais ces mises à prix sont folles !

Bapt, rêveur, regarda Forteri qui, comme on emmaillote un bébé souffrant, rangeait délicatement les clichés, du bout des doigts. C'était fou ! Penser que l'on avait dû racler ces fonds de fleuve jusqu'à détruire.... Fudius Movar précisa :

- Il doit falloir plusieurs siècles à l'anodonte pour parvenir à maturité, ces pièces rares sont vieilles de deux à trois cents ans. Mais difficile d'apprécier un chiffre, l'anodonte n'est pas active en permanence. Il n'y a pas que sur Vièlès que

l'on découvre des faunes exceptionnelles, il y a cet « rémuræ gantée » des océans de Nelly dont le talent est bien plus passionnant puisque ses organes reproducteurs lui permettent de s'accoupler avec des espèces fort éloignées de sa propre évolution. Il assure, ainsi, sa perpétuation en l'absence de partenaires de son espèce. Ce qui lui a permis de coloniser pratiquement tous les milieux marins de cette planète !

- Je ne suis pas versé sur la question, je me contente de l'aspect de ces merveilles. Et puis... As-tu vu ces sommes ?! Des sommes gigantesques !
- 150 000...
- D-S : des milliards de solars-Celcius ! 150 000 milliards de solars-celcius. C'est démentiel !
- Payer des sommes pareilles pour quelques pierres, des pierres plus ou moins précieuses...

Forteri revenait de son placard où il avait rangé le livre avec mille précautions, Bapt le suivit des yeux. L'homme, plongé dans quelque rêve, contournait les meubles machinalement...

- J'ai compté vingt coquilles. La même date. Donc, toutes en une seule vente. L'État des Mondes aurait renfloué sa caisse pour un demi-siècle si la manne lui était revenue ! Ce que je ne comprends pas, c'est pourquoi Viélès a été abandonnée.
- S'ils ont laissé les fonds nus comme le dessus de ta main, ils étaient dans l'obligation de laisser passer quelques siècles avant de recommencer !
- Quelque chose ne va pas, quand même...
- Le journaliste économique refait surface et s'intéresse à la superficialité de la vie on dirait ! Occupons-nous, de préférence, à ce qui sera –notre- avenir.

Fudius attendit que Forteri reprenne pied dans la réalité. Et, dès que celui-ci revint à la table, reprenant goût à l'immédiat, il l'entreprit :

- Comment se fait-il que nous n'ayons rien payé pour manger ?
- Parce que c'est gratuit, parbleu ! Les pêcheurs nous nourrissent. C'est une vocation qui date depuis toujours. Enfin... Depuis longtemps. Quand je suis arrivé, c'était déjà comme ça.
- Étonnant.
- Eux seuls possèdent les techniques de pêches et connaissent les dangers du fleuve.
- Ils pourraient ne se préoccuper que de leur propre subsistance !
- Oui, mais ils ne pratiquent pas ainsi. Tout le monde les respecte pour ça, car personne n'est pressé d'affronter et les courants, et les mascarets, et les monstres, et les plantes dangereuses, et la danse des lunes, et la combinaison des marées.
- Pour le reste ? Pour se loger ?
- Vous repérez une maison libre et vous vous installez, c'est tout simple.
- Et les sris ?
- Encore plus simple, vous vous installerez là où ils l'accepteront.
- Il n'y a pas que le fleuve pour trouver à s'alimenter !?
- D'autres s'y sont essayés, mon Gars, à certaines époques les berges étaient cultivées. Mais ça n'a pas dû être concluant. Maintenant, seuls les pêcheurs approvisionnent.
- Les pêcheurs, encore les pêcheurs, toujours les pêcheurs !
- Tout Jakun vit par eux, même ceux qui prétendent du contraire.
- Et s'ils ne voulaient plus ramener leur pêche ?

- Tu irais à leur place. Mais... Tu n'en reviendrais certainement pas !
- Alors, pourquoi prennent-ils des risques plus que les autres ?
- Pour avoir la paix. Personne ne s'aviserait de leur chercher chicane sous peine de se mettre à dos tout Jakun. Sans compter qu'ils ne plaisantent pas si on s'y risque.
- Et cette religion ? Ces gens qui dansent, masqués, avec ces tissus orangés ?
- Des « Anges du Delta ». Certains disent que les pêcheurs avaient inventé cette religion, mais c'est faux. D'après mon prédécesseur, ça ne date que d'un peu plus d'un siècle.
- Quel « prédécesseur » ?
- Celui qui m'a raconté l'histoire de Viélès. Si tu veux ces clichés, à ma mort, je te les transmettrais. Quand les Élytres ne me supporteront plus.
- Tout ça est déroutant.
- Et tu ne sais pas tout, Gars !
- Et si l'on veut s'occuper ?
- Il y a de quoi ! Les teintures, les planches pour refaire les bateaux, récolter l'onagraria pour sa fibre, les ralex pour le caoutchouc... Les pêcheurs te diront ce qui leur manque !
- Toujours eux...
- Toujours eux.
- Et ceux de l'astroport ?
- ... font comme tout le monde. Les pêcheurs se sont organisés parce que le fleuve est la seule source permanente de nourriture. Et puis...
- Et puis ?
- Rien...
- Dis !
- Vous le découvrirez. Si je vous le disais...
- Dis toujours !
- Inintéressant.
- Ils ramassent des coquilles ? C'est ça ?
- Tout le monde en ramasse des bouts de coquilles, il n'y a qu'à suivre la berge. Si on en a le courage, bien sûr. Mais jamais d'Élytres entières, celles-là il faudrait aller les chercher au fond.
- Alors, c'est qu'il en reste ?
- Qui le sait ?!

Là, Fudius intervint, et, de son docte ton :

- Au filet, ce serait impossible, le pied de l'anodonte est muni de ventouses capables de résister à la force du courant. Sinon, elle serait ballottée par un remous un peu plus violent que les autres, brisée dès la première marée. Alors il faut plonger et les décoller, une par une. Quant à les tuer sur place pour ne ramener que leur coquille, quand on connaît la force et la rapidité d'effet du muscle qui referme les deux parties, ça laisse rêveur.

Bapt insista, scrutant, tentant de surprendre le secret de Forteri.

- Pourquoi risquerait-on sa vie pour ramener ces bijoux, puisque nous sommes, tous, coincés ici sur Viélès ? Rien que pour en admirer une ?
- Oui... Nous sommes tous coincés ici. Nous ne sommes que les Gardiens...
- Tu dérailles ! Coincés, mais pas Gardiens. Coincés ! Et, à t'entendre, gardiens d'un fond raboté. Et puis, comment les ramènerait-on, ces Élytres du Temps, à supposer que l'on puisse rembarquer pour Celcius ?
- Pourquoi rembarquer, puisque nous sommes les gardiens du Fleuve !

- Évidemment, l'État ne va pas, miraculeusement, changer le statut de Viélès rien que pour nous. Et puis... Et puis, c'est très bien ainsi. Si j'ai bien compris, nous n'avons pas à nous tracasser pour manger et l'on trouve à se loger. En résumé : c'est la bonne vie, il ne s'agit que de ne pas tomber malade trop vite !
- Les pêcheurs ont des secrets.
- Ils soignent aussi ? Parfait ! Et comment fait-on pour mourir quand même ?!
- Ils n'ont pas tous les remèdes.
- Les sris, entre autres...
- Pensez à caresser les arbres !
- J'avais oublié. Pas très convainquant, mais nous essaierons. Bien... Alors, tu nous conseillerais, donc, de redescendre vers la berge...?
- Demain matin. La nuit, les marsentaires chassent et les sris sont comme fous.
- Des bestioles carnivores, ces marsentaires ?
- Les marsentaires et les autres, oui. Et celles-là sont plus vindicatives, vous pouvez me croire. Mieux vaut rester ici, à l'abri, jusqu'à demain matin.
- C'est aimable à toi de nous le proposer. Sur Celcius, l'hospitalité ne se pratique pas, on ne sait jamais avec qui l'on a affaire.
- Mes souvenirs de Celcius sont trop lointains, ma vie a commencé ici.
- Là où les nôtres finiront... Mais je suis prêt à patienter ! Où puis-je m'allonger ?
- Par terre, mon Gars. Par terre. Et qui dort, dîne !

Bapt, épuisé par toutes ces allées et venues, par toutes ces marches, par toutes ces émotions, sentit venir irrésistiblement le sommeil : la plus rude journée de toute son existence ! Mais, somme toute, ils avaient eu de la chance d'être piégés par un bonhomme plutôt convivial. Et, ce qui ne gâtait rien, ils avaient obtenu des renseignements rassurants sur leurs futures conditions de vie. Le tout était de ne pas se soucier de ces Élytres et de s'en tenir aux soucis terre-à-terre. Ces écailles étaient merveilleuses, et puis c'était tout. Merveilleuses, mais disparues. Et un dénommé Uram Forteri s'en était, de facto, institué le Gardien. En réalité : le Gardien d'un vieux catalogue rendant compte d'une luxueuse vente aux enchères datant d'un siècle.

Le pied charnu des anodontes... La jambe raide de Forteri... Qui était le gardien de la jambe raide ? Une gamine... Une gamine drapée dans une étoffe blanche... Une étoffe frappée d'un motif... Une gamine qui s'était jouée des marches comme elle s'était jouée de la procession, une elfe effleurant le sol... L'incompréhensible. De la magie. Les hémimorphites d'un bleu vif et soyeux, aux filets d'or...

Bapt, allongé sur le sol, dormait déjà.

Chapitre 9

Le lendemain matin, au petit jour, un Bapt perclus et grimaçant découvrit un petit jour translucide et frais. Les autres dormaient encore. Debout, il s'approcha du pas de porte et, frissonnant, incapable de dénombrer les muscles et les os qui le faisaient souffrir, tenta d'en faire abstraction en exagérant son attention pour le sous-bois environnant la baraque. Pas un brin de vent. Pas le moindre frou-frou de sri, pas la moindre stridulation, mais une odeur d'ensemble s'imposait, douceâtre, insistante, envahissante. Odeurs suaves ou pimentées des arbres, odeur de fumée, odeur iodée de l'océan, odeur de chair avariée, se mêlant et se renforçant, poussant dans l'air épais et humide des remugles lourds d'aventures exotiques et de mort...

Bapt, instinctivement, recula d'un pas. Vièlès et l'odeur de son delta... L'odeur de la Vie, loin, très loin de celle au goût policé de métal et de plastique de Celcius, des parfums synthétiques répertoriés, admis et tarifés, standardisés, industriels, reconnus, autorisés, ne portant en eux aucune révolte. Aucun danger, aucun bouleversement, aucune peur, aucun étourdissement à craindre sur Celcius ! À condition que le hasard vous épargne, constata amèrement Bapt Olmet.

Ici, aucun de ces parfums rassurants qui imprégnaient votre vie d'une désespérante linéarité. Sans ces passions qui puissent perturber ces millions de vies tranquilles bien réglées, qui puissent vous faire hésiter. Ici, des odeurs âcres, violentes, pesantes... Qui, sur Celcius, ne se serait pas affolé de ce lent souffle s'emparant des sens ? Qui, aussitôt, n'aurait pas blêmi sous un impact bouleversant un quotidien familial ? Qui, sur Celcius, n'aurait pas, aussitôt, contraint les sentiments suscités à se taire, de peur de chavirer ? Tout accepter, pour retrouver ce vouloir sur un lendemain peu convoité mais familial ? Ici, instantanément, l'esprit s'alarmait, devinant un équilibre nouveau, de nouvelles règles, une remise en cause dramatique. Ce qui noyait l'humain était plus que ce fleuve Anstyx, c'était son emprise sur tous les sens de l'homme, le dépouillant brutalement de trente siècles de civilisation. D'autres lois, d'autres usages, d'autres respirations. La délivrance et l'angoisse, l'angoisse et la délivrance : ce qui avait été, il y a si longtemps. Les temps anciens... Les essences même des eaux du Styx et l'Anstyx mêlées, dissimulant le favorable et le néfaste, chavirant le présent.

Bapt se souvenait de l'amorce de ce fugace frisson quand il avait pressenti que son enquête l'avait entraîné dans un univers secret où des forces occultes étaient

installées. Ce n'était plus l'inquiétude face à ce qui était nouveau, c'était beaucoup plus déstabilisant, c'était son être qui se dérobaît, happé, précipité vers les phantasmes nés de l'inconnu. Alors, il allait falloir penser, sentir, voir autrement, s'aligner rapidement sur ceux qui survivaient ici, sur ceux qui s'étaient débattus, qui avaient provisoirement réussi à survivre dans cette enclave du passé. Se reconstruire dans cette bulle intemporelle, aux odeurs lourdes et âcres : un nouveau Baptiste Olmet. Des valeurs plus appropriées, grosses de survivance ou de mort. C'était destructif. Destructif mais enivrant.

Il ne connaissait ce monde que depuis une journée, que, déjà, il devait le voir avec un regard nouveau. Il n'était pas l'insignifiance personnifiée : il ignorait, et voilà tout. Il ne s'agissait que d'apprendre.

Il parvint à dompter ce complexe constat et à en modérer les conséquences qu'il générerait. Balayer les anciennes certitudes devenues inutiles et se méfier des jugements hâtifs ; cette odeur, même, était sa future vie. Une baraque, comme cette baraque, avec un trou d'eau dans un coin de pièce... « *des canalisations datant de plus de deux siècles...* ». Les pêcheurs, les processions, la beauté, l'immonde, le péremptoire, l'aléatoire. Et puis, ce qu'on lui avait inculqué et dont on l'avait dépouillé : sa Civilisation. Les souvenirs qu'il devrait jeter par-dessus bord, car trop encombrants, trop inutiles : quelques molécules d'eau perdues dans l'estuaire de l'Anstyx, quelque part, parties pour l'Océan, diluées à jamais...

Ce n'était pas le bruit discret de ses bottines sur le sol qui avait pu réveiller Forteri, mais le regard de celui-ci le scrutait lorsqu'il le surprit. Le « gardien » se laissa aller à un petit rire ironique quand il se vit découvert :

- Hé ! Ça fait une drôle d'impression, hein, de se savoir arrivé sur Vièlès ! Un conseil, ne cherche pas à tout comprendre le premier jour, c'est plus prudent. Et puis, tu as tout ton temps, sur Celcius ils ont beaucoup de spécialités, mais les deux qu'ils préfèrent pratiquer sont la rancune et l'amnésie. L'une ou l'autre, selon l'orientation qu'ils t'allouent ! On crèvera ici. S'ils t'ont envoyé ici, ce n'est pas pour venir te rechercher demain. Mets-toi à leur place, ils se sont débarrassés de toi en mettant les bonnes âmes et les rieurs de leur côté, ils ne vont pas revenir sur leur décision le lendemain ! Et, puisque Celcius ne t'agréait pas, il était légitime et charitable de te transporter ailleurs, n'est-ce pas ? Ils n'ont fait qu'exaucer ton vœu le plus cher, le plus secret, un vœu que tu n'osais t'avouer : être rejeté de leur monde. Il y en a, même, le jour de ton jugement, qui estimaient que ton comportement avait grandement hypothéqué ton droit de vivre. Mais les juges sont de grands humanistes, ils t'ont épargné. Leur raison secrète ? Ils savaient qu'un Jakun existait !

- Je n'ai pas été condamné.

- Non, mais tu es ici.

- J'y suis. (Bapt, dans son for intérieur, considéra qu'il avait déjà réglé cette question.). Aujourd'hui, nous nous rapprocherons du mail, plus bas.

- Si vous trouvez une baraque...

- Nous n'allons pas t'ennuyer en permanence.

- J'ai des visites... Vous aussi, vous remonterez me voir, de temps en temps. Et puis... Il me faudra un successeur pour les clichés !

- Je reviendrai. Je reviendrai quand je saurai apprivoiser les sris.

Forteri marqua une hésitation, puis se laissa aller à un petit rire entendu et rectifia.

- Quand les sris t'auront compris, c'est que tu y seras parvenu, toi, au préalable. Quelques fois des semaines. Quelques fois des mois. Quelques fois jamais !

- Tes visiteurs sont-ils si rares ?

- Peu de gens comprennent ces bêtes-là. Certains ne les comprendront jamais, d'autres les comprennent depuis très longtemps. Ne soit pas pressé, ça viendra en son temps si tu l'espères vraiment.

- Quelles personnes se sont le mieux adaptées à ce lieu ?

- Ah ça, mon Gars, il te faudra les découvrir ! (Un bruit léger, dehors, le fit se détourner une fraction de seconde. Il tendit l'oreille, puis reporta son attention sur Bapt et poursuivit.). Elles ne se laissent pas aborder facilement. Quand tu seras en mesure, tu les reconnaîtras.

- Elles ? Des Gardiennes, comme toi ?

- Tu ne croirais pas si bien dire. Mais ne m'en demande pas plus !

Fudius, réveillé par la conversation, repoussa l'étoffe qui avait fait office de couverture et se redressa sur un coude.

- C'est fou ce que je peux avoir faim ! Et il va nous falloir redescendre tous ces escaliers ! (Mais l'air buté et fermé de Forteri le prévint qu'il ne restait que Bapt pour l'écouter. Il reprit en baissant de ton, vaguement ironique). Et puis, trouver un abri...

- Viens, lève-toi, Forteri assure que nous pourrons en trouver un.

- ... Jamais été aussi crasseux...

- En y allant plus tôt, nous trouverons quelques aliments plus appétissants qu'hier, je suppose.

La coquille, sur la table, était à demi vide : Forteri avait-il mangée, cette nuit ?

Forteri, encore appuyé contre une cloison, ramena sa jambe valide sous lui, et, par bonds successifs, sa main escaladant un coffret posé à terre, puis bondissant sur une malle, s'empara du rebord du puits et s'y cramponna solidement. Le poing attrapa la canne, et, en quatre contorsions, le corps traversa la pièce pour atteindre la véranda. Où il disparut.

Hors la vue, le gourdin se fit silencieux une minute. Puis reprit son cognement contre les planches, péremptoirement, comme pour faire taire les bruits des alentours. Quand il revint, l'homme, de sa main libre, tenait une coquille pleine. Il la posa prudemment en poussant la première sur le côté.

- Mangez ça ! C'est plus pimenté mais l'odeur est supportable.

« Plus pimenté » que... Forteri savait-il ce qu'ils avaient essayé d'avaler la veille avant d'obtenir le triste résultat de tout vomir ? Il y avait eu des témoins... Des dizaines... Les nouvelles se colportaient vite ! Alors, ce Forteri avait la réponse pour cette procession qui les avait suivis de la sorte, sur le mail.

- Tu sais beaucoup de choses, Forteri ; pas seulement à propos des Élytres, hein ?

- En quarante-deux années...

- Tu m'as très bien compris. Elle t'apporte à manger. C'est cette gamine, n'est-ce pas, qui te renseigne ?

Mais Forteri était devenu sourd. Assis, ayant repris la coquille qui avait traîné sur la table toute la nuit, un éclat de coquillage dans l'autre main, l'homme poussait déjà le reste de pâte vers sa bouche. Il mangeait. Concentré sur ce travail, il n'avait, visiblement, aucune intention de répondre à qui que ce soit. En silence, la seconde bouchée suivit le même chemin. Encore une troisième et une

quatrième : cela ne concernait que lui, si une gamine parcourait, uniquement pour lui, cette infinité de marches. Lui, après leur avoir poussé l'autre curieuse écuelle, n'avait dit que : « Mangez ça. C'est plus pimenté, mais l'odeur est supportable... »

Alors, confus, Bapt, bientôt rejoint par Fudius, prirent place à la table. Ils se débrouilleraient avec leurs doigts, chacun leur tour...

L'odeur était plus supportable, en effet. Peut-être n'avait-elle qu'épaissi un peu plus la brise qui, maintenant, venait par la porte grande ouverte. Des odeurs aussi lourdes que la vie elle-même, la sueur, les parfums s'échappant des écorces meurtries, et cette pesante présence des vases qui montait du Delta. Les remugles des matins de Jakun...

Ils vidèrent la coquille que Forteri leurs avait abandonné et prirent congé : une deuxième journée sur Vièlès

Une fois de plus, ils affrontèrent ces interminables escaliers qui avaient dû être la hantise de générations d'hommes et de femmes épuisés. Puisqu'il fallait porter le deuil du chemin de l'astroport, se loger dans la partie basse de la ville suffirait à leur calvaire pour ces hypothétiques mois et années à venir. Les visites à Forteri se feraient rares. Forteri héritant de clichés vieux d'un siècle, Forteri et ses Élytres, Forteri et ses rêves, Forteri et cette gamine lui apportant son souper... Tout de même, il y avait un mystère Forteri. Dans ce coin reculé de Jakun, environné de ses sris, le bonhomme n'était pas si isolé qu'il leurs avait semblé ! Pour ses repas, un lien existait avec les distributeurs, en bas, chez les pêcheurs. Lequel ? Tous les estropiés de la ville avaient-ils droit à ces prévenances ? Des livraisons à domicile ? Ce rapport intriguait.

Bapt refoula ces interrogations, dont les réponses n'auraient été que pour satisfaire sa curiosité, il y avait plus urgent. Forteri était là depuis quarante-deux ans, il avait eu le temps de nouer des liens. Son esprit incisif, ses motivations, ses relations, et puis sa folie-même lui appartenaient. Quant à eux, remonter sans cesse, tous les jours, vers cette partie haute de la ville, pour ne lui tirer que les vers du nez, ressemblait fort à une corvée rebutante.

Un peu comme ce Fudius Movar et comme lui-même, pourquoi ne pas se l'avouer, chacun avait eu son faux pas pour échouer sur ce monde. Quelque secret, particulièrement pesant, hormis les descendants des différentes vagues de colons qui étaient nées à demeure, et qui, elles, n'avaient fait qu'hériter de la malédiction de ne pas avoir les moyens de payer un passage pour un retour vers les mondes civilisés. Par ailleurs, curieuse organisation que celle de ces pêcheurs ! Construite pour se prémunir des entreprises des arrivants, pour certain peu recommandables ? C'était pertinent. Ainsi ils tenaient tout leur monde. À charge pour les récalcitrants et les matamores d'aller, eux-mêmes, quérir leur pitance sur le cours du fleuve, une perspective qui avait dû en faire hésiter plus d'un. Curieuses pratiques, tout de même... Fudius et lui n'étaient certainement pas au bout des surprises en tous genres.

Mais Fudius, perdu dans ses pensées tout comme lui, devait réfléchir à ce qui lui était tombé sur la tête. C'était seulement maintenant, avec des pincements au cœur, qu'ils réalisaient que, comme par inadvertance, leur vie avaient vraiment dérapé sous eux. On leur avait subtilisé un décor pour placer celui-ci : des marches et encore des marches, des arbres et encore des arbres, et, en face, cette étendue d'eau sombre. Une eau qui aurait pu, tout aussi bien, couler dans l'autre sens !

Des tours joués à l'esprit... Une mauvaise plaisanterie. Encore que, lui, avait choisi, il s'était sauvé avant la sanction. Choisi ? Oui. Enfin, il l'avait cru. Mais

qui pouvait se targuer d'avoir choisi, un jour, quoi que ce soit ? Même cette gosse...

C'était bizarre, il avait déjà oublié le visage de Forteri mais celui de cette gamine était présent, comme à cet instant précis, lorsqu'elle avait pris son élan, là-bas, sur sa marche. Un instantané, saisi au vol, ineffaçable, une image conservée par son cerveau avec minutie. Cette gosse avait jugé de sa direction, avec la certitude que Fudius et lui ne feraient pas obstacle. Un seul regard, avant de bondir. Un regard que lui, Bapt, avait saisi. Éviter l'entrepreneuse troupe et dévaler en l'espace d'une fraction de seconde. De la sorcellerie, ou un exceptionnel sang-froid ? Et puis, il y avait eu ce visage hâlé, cette peau chaude et sombre, qui s'était penché sur lui... Pourquoi se le dissimuler, c'était pour ces cheveux noirs retenus par ce foulard, qu'il retournait vers le mail. Même si Fudius Movar avait protesté ! Pour cette voix sensuelle, pour ces mots qui, comme autant de caresses, l'avaient fait chavirer.

Fudius Movar... Là encore : hasard. Movar, bien plus terrorisé que lui par ces bruits dans l'obscurité, là-haut sur le plateau. L'avait-il suivi depuis le hall de l'astroport jusqu'au bord de la falaise ? Non. Alors toujours le hasard. On s'accroche au hasard comme s'il n'existait qu'une seule bouée, qu'un seul salut. Le scientifique était là, derrière lui, respirant bruyamment, comme si Bapt avait été son sauveur. Une marche, l'une après l'autre : des chutes, l'une après l'autre, les unes après les autres. Une chute vers le port, vers le bas. Le spécialiste -de haut niveau- Fudius Movar progressant vers le fond de Jakun, comme si une force de gravité de la disgrâce était à l'œuvre. Peut-être : ressassant les séquences de l'ADN de l'anodonte ?! « *Mirabile* »... Forteri s'était étonné : « *Tiens, ils envoient des scientifiques sur Vièlès, à présent ?! Ça doit aller mal sur Celcius* ».

Et pourquoi Celcius aurait-il été la proie d'une crise ?! Qu'est-ce qui allait mal ? Bien sûr, toutes ces dernières années, la masse de monnaie pour les échanges quotidiens avait atteint un seuil minimum critique. Cette « contribution » à l'effort d'investissement qui avait été prélevée d'office sur chaque carte de crédit en était la cause, évidemment. Rude coup pour toutes les activités de services. Les multiples faillites, l'escroquerie se répandant comme une marée, l'arnaque, le vol, la violence. Mais on avait paré avant le désastre, avant la crise... Forteri jouait-il au prédicateur de malheur pour se donner de l'importance, pour donner le change à sa propre insignifiance de relégué ?

Bapt profita de la balustrade d'un coude de l'escalier et vint s'y appuyer. Fudius, à grands renforts de soupirs, apprécia cet arrêt. L'emplacement, le dernier avant la descente entre les maisons, offrait une large vue sur le Delta. Ensuite, tout serait caché. Une question revenait dans la tête à Bapt, et, dès que Fudius eut repris son souffle...

- La première colonisation de Vièlès date de cinq siècles, as-tu dit ?
- Oui... À peu près. Cinq cent douze ans, si ma mémoire est bonne.
- Penses-tu qu'il puisse y avoir des descendants des premiers colons ?
- Obligatoirement, il y en a eu. Ne serait-ce qu'un. Il y en a toujours un. Ou une...
- Et maintenant ?
- Je l'ignore, c'est un simple raisonnement. Mais ils se sont maintenus longtemps, je le pense. Tout au début, du temps de la Grande Expansion, une vague d'émigrants poussait l'autre. Et puis, on favorisait...
- Que favorisait-on ?

- Le métissage. Certains types humains, localement, s'étaient perpétués sur Vieille Terre, alors, favoriser certaines demandes d'émigrations forçait au métissage, on n'aimait pas les particularismes à l'époque. Et puis, c'était le moyen d'observer quelles étaient les souches humaines les plus durables, celles qui se perpétuaient le mieux au travers de ces croisements. Il ne faut pas perdre de vue que la politique d'Expansion n'était pas une partie de plaisir, il fallait de bonnes souches. À condition de tenir ses fiches d'observation avec soin, bien sûr. La science ne s'embarrasse pas toujours de morale. Après, quand sont venus ces clones améliorés, on était moins dépendant des calculs et du hasard. Ce qui n'empêchait pas de prolonger les sélections car ça revenait bien moins cher, soit dit en passant, on jouait sur les deux tableaux. Certaines familles se sont vues délivrer des autorisations de départ munies d'appréciations parfaitement extravagantes pour le profane. Mais, secrètement, elles étaient très sérieuses : on observait les mutations et leurs pérennisations, c'était très contrôlé. S'en remettre au seul hasard aurait fait perdre des centaines de générations, alors on introduisait les souches humaines pures et des modifiées en suivant des schémas précis les plus exacts possibles.

- As-tu remarqué que toutes ces gosses, aux étals, ont une peau plus sombre ?
- Oui. Très curieux. La femme aussi, celle qui t'a parlé. La même origine.
- Mais toutes les autres personnes, pour ce que j'ai pu remarquer, étaient de race blanche non métissée. Évidemment, pour ces religieux masqués, la question reste posée.
- Exact.
- Aurais-tu une explication à cette singularité ?
- Eh bien... Peut-être, une ancienne famille de colons qui aurait bien résisté et se serait perpétuée.
- C'est toi, le scientifique, alors explique !
- Oui : une souche de colons. C'est plausible.
- Toutes, autour des étals...
- On peut trouver des explications, telle celle d'une famille qui aurait tiré sa nourriture par le moyen de la pêche, dès l'origine, sur Vieille Terre, et ce, depuis des millénaires ; on l'aurait sélectionnée, expédiée ici, et elle s'y serait maintenue. Ou qui en serait venue à cette solution très rapidement, parce que possédant un fort potentiel d'aptitudes physiques et de dispositions mentales et culturelles. Il y a eu d'énormes disettes sur ce monde, beaucoup de souches ont dû être évincées. Des dizaines de milliers de gens...
- Morts ?
- Morts. Des famines à répétition. Il est possible que certaines personnes, qui avaient des aptitudes à la pêche tout à leur origine, en soient revenues rapidement à ce moyen de survie. Rien d'impossible. Mais il peut y avoir d'autres raisons, il faudrait posséder les statistiques. Désolé, je ne peux prévoir un jour pour les consulter et compléter mes hypothèses ! Si il y des archives, vu qu'elles doivent être stockées, là-haut, dans l'immeuble, ne compte pas sur moi pour y retourner avant longtemps ! À quoi penses-tu ? Encore à cette femme ? Tu auras tout le temps de réfléchir et de lui poser des questions ! Mais je doute qu'elle se souvienne de cette époque de la première colonisation. Ses gènes, peut-être !
- Forteri s'est nettement arrêté à ta spécialité...
- Spécialité est un bien grand mot. Et puis, on ne possède jamais l'ensemble des données d'une étude, c'est un travail d'équipe.
- Les gènes...

- Qu'est-ce qui te tracasse ? Tous les journalistes sont-ils comme toi ?!
- Un défaut personnel, je suis incapable d'admettre une question qui n'ait pas sa réponse.
- Dans le principe, rien à redire : postulat satisfaisant pour l'esprit. Mais, ici, nous devons nous contenter de peu. Les réponses viendront en leur temps, si il doit y en avoir. C'est ce dont il faudra se convaincre rapidement, journaliste Bapt Olmet ! Forteri l'a dit. Mon avis est que nous ferions mieux de rechercher cet abri, as-tu vu le ciel ?

Fudius avait raison. De lourds et noirs nuages accouraient du large, s'amoncelaient au-dessus d'eux. Il était temps de dégringoler jusqu'aux baraques de pêcheurs s'ils voulaient espérer avoir quelques renseignements pour trouver un éventuel abri. Un orage, et ce serait la fuite généralisée, tous les abris occupés, sans doute pris d'assaut, et plus personne pour leur répondre !

Le soleil, déjà à demi caché, assombrissait un horizon indiscernable. Il était plus que temps... La fraîcheur qui gagnait et le déluge qui menaçait les aiguillonnèrent ; ils ne s'arrêtèrent plus jusqu'au mail. De brutales rafales de vent couraient sur les allées et contre-allées, trahissant l'imminence de la pluie. Personne ne flânait. Aux étals, on retenait les pans de sa tunique en avalant précipitamment les dernières bouchées, et les enfants, aux bures blanches décorées, aidés par des adultes, rangeaient les récipients après avoir vidé leur contenu dans des seaux en gestes rapides. Les morceaux de viandes, fermes ou flasques, disparaissaient dans des caisses en bois massives. On ne s'affolait pas pourtant des bourrasques qui menaçaient : les gestes étaient méthodiques, précis, efficaces, imperturbables. Les caisses, reprises par d'autres poignes, disparaissaient dans les entrées obscures des portes laissées béantes...

Des remises. On mettait tout à l'abri. Tranquillement, on s'affairait, avec une efficacité troublante, en s'échangeant quelques rapides et discrets propos. Aucune précipitation. Tout à l'inverse du reste de la foule, comme apeurée, qui désertait le mail.

Difficile d'aborder une personne dans ces instants qui précédaient, ce qui, semblait-il, avait tous les symptômes d'un cataclysme imminent.

Bapt marcha droit sur un porche ouvert, ce même porche qui avait vu leur triste ingestion de la veille. Il interpella le premier homme qui se présenta :

- Désolé de vous déranger... Puis-je avoir un renseignement ?

L'homme, absorbé pourtant par son travail, lui avait aussitôt fait face. On aurait dit, par sa pose, qu'il se préparait à un affrontement ! De l'étal voisin, déjà, plusieurs paires d'yeux observaient la scène. On était méfiants ! Bapt désamorça la situation en répétant sa demande d'une voix plus forte.

- ... Désolé de vous interrompre dans votre travail ! Je suis nouvellement arrivé. Comment faire pour obtenir un logis, quelque part ? Avec ce temps qui menace...

L'homme ne rompit pas sa garde pour autant. Bapt crut, même, qu'il s'était légèrement baissé et que ses pieds s'étaient assurés d'améliorer leur assise pour résister à un assaut. Bapt recula d'un pas et réitéra sa demande..

- Désolé... Peut-être sauriez-vous me renseigner ? Nous sommes deux et nous sommes en quête d'un abri. Pour la nuit... Il va pleuvoir...

L'homme relâcha progressivement sa position de défense. Mais son mutisme était tenace. Aussi Bapt fut déconcerté lorsqu'il perçut la seule et unique syllabe.

- Où ?

- N'importe où ! S'abriter ! Au moins pour cette nuit. Ou pour plus longtemps, si c'est possible.

Mais la contrariété avait remplacé la méfiance sur le visage brûlé par des années passées aux vents. Les yeux clairs, au point d'être transparents, semblèrent se durcir encore.

- Où ?

- N'importe où ! Nous ne sommes pas exigeants. Se préserver de cet orage, dans l'immédiat... Mais nous ignorons où nous devons nous adresser pour nous loger.

- Où est l'autre ?

- L'autre... ? Ah ! Mon copain ? Là-bas, celui avec cet habit ajusté gris. (Bapt désigna Fudius, coincé à une vingtaine de mètres, bousculé, arrêté par les passants bien plus affairés et pressés que lui.)

L'étrange regard revint se poser sur Bapt. Il parut s'être adouci. L'allure de Fudius n'était pas de celles qui puissent faire penser à une association de voyous !

- Dis-lui d'approcher !

Bapt héla Fudius et s'appliqua à se faire comprendre de ce type à l'abord plutôt soupçonneux.

- Seulement un abri, les premières gouttes commencent...

- Je le vois bien ! Un abri ?

- Oui. Pour parer au plus pressé.

- Tu n'es pas très débrouillard ! (Il scruta Fudius qui arrivait. Confirma...). Pas très dégourdis... Vous n'êtes pas habitués à prendre ?

- À prendre... ?

- Ce qui est aux autres.

- À voler ? Non ! Lui c'est un scientifique.

- Et toi ?

- Journaliste.

- Qu'avez-vous volé, là-bas ?

- Rien !

- Alors... Pourquoi ?

Bapt, sous le regard à la fois aigu et insaisissable, haussa les épaules en signe d'ignorance.

- Nous n'avons rien volé. Nous sommes arrivés...

- Avant hier, je sais. Et où, la première nuit ?

- D'abord sur la falaise. Et puis, la nuit dernière, chez quelqu'un, dans la ville haute.

- Dans l'immeuble ?

- Non. Chez quelqu'un. Forteri... Uram Forteri, c'est ainsi qu'il s'est présenté

- Forteri ! Vous voulez me faire croire que Forteri vous a laissés entrer chez lui ?

- Oui, nous en venons.

- Vous ne volez pas mais vous mentez !

- Je ne mens pas ! Les sris nous menaçaient et il est intervenu. Il nous a invités. Nous avons mangé et dormi chez lui.

L'homme n'était pas pressé de s'abriter des premières rafales de pluie et faisait toujours obstruction. Bapt et Fudius, sentant l'eau s'infiltrer en dégoulinades dans leur dos, attendaient de lui une décision les autorisant à se mettre au sec, sous le porche. Mais il les scrutait, essayant de débusquer un détail, ou un tic qui les aurait trahis. Son habit, d'un blanc sali par le contact des viandes, refusait l'eau.

Bapt était hypnotisé par les dessins en forme d'ovales qui parsemaient les épaules et la poitrine : apparemment, des yeux stylisés grands comme la main, colorés d'une poussière de peinture irisée... Bapt se souvint : comme les tuniques de ces gosses qui avaient interrompu leur distribution... Et comme celles... Oui, les défroques des voisins.

Des voisins qui observaient la scène, à quelques mètres. Ils étaient quatre, tentant de dissimuler leur curiosité. Quatre... Écoutant et se méfiant, prêts à intervenir. Prêts à rejoindre leur voisin dans une rixe qui tardait à se déclencher. L'homme, apaisant, se retourna et les rassura d'un geste. Puis il sembla à Bapt qu'ils les invitait tous les deux à le suivre.

Et comme il entra sous le porche, hésitants, lui et Fudius se hasardèrent à sa suite.

Le deuxième battant, lourd et massif assemblage de planches, vint buter contre l'autre dans un bruit profond. La luminosité trouble et mouillée du mail, secouée des brillances des premiers éclairs, les avait suivis, jusqu'à ce bruit de serrure que l'on avait, dans leur dos, tournée. Le porche, obturé, ne laissa plus passer qu'un mince rai incapable de dissiper l'obscurité épaisse du local.

Ils étaient dans le noir. Il vint aussitôt à l'esprit de Bapt qu'ils étaient tombés dans un piège. En entrant, il avait repéré les piles de caisses, les amas de ballots et n'osait plus bouger de peur d'en heurter un, avec l'aveu qu'ils auraient ainsi fait de s'être déplacé avant d'y avoir été invité.

Cependant : aucun choc sur leur crâne... Et les secondes filaient. Écarquillant les yeux, fouillant la nuit du hangar, Bapt cru avoir deviné la présence d'un regard phosphorescent. Puis d'un second...

Enfin, il y eut le bruit étouffé d'une autre porte qui se ferme. Puis la clarté, de nouveau, envahit l'espace. Une forme s'était défilée prestement, blanchâtre elle aussi, prompte, si furtive que l'on aurait pu douter de sa réalité.

Deux hommes étaient là, emportant des sacs, empruntant le même passage.

Dans ces empilements de caisses, il y aurait eu -inévitavelmente- un choc avec ce passage furtif, donc : il avait rêvé ce spectre en fuite. Le deuxième homme, marquant une pose, sembla les découvrir. Mais Bapt avait repéré que sa halte lui avait permis de les épier. L'homme fit mine de découvrir leur existence et les invita d'un petit geste démonstratif.

Une invitation à s'engager plus avant... Encore ébloui par la lumière, pourtant faible, qui les ramenait à la vie, Bapt le suivit, persuadé que l'on n'avait pas perdu, malgré l'obscurité, le moindre de leurs gestes. Des nyctalopes, il en aurait mis sa main au feu !

On avait oublié leur handicap, mais, maintenant, on se souciait d'eux en les invitant, voilà. On s'assura qu'ils suivaient, puis l'homme s'enfonça dans un couloir...

*

En fait, on ne les avait pas introduits dans les privés mais simplement fait traverser la maison pour les ramener à la porte donnant sur le mail : leur avait-on consenti un abri seulement pour quelques instants ?! Dehors, maintenant, la pluie s'abattait en nappes violentes. Trois autres personnes, une écaille vide à la main, les plis de leurs habits ruisselants sur le sol de terre battue, étaient dans la même situation. Ces mêmes capes, grossièrement teintées, d'un vert irrégulier, mais tressées serrées, simples, solides : ces mêmes habits qu'ils avaient déjà vus, le

long du mail, sur le dos de presque tout le monde. Indiscutablement, une fabrication artisanale locale... Celcius n'approvisionnait vraiment pas les relégués, ils avaient paré à la pénurie avec d'antiques façons et procédés. Par ailleurs, aucun luxe, les hommes étaient pieds nus et sentaient la sueur à plus d'un mètre. Mais il aurait été difficile de faire la part des odeurs de viandes, de poisson, et des autres : boue coulant dans le caniveau central, vase séchée dans les rigoles et ramollie par la pluie, emportée, se frayant des passages entre les maisons, ruisselant jusqu'au quai, et puis ces fumées propageant leurs relents indéfinissables, odeur du musc émanent des maisons, odeur d'iode accourue du large, odeur de fumée.

L'esprit humain, affolé par la perte du sage, maintenant effaré par les assauts du trop, chavirait à vouloir se reconnaître. Une frénésie de senteurs trop puissantes qui avaient été bannies de la Civilisation. Et puis... La vie, présente, comme un halo presque palpable... L'eau des cheveux s'évaporant en buée... Cet orage et ces pupilles moirées... La confiance et la méfiance... Les mystères. Ces caisses pleines à ras bord de chairs inconnues. Toutes les imprécations de la vie hurlées à vos sens ! Un monde. Et, là, tout contre, cette présence de l'Autre. On le frôlait. Il vous bousculait, refusant de s'effacer, laissant s'appesantir son regard sur vous, pour vous jauger, circonscrire votre espace, en fixer d'un battement de paupières les limites : se mesurer au voisin pour un équilibre défini en un rapide et unique coup d'œil. Au terme d'une longue expérience : une confrontation instantanée. Oser. Un problématique apprentissage. Oser, sous peine de devoir toujours céder, s'écarter, fuir. Oui, il fallait oser. Puisque les pêcheurs n'avaient pas jugé utile de le renseigner, ces gens répondraient peut-être ! Bapt s'approcha de l'homme le plus proche. Celui-ci le détecta immédiatement. Mais il lui était impossible de reculer sans sortir, et la pluie, dès la porte, dehors, redoublait. Intrigué mais méfiant, refusant de déplacer un pied, piétinant pour signifier que tout effort supplémentaire serait refusé, il fit face à Bapt, guettant les mots...

- Nous sommes des nouveaux et vous êtes un habitant. Nous cherchons à nous loger.

- Il y a des maisons vides. Partout.

- Lesquelles, par exemple ? (En face, plusieurs maisons paraissaient abandonnées...). Ces maisons, de l'autre côté du mail ?

- Pourquoi pas !

L'ironie perçait. Un semblant de sourire... Bapt se cabra :

- Elles sont vétustes, est-ce la raison de votre amusement ?

- Ce sont des fabriques. Mais, c'est vrai, certains y dorment en permanence.

Alors je dis : « pourquoi pas »

- Et des maisons, qui ne seraient pas des fabriques ?

- Il faut demander. Voyez-vous celle avec des volets bleu ? Eh bien, comptez la sixième à sa gauche... Ils vous prendront.

- Nous sommes deux.

- Tous les deux.

Bapt flairait le piège. Mais il n'avait pas les éléments pour le cerner exactement. Il situait approximativement la maison, derrière l'écran de la pluie, à une centaine de mètres... Mais l'orage devrait bien marquer une pose, à un moment ou à un autre... Est-ce cela que voulait ce type, les faire traverser sous la pluie battante ? En ce cas, sa plaisanterie faisait long feu, rien ne les empêcherait de s'y rendre s'il y avait un espoir.

D'autres directions faisaient défaut, même si les abords de cette bâtisse rendaient méfiant. Cependant, force était de remercier l'inconnu :

- Nous irons ! Je vous remercie.

Il avait cru surprendre, très bref, un regard entendu avec un des deux autres. Bapt fit mine de ne pas s'en être aperçu ; une visite sur place et ils seraient édifiés si il y avait traquenard. Et tant pis si le jour était fini à ce moment, si il le fallait, ils dormiraient sur les marches, dans un escalier, n'importe où.

Mais, présentement, ils n'étaient pas plus avancés. Et l'homme n'avait rien proposé d'autre.

Ce contact avec l'Habitant de Jakun était décevant. Pas très coopératif ! Fudius acquiesça d'un hochement de tête. La pluie battante faisait comme une excuse à leur désappointement, à leur immobilité. C'était agaçant. Les trois hommes étaient là, enveloppés dans ces étoffes trempées, comme résolus à attendre des siècles s'il le fallait, imperturbables...

Bapt s'énerva :

- Bien sûr, nous pourrions dormir dehors s'il n'y a pas d'autres solutions ! Mais attendre la fin de cette pluie interminable ne nous donne pas de solution. Te sens-tu de taille à courir jusqu'à cette maison ?

- Tu reviendras me prévenir si c'est intéressant.

- Bien... J'ai compris. Mais autant en avoir le cœur net...

S'immisçant parmi les hommes, Bapt se posta au ras de la porte et prit sa respiration... Inutile de patienter plus longtemps, les nuages noirs s'étaient encore amoncelés sur la pente de la ville et l'orage menaçait de se muer en déluge.

Il prit son élan, prêt à s'élancer en direction de la maison désignée...

Mais il fut arrêté net !

Chapitre 10

Une ombre blanche, sortie d'une porte, deux maisons plus loin, s'était placée en travers de sa trajectoire...

Comment avait-elle pu surgir si rapidement et s'opposer si exactement à sa course ?! Une apparition bien trop rapide pour ne pas en déduire qu'on avait guetté son départ. Mais, maintenant, on faisait obstruction. Emplacement judicieux si l'on avait décidé de stopper sa course, mais surprenant sous une pluie battante digne d'un déluge.

Le but d'une telle conduite ? La petite silhouette s'était plantée là, devant lui, en pleine course, tel le fruit d'un hasard tout à la fois rare et particulièrement malencontreux. Stoppant net, surpris un court instant, Bapt, par un crochet, amorça son contournement. Ceci fait, il n'eut pas le temps de reprendre son élan que la petite personne s'était, déjà, replacée devant lui !

Une suite de mouvements qu'il aurait eu grand peine à détailler, mais le fait était patent : elle était encore face à lui ! Il s'en fit la remarque. Et, encore plus de peine à se souvenir du mouvement des corps. Cela le décontenança...

Des mouvements furtifs, à peine esquissés, tout juste devinés ! Il ne les avait qu'entraperçus et doutait de leur réalité. Mais la silhouette encapuchonnée, dégoulinante de pluie, était de nouveau là, réellement là. Et, lui barrant son chemin, indiquant par un geste péremptoire, lui intimait la direction des dernières maisons de pêcheurs : « là-bas »...

Sous les rafales, Bapt distinguait à peine les traits de la gamine et hésitait à renouveler sa tentative. Il n'y avait que ce bras nu, indiquant cette autre direction. Il hésita sur la signification à accorder à ce geste, alors que toute la pluie qui chutait sur la ville semblait avoir choisi leurs trois mètres carrés pour s'affaler. Il scruta l'ombre de la capuche pour tenter de découvrir sur le visage juvénile une expression quelconque...

Seulement le visage fermé d'une gamine d'une dizaine d'années...

Aucun sourire pour une quelconque invite. Cependant, aucune expression méchante, ni même de contrariété. Les traits ne traduisaient aucun sentiment, aucun vouloir, n'aurait été que de trahir un désir de mauvaise plaisanterie. Les yeux seulement étaient vivants. Malgré une capuche détrempée, maintenant à demi défaite, le regard perçait.

L'incompréhensible... La gamine n'escomptait pas se faire comprendre ainsi ! Négligeant les trombes d'eau, seul un bras menu restait tendu vers un point situé à quelques centaines de mètres de là...

Encore cette peau sombre... Et ces iris pailletées qui palpitaient d'une vie étrangère, deux puits d'argent aux reflets moirés, insondables, appelant vers un au-delà inconnu. Bapt, ahuri, comprit qu'il devait s'exécuter. Le geste s'était fait intelligible, il devait se diriger « par là », vers la fin du mail. Un kilomètre, peut-être...

Mais ce farfadet ne faisait pas mine de se déplacer et, encore moins, de lui ouvrir la route. Devait-il s'y rendre seul, en courant ? Non. La gosse ne bougeait pas. Elle ne semblait pas pressée, malgré les cataractes tombant des nuages bas, elle se tenait sur le passage, comme si elle en avait voulu couper le chemin, lui interdire la direction qu'elle avait elle-même désignée.

Tandis que la pluie dégringolait, Bapt se surprit à attendre calmement. Pourquoi avait-il immédiatement accepté une telle conduite ? Cette péremptoire obstruction... Délibérée ? Il aurait été bien en peine d'avancer une quelconque réponse. Tout simplement, ça ne le choquait pas d'être implicitement retenu, de devoir attendre, face à ce visage juvénile mais intelligent et grave... Réfléchissait-elle, maintenant, à quelques ultimes soucis ? Ou bien était-elle en quête d'une nouvelle contrariété à lui imposer ? Avait-elle perçu l'erreur de devoir le faire courir si loin ?

Une plaisanterie de mauvais goût qu'elle hésitait à avouer, alors ?

Non : elle était là, immobile, comme dénuée de tout projet. Aussi étrangement légère, aussi vivante, et pourtant immobile, comme immatérielle... Mais toujours bien en place ! Qu'attendait-elle donc ? L'instant de se sauver, pour le planter au beau milieu du mail, après lui avoir signifié là où il devait se rendre ?

Bapt ne lui en aurait pas voulu. Elle aurait pu édicter à voix haute. Exiger. Il prit sur lui et patienta. Qu'importait la pluie si cet étrange et charmant démon avait jugé utile de le dérouter sans raison, y compris uniquement pour s'amuser ! Son visage, son regard, disaient qu'elle avait tous les droits, alors, lui, il obéissait.

Son flegme paya enfin. Son immobilité parut satisfaire la gamine, il le comprit : une lueur d'amusement, dans ce regard étrange, avait dansé. Un mystérieux sourire en réponse à un souhait exaucé, tout aussi secret, la fit revenir à la vie, reprendre l'initiative. Son immobilité perdue, enfin rassurée par quelque réponse satisfaisante, rendue à l'on ne savait quel silencieux défi, elle prit les devants et partit tranquillement. Une allure soutenue, mais non précipitée.

Cette gosse était dans son élément et savourait cette marche, c'était évident. Les pieds nus, sensuels, se déroulaient dans les flaques avec un plaisir certain. La capuche avait glissé, elle ne l'avait pas remise en place, laissant toute liberté à l'eau pour pénétrer sous son habit, envahir son corps. Une démarche, non pas étonnante, mais indicible. Non humaine. C'était ça : non-humaine. On n'allait pas ainsi, tranquillement, sous un tel déferlement, sans augmenter instinctivement son allure ! C'était anormal. Comme si elle avait recherché cette eau qui la fouettait violemment. Oui : la sérénité de l'être dans son élément...

C'était d'autant plus anormal qu'elle ne remarquait même pas que, lui, devait chasser de sa face les ruisseaux qui pissaient sur son front et lui voilaient la vue, rendaient la juvénile silhouette dansante. Sous ce déluge, il se serait égaré pour l'avoir perdue de vue, ne devant qu'à sa soif de comprendre ce qui lui arrivait de ne pas perdre ce guide de plus d'un pas.

Que lui voulait-on ? On l'emmenait dans une direction, soit... Mais différente de celle conseillée et indiquée par l'homme du couloir ! Pourquoi ? Pourquoi ne l'avait-on pas renseigné dès sa première demande ? Pourquoi avait-on attendu... Pour pouvoir l'intercepter, là, dehors, en pleine bourrasque, pour l'emmener

ailleurs ? Il aurait été si simple... Pourquoi créer cette rencontre surprenante ? Pour le contrarier ? Et pourquoi prolongeait-on cette promenade en n'accélérait pas le pas ?

Il en oublia les filets d'eau qui avaient trouvé le chemin de son col et s'infiltraient, toujours plus nombreux, en prenaient à leur aise, trempaient ses omoplates, ses reins...

Ce n'était pas le même visage que lors de cette bondissante et fulgurante cavalcade sur les marches. Celle-ci était plus âgée. Une sœur aînée, alors ? Ce visage tout aussi sombre, ces yeux de métal...

Il était trempé de la tête aux pieds, pataugeant dans des flaques, dont on les avait, pourtant, prévenus du danger. Une épreuve, alors ? Mais on ne posait pas de questions en de semblables circonstances : on suivait. On renonçait, on s'abandonnait. Au fil de ces minutes, on s'en remettait à cette gosse échappées d'une boucle du temps. Ou, plutôt, elle était la boucle du temps elle-même, un avatar magique. L'avait-on choisi, lui, pour un voyage initiatique ? Un visage si serein... Alors ? Pour un recommencement ?

L'irréductible certitude qu'un ange s'était emparé de lui...

Bapt se remémora toutes ces prévenances, le premier jour, le temps d'aller à la fontaine, et fit le rapprochement. Ces marques d'humilité, cette déférence injustifiée, tous ces signes les invitant. Qu'avait-il, lui, de si particulier ?!

Ils avaient dépassé depuis longtemps la maison aux volets bleus. Maintenant, la gosse obliquait vers un bâtiment coincé dans l'alignement. Plus loin, le mail se continuait sur une centaine de mètres, jusqu'à un cul-de-sac rocheux où dévalait une cascade boueuse.

On surveillait l'extérieur sûrement, on guettait leur venue ; leur marche les avait amenés vers un porche, il s'ouvrit miraculeusement dès leur arrivée. Bapt, encore sous le charme, entra.

Une tenture repoussée, il fit encore un pas et pénétra dans une pièce qui avait tout d'un atelier. D'archaïques machines de métal sombre, alignées, et quantité d'étoffes colorées pendaient aux murs ou posées un peu partout... Visiblement, on assemblait des vêtements en ce lieu. Mais on ne l'avait pas amené ici pour une visite, on était réuni et on les attendait, lui et son feu follet de guide. Dès leur arrivée, les gens s'assemblèrent autour d'eux. Bapt, sortant de son rêve, nota que les attitudes étaient d'une grande réserve à leur égard. On s'effaçait aussi devant l'adolescente. On faisait cercle. On était tendu, buvant déjà ses paroles.

Ce ne fut qu'à cet instant que Bapt remarqua qu'il revenait à la réalité. Extraordinairement prenante, une voix aiguë et flûtée se faisait entendre :

- ... Ainsi parle Lætia ! Trente nuits passeront avant la Nuit ; ainsi parle Lætia. Il apprendra le Fleuve, saura assembler les planches, barrer contre la grande vague ; ainsi parle Lætia. Son oncle ignorera jusqu'à ce jour ; ainsi parle Lætia. Lui seul, enfin, décidera ; ainsi parlera-t-Il au Fleuve quand l'heure sera venue. Ils sont deux ; filets et étoffes pour l'Autre. Ainsi parleront les marées à venir, dès la fin de cette pluie. Pour les anges. Ainsi cela sera. »

« Pour les anges »...

Que faisait-il là ? Il n'avait même pas remarqué la disparition de son feu follet, tant la gosse avait été vive à repartir. L'annonce dite, l'adolescente s'était éclipsée. Un bref tourbillon la remplaça. Sortant d'un rêve dont il peinait à s'extirper, il se vit, seul, l'objet des regards curieux de l'assistance.

Son ange n'était plus là... Après avoir laissé des consignes ? Vraisemblablement : oui. Ou celles d'une prénommée « Lætia ». Une femme, à n'en pas douter, dotée indubitablement d'un grand prestige. Et si son esprit avait bien interprété ce qu'il avait entendu : on avait décidé de son futur. Des occupations lui avaient été dévolues pour plusieurs semaines. Des occupations décidées par cette Lætia. Avait-il fidèlement traduit ces sons qui s'étaient insinués vers ses tympans, comme l'humidité rampe, insidieuse, profitant du désarroi de l'être ? Ils étaient tous là, à le regarder, comme s'il n'avait été qu'une bête curieuse...

Autant s'assurer, de suite, qu'il avait bien été question de « son » futur. Il s'adressa à celui qui était le plus près, un homme à la figure fatiguée...

- J'ai un ami avec moi, pourrions-nous dormir ici, ce soir, tous les deux ?
- Bien sûr. Jusqu'à ce que les pluies s'arrêtent.
- C'est-à-dire ?
- Deux jours... Peut-être demain. Ensuite, tu embarqueras et tu apprendras. Mais pas ton ami. S'il le veut, il pourra rester avec nous.
- Embarquer pour où ?
- Tu ne le souhaites pas ?
- Je ne sais pas si je dois le souhaiter. Pour aller où ? Pêcher ?
- Apprendre à ramener le bois, apprendre à construire un bateau, savoir le guider sur le fleuve, enfin, connaître toutes ces choses.
- Ah ? ... Et quelle est cette fameuse Nuit dont on parlait ? Que se passera-t-il, passé ce délai dont il était question ?
- La nuit ou l'Anstyx et le Styx se mêlent.
- Ce qui signifie ?
- La naissance du futur pour les années à venir, l'heur et le malheur, la force et la faiblesse, le bien et le mal. Le présent pour joindre passé et futur. Ne faire qu'un.
- Tout ça est bien ténébreux pour ma compréhension. Est-ce une cérémonie religieuse ?
- Si c'est une religion que de permettre aux humains de survivre sur ce monde...
- J'avais cru le comprendre. Un rituel ? Tout ça est tellement... Tellement symbolique ! Tellement kabbalistique. Cette façon de s'exprimer...
- Les pêcheurs sont arrivés sur ce monde il y a très longtemps, leurs coutumes sont curieuses. Mais toi, tu n'es ici que depuis peu. Ne serait-ce pas ton langage qui serait si mal adapté à notre vie, ici ?
- Vu ainsi. Et... Et cette fameuse nuit, en quoi consiste-t-elle ?
- Nous, nous saurons nous taire, mais Toi ? L'envie de parler pourrait te venir avant d'avoir su. Quand tu l'auras vécue, toi seul sauras en parler. Pour l'instant, moins tu en sais... Ne t'inquiète pas, tu pourras décider quand le moment sera...
- ... sera venu, ça j'ai compris aussi. Vous savez garder un secret, je remarque ! Et pour le copain qui m'accompagne ?
- Il saura venir ici.
- C'est un scientifique. Et s'il ne pouvait pas travailler... ?
- L'ennui fait les journées plus mortelles que la barre.
- La barre ?
- Les mascarets qui ravagent le delta quand les effets des lunes se conjuguent.
- Enfin, je n'insiste pas, je ne voudrais pas avoir parlé à sa place.

- C'est sage.
- Que fait-on dans cet atelier ?
- Il l'apprendra si il le souhaite. Pour toi, le bateau sera prêt dans le chenal. Nous attendrons pour partir. Nous l'avons réparé et équipé.
- Partir ? Déjà !
- Nous remonterons le fleuve pour aller chercher les arbres qui ont été abattus l'an passé et nous les accompagnerons sur le retour. Tu auras tout ton temps pour apprendre tout ce que tu dois savoir.
- Tout ce que je « dois » savoir ?
- Toi-même le souhaiteras.

Persévérer à poser des questions, c'était, invariablement, s'attirer les mêmes énigmatiques réponses. Tout au mieux, s'il remontait pour les confronter avec les réponses de Forteri, parviendrait-il à obtenir quelques éclaircissements sur ce qui lui arrivait. Mais les mystères suffisaient pour aujourd'hui et ils avaient de quoi se loger. Il pensa à son sac. Pleuvait-il toujours ? Fudius, tout comme lui, tomberait des nues. « Il saura venir ici »... Tout savoir sur l'ADN des êtres n'impliquait en rien d'être capable d'un travail manuel, pas plus que de savoir un « chemin » prévu par d'autres. Quant à lui, bof, il saurait bien assez tôt ce que cette mystérieuse Lætia lui avait réservé comme programme.

« Lætia » : curieux nom. Ou curieux prénom ? Espérer que ce fût le nom du visage qui s'était penché sur son malheur c'était beaucoup demander. Mais, pourquoi pas ? Ou bien, un moyen de « la » retrouver ? N'importe, ils avaient obtenu un sursis et ne coucheraient pas dehors, c'était toujours ça de gagné. Et, pour demain, ils seraient au plus près pour avaler ces mixtures qui étaient censées nourrir la population de Jakun.

Puisqu'il ne fallait pas mourir de faim !

**

Le message délivré à tous, Mœrtia s'était échappée. Dehors, elle hésita. Se dépêcherait-elle, ou ferait-elle attendre Lætia jusqu'à l'impatienter ? Oui, Lætia, là-haut, dans le grenier, à cette minute, ne contenait déjà plus les battements de son cœur. Mœrtia ne retint pas un sourire : « alors, Lætia attendrait ! ». Cette idée était délicieuse. Pendant que Lætia se morfondrait, s'énervait, elle ferait, elle, le grand tour par la cascade ! C'est qu'elle coulait rarement avec une pareille violence cette chute d'eau, un spectacle qu'elle n'aurait manqué pour rien au monde ! Et tous ces nuages qui ne se tarissaient pas, comment résister ! L'adolescente, d'une volte-face, était déjà partie dans cette direction. Il ne lui fallut pas cinq minutes pour atteindre la dernière maison et patauger dans l'eau boueuse en furie qui dégringolait. La pluie, l'éclaboussement brutal de la cascade, ce torrent qui dévalait, noyant jusqu'aux cuisses, elle s'y serait vautrée jusqu'à s'en saouler l'âme, ne plus faire qu'un avec lui, jusqu'à le reconnaître comme sien unique, lié à sa vie. Un intime rappel à l'ordre l'avertit qu'il y avait danger à se laisser prendre ainsi par l'eau, et qu'elle ne devait pas oublier la mission confiée par sa sœur. Ce ne fut pas facile. Lançant une dernière clameur à ces eaux déferlantes, elle s'en s'arracha.

Dans un état second, bouleversée, elle parvint à s'en écarter. Puis, d'un bond, elle contourna la dernière bâtisse et bondit sur le quai. Là, machinalement, à proximité du fleuve qui coulait, elle bloqua son corps et son regard fouilla le

courant qui, cinq mètres en contrebas, emmenait l'Anstyx à l'Océan. Mœrtia remarqua immédiatement que le fleuve était encore un peu plus sorti de son assoupissement. Se réveillait-il vraiment ? Se préparait-il pour une de ces colères dont les Anciens, quelques fois, parlaient ? D'ordinaire, en cette saison, l'eau était lente et transparente, on en voyait presque le fond. Aujourd'hui, de nouveaux remous étaient apparus et s'emparaient de sa torpeur. Toutes ces rigoles de boue que vomissait la colline, toute cette matrice qui salissait le courant de ses traînées jaunâtres, n'expliquait pas ce cheminement qui prenait vie. Son humeur se haussait-elle ? La puissance du fleuve revenait-elle donc ?

Elle eut un mouvement d'humeur pour cacher son désappointement. Ce ne serait pas par un tel temps, avec ce courant qui se réveillait, avec ces eaux sales, qu'elle en verrait un ! Inutile de s'attarder. Son regard n'avait repéré aucun dos à la peau tourmentée, saillant à la surface. Elle lança à pleine voix :

« Vous avez raison, vous êtes trop doux et trop propres ! Restez dans les îles ! »

Puis, consolée, leur dédia un fugace baiser.

« Un jour, peut-être.. »

Riche de cette promesse offerte, la gamine en revint à sa sœur. Son corps, maintenant, souhaitait obéir ; elle repartit en courant. Longeant l'arrière des maisons des Margas, elle atteignit celle de Bogumil, son oncle. Des jours importants ! Ses pensées se bouscullaient. Et c'était elle qui en savait le plus !

Oui, comme les autres hommes, jusqu'à ce jour, Bogumil ne saurait pas. Les hommes et les femmes du village restaient sur la berge car la cérémonie se déroulait au petit jour. *Mais pas avant trente jours...* Comme les autres, quand le petit jour pointerait, il serait là. Mais le bateau serait trop loin, il faudrait attendre son retour. Alors, seulement, au moment de débarquer, on saurait si Lætia avait trouvé l'homme qu'elle avait choisi.

Sauf si, d'ici là, Bogumil devinait. Mais s'il devinait qui Rangda allait choisir, Bogumil n'oserait jamais le colporter avant ! Pourquoi ? Parce que Lætia ne l'avait pas voulu, c'est tout. Alors lui serait muet comme une cérianthe. Les autres, aussi, se tairaient. Parce qu'ils savaient, maintenant, par la voix de sa cadette, que Lætia avait exigé. Parce que, elle, Mœrtia, leur avait transmis cette volonté de sa sœur aînée. Tout à l'heure, voilà ce que demanderait, en premier, Lætia : « Leurs as-tu demandé qu'ils se taisent ? ». Pour ne pas que Bogumil sache ! Bogumil, pas plus que les autres. « C'est un secret », avait dit Lætia à sa sœur cadette. Et la sœur cadette de Lætia, c'était elle, Mœrtia ! Elle ! Et elle seule détenait le secret ! Ce grand type, un « secret » ? Non. Pas exclusivement lui. Mais... S'il refusait d'aller sur le bateau ? Lætia ne le savait pas, n'en était pas certaine, sans doute. Alors, pour cette raison, elle avait préféré maintenir l'ignorance des uns et des autres. On devait avoir l'air singulièrement sotté si l'homme refusait de monter sur le bateau pour la Grande Nuit, alors pourquoi l'annoncer prématurément ! Sûrement, Lætia n'était pas certaine de l'homme nouvellement venu, alors elle exigeait le secret, ce n'était pas plus compliqué. L'on pouvait exiger quand on était Fille ! Exiger et obtenir. De tout le monde ! Mais pas de Lui, l'Étranger désigné. Voilà pourquoi il fallait être prudentes.

Oui, bien sûr, Lætia ne le connaissait que depuis si peu de temps. Le fleuve l'aguerrirait. Mais en attendant ? Même une jeune fille comme Lætia pouvait se tromper ! Tandis que elle, Mœrtia, saurait dès première minute ! Est-on si sotté lorsqu'on est grande ? Oui, peut-être...

Bientôt la barre métallique fut là, tenue verticalement tous les mètres par des scellements dans le mur : comme un rappel à l'ordre.

Lætia allait la disputer ! La gamine empoigna à pleines mains le métal froid, et, en quelques reptations rapides, l'escalada. Il ne lui fallut que quelques secondes pour atteindre le niveau de la lucarne. Un court instant, le bois mouillé du dormant essaya de fuir ses ongles. Ses poings se crispèrent et, d'un coup de rein, elle enjamba l'appui.

S'il lui était venu à l'idée d'alimenter encore l'impatience de sa sœur par quelques propos oiseux, son projet aurait échoué : Lætia était là, le visage sévère. Elle assaillit sa cadette :

- Alors ? Tu en as mis du temps ! Tu t'es attardée pour revenir, hein ! As-tu dit à Ramgar qu'il fallait un navigateur ? Dehors, t'a-t-il dépassée ? Pestait-il contre la pluie ? Va-t-il dormir là-bas ?

- Hé, laisse-moi arriver !

- Je veux savoir !

- Oui !

- Oui... quoi ?

- Oui j'ai fait exprès d'aller lentement, comme tu me l'as dit, oui il ne m'a pas dépassée, oui il était trempé, oui il ne s'est pas énervé, oui il ne m'a pas menacée, oui il est resté sagement derrière moi !

- Tu a couru à l'aller et tu as lambiné le long du quai pour le retour !

- Mais non, je te dis ! J'ai fait comme tu me l'as recommandé : j'ai marché le plus lentement possible pour qu'il se mouille copieusement, pour qu'il s'en agace, pour qu'il en trouve prétexte.

- Et il n'a pas pesté ?

- Rien dit ! Même, il semblait heureux. Et puis, chez Ramgar, à l'atelier, tout en parlant, j'ai regardé ses mains.

- As-tu vu ses paumes ? Et la couleur de ses yeux ?

- J'ai vu... Et puis j'ai vu qu'il était grand. Mais ce qu'il peut être lent ! Lætia... Pourquoi Lui ?

- Ce n'est pas de ton âge.

- Je sais ! Mais dans trente jours, ce sera le jour des Anges !

- Tu es trop jeune, tu n'auras pas l'autorisation d'être sur le bateau !

- Mais je les verrai ! Et puis... Et puis... J'en ai déjà vu ! Le long du quai et dans le chenal ! Même, un jour, il y en a un qui m'a regardée !

- menteuse ! Ils ne viennent pas si près !

- Si, j'en ai vu !

- Tais-toi donc !

- J'en ai vu, j'en ai vu, j'en ai vu ! Et je sais ce qui se passe sur le bateau. Ils viendront, hein, Lætia ? Ils viennent toujours, les anges, quand on les appelle.

- Mais tais-toi, tais-toi, tais-toi !

- Tu les appelleras, hein ?! Oui... Tu as parlé de ses paumes. Et l'eau lui plaît. Je me suis retournée et il ne s'en est pas aperçu : il rêvait. Crois-tu qu'il rêvera encore ce jour-là ?

- Tais-toi donc ! Et Ramgar, qu'a-t-il dit ?

- Tu deviens plus folle que moi, comment aurais-je pu revoir Ramgar !

- Tout ce temps...

- Je suis passée par le quai, je ne pouvais revoir Ramgar. Tu ne m'avais pas demandé de repasser le voir !

- Et tu t'es attardée exprès...

- Oui ! Tu comprends tout, tu m'agaces ! Je n'irai plus chez Ramgar, tu feras tes courses toi-même !
- Mais tu iras chez les Ramgar, dans quatre ans. Ou dans six ans. Ou plus.
- Ou jamais ! On dit que ça fait mal.
- Va-t'en !
- C'est peut-être toi qui rêve de trop ?
- Va-t'en, va-t'en, va-t'en !
- Je m'en vais ! Mais, je te le jure, un jour j'en ai vu un ! Son épaule brillait, il était au fond. Il m'a regardée et je lui ai fait un signe.
- menteuse !
- Même que c'est cette année-là que Forteri est allé se percher là-haut.
- Idiote ! Je n'étais même pas née, moi, qu'il était déjà parti là-haut ! Alors, toi...
- Tu m'a crue ! J'ai vu ton regard ! Tu m'as crue !
- Toujours, tu inventes.
- Tu sais, Lætia, si c'est moi qui allais sur le bateau, eh bien... Eh bien, je ne voudrais pas que son esprit se sauve comme celui de Forteri.
- Bogumil a affirmé que Forteri n'était pas le premier à refuser. Et, souvent, ce sont des Filles du Fleuve qui ont refusé. Très souvent.
- Crois-tu que tu refuseras, toi aussi ?
- Sauve-toi, Bogumil va se demander où nous nous cachons !
- Tu ne m'as pas répondu !
- Je ne sais pas. Sauve-toi !
- Je pourrais retourner chez Ramgar ?
- Je ne sais pas si je te donnerais encore ma parole à porter à ma place, tu ne devrais plus en avoir le droit !! Enfin... Oui... Mais la prochaine fois tu devras revenir sans me faire attendre !

« Oui ». Lætia avait dit : « oui » ! Mœrtia en était certaine, sa sœur aînée n'aurait pas refusé. Elle était simplement jalouse de ne pouvoir y aller elle-même sans rapidement se trahir auprès de Bogumil. Il saurait bien assez tôt que sa nièce avait jeté son dévolu sur un étranger nouvellement débarqué ! Alors, dans sa tête, Mœrtia remercia son aînée de la garder pour porte-parole. Son aînée qui, dans trente jours, aurait peut-être trouvé un époux. Peut-être, car, jusqu'à la dernière minute, l'un des deux pouvait refuser : rien n'est facile quand on était en âge... Et qui pouvait prétendre connaître par avance quel comportement le fiancé aurait sur le bateau quand les anges apparaîtraient ? Personne ! Comment deviner, à coup sûr, dès à présent, que le mariage serait possible, réussir l'ultime épreuve ?

**

Deux Nouveaux. Deux Nouveaux, dont « Lui ». Bogumil ne les avait laissés entrer dans sa remise que pour les observer tout à son aise. Surtout celui-là : le plus grand et le plus jeune des deux. Là, dans l'obscurité, il avait suivi son comportement et ses gestes. Qu'avait bien pu lui trouver de si remarquable sa nièce qui le rende si intéressant ? Qu'il ait vomi le peu qu'il avait dégluti ? Non, certainement pas. Une jeune femme sait déceler, au premier regard, les qualités qui font de lui l'Être voulu. Il était grand, soit, mais ce n'était pas une qualité. Cette allure un peu gauche ? Son teint ? Qui le savait ? En tout cas, lorsque Lætia s'était penchée sur lui, Bogumil avait immédiatement compris. Et ceux de la

danse de Rangda aussi. Et tous les autres. Tous les autres, aussi, avaient compris. Eux aussi avaient perçu l'inexplicable. Peut-être, sa nièce, elle-même, ignorait-elle la raison exacte qui l'avait attirée à se préoccuper de celui-là ? L'instinct...

Oh, bien sûr, dans les premiers jours, cet homme serait fier d'avoir fait chanceler une Fille du Fleuve, il en serait ému jusqu'à sentir sa poitrine se rompre, jusqu'à vaciller sur ses jambes, heureux, terrassé de joie. Il était bien placé pour le savoir, lui, Bogumil ! Oui... Terrassé. Terrassé et, il l'avait cru, Maître du Delta tout entier ! Mais après ? Oui : après ? Seulement après il lui faudrait choisir. Décider. Refuser ou accepter.

Encore incertain de ses observations, Bogumil avait guidé les deux hommes jusqu'au couloir puis jusqu'à la porte donnant sur le Mail : on ne laisse jamais des arrivants s'installer chez vous, ils doivent se débrouiller dès leur arrivée. Rien n'était facile à Jakun, autant commencer de suite. D'autant que certains ne valaient pas cher. Ensuite, Bogumil s'en était désintéressé : trop de travail. Les lignes à préparer, les filets à réparer... Surveiller la montée du fleuve... Savoir si Rasségard pourrait faire équipe avec eux, le lendemain : on ne serait pas trop de cinq pour manœuvrer la voile, mouiller les filets, les sortir de l'eau, se presser pour s'en revenir au plus vite... Sur ces pensées consacrées au lendemain matin, Bogumil se rendit à la table. Trop absorbé par toutes ces pensées qui l'agitaient, il n'eut même pas conscience que son épouse l'observait.

Domæde, comme lui, avait guetté l'homme. Il sursauta quand il la découvrit. Mais Bogumil n'osa aucune excuse, aucune explication. Il fit mine de se perdre encore plus dans ses soucis. Alors une main dure glissa sur son épaule, une main qui se voulait encourageante.

L'initiative des mots était une épreuve à laquelle il avait renoncé depuis longtemps, ce fut elle qui, après être venue face à lui, rejetant ses tresses brunes, dévoila un regard encore plus saisissant que le sien. Elle avait seulement remarqué les muscles de la mâchoire se contracter...

- Ramgar a seulement dit que l'humeur du Fleuve avait changé. Le Jour des Anges viendra plus tôt. Mais il n'a pas parlé spécialement de Lætia.

- Elle est en âge...

- Nomadæ est plus âgée de deux années, elle sera plus entreprenante. Ramgar ne parle que d'un seul homme !

- Nomadæ ou Lætia, qu'est-ce que cela changera ? Je sais qu'elles sont toutes les deux en âge. C'est pour ça que j'enrage. Cette saloperie...

- Regrettes-tu ?

- Je suis un égoïste, tu as souffert bien plus que moi.

- Chut... (Elle laissa son doigt doucement posé sur les lèvres, jusqu'à être certaine d'avoir calmé ses remords...). Chut... Même si il est pour Lætia, on n'y peut rien. Il faut que Vies se fassent.

Bogumil le savait, et sa femme Domæde bien plus intensément que lui. En l'apaisant, elle se calmait, elle aussi : quelques fois, les souvenirs étaient trop puissants et les laisser paraître permettait de les dominer. Ou de le tenter. Il fallait les accueillir, les partager, pour espérer parvenir à les rendre supportables.

- Ne nous mentons pas, elle s'est occupée de lui dès le premier jour ! Elle est toute différente, à présent. As-tu remarqué ses entrains et ses subites silences ?!

- J'étais comme elle, idiot ! Pourtant je savais encore plus ce qui m'attendait : tu n'étais pas un étranger, toi ! Et, tu vois, nous n'avons pas reculé, ni l'un, ni l'autre.

- On est fou quand on est jeune, on ne se rend pas compte. Je pense souvent que le Marga devrait cesser cette folie. Après tout, pourquoi devrions-nous poursuivre cette chimère ? Pour la plupart, le fleuve nous les prend. Si l'on cessait de vouloir perpétuer, définitivement...
 - C'est ainsi. Crois-tu que je n'y aie jamais pensé ?
 - Comment pourrais-je imaginer ça ? L'homme ne souffre pas dans sa chair, mais...
 - Mais, pourtant, tu y penses encore.
 - Bien sûr que j'y pense ! Même si je ne risquais rien. Je pense que tout recommence, sans cesse, à chaque fois, et pour toutes, que ça ne finira jamais. Comment pouvez-vous admettre, vous, les femmes, avec autant de calme !
 - Bogumil... Nous n'en avons eu qu'un...
 - Je n'aurais jamais eu le courage de risquer une seconde fois. Je ne me suis jamais senti autant coupable après ! Et, maintenant que Lætia est en âge... Vous toutes... Il suffirait de refuser, une seule génération et, tout ça s'arrêterait !
 - J'y ai souvent pensé aussi. Mais, c'est la vie. Ce serait une trop lourde responsabilité.
 - Parce que nous renoncerions ?! Après tout, le Delta n'a pas besoin des humains !
 - Crois-tu être le premier à envisager ce renoncement ? Nous choisissons en connaissance de cause, tu le sais.
 - Vous vous faites une obligation parce que vous êtes femmes.
 - Peut-être. Nous devons donner la vie, c'est notre destin. Et un jour viendra où la malédiction sera vaincue.
 - Il suffirait de décider de casser les descendance et, une bonne fois pour toutes, la Marga s'éteindrait.
 - Et, en une génération, plus personne ne pourrait pêcher !
 - Comment faisaient-ils avant ?! Et puis, quelle importance ? Jakun disparaîtrait définitivement, la belle affaire !
 - Tu envisages notre extinction avec une belle sérénité.
 - Je parle de Jakun.
 - Mais nous sommes ici.
 - Demain Rangda sera là, encore là, toujours là, et la Marga se perpétuera.
 - C'est ainsi. Veux-tu remonter des filets sans cesse déchirés ? Voir la famine se réinstaller ? Si nos anciens ont choisi cette alternative, c'est que c'était la meilleure. Ils y ont pensé, que crois-tu ! Allons... Pourquoi cela se passerait-il mal, pour celle qui... Parce que Lætia, cette fois, est peut-être en cause ? Parce que c'est notre nièce ? Et puis, rien ne dit qu'il la choisira, lui.
 - C'est la plus belle.
 - Bogumil, veux-tu me rendre jalouse ?
- Le visage de Bogumil hésita. Stupeur et admiration, une tendresse plus immense que tous les bras du Delta...
- Tu as toujours été, Toi, la plus belle !
 - Mais tu as regardé Lætia...

Bogumil contempla son épouse, s'attarda, admira les épaisses mèches qui croulaient sur les épaules. C'était elle qui, malgré les épreuves passées, avait encore le cœur de l'entraîner dans cette aimable provocation. Le visage digne, altier, presque souverain, qui avait su dominer l'épreuve, et qui, à la seconde encore, plaisantait. L'inclure dans les rides de l'âge, jusqu'à effacer les stigmates de l'épreuve : Domadæ avait vécu la Marga dans sa propre chair. Elle avait su

accepter la douleur. Maintenant, elle faisait confiance à sa nièce pour accepter, si l'échéance était arrivée, si la jeune fille était au seuil du crucial choix. Parce qu'il n'y avait aucune solution autre que celle de perpétuer la vie. Une fille ou un garçon, peut importait. L'une -ou l'autre- assurerait la corporation et, par conséquence, la nourriture des relégués et de tous. Un avenir possible. Toutes autres alternatives n'auraient su que faire revenir cent ans en arrière, quand les bans de cirales, de sapons, de viules, et toutes ces espèces qui dévastaient filets et lignes, faisaient passer des jours et des jours sans manger. Revenir en ces temps de disette permanente, où les luttes humaines pour la survie, les meurtres pour un lambeau de sortres, les tentatives de mettre un prix pour une rémule aux trois quarts pourrie, les affrontements sans fin, les cadavres du petit matin... Un sinistre lot quotidien. Comment admettre que toute cette terreur recommencerait ! Voilà ce que disait, face à lui, l'imperceptible sourire et le regard moiré de Domadæ.

Le ton avait suffi à Bogumil pour mettre un nom sur ce feint élan de jalousie...

- Bien sûr que je la regarde, elle te ressemble tant ! Et je ne peux m'empêcher de songer à ce qui l'attend. Comment faites-vous, vous, les femmes, pour prendre ce risque avec un tel détachement !

- Tu es là aussi... Prends bien garde cette nuit, Dossert a signalé toute une troupe de grancelles de plus d'une tonne, face à l'île des Perditions et celle de Grandjean. Il y en aurait plus de vingt !

- Il y a plus d'eau, le courant se fait plus fort, elles viennent de l'amont et se réfugient dans l'estuaire, le courant les pousse.

- Elles chargent les bateaux...

- Oui... Elles chargent les bateaux, quand...

Bogumil préféra taire la fin de sa phrase. Mais son épouse la connaissait. Elle ne dirait rien, elle aussi, de cette raison qui permettaient aux grancelles d'être aussi agressives et délibérément dévastatrices en errant dans le Delta à leur humeur ; ces énormes bêtes ne redoutaient qu'un ennemi, et un seul. Un seul était capable, par hasard, lors d'une rencontre, de les chasser ou de les blesser à mort. Alors, pour forcer ce hasard, pour forcer cette possibilité de rencontre, pour sauver le bateau de la catastrophe, on en appellerait un. En esquivant les charges, en louvoyant, on parviendrait à placer le bateau au bon endroit. La brute et sa fureur seraient là, face au bateau des hommes. Alors on lancerait le signal. Alors il viendrait. Il en venait toujours au moins un. Le sillage de sa nage se rapprocherait et croiserait celui de la brute. Puis il y aurait lutte. On guetterait, anxieux, les ultimes effrois du monstre, ses ultimes évolutions, ses derniers retournements, jusqu'à repérer les remous écarlates de ses blessures que son corps laisserait fuir... Une fin heureuse pour la pêche. Vraiment heureuse. Mais seulement si le sillage fin et le battement des bras nerveux, si la déchirante plainte revenaient, si la tête au museau pointu réapparaissait. La luisance des plaques sombres lançant les reflets de métal...

Mais on n'appelait les anges que dans les moments extrêmes, car les combats ne jetaient pas le funeste sort toujours du même côté. Les grancelles se défendaient. Elles aussi, bien que maladroitement, portaient des morsures mortelles, happaient un bras, s'acharnaient sur un corps déchiré. Alors on n'appellerait pas les anges pour ces prétextes aussi futiles : il ne s'agissait que de sauver un vaisseau, sauver une barque trop fragile, préserver l'outil, préserver l'ultime besoin de la pêche, pour la survie. Oui : ne sauver que ça. On éviterait de faire appel. Y compris dans les cas extrêmes. Ne s'y résolvant que lorsque l'esprit se

révoltait de cette adversité sans fin. Cela se résumerait comme souvent, comme presque toujours : on réduirait les portions servies dès que ces bêtes seraient de retour. La période pouvant se prolonger plusieurs jours, eh bien, les bateaux resteraient à quai ! Jamais, jamais, on ne prendrait le risque de laisser l'instinctif attachement des Anges pour les humains, renouveler inconsidérément le risque. Jamais. Et puis, dans quelques semaines, sur la surface miroitante, un bateau irait longer les îles et lancerait l'Appel. Oh, pas pour leur signifier que l'on savait toujours se faire comprendre et obéir d'eux, oh non, ou qu'il y avait un danger, bien sûr que non ! Pour leur rappeler seulement qu'ils étaient toujours les alliés des humains, qu'on les chérissait, que l'on s'en souvenait, qu'ils n'étaient pas seuls, que l'on comprenait ces pleurs, qui, comme de sinistres plaintes, couraient parfois dans les courants, gémissant qu'ils se souvenaient confusément, eux aussi. La résurgence du passé, le lien perpétué, l'inéluctable attachement.

Bogumil ferma les yeux. Et, maintenant : Lætia... Comment la Vie pouvait-elle être aussi cruelle !

Chapitre 11

Comme tous les matins, la canne de Forteri cogna jusqu'à la véranda.

La coquille était là, sur la tablette. Avant de la prendre, un sentiment de désespérance s'empara de lui. Sa main tremblait. Il sursauta quand la frêle gamine apparut. Elle le contemplait, mi-compatissante, mi-amusée. Il contint sa tristesse en la cachant derrière une feinte mauvaise humeur :

- Qu'as-tu à me regarder ainsi, ce matin ? Hein ?
- L'homme qui était chez toi hier a été envoyé chez Ramgar.
- Qui est Ramgar ?
- Cet atelier de navigation.
- Ah ! Et que veux-tu que ça me fasse ?!
- Les autres disent que certains hommes acceptent de naviguer...
- Que veux-tu dire ?
- Je dis ça comme ça. Et puis ils acceptent d'entendre et de voir les anges.
- Sais-tu seulement qui sont les anges ? On t'a dit qu'ils étaient envoyés par la Marga, c'est tout. Et Rangda, tu connais ?
- Non ! Qui est Rangda ?
- Une sale femme. Une sale femme qui fait peur. La Femme de la Peur.
- Alors, toi, tu l'as rencontrée, puisque tu as eu peur !
- Qui t'a dit que j'avais eu peur ? Quand on n'a pas rencontré cette sorcière une seule fois, comme toi, c'est facile de se moquer.
- C'est pour ça que tu habites par ici, pour ne pas parler beaucoup...
- Je ne te demande rien ! Tu arrives, tu te caches, et puis tu me surprends, tout ça pour me dire que ce Bapt Olmet...
- Oui ?
- Rien.
- Tu changes d'avis souvent !
- Seulement quand je croise cette sorcière... Alors, comme ça, Olmet va naviguer ?
- Je te le dirais demain !
- Dis-le moi, ou ne me le dis pas, fais comme tu le veux. Après tout, je ne vois pas ce qu'il y a de si sensationnel à apprendre à manier un bateau, c'est à la portée de tout le monde !
- Tu savais naviguer, toi ?
- Oui, forcément ! Quand on a été admis sur le bateau des enfants...
- Pourquoi dis-tu : le bateau des « enfants » ? Tous disent : des « anges ».
- Pareil. C'est pareil. C'est parce que je pense toujours aux coquilles. C'est plus approprié, comprends-tu ?
- Dis : le bateau des « anges ».
- Je ne dirai rien.

- Tes mains tremblent... Tu as encore vu Rangda ?
- Oui.
- C'est moi Rangda ?
- Non ! Toi, tu ne peux pas être Rangda. Ni un ange. Tu es Estræ.
- Oui, celle qui te porte à manger. Celle qui porte les nouvelles aussi. Et je vais repartir !
- Attends ! Attends ! Dis-moi... Est-elle belle ?
- Qui ?
- Celle qui fera naviguer cet Olmet.
- Les femmes de Jakun pourraient-elles être laides ?
- Non. Je raconte des sottises. Non... Impossible, vous êtes toutes belles. Et les garçons...
- Tu ne finis jamais tes phrases !
- Les garçons sont plus... fragiles... Tu ne m'as pas répondu. Est-elle belle ? Est-elle vive ?
- Tu veux me faire dire ce que je dois taire. Je ne sais pas qui a envoyé cet étranger chez Ramgar. Es-tu content ? Et quand je le saurai, je te le cacherai encore !
- Je sais déjà... Elle est belle. Elle est très brune. Elle est forte et souple. Elle est vive et leste. Ses cheveux flottent au vent.
- Ce n'est pas Lætia ! Ce n'est pas Lætia ! Je n'ai rien dit !
- Elle montera sur le bateau.
- Si tu la connais, pourquoi me demandais-tu ?
- Bien sûr que je la connais. Elle s'appelle Demæ.
- Je ne connais personne de ce nom !
- Pourquoi voudrais-tu les connaître toutes ? Va ! Sauve-toi !
- Tu me les montreras, ces coquilles ?
- Oui, un jour. Laisse-moi, maintenant !
- Tu me chasses ! Aurais-tu vu une autre Rangda ?
- Je n'en ai vu qu'une Rangda, et une seule fois. Un jour je t'expliquerai. Va !
- À demain !
- À demain, Estræ... Sois prudente...

Forteri suivit des yeux la silhouette nerveuse de la gamine qui se faufilait déjà entre les arbres. Une émotion dévastait son corps. Le mascaret se ruait vers ses tempes, vers sa gorge. Battant précipitamment le plancher de la véranda de sa canne, il se réfugia dans sa baraque. Comme un écho du passé, un sifflement modulé et prolongé s'entendait, enflait, s'épuisait, renaissait, s'élevait, s'élevait, puissant, profond, apaisant toutes les craintes, conciliant, répandant la sérénité. Une trille qui se renouvela avec quelques différences, comme joyeuse, puis plus atténuée, plus lointaine...

Malgré lui, Forteri tendit l'oreille. Mais, par un nouveau silence, il comprit que la gamine avait atteint l'escalier. Le sifflement s'était éteint pour de bon. Jusqu'à demain... Ou ce soir... Il ne savait jamais quand. Elle seule savait s'il fallait monter une coquille en journée et pour combien de personnes. Elle seule.

Il songea : des êtres faits pour Viélès. L'appel familial, entre eux... Non : entre « Elles », seulement. Forteri connaissait ces sons. Oh, il y avait longtemps, très longtemps. Bien trop longtemps... Oui, un jour il « LA » rejoindrai. Mais il n'en avait jamais eu le courage. Elle, Elle l'avait eu : Elle s'était laissée tomber dans le fleuve, juste au moment de la vague. Il ne l'avait jamais méritée, ça non ! Il l'avait

su, à cet instant précis. Ces enfants étaient trop bons de lui apporter à manger. On les envoyait, bien sûr : ceux d'en bas - les Autres - croyaient que les vivants avaient plus de peine que les morts. C'était vrai, ils avaient raison : on ne peut jamais épuiser sa tristesse tant que l'on respire. Elle enflait, certains jours, comme ce mascaret de cauchemar...

Forteri se cramponna à la table. La coquille pleine d'eau oscilla, laissant voir par transparence les différents niveaux de l'eau s'agiter. Demæ... Une histoire trop ancienne pour cette Estræ. Cette gamine ne pouvait pas la connaître et les pêcheurs s'étaient tus. Ils se taisaient toujours. Ainsi, lui, il pouvait parler de ces Élytres : une manière de parler de la beauté de Demæ en toute liberté. Une manière de s'épargner les questions, les consolations impuissantes, les sourires compatissants. Les mépris, peut-être ! Ils le prenaient tous pour un vieux fou. Mais qui pouvait se douter que son sourire illuminait le bleu des cavansites, voilait les sphènes vert-émeraude, cachait les zincites rouge, faisait resplendir les topazes roses et bleues ? ! Personne ! Personne ! L'une donnait vie aux autres, et les autres lui rendaient.. Quand Elle le voulait. Seulement quand Elle le voulait. Seulement quand Elle était là, qu'Elle prenait toute la place. Un souvenir qui dépassait le prix de dix élytres. De cent élytres. De mille ! Et puis... quand sont regard, pailleté d'espérance, soudainement, avait sombré, le livrant du coup à une vie de remords. Pas de mépris, non, mais une effroyable détresse. L'espoir anéanti. Incompréhension. Mortification. Dévastation. Une désolation sans borne, dans ce regard déjà empreint des abîmes de l'eau boueuse, les reflétant. Cette désolation, qui tue l'esprit avant le temps de la mort. Et puis, à cette seconde précise : la barre. Le bateau qui s'élève et qui tangue, un corps qui se renverse, une main qui s'agrippe pour tenter de refuser la mort à laquelle on a consenti peut-être trop vite. L'ultime moment. Le cordage hors d'atteinte. Trop tard... Trop tard... Trop tard ! Et puis, quand le roulement puissant soulève... Quand on a peur pour sa propre vie : le dérisoire. Et le pauvre remord, déjà. Déjà, pour le reste de sa vie, la honte inscrite. Et puis, dans le tumulte de l'immense et puissante vague qui déferle, déjà le silencieux et glacial message de la Mort. L'Image engloutie. Une femme. Sa femme. Demæ ! Demæ ! Un esprit trop confiant... Cette toile blanche, l'enveloppant, comme un sinistre suaire emportant un corps...

Forteri dut se cramponner : toute entière, la vague était dans sa poitrine. Elle déferlait en d'irrésistibles et impitoyables volutes, comme cette toile de noces, blanche, tournoyante, ensevelie par la vague. Noyée.

Chaque jour, à chaque minute, ces images reprenaient possession de ses pensées ! On ne plonge pas dans la vague en poursuivant le désespoir ! Jamais. Jamais ! Jamais ! Jamais ! ... Sauf si l'on veut mourir. Oui, si l'on veut mourir, on accompli le geste. On ne plonge pas dans la vague si l'on veut vivre. On ne plonge que si l'on veut s'engloutir. Quand l'Amour était trop violent, le désespoir trop excessif. Un dernier moyen pour se prouver que l'on décide de son choix ? Non : le désespoir trop vite survenu. Le désespoir, tout court. L'incompréhension de l'être. Les âmes simples qui ne veulent que s'inscrire dans le parfait, l'intangible. Et puis les clameurs des margas hurlant leur désespoir. Et puis un corps qui s'engloutit. Et puis le souvenir, toutes ces années. Les affres pesant sur une vie faite de remords. Le torturant impitoyablement.

Forteri posa sa canne contre la table et, d'un tour de rein, s'affala sur la chaise. Puis il se pencha vers le coquillage plein d'une épaisse soupe. Comme d'habitude ils le nourrissaient. Tous les jours. Manger pour vivre. Mais vivre pour faire

revivre ces affreux moments. Peut-être était-ce le but qu'ils poursuivaient ! Un châtement... Une ode mille fois répétée... Oui, il s'était ressaisi et avait essayé, empoigné le filin, pénétré l'eau progressivement, jusqu'à l'épaule. Trop tard, l'étoffe avait emprisonné sa jambe. Un corps qui sombre, une douleur insupportable... On peut se faire broyer une jambe si l'étoffe se noue... Mais pas par un souvenir, le souvenir broie l'être tout entier, lui. Pourquoi avait-il hésité ? Des fatidiques minutes... Comment avait-Elle pu lire et comprendre ce refus, avant, pour savoir avec une telle détermination, à ce moment précis ? Elle avait tant espéré de lui. Oui, elle avait tant espéré. Trop. Lui s'était refusé quelques minutes et, dans un dernier regard, elle s'était laissée couler.

Un choix qui l'avait dépassé. Mais qu'il devait assumer, maintenant, seul, et ce jusqu'à la dernière seconde de vie...

**

La maison de Ramgar (du nom de son propriétaire ?) n'était rien d'autre qu'une suite de cinq maisons de pêcheurs accolées avec des communications intérieures qui en faisait un ensemble d'ateliers, de pièces communes, de chambres personnelles ou collectives. Dans certaines, les plus vastes, on y cousait des éléments de voilure. Dans d'autres, on y taillait des chevilles. Ailleurs, on planait des planches ou l'on forgeait des clous. Après un couloir, au cœur de cet ensemble dont il aurait été impossible de dresser un plan, réparties au hasard, des pièces étaient réservées à l'habitation d'une quinzaine d'ouvriers. Tout y était sombre, d'un ameublement rustique, sommaire, disparate, suranné, en désordre. Une image en réduction de Jakun et de ses mystères. Des bâtisses dont le prime usage avait été détourné, probablement oublié. Des anciennes demeures de générations d'Installés. Des notables qui s'étaient probablement enfui de Vièlès dès que le bruit de l'ultime abandon avait circulé...

On leur désigna un réduit pour la première nuit. Une petite fenêtre donnait sur le quai et, au-delà, sur le courant de l'Anstyx. On ne mangeait rien le soir. Bapt et Fudius vinrent s'affaler sur deux emplacements qui ressemblaient à des paillasses, dès qu'ils constatèrent que l'après midi finissait et que plus personne n'était présent dans les ateliers. Ce n'était pas le dédain qui les avait accueillis, mais une sorte de gêne respectueuse. Au petit jour, ce furent les incantations bruyantes d'une procession sur le quai qui les réveilla. La petite troupe, constituée d'une vingtaine de personnes masquées, attifées de ces tuniques orange et de curieux masques aux faciès d'insectes, marqua le pas un long moment une fois arrivée à hauteur de leur imposte. Bapt crut qu'ils étaient, eux les arrivants, le but de cette déambulation. C'était une erreur, un chant funèbre accompagna le piétinement scandé alors que tous s'étaient tournés vers le fleuve. Il était aisé de deviner que tout cette cacophonie s'adressait au Delta tout entier, ou au courant de l'Anstyx le plus proche. Passés quelques instants, il s'avéra que le fleuve était le réceptionnaire des offrandes : on y jeta de petites coquilles remplies d'une mélasse ressemblant fort à ce qui s'égalait dans certains récipients le matin. (Peut-être des chairs avariées qui n'avaient pas trouvé preneur la veille ?). Le manège dura un petit quart d'heure, puis, tout le monde se remit en mouvement et dépassa la fenêtre pour aller recommencer, hors leur vue, un peu plus loin, ce qui ressemblait fort à un cérémonial journalier.

Malgré le battant fermé, aux sons discordants des instruments, à l'intensité des cris énervants trop peu atténués, ils comprirent que la cérémonie se renouvelait une nouvelle fois, mais plus loin. Une mascarade. Le chant n'entretenait aucune harmonie et ne prédisposait aucunement à un quelconque recueillement. Une pitrerie, à vrai dire. Ces gémissements sifflants ne portaient pas à supposer une vénération pour ces eaux encore boueuses des pluies des jours précédents, et ce rituel, hermétique pour les non-initiés, avait quelque chose de dérisoire. Mais des sifflements rageurs, dans ce concert de faussets, dans cette cacophonie inspirée, semblaient être émis comme pour couvrir quelques bruits redoutés. S'agissait-il d'une puérile tentative de conjuration d'une quelconque archaïque peur ? Une cause de terreur, dont on aurait oublié jusqu'à la nature, jusqu'à l'origine ? En tout cas, pour un spectateur, la ferveur originelle s'était à ce point dénaturée que ces incantations, sans harmonie ni mélodie, suscitaient plus la moquerie que l'exaltation : cette procession en désordre et bruyante portait à la dérision, ou à la pitié.

Bapt abandonna la fenêtre au carreaux gras des buées du fleuve et son regard rencontra celui de Fudius...

- Il y a deux jours, nous étions là-haut, sur le plateau.
- Difficile de tomber plus bas, si c'est ce que tu veux dire. Je commence à réellement réaliser que je vais devoir supporter ces simagrées jusqu'à la fin de mes jours. Et dans ces locaux je n'ai encore aperçu aucune console d'ordinateur !
- Il y en avait une là-haut, dans l'immeuble. Mais y retourner...
- Avec cette équipe de voyous, j'en ai fait mon deuil. Il faut se faire à l'idée que nous sommes repartis plus de mille ans en arrière. As-tu vu ces machines pour tisser et coudre ? Que dis-je : plus de deux mille ans. Et la force de gravité de l'eau comme énergie ! Et ces engrenages en bois !
- On peut survivre, c'est une évidence. Quant à ces us et coutumes...
- Et ces odeurs... Ce que ça peut puer !
- Les bateaux sont rentrés, sûrement. Je n'en ai vu aucun sur le fleuve, et si nous ne voulons pas que les restes...

Tous deux quittèrent leur cagibi et parcoururent en sens inverse les ateliers et couloirs de la veille. Ils ne croisèrent personne et, après plusieurs détours, débouchèrent enfin sur le mail, saisis par l'air épais qui stagnait sur la large voie et l'alignement des maisons. À deux cents mètres, environ, on s'affairait à monter des étales pour la distribution.

Curieuse cette vocation d'aller travailler pour les autres, comme si l'on n'avait pas voulu laisser aux relégués la tâche d'aller pêcher... Une tâche pour laquelle ces derniers n'avaient peut-être pas démontré d'un grand empressement, on l'imaginait aisément. L'avait-on proposé à d'autres arrivants...? Avaient-ils décliné l'offre...? Facile à comprendre, puisque les habitants de ces baraques pourvoyaient déjà, pourquoi s'investir dans une activité dont rien ne laissait croire qu'elle fût de tout repos. Et la question revint : et pourquoi « lui », Bapt Olmet ?

La distribution avait commencé, plus loin, à l'autre bout du mail ; ils se hâtèrent tous les deux. À cette heure matinale, il y avait peu de monde.

Pourquoi se lever tôt, si d'autres pourvoyaient à votre subsistance ! Bapt passa en revue ce qui s'étalait sur le premier, puis sur le second étalage. Rien de bien appétissant : de nouveau les mêmes coquilles creuses, pleines à ras bord de cette pâte peu engageante. Mêmes morceaux de chair rose, flasque, visiblement découpée dans des créatures à la tête absente. Comme le premier matin, peu d'hommes pour surveiller. Des enfants, principalement. La même tunique

blanche... Un peu plus loin, à quelques mètres, une exception : un adolescent, l'air absent, de dix-sept à dix-huit ans...

Mêmes cheveux noirs et même regard iridescent... Peu de personnes adultes pour les aider : on finissait d'amener des caisses et le soin était laissé à la jeunesse de recevoir, non pas les clients, mais ce que l'on considérait comme des quémandeurs. En fait, en les regardant attentivement, cela ressemblait à une offre que l'on aurait voulue encore plus anonyme...

Pourquoi ne pas laisser ces tréteaux déserts ? Pourquoi cette surveillance discrète mais décelable ?

Bapt et Fudius ne tardèrent pas à avoir une réponse à cette interrogation. Petit à petit, les chalands s'étaient fait plus nombreux, le calme apparent s'électrisait progressivement. On commençait à se chamailler pour un morceau de viande. Des mains avides se précipitaient sur la même coquille, on quittait précipitamment un étal pour se jeter sur celui d'à côté, provoquant des résistances crispées du voisin devenu concurrent. Une curieuse ambiance menant tout droit à des affrontements !

Mais des conflits qui furent stoppés, net ! Une femme, d'un âge certain, avait fait son apparition. Puis une seconde. Une troisième, bien plus jeune, les rejoignit. Les regards sévères, instantanément, calmèrent les velléités de querelles.

Fudius ne put s'empêcher d'en faire la remarque...

- Quelle autorité ! En reconnais-tu une ?
- Aucune. En fait, dans cet atelier, il n'y avait que cette gamine pour cette annonce, tous les autres étaient des hommes. Et puis cette « Lætia » absente, qui avait fait dire ses consignes, donné ses ordres.
- Avec mes soixante ans, c'est heureux que cette personne n'aie pas songé à m'embarquer dans ce travail !
- Je voudrais bien comprendre, il y a trop de questions. Te sens-tu en forme pour remonter voir ce Forteri ?
- Nous n'avons que ça à faire, pourquoi pas ! Il faudra seulement penser à caresser les arbres. Ah ah ah !
- Il est tôt, ces bestioles dormiront encore.

On s'était bien gardé d'être aussi précis en racontant à Bapt ce que serait le prochain mois. On avait parlé « billes », « travail », « planches pour les constructions », « manœuvres contre le vent »... Il avait cru entendre, aussi, « mariage pour les Margas », aux équinoxes, « avant que les eaux ne recommencent à gonfler ». Et puis, on avait regardé ailleurs, comme si les silences ne le concernaient pas. Alors que lui sentait une frustration si vaste qu'elle ne pouvait être comblée que par cette explication : on lui mentait. Pourquoi ? Parce que ce qu'on lui cachait la raison pour laquelle il était là. La raison qui avait fait qu'on l'acceptait pour dormir chez ce Ramgar.

Il était le seul des nouveaux venus à avoir été admis chez les pêcheurs : une anomalie inconfortable. D'accord, il était parmi les plus jeunes, sûrement le plus jeune, mais certains n'étaient guère plus âgés, et, certainement, plus malins, plus robustes, plus habiles de leurs mains que lui ! Alors ? Eh bien : il n'y avait pas de réponse. Et l'on tenait Fudius à l'écart. Donc : aucun recoupement possible. Si l'on ne parlait jamais de l'avenir de son ami, n'avait-il aucune place dans ce projet ? Il n'y avait que Forteri et ses quarante années à Jakun qui pourrait lui apporter quelques lumières. Le fleuve et les Élytres, les us et les coutumes, il en savait certainement plus qu'il n'en avait dit.

*

La pluie s'était calmée. Ils longèrent les trois façades qui les séparaient de cet escalier qui les avait menés à ce passage étroit... Cette fois, ils avaient tout leur temps, ils savaient où ils dormiraient le soir. À cette heure si matinale, les sris se reposeraient en grignotant quelques parcelles d'écorce, il fallait l'espérer. Ils se remettaient des émotions de leurs multiples fuites éperdues de la nuit, quand les marsentaires chassaient à courre en bande, affamés, dans les branches et sur le sol, rageurs, obstinés. Pour traverser le domaine des sris, il suffirait de ne pas faire renaître leur agitation en modérant le ton des paroles et, en général, d'assagir son comportement pour ne pas les tourmenter.

Si tôt, peut-être devraient-ils réveiller Forteri ? Mais ils n'avaient pas l'intention de s'attarder et de compromettre la journée entière.

Ils quittèrent l'escalier alors que le soleil se levait. Un quart d'heure plus tard, ils abordaient le sous-bois entourant la baraque. Et ce fut eux qui furent surpris, Forteri était là, déjà debout...

- Je vous attendais !
- On vous a prévenu de notre venue, les nouvelles vont vite !
- Plus vite que vous ne le croyez ! Si il y a mille personnes, ici, c'est bien tout. Ça fait peu de monde à surveiller.
- Qui surveille ?
- Vous êtes trop curieux ! Et quand vous le saurez, en quoi cela vous aura-t-il plus avancés ?
- Un renseignement par-ci, un renseignement par-là, c'est ainsi que l'on étoffe et enrichi son expérience. Nous voudrions...
- ... étoffer votre expérience. Nous pourrions aller nous asseoir, non ? Même pour quelques instants, entrez !

Cahin-caha, il ramena de l'eau du puits dans son bizarre coquillage et commenta....)

... Cette eau est pleine des bactéries de Vièlès, mais les nôtres en ont vu de belles et sont coriaces, elles leur mènent la vie dure ! Tant qu'elles auront le dernier mot...

L'intérieur n'avait pas changé, pas même la coquille pleine sur la table. Forteri remarqua leur intérêt.

- On a peur de me voir mourir de faim, voyez-vous !
- Vous n'êtes pas très gai, ce matin.
- À vrai dire, je ne le suis jamais. Pourquoi croyez-vous que je veuille vivre dans ce recoin de Jakun ?
- Nous ne voudrions pas être indiscrets.
- Et, surtout, vous vous en fichez éperdument.
- Non !
- Non... Mais ce qui vous amène, c'est pour vous-mêmes. Qu'est-ce qui vous torture à ce point de si bon matin ?
- On m'a proposé d'apprendre à naviguer. Je m'interroge sur les raisons qui ont présidé au choix de ma personne.
- On ne va pas proposer ce métier à des vieilles badernes comme Movar ou moi. Logique, non ?
- Pas si logique que ça en a l'air.

- Mais logique tout de même...
- Pour une part, je veux bien admettre cette logique. Hormis qu'elle ne me convainc pas : il y a quatre bateaux de pêche pour plus de, j'en suis persuadé, cent hommes valides.
- Beaucoup préfèrent se faire nourrir par la peine des autres, sans prendre de risques, ça restreint le nombre des candidats !
- Logique aussi... Seulement, voilà, je n'ai rien d'exceptionnel et je n'étais pas candidat ! Autre bizarrerie : pourquoi cette déférence pour nos modestes personnes ?

- Oui...

- Oui ?

Forteri semblait soudain sur le gril. Au mot « déférence », il avait été aussitôt sur la réserve. Sur la défensive, même.

- Vous avez une bonne tête, n'est-ce pas une raison suffisante ?
- Et je suis costaud, je sais. On peut avoir besoin de bras pour la pêche et personne n'est pressé d'y aller chez les nouveaux, ça aussi je peux le comprendre. Mais encore ? Forteri, vous nous cachez quelque chose. Est-ce si dangereux d'aller sur le fleuve ?
- Ça... Ce n'est pas de tout repos.
- J'ai surpris une fin de conversation : quelle est cette histoire de cérémonie « pour les anges » ?

Les mains de Forteri s'étaient mises à trembler. Elles paraissaient être devenues les proies d'un incoercible bouleversement intérieur. L'homme essaya de les cacher, les retira précipitamment de la table, les maintint sur ses genoux, hors la vue, peinant à retrouver une contenance. La dernière phrase de Bapt avait débusqué un drame. Le dernier mot, semblait-il (?). Impuissant à retrouver son équilibre, l'homme tenta de masquer sa déroute psychologique en haussant le ton. Mais son ironie sonnait faux :

- Monter me voir pour me parler d'anges ? À mon âge !
- Je vous parle d'une cérémonie, Forteri.
- Le monde de la pêche est un monde à part. Les cérémonies, l'accoutrement, les chants, il y a tout un ensemble de superstitions propres aux pêcheurs. Ces gens ont beaucoup souffert par le passé et se sont fabriqués des règles qui relèvent plus de l'idolâtrie que du rationalisme
- Et à propos de ces « anges » ?
- Et leurs coutumes ne m'ont jamais passionné...
- Ce n'est pas une réponse.

Bapt, tiraillé entre le désir de savoir et la pitié pour la visible perte de l'équilibre mental de cet homme, hésita à poursuivre ses questions plus avant. Mais, il fallait le constater, la reddition de Forteri ne dépendait même plus de sa volonté : comme indépendamment du bonhomme, un barrage faiblissait, se lézardait, craquait...

Chapitre 12

Pris de commisération, Bapt essaya de le calmer. Mais il était trop tard. Cependant, la réaction de l'homme prit un tour déconcertant.

- Ah, vous pourrez en faire cinquante, des anges ! Plus, si cet exercice vous tente ! On en fera des cérémonies, je vous le dis ! À chaque naissance, à chaque fois ! Pourquoi vous en priver, hein ?! Il n'y a pas de femmes parmi les relégués, voilà l'ennui.

- Ne vous fâchez pas, Forteri, je ne souhaitais que quelques renseignements !

- Il faut s'instruire, vous avez raison. Et des anges, faites-en plein ! Vous garderez les plus beaux et vous noierez les autres. Il en faut, que croyez-vous ? Que les pêcheurs soient immortels ? Il faut une relève, c'est évident. C'est l'avenir ! Et puis, Elles ont le choix.

- Qui, « Elles » ?

- Pour faire un enfant il faut être deux, ne vous a-t-on jamais expliqué ça ?! Elles sont sur le quai, elles guettent. Elles sont belles. Et nous, comment ferait-on pour ne pas tomber dans leur filet, hein ?! Les avez-vous vues ? Oui, vous les avez vues. Bien sûr que vous les avez vues. Comment pourrait-on ne pas les voir ! Seulement voilà, monsieur Olmet, vous ne ferez pas que les voir. Oh non ! Vous en verrez une. Une seule. Et il vous faudra choisir, monsieur Olmet ! Choisir ! Choisir !

- Calmez-vous, Forteri ! Nous ne sommes pas venus pour vous tourmenter.

- Me tourmenter ? Mais c'est fait ! C'est déjà fait ! Depuis quarante ans !

- Je vous présente mes excuses.

- Les anges, aussi, on les présente. On vous les présentera ! Rangda s'en chargera. Elle, il n'est pas utile d'aller la chercher. Elle, Elle se présente toute seule : « Je suis Rangda et je suis là pour choisir à ta place, Olmet ». Voilà ce qu'elle dira ! Une loterie... Une loterie pipée, monsieur Olmet !

- Qui est Rangda ?

- On ne vous en a pas encore parlé, en bas ? Parbleu ! C'est Rangda qui choisit. Pas vous ! À vous, on ne vous en parlera pas avant. On laisse faire. C'est implicite, comprenez-vous ? Mais vous ne pourrez pas vous débarrasser d'elle, monsieur Olmet. Elle es là. Elle est -toujours- là. Elle sera là. Ils l'ont amenée dans leurs bagages, ces crapules. Ils l'ont cachée. Mais elle est là !

- Ces crapules...? Les relégués ?

- Les relégués ? Nous ? Mais nous n'avons rien emmené, nous ! Elle était là bien avant nous !

- Quelles sont ces « crapules », Forteri ?

- Mais ceux de Celcius !

- Que vient faire Celcius dans ces superstitions ?

- Je ne le sais pas exactement, mais, j'en suis certain, ils y sont pour quelque chose. Ce sont eux. C'était pipé, monsieur Olmet, je vous le dis. Pourquoi

n'envoient-ils jamais de femmes reléguées ? Il y en a pourtant des condamnées sur Celcius ! Pourquoi n'envoient-ils pas les femmes, hein ? Je vais vous le dire : parce que vous devez n'être attiré que par ces femmes du quai. Entendez-vous bien ? Et s'il y en avait des autres, des plus belles, des plus intelligentes, des plus douces, des plus fortes, des plus femmes, ça vous donnerait des idées, monsieur Olmet, vous vous en doutez bien. Mais il n'y en a pas ! Il ne peut pas y en avoir parce qu'il ne faut pas qu'il y en ait ! Et puis... ce serait impossible.

- Nous allons vous laisser, Forteri. J'ai cru...
- Que tout était simple ? « Je suis là pour le reste de ma vie ; je découvre une femme magnifique ; elle m'aime ; on fait alliance ; on a beaucoup d'enfants »... comme ça, vous trouvez tout simple, Olmet. Tout semble logique, parbleu ! Alors, puisque c'est aussi logique, aussi simple, on se dit que c'est la réalité. Eh bien, ce ne sera pas aussi simple, voilà ! Attendez-vous à une réalité qui sortira de l'enfer !
- Nous nous en allons. Il ne faut pas nous en vouloir, nous ignorions...
- Vous ignorez tout et c'est mieux ainsi. Que vous dirais-je qui puisse vous faire changer d'avis ?!
- Mais... je n'ai pas d'avis !
- Alors, c'est déjà Elle.
- Rangda ?
- Oh non, pas elle. Celle-là, vous ne la verrez qu'au moment de...
- Au moment... ?
- Au dernier moment... Maintenant, partez apprendre puisque vous le voulez !
- Je ne veux rien.
- Alors, restez ! N'oubliez pas que votre sort est déjà joué. La loterie est pipée. Les anges, le fleuve, Jakun, Elles, les enfants, tout, tout, tout est pipé ! On n'attendait plus que vous ! « Il ne veut rien »... Ah ah ah ! Comme si on lui demandait de vouloir ! Il faut bien qu'il y en ait à Jakun, de l'amour ! Pourquoi y'en aurait-il pas ?! Vous verrez, Olmet, Elle sera belle. Encore plus belle que les Élytres !
- Nous partons, Forteri... Nous n'aurions pas dû venir.
- C'est sur Viélès, qu'il ne fallait pas venir !
- Au revoir, Forteri.
- Se revoir ? Peut-être, Baptiste Olmet ! Peut-être ! Qui le sait ?!

Maintenant, Forteri s'effondrait. Son inexplicable colère l'avait abandonné, comme ça, en quelques secondes. Ses yeux perdus fixaient la coquille comme pour y revoir un bout de passé n'appartenant qu'à lui seul, comme pour ne pas le laisser s'enfuir définitivement, comme pour en recommencer les quelques instants, tenir ce qu'il avait tenu, aimer ce qu'il avait aimé.

Il ne les voyait plus. Ils se levèrent. Forteri n'avait toujours pas réagi. Un moment, ils contemplèrent ses mains qui, reposées sur la table, allaient et venaient lentement, se crispaient comme sur la gorge d'un ennemi, se détendaient, se faisaient douces, caressaient le bois, puis se rejoignaient, s'enlaçaient, se malaxaient.

Une blessure inhumaine... Fudius, d'un mouvement entendu de la tête, désigna la sortie à Bapt.

Tous les deux gagnèrent la véranda. Apparemment, ils n'avaient fait que raviver des souvenirs, détruire l'homme un peu plus. Avant de sortir, Bapt, devant cet accablement, tenta un dernier réconfort :

- Nous sommes vraiment désolés, Forteri, si nous avons pu nous douter...

Mais Forteri était absorbé dans la contemplation de ses mains et ils n'existaient plus. L'homme était loin, très loin, trop loin de sa cabane. À regret, ils descendirent les trois marches de la véranda. Décontenancés, oubliés par l'homme, leur présence n'avait plus d'utilité. Dehors, Fudius, d'un ton détaché, résuma leur visite :

- Pas gai, en effet... Cet homme a eu un choc dont il ne se relèvera jamais. Nous aurions pu nous dispenser de traîner ce couteau dans sa plaie et de remettre cette douleur à vif. Vraiment pas malin de notre part...
- La première fois, son ton était plutôt enjoué !
- Si nous n'étions pas aussi stupides... En plus, nous voilà avec une énigme : des anges et des enfants ! Comme si nous avions besoin de ça !
- Il aurait pu nous éclairer.
- Tout est lié trop intimement. Partager ses souvenirs c'était partager aussi sa détresse. C'est ça qu'il ne peut supporter, il l'a senti. Mais il a tout de même essayé de nous avertir. Et même, je le pense : de t'avertir. Nous avons manqué de délicatesse, ce n'était vraiment pas intelligent de notre part. Un peu plus de doigté et, en revenant plusieurs fois, nous aurions pu apprendre quelques détails. Sans se clore, je le pense, sa crise s'atténuera au bout d'une semaine ou deux, nous pourrions laisser passer ce délai avant de le relancer. Mais tu es pressé, évidemment ! Viens, ça suffira pour aujourd'hui !

Sans précipitation, s'essayant à des pensées sereines, ils revinrent à l'étroit chemin. Les sris ne s'agitaient pas encore et le soleil peinait à percer les feuillages. Bapt, à voix haute, s'efforçait de repérer et de rassembler les liens qui sous-tendaient ces confus avertissements :

- Ces femmes...?
- C'est le plus facile, ce sont les femmes que l'on a vues devant les maisons, sur le mail. N'importe quel profane s'apercevrait que nous avons affaire avec une souche particulière d'un type humain ancien. Pourquoi cette souche est restée pure, bien malin qui pourrait l'expliquer. De quelles autres femmes pourrait-il parler, puisqu'il n'y a que celles-là ! D'après sa description, aucun doute, ce sont ces femmes. Comme celle qui s'est penchée sur ton malheur digestif. En déduire qu'elles font des enfants, c'est l'enfance de l'art, il a bien fallu qu'elles en fassent, sinon comment cette population de pêcheurs se serait-elle perpétuée ? Ce ne sont pas une cinquantaine de Relégués tous les dix ou quinze ans qui peuvent pourvoir au renouvellement de Jakun. Et nous n'étions pas plus dans l'Aldébaran. Et si l'on décompte la mortalité... Jusque là, c'est la logique. Mais, pour la suite : cette déesse de mauvaise fréquentation, ces anges... Mystères ! Et puis, que vient faire Celcius là-dedans ?! C'est ce point-là qui m'échappe. On dirait une malédiction qui se serait installée. C'était vraiment obscur, ce discours. Dommage qu'il n'ait pas été plus explicite.
- Il était bouleversé.
- Ça, j'ai remarqué ! Une passion qui a mal tourné, sans doute. Mais à ce point... Elle est morte, c'est l'évidence. Ce qui m'échappe, ce sont les circonstances. Ces enfants et cette sorcière, j'aurais aimé qu'il en dise un peu plus. Mais il faudra s'en satisfaire. Tu auras appris qu'il faut se méfier de ces femmes !
- Si je pars sur ce bateau...
- C'est peut-être plus prudent pour toi de t'éloigner des quais. Moi, à mon âge...

La couleur orange vif des marches de l'escalier approchait. Ils n'avaient pas encore débusqué les fils qui joignait ces mystères ; autant remettre à plus tard une explication qui nécessitait des informations complémentaires pour être éclaircie.

C'était partie remise. Ils abordèrent le palier et commencèrent à redescendre vers le mail. Les rayons du soleil s'installaient sur cet espace dégagé et la sueur ne tarda pas à les tremper. Ce fut dans un de ces instants qu'une troupe en tuniques oranges fit irruption, plus haut, à une vingtaine de mètres. Orange sur orange : ils n'y avaient pas pris garde... À moins qu'ils n'aient débouché subitement ?

Toujours les mêmes adeptes du même culte. Même masque, mêmes contorsions révérencieuses destinées à tout, à n'importe quoi et à n'importe qui, mêmes instruments aux sons grinçants, même chant monotone et répétitif. Ils descendaient vers Bapt et Fudius. En prévision, ces deux derniers se rangèrent : une gosse allait surgir, qui bondirait... Et les autres, distancés, frustrés, recommenceraient leurs incantations. Mais il était possible qu'ils s'attachent aux pas de Bapt et Fudius jusqu'en bas, jusqu'au mail. Une compagnie tant inexplicable qu'agaçante : à éviter !

Bapt encouragea Fudius. S'ils maintenaient tous les deux cette descente soutenue, les religieux resteraient à la traîne. Fudius ne se fit pas prier et accéléra.

Mais le fait de se dépêcher ne semblait pas leur faire gagner la moindre avance. Il devint rapidement certain qu'ils seraient rattrapés bien avant d'être arrivés en bas. Hors d'haleine, Fudius exigea une pose. Une plate forme, sur le côté, faisait comme un espace dégageant les marches, une plate-forme limitée par une rambarde, probablement destinée à cet usage de marquer une pose. Les ingénieurs qui avaient conçu ces accès n'avaient pas totalement perdu le sens de la réalité pour penser à ce que pouvait avoir d'éprouvant ces volées qui n'en finissaient plus, ils avaient prévu quelques croisements à problèmes et des endroits de repos. Bapt rejoignit la balustrade, s'y appuya et s'apprêta à subir l'adoration et les simagrées de cette extravagante suite.

La petite troupe eut tôt fait de venir à leur hauteur, mais, contre toute attente, la démonstration de vénération prit une tournure inattendue : les masques n'étaient pas tournés vers eux, mais balayaient les alentours. Bapt, formellement, aurait pu affirmer qu'ils ne se souciaient que des environs. La présence des deux nouveaux, à proximité, ne paraissait n'être qu'une coïncidence. Mais les secondes qui suivirent prouvèrent qu'ils étaient bel et bien le but de la poursuite : l'éclair d'une lame dans un poing avait brillé.

Il ne s'agissait plus de cantiques ! Sans hésiter, Bapt lança son pied en avant. Sa bottine rencontra un genou. Changeant d'appui de jambe, il n'épargna pas le clown de droite qui s'approchait de Fudius. Après, il cessa de calculer ses coups et, son poing rencontra un larynx. Ruant des jambes, il fit reculer un assaillant, et le premier bras qui lui parut à portée fut le bon. Malgré la blessure qu'il ressentait au biceps, il s'en empara. Au bord de la crise de nerfs, cherchant le poignet qu'il avait aperçu, le trouvant, frénétiquement il le tordit de tous ses muscles et, sentant l'homme en déséquilibre, l'entendant geindre, le tira violemment. Un visage vint choquer la rambarde dans un bruit mou. Ensuite, il aurait été bien incapable de relater ce qui s'était passé ni même de récapituler ses pensées car il avait frappé à vue tout ce qui s'était approché.

Mais un fait était là : tous refluaient vers l'escalier. Bapt n'hésita pas et un dernier fut percuté par une bourrade. Sous le choc, manquant les marches, la marionnette boula cinq mètres plus bas. Il n'en restait plus que deux debout quand le troisième, à quatre pattes, remonta désespérément les marches aussi vite qu'il le pouvait.

Comprendre que leur chemin de fuite serait vers le haut pouvait être mis à caution. Mais c'est ce qui se produisit.

Bapt aurait pu sans peine frapper à nouveau l'éclaté qui remontait. Mais, le suivant des yeux, il fut rassuré, l'homme n'avait aucunement l'intention de retourner au combat. Tant mieux, un dernier heurt aurait pu ranimer la hargne de ses acolytes et les faire revenir à la charge ! Bien campé sur ses jambes, peinant à calmer les spasmes qui le parcouraient encore, prêt à ruer, Bapt le suivit attentivement des yeux...

Ils fuyaient réellement. Inutile de raviver l'affrontement, il laissa passer le dernier fuyard. Sur le sol, une lame de nacre affûtée sur un tranchant s'immobilisait en reflétant d'étranges feux... Bapt la ramassa.

Les hommes s'éloignèrent, escaladant l'escalier, là-bas, à dix mètres : l'attaque était terminée ! Non sans dégâts, de sa tunique un sang abondant coulait... Vainement il pressa la saignée du coude en guise de garrot, sans autre résultat que celui d'engourdir son avant bras un peu plus.

Mais, dans le feu de l'action, il avait totalement oublié Fudius...

Après un chaos de roches en équilibre, l'eau s'enroulait, au bas d'un à-pic abrupt de quinze mètres. Au-dessus d'une crique de la berge, on avait tenté, là, de passer le scientifique par-dessus la balustrade. Une chute à laquelle il n'aurait pas survécu. Mais, respirant encore, il s'était cramponné désespérément. Maintenant, que l'agression était momentanément abandonnée, l'homme se résigna : ses mains crispées s'ouvrirent, il glissa vers le sol...

Bapt se pencha. Il ramena les bras de Fudius autour de son cou, le chargea, se redressa. On avait visé Fudius en première raison, avec l'intention de l'éliminer. Que faire ? Remonter vers l'immeuble de l'ISCie, avec toutes ces marches, pour se jeter dans la gueule d'un autre loup ?

Tout un symbole, le haut de la ville leur était interdit à présent : l'accès au plateau et à l'Astroport. Comme si la page n'avait pas été déjà tournée !

Mais son compagnon pissait le sang et geignait.

Alors, l'avenir était de redescendre les marches. Aller vers le Mail le plus vite possible ! Porter Fudius jusqu'aux premières maisons, s'il restait encore un peu de vie dans ce corps gémissant...

Ce ne fut qu'arrivés en bas, à la dernière marche, qu'on sembla les découvrir. Mais, alors, ce ne fut plus qu'une suite d'images s'enchaînant. En quelques secondes, sans même qu'il les ait vus arriver, des tuniques blanches étaient là. Deux femmes d'une quarantaine d'années et, un homme plus âgé... Puis tout un attroupement. Et puis le soulagement de ses épaules : on emmenait Fudius. Bapt ne vit que deux corps robustes en porter un troisième. Un poids mort que l'on emporte... Des traces de sang par terre... Son avant bras, comme pris dans une gangue...

Stupidement, il contempla les craquelures dans la croûte de sang séché sur le dos de sa main, elles devaient mener à ce vide qui insensibilisait tout son bras. Il se releva et suivit ce corps pantelant, dont la tunique, maculée de marques brunâtres, tachait les toiles blanches qui le portaient.

Le corps mou de Fudius, soutenu par les deux hommes, disparut dans un couloir. Bapt, jouant des coudes, s'évertua à pénétrer dans la maison. Il buta contre des corps résolus, durs, qui faisaient obstruction. Puis, comme si un ordre avait été propagé, on le laissa passer.

Un couloir que la clarté de l'extérieur éclairait à peine... Il s'enfonça dans une demi pénombre et échoua dans une pièce encore plus sombre. À la lueur d'un lumignon on s'affairait à laver le corps lardé de la victime de l'agression, étalant d'épaisses couches d'une sorte de gelée dont la consistance et la teinte, semblait-il rosée, donnait la rebutante impression d'être vivante.

Il eut un haut-le-cœur. Mais, déjà, on s'emparait de son bras. L'une des deux femmes, tout en se préoccupant de Fudius, lui consenti quelques mots sans se relever de son travail de nettoyage...

- Ton ami restera ici, dans cette maison. (À son tour, on lui lava le bras. Puis l'immonde gélatine s'étala jusqu'à l'articulation du coude)... Il en aura pour plus longtemps que toi, ses blessures sont profondes. Toi, tu garderas ce pansement trois ou quatre jours. Pas plus. Ne t'effraie pas quand tu l'ôteras, les chairs se referont. Les infections s'installent très vite ici, il fallait les combattre...

Bapt, du menton, montra Fudius.

- Je m'occuperai de lui.

- Tu ne peux pas habiter dans cette maison, tu retourneras chez Ramgar. (Elle ajouta, comme si cette précision était de toute première importance.). Tu -dois- aller chez Ramgar.

- Je « dois » ?

- Ici, tu ne serais d'aucune utilité et d'autres tâches t'attendent. (Elle finissait d'enrouler une toile. Elle la ficela avec un linge en un tour de main tout en dextérité).

- Ces tâches, seraient-elles pour payer notre hébergement dans cette maison Ramgar ?

- Sors d'ici ! L'avenir apportera une réponse à la question que tu te poses !

Aucun commentaire n'était à attendre, Bapt renonça à obtenir n'aurait été qu'un semblant d'explication qui l'aurait mis sur la voie de ce en quoi il s'agissait de devoirs et de quelle nature étaient les dits devoirs. Les deux femmes s'affairaient à recouvrir Fudius d'un tapis dont l'apparence était celle d'un feutre fait d'algues, et leur comportement confirmait qu'il n'y aurait aucun complément à ce qui avait été dit.

« Sors ! ». Un ordre. Un ordre qui ne se discutait pas. Mais un ordre que Bapt contestait dans son for intérieur : Fudius personnalisait un devenir fréquentable, acceptable, sa seule relation. Le nantir d'un qualificatif d'Ami aurait été exagéré, mais qui d'autre ?! On n'abandonnait pas si facilement la seule personne avec qui l'on avait échangé quelques propos en ces moments de déchéance. Il ne faisait aucun doute qu'il serait soigné dans cette maison. Mais... Et lui ?!

La réponse lui vint, inattendue, une main étroite, menue, avait pris en otage celle qu'il lui restait de valide. La petite forme blanchâtre lui rappela instantanément cette gamine qui l'avait guidé sur le Mail. Mais le lumignon était insuffisant pour découvrir le visage encapuchonné. Cependant, même comportement : on se faisait comprendre sans parler. On le tirait hors de ce réduit dont il aurait bien été en peine de discerner la porte. Il se laissa faire, on confirmait son éviction en l'entraînant au dehors. Il quitta des yeux la forme allongée de Fudius qu'il tentait de scruter et répondit à la traction de cette énergie qui lui indiquait la sortie.

Il se laissa mener. Le couloir franchi, débouchant à l'air libre, les yeux éblouis par la clarté qui éclaboussait le Mail, il reconnut « qui », de nouveau, prenait en main son destin.

La même gamine.

Mais, cette fois, Bapt n'avait pas l'intention d'entretenir le silence :

- Encore Toi ?
- Encore moi.
- Bapt ne lâcha pas la fine main.
- Je te vois partout, es-tu mon Ange Gardien ?
- Je ne suis plus une enfant, libère ma main !
- Cette fois, je te tiens ! Es-tu chargée de m'accompagner partout où je dois aller ? Dans ce cas, navré de te le dire, tu as failli, nous avons été attaqués. Des gens en voulaient à notre vie, et toi, tu étais absente ! Un ange gardien se doit d'être toujours présent au côté de celui qu'il protège, tu as négligé ton travail. Pas très sérieux...
- Lâche ma main !
- Non, je ne te lâcherai pas ! Habites-tu une de ces premières maisons du Mail ?
- Lâche ma main !
- Qui te donne l'ordre de t'occuper de moi ? Et pourquoi ?
- Je ne te dirai rien !
- C'est donc que tu aurais à me dire... Personne n'est sorti de cette pièce, alors qui t'a envoyée ?
- Je ne dirai rien !
- Je tiens ta main, inutile de me le dire : je saurai tout !
- Avec ma main ?
- Oui, avec ta main ! Tes pensées finiront par passer. Toutes !
- Lâche-moi ! J'ai promis !
- Mais il y a cette main que je tiens... Qui t'a envoyée ?
- C'est un secret !
- Un secret qui ne passerait pas de ta main à la mienne ? Allons-donc ! Tu y penses bien trop fort pour qu'il puisse rester coincé longtemps, ce secret !
- La gamine tenta de s'échapper en secouant et en tirant vigoureusement son bras retenu. Impossible, Bapt la tenait fermement. La gamine y renonça provisoirement et prit une longue bouffée d'inspiration...
- Si je te le dis, tu lâcheras ma main ?
- Oui !
- Eh bien... Eh bien Rangda te fera peur à toi aussi ! Et tu iras loger tout là-haut, tu ne les verras pas ! Et Lætia sera bien tranquille ! Voilà !
- Qui est Lætia ?
- Écoute ta main, elle te le dira !
- Tu me caches encore un bout de ton secret. Qui est Rangda ?
- Ah, elle te fait déjà peur, hein ! Ta main serait-elle devenue sourde et muette !
- Je te la lâche. Ma main me le dira maintenant.
- Pourquoi maintenant ?
- Le secret est passé dans mon bras, il arrive... Si tu préfères me le confier avant qu'il ne m'arrive...
- Il ne peut pas te dire si tu les verras, puisque je ne le sais pas ! Même Lætia ignore si ils viendront !
- Hum... Tu t'avances bien imprudemment.
- Ils viendront ?
- Je les vois déjà.
- Tous les jours je regarde et je ne les vois jamais, pourquoi voudrais-tu les voir déjà, toi ! Tu ne peux pas en savoir plus que mon secret !
- Qui sait ?

- Tu les feras venir ? Tu ne sais même pas leur parler !
- Laisse-moi faire et tu les verras. Ils viendront.
- Sûr ?

Bapt recoupa ce nom de Lætia avec celui qu'il avait entendu prononcer lors de cette déclaration : « *ainsi parle Lætia...* ». Il avait affaire avec cette même personne. Et une personne qui avait décidé de son avenir. Peut-être, une de ces femmes qui soignaient Fudius ? « *d'autres tâches t'attendent...* » Mais qui était cette Rangda qui devait faire si peur ? Mystère. Il fit une autre tentative :

- Écoute, si tu ne me crois pas... Ce n'est pas Rangda qui me fera peur, crois-moi !
- Forteri en a encore peur.
- Chacun est chacun, je n'aurai pas peur.
- Tu devras apprendre à chanter !
- T'ai-je dit que je ne le savais pas ?

Le problème était insoluble pour la gamine. Tout juste arrivé, cet homme savait-il déjà chanter ?! Et il affirmait qu'ils ferait venir les anges. Des dires inimaginables ! Lætia n'avait pas tout dit, sa sœur aînée en savait plus sur cet homme qu'elle lui en avait laissé croire. Cela méritait beaucoup de circonspection...

- Non... Non, tu ne me l'as pas dit. Alors tu saurais chanter et tu n'aurais pas peur de Rangda ? Alors chante ! Fais-les venir ! Viens du côté du quai !
- D'autres tâches m'attendent avant.
- C'est vrai, je ne dois plus te quitter. Tu dois retourner chez Ramgar et tu vas naviguer. Mais le fleuve est en colère, je l'ai vu, personne n'ira chercher le bois. Le fleuve a décidé tout seul d'amener les flottants, ils tournoient déjà dans le delta. Ce sera dangereux. Le fleuve est plus puissant que Rangda, il te faudra être plus fort que les deux réunis !
- Si Lætia l'ordonne, je ferai.
- Je dois l'avertir si l'on te cherche querelle ! Elle ne peut être toujours là pour te protéger.
- Mais... elle saura, si tu le lui dis.
- Ne pas avertir Lætia si un malheur te menace ? Veux-tu jeter Rangda contre moi ?!
- Alors, tu lui diras.
- Je ne veux pas rencontrer la mauvaise femme que Forteri a vue, je lui répèterai tout ce que tu feras, tes moindres gestes.
- Tu seras constamment à côté de moi ?
- Ce que tu es sot ! Tu ne me verras pas, mais je serai là.
- Tu peux rester si tu le veux. Je dois revenir chez Ramgar.
- Je sais... Va !

Bapt hésita, il avait espéré que la gamine l'accompagnerai et qu'il pourrait encore lui soutirer quelques informations qui complèteraient le puzzle. Dommage... Mais comme elle ne faisait pas mine de changer d'avis et ne s'était écartée que de quelques mètres, il prit la direction de l'autre extrémité de l'alignement de maisons basses. Puisqu'on le surveillait pour parer à toute agression, pourquoi se tracasser ! Bien qu'il ait été convaincu que l'on en avait voulu à Fudius Movar plutôt qu'à lui. Mais comme l'agression avait tourné au désavantage des inconnus, il risquait fort d'être inclus dans une liste de prochaines victimes !

Se faire assassiner sans en connaître le pourquoi... Fudius avait sans doute une conscience plus chargée qu'il ne le prétendait ! Ou qu'il ne le subodorait ? Ou leurs visites à Forteri dérangeaient ? Cet ange gardien aurait son utilité, bien que la frêle silhouette n'aurait pesé pas bien lourd lors de cette attaque. Fudius l'avait échappé belle, la visite à Forteri aurait pu être son dernier escalier. Enfin...

On finissait de manger aux étals et les nuages s'étaient dissipés. Le soleil chauffait son dos, Bapt s'éloigna d'un pas tranquille. Des espaces étroits, à intervalles réguliers, ménagés entre les maisons, laissaient apercevoir le fleuve. Des ruelles étroites, creusées de caniveaux profonds censés diriger les eaux qui dégringolaient de Jakun lors des grosses pluies. Elles offraient pour l'œil de courtes trouées vers le fleuve. Il aurait pu s'y faufiler et aborder l'arrière des maisons dont les façades donnaient directement sur un quai. Mais il n'osa pas et se contenta de marquer le pas pour scruter le courant.

L'eau avait perdu sa teinte verte que Bapt et Fudius lui avaient vu l'avant veille. « *Le fleuve grossissait...* » Apparemment, un événement pris en considération. Un événement qui interférait dans ce qui avait été projeté pour lui : « *inutile d'accompagner les arbres coupés, le fleuve les apportait* ». Que lui ferait-on accomplir qui remplaçât ce travail ? Sûrement, « on » avait prévu.

Dès qu'il ralentissait, il apercevait la frêle silhouette de la gamine qui allait et venait, se glissait entre les gens, revenait, repartait... Cette gamine ne tenait pas en place, quelle vitalité ! Par ces apparitions, Bapt avait la curieuse sensation que, s'il lui était toléré de ne pas se dépêcher, il n'était pas maître de la direction à choisir. Le certitude d'être rabattu, voilà. Peu à peu il cessa de guetter les étroites perspectives donnant sur le fleuve et longea les bâtiments en reprenant son allure. Sur sa droite, la ville de Jakun, proprement dite, s'étagait jusqu'au pied de la pente du plateau. Des maisons de styles hétéroclites, surplombaient les premières demeures donnant sur le Mail. D'antiques résidences attestant que la ville, à l'origine, avait été occupée par des habitants fortunés. Plus haut, étant donné l'obligation d'emprunter les escaliers pour y accéder, il était nécessaire de prendre des ruelles dont il était recommandé de connaître le labyrinthe d'accès pour y parvenir. Encore plus haut, des morceaux de toiture, ça et là, s'apercevaient ; un coupe-gorge que d'habiter dans ces endroits ! Encore fallait-il avoir réussi à amadouer les sris... Forteri résidait par-là, encore plus haut. Mais on lui portait de quoi subsister... Pourquoi ? Pourquoi ce traitement de faveur ? Toutes ces autres personnes qui, pourtant, descendaient par les escaliers...

Trop de questions demeuraient, mais pourquoi vouloir connaître les mystères de Jakun en si peu de jours. Les réponses viendraient à leur heure. « *Il apprendrait à naviguer...* » Curieux d'imaginer qu'il pourrait assimiler des techniques qui avaient nécessité des décennies d'apprentissage. Des siècles d'expériences ! De la mise en scène, cette proclamation. Un peuple avec des archaïsmes religieux. Quel utilitaire ?

Et encore une question... Il la chassa, tandis que son regard percevait, entre deux maisons, une silhouette blanche... Mais elle disparut aussi vite. Le peu qu'il en avait saisi : il n'avait pas reconnu la gamine dans cette apparition.

Mais où était donc passée cette luciole ?!

Il accéléra le pas, les nuages s'étaient dissipés comme par enchantement et le soleil n'avait pas attendu la fin de ses péripéties et de ses réflexions pour grimper dans le ciel ; l'explication de pêcher la nuit plutôt que le jour, par ces journées accablantes de chaleur ?

Chapitre 13

Regorson considéra Porodian avec un brin de morgue, ce qui eut le don d'énervé ce dernier :

- Tu aurais pu nous prévenir que ce type ne se laisserait pas faire, puisque tu sais tout !
- Je ne sais pas d'où il sort.
- De l'Aldébaran, quelle bonne blague ! Il était là avec ton client le premier jour, dans ce hall. Tu t'en es servi pour essayer de nous impressionner avec ton histoire de lutteur.
- Je suis descendu le premier et je les ai tous photographiés. J'ai eu l'occasion de voir leurs portraits à tous et j'ai une excellente mémoire visuelle : celui-là n'était pas du chargement.
- Mais il en était, c'est pas de chance. Et ce n'est pas un manchot ! Comment veux-tu préparer une intervention avec efficacité si tu nous caches tes relations ! Liquider ce Movar était une affaire d'enfant. Nous nous serions méfiés de cet énergumène si tu nous en avais touché deux mots ! Movar s'en remettra, s'il est toujours vivant les pêcheurs vont le remettre sur pied, ils ont l'habitude. À l'avenir...
- On recommencera.
- Tu recommenceras ! Mes hommes ne te faisaient déjà pas confiance, ce ne sera pas cette entourloupette qui les décidera à te rendre service !
- Je m'en chargerai. Mais maintenant il va se méfier.
- C'est sûr, c'est plus facile quand tu as affaire avec un gus qui croit que tout le monde est gentil. Remarque, Amadarar l'a blessé. Ça te sera plus facile d'achever le travail. Et puis... Il y a toujours cet saloperie de porte d'accès que ne veut pas s'ouvrir, hein !
- Ces types sont à éliminer, après nous passerons aux choses sérieuses.
- Eh oui, je comprends ton point de vue. Ça reporte à une date ultérieure, comme on dit, vu que tu ne connais pas la ville. Va falloir les retrouver là-dedans, dans tout ce fouillis d'allées. Et quand on ne peut s'y reconnaître...
- Les pêcheurs, c'est tout en bas, au ras des quais.
- C'est fou tout ce que tu sais de Jakun, dis-donc ! À se demander où tu as pu apprendre tout ça ! À moins que tu sois déjà venu en touriste ? Note : ça expliquerait.
- L'histoire de Viélès c'est celle de cette ville. Et il y en a qu'une. Quand on sait qu'on y sera conduit de force, on s'informe. Ce n'est pas difficile de deviner que les gens se soient maintenus ici, au plus près de l'eau.
- On peut voir ça comme ça... Eh bien, ton client est en bas. Tu pourras le guetter. Au ras de l'eau ! Tu en profiteras pour casser la croûte car mes hommes ne sont plus pressés pour te monter à manger. Même que ça ne leurs plaisait pas beaucoup. Ils n'ont guère de dispositions pour, tu t'en doutais certainement, jouer les larbins. Même que, d'ordinaire, ils trouvent toujours des âmes compatissantes

pour ce genre de corvées. Sais-tu que j'ai dû leur expliquer que tu n'étais pas là pour ça ! Je leurs ai parlé de coquilles, de rentrer au pays, de comptes saturés de solars... Ce mal que j'ai eu pour les convaincre de faire tes commissions !

- Tu parles beaucoup pour quelqu'un qui a loupé son coup. J'ai peut-être fait une erreur en croyant que les durs d'ici pourraient me fournir une aide efficace.

- Ce n'est pas gentil de dire ça d'eux ! Je les ai tous déjà vus à l'œuvre, ce n'est pas facile de s'imposer ici. C'est un peu la jungle, tu sais, tu n'es pas en affaire avec des tendres. Et, d'ordinaire, ils se débrouillent très bien ! Sauf quand on leur a préparé une embrouille...

- Ce type s'est fait copain avec Movar. Je n'en ai jamais entendu parler de lui.

- Si tu as le temps de lier connaissance avec lui avant de l'estourbir, tu sauras tout de lui ! Ne vois-tu pas qu'il serait là comme toi et moi, lui aussi, pour les coquilles ?! Ça en ferait du monde dans ce souterrain, hein !

- Impossible !

- Qu'en sais-tu ? Il aura, aussi, prévu son rapatriement, pourquoi pas ?

- Impossible. Mais une raison de plus pour que je doive finir le travail que vous n'avez pas été capables d'accomplir. C'était dans notre accord, pourtant.

- Quel accord ? C'est une idée fixe que d'en voir absolument un, d'accord !

- Pas de réciprocité de ta part et tu ne verras jamais ce qu'il y a dans ces souterrains.

- Les Élytres sont dans l'eau.

- Eh bien.... plonge !

- Ne me parle pas comme ça, Régorson ! C'est bien toujours ton nom, hein ? C'est un vieux nom de Celcius : « Régorson ». Oh oui, c'est un vieux nom. Nous, nous avons tous des noms idiots, ici. Régorson... C'est bizarre et ça sonne curieusement : « Régorson »

Régorson contint une grimace de dégoût et s'obligea à déglutir la bouchée qui s'obstinait à s'éterniser dans sa bouche. Cette mixture pâteuse, aux relents de chair faisandée, était dotée d'un pouvoir d'écoeurement insoupçonné ! On l'en avait prévenu, mais il n'aurait jamais pu imaginer qu'un tel brouet puisse être la base de l'alimentation sur Vièlès. D'autres surprises l'attendaient encore, sûrement ; l'entraînement qu'il avait subi n'avait été que pour le préparer à ces conditions de vie antiques. Mais, la réalité, si peu qu'il en avait vécu en ces quelques premiers jours, outrepassait amplement ce qu'il avait imaginé. « *Selon nos dernières informations, leur alimentation n'a pas varié : de la chair de poissons bouillie. C'est à demi égoutté, puis mélangé à une pression : des ferments importées là-bas, tout au début de la colonisation. Ensuite, ils essorent. Exécrable, mais très bon apport calorique. Au demeurant, passablement digest et surtout : non toxique. Rares sont les espèces marines que l'on puisse, sur Vièlès, avaler sans risque...* ».

Galbreit, son chef, ne s'était pas trompé de beaucoup, ses informations étaient fiables... Sauf que c'était d'un goût innommable !

Régorson reposa la coquille. Porodian faisait mine de songer à quelque insoluble problème, mais il le devinait sur le qui-vive : ces signes sur son visage, qui le trahissaient. Il avait aussi repéré le léger relief de sa tunique : du matin au soir l'homme ne se séparait pas de son arme. S'il espérait pouvoir l'empoigner à temps, Régorson n'en aurait pas pour longtemps à le désarmer, le B A BA des leçons de combat rapproché. Mais il fallait lui laisser ses illusions, ces relégués ne soupçonneraient pas, sauf erreur de sa part, qu'ils avaient affaire avec un professionnel. Il y avait ce Porodian qui lançait ses petites piques verbales mais

L'homme s'essayait à cette joute uniquement pour le tester sur ses capacités à se contrôler et, il était bon de laisser croire à cette brute qu'il faisait mouche en affectant, de temps à autre, de circonstance, une mine sombre. Régorson était un maître dans ce genre de situation, c'est pour ses brillants résultats aux tests qu'il avait été choisi pour cette mission. Ses résultats, son passé d'agent spécial, de brillants antécédents, l'avaient désigné comme parfaitement apte à dresser un état précis et efficient de Jakun, de son ambiance, des installations mises en sommeil, des possibilités de relancer la pêche des coquilles. Un état précis des lieux, afin de déterminer, rationnellement, si les conditions d'exploitation avaient changé. *« Il ne s'agissait pas de raser la ville et ses habitants si cela n'était pas nécessaire ! Jakun était un dépotoir bien utile pour se débarrasser des gêneurs, pourquoi l'anéantir ? Et puis, le statut de Terre de Relégation de Vièlès n'était que trop commode pour mettre les coquilles à l'abri des incursions des curieux. Ne rien faire qui puisse réveiller l'attention sur les anodontes. Faire le point, c'est tout. Faire un rapport »*. Et Régorson avait les éléments en main.

Mais « tester » c'était aussi faire un essai. Et faire un essai, c'était aussi pêcher, n'aurait été qu'une seule coquille. L'idée avait prestement fait son chemin dans les pensées de l'Agent, pêcher une coquille pour éprouver une possibilité de relance impliquait que l'essai puisse se répéter. Devait pouvoir se répéter. Alors, une coquille, d'accord, mais pourquoi pas « deux » ? Puis trois... Avec un peu de chance, on pouvait en pêcher de très belles. Et, puisque le retour de l'Orgueil d'Aldébaran n'était programmé que pour dans trois mois, sauf appel d'urgence de sa part, le délai d'en pêcher plusieurs qui soient vendables devenait à portée. Une occasion que personne, digne d'un peu de jugeote, n'aurait laissé s'enfuir sans la tenter. Mais, en bon agent qu'il était, il fallait annihiler les impondérables de toutes sortes et, en tout premier lieu, la moindre des prudences : faire taire ce Fudius Movar.

C'était dans les consignes : *« Éliminez ce bavard. À Jakun, pour tous, ce fait passera pour un règlement de compte. Ne me demandez pas pour quelle raison les Autorités l'exigent, on n'a pas cru bon de me le préciser. Je n'ai fait qu'apercevoir son dossier. C'est un spécialiste de la phylogénie, ces histoires sur la formation et l'évolution des espèces dans leur milieu. Très haut niveau. Je vous fais part de cette information car si vous le recherchez, il sera facile de le repérer : là où on se rassemble pour réfléchir. Si un tel lieu existe là-bas, il sera là. Il y avait aussi, annoté en clair sur son dossier : ... faux compte-rendu en vue de dissimuler des informations capitales et de dévoyer le programme d'un laboratoire. Cela prouvait un esprit sceptique et, à l'occasion, rebelle »*. Mais l'équipe de ce Porodian avait raté son coup ! Et lui avait failli en dérogeant : *« Réaliser la mission soi-même, ne jamais spéculer sur autrui »*. Mais, puisque ce Movar était soigné et hébergé par ces dingues de pêcheurs, l'affaire était remise à plus tard : *« Prudence extrême dès qu'il sera question des pêcheurs »*.

Si l'embarquement de coquilles ne se réalisait pas, revenir de mission les mains vides était fortement déconseillé. Galbreit, le patron du Service, mais il était notoire qu'il œuvrait aussi pour l'Inter Stellaire Compagnie, n'apprécierait que moyennement. Dans le cas de réussite de son coup personnel, aucun compte à rendre à Galbreit : lui, Régorson, serait loin. C'était l'un ou... l'autre.

Équilibre délicat. Miser sur plusieurs tableaux ? C'était le moment de jouer au plus fin ! Partir sur Sally avec des coquilles ou... revenir devant Galbreit avec un compte-rendu cohérent et complet. Beaucoup s'en seraient tenus au plus simple, au plus confortable, rester dans la légalité, dans le giron du Gouvernement des

Mondes. Un appui solide et un avenir assuré. De l'autre, partir avec quelques milliards en menaçant la Compagnie de les mettre sur le Marché et, du même coup, dévaluer celles qu'Elle avait emmagasinées ; l'ISCie paierait le prix sans discuter : la fortune ! Après avoir tenté de localiser le magot, quitte à le détruire, il fallait s'y attendre, évidemment. Le détruire... Il ne ferait pas le poids si une équipe débarquait sur Sally, ne pas y compter. Par ailleurs, imaginer qu'il ne puisse y avoir aucun risque aurait été d'une innocence crasse, il ne fallait pas rêver !

Mais l'affaire valait le coup, c'était jouable. Régorson l'avait compris dès le départ, dès qu'il en avait compris l'enjeu. Il avait les codes qui ouvriraient l'accès aux installations et pourraient lancer le message pour influencer le programme du vaisseau. Galbreit n'avait probablement pas envisagé cette possibilité. Ou ne l'avait pas retenue. Galbreit étant tout, sauf un innocent que l'on pouvait abuser, son postulat avait été : « Sa mission accomplie, Régorson reviendrait ». Seulement, voilà, Régorson n'était pas homme à laisser échapper une telle occasion. Si tout se passait bien, Galbreit devrait ré-interroger son ordinateur pour découvrir où avait dérapé son raisonnement !

La situation, donc, se prêtait, c'était à cette conclusion que Régorson était parvenu. Mais il y avait ce type, sorti dont on ne savait où ! Il ne figurait pas, au départ, sur la liste des relégués du Registre qu'on lui avait communiquée. Une combine de Galbreit pour le surveiller, canaliser cette possibilité de détournement ? Le plus simple aurait été que les types de Porodian se fussent chargés de ces deux hommes. Seulement, voilà... Donc : une zone d'ombre dans le projet. Éliminer cet inconnu devenait une priorité, il s'en chargerait, et ça lui permettrait de mettre la pression sur Porodian, de le rendre plus docile. Sinon, à défaut, un peu moins méfiant.

Oui, il n'y avait pas que du négatif dans cet échec. Il faudrait se charger de cette élimination, c'est tout. De celle-là aussi...

Régorson, à demi satisfait du chemin parcouru ces premiers jours sur Vièlès, négligea le regard en coin du truand et claqua une pichenette sur le rebord de la coquille. Puis, négligemment, se leva. Le tintement clair du récipient nacré, en déclinant, accompagna ses premiers pas. La coupelle s'immobilisa dans son dos... Aucun autre bruit, Porodian devait l'observer. Un silence préluant aux fureurs... Mais ce ne serait pas aujourd'hui. Ce n'était pas pour aujourd'hui.

Dehors, reprenant le cours de ses pensées, Régorson affronta le soleil quelques secondes et se décida pour le premier escalier. Descendre vers les quais, c'était là où tout se jouait. Et il y avait ce fleuve qui, d'heures en heures, gagnait en volume... Il contempla l'unique paysage de Vièlès qui en vaille la peine : le Delta. Ce qui était important commençait là, tout près, au ras du quai. Le moment venu, il faudrait un bateau... Et puis s'assurer que les anges répondaient toujours aveuglément aux ordres, si leur atavisme n'avait pas faibli, si ils étaient toujours sensibles et vulnérables aux ondes... Oui, deuxième point : un bateau pour vérifier si le conditionnement phylogénique de ces créatures s'était maintenu. En ce moment, à cette saison, compte tenu de ce courant qui enflait, en bonne logique, ces animaux se tenaient de l'autre côté de ce bras du fleuve. Le premier appel donnerait une indication...

Cet idiot de Porodian n'était ignorant que d'un fait capital : l'accès aux souterrains. C'était aussi l'assurance que les clefs fonctionnaient toujours, que les émetteurs seraient efficaces et... que l'Aldébaran, là-haut, tournerait puis reviendrait bien se poser. Il avait déjà le vaisseau pour repartir, il ne manquait plus

qu'un premier essai pour vérifier le conditionnement de ces bêtes. Être méthodique. Un coup aussi énorme ne se réalisait pas à la légère, il y avait aussi sa vie au bout. Porodian n'était qu'un amateur, tout juste bon à porter les coquilles.

Mais, jusque là, il était doté d'un potentiel de nuisance à prendre en considération ! Lui et sa bande étaient trop bien installés dans l'immeuble, ils n'en bougeraient pas sans un appât irrésistible. Conclusion : laisser Porodian accéder aux installations...

**

Pour sa quatrième nuit sur Vièlès, Bapt se dirigea vers cette fameuse maison Ramgar. Il s'apprêtait à en franchir la porte lorsque son ange gardien fit sa réapparition. Il était seul devant cette entrée, et, subitement, la gamine avait été là. Interloqué, il resta la main suspendue, s'interrogeant sur une bien surprenante distraction de sa part. Mais elle était là, aucunement essoufflée, bien qu'elle ait dû surgir du plus proche endroit possible : un passage entre les maisons qu'il avait dépassé depuis un bon moment ! Ou bien, elle venait de cette dernière maison, sur le coin ? Par là, une cascade dégringolait... Non, bien trop éloignée. Elle n'avait pu accourir de si loin sans qu'il l'aperçoive ! Mais elle était là, plantée entre la porte et sa main. Si près qu'elle en interdisait, de fait, l'accès, dénotant par là qu'elle avait d'autres projets pour lui. Bapt, encore sur le coup de l'étonnement, la considéra :

- Veux-tu m'empêcher d'entrer ? Je ne connais que cette maison, c'est là que j'ai dormi la nuit dernière.

La gamine effrontée, surgie d'il ne savait où, le scrutait. Cherchait-elle à deviner ce qu'il pensait, elle n'y aurait pas apporté plus d'attention ? Son indéfinissable sourire pouvait signifier aussi bien la dérision que l'admiration.

Bapt, de nouveau, tenta de briser son silence :

- Laisse-moi donc entrer ! Aurais-tu encore une proclamation qui me concernerait ? Dis !

- J'ai un secret.

Malgré lui, Bapt partit d'un grand rire...

- Un secret ? Un seul ? Mais tu es le secret personnifié ! Le secret de tous les secrets !

- As-tu déjà écouté le vent ? Lui as-tu déjà parlé ?

- Hier, pendant cet orage, les bourrasques...

- Je ne te parle pas de ce vent-là ! Celui-là ne sait pas ce qu'il veut, personne ne l'écoute !

- Parce que, Toi, tu connais un vent qui sait ce qu'il veut ?

- Le vent court. Des fois, il vient des montagnes, d'autres fois de l'Océan. Quelques fois il balaie le fleuve dans tous les sens, il ne sait pas ce qu'il veut. Il souffle, et voilà tout. Mais moi je sais quand il parle et écoute.

- Ah ?

- Et aujourd'hui c'est un bon jour pour savoir ce qu'il veut.

- Sûrement ! Voilà ton secret : décider, Toi, quand il aura envie de s'exprimer. C'est astucieux !

- C'est lui qui te parlera, suis-moi !

Le ton de la gamine s'était fait péremptoire et le visage devenu soudain adulte. Des expressions qui se voulaient convaincantes, définitivement persuasives. Un

regard, tour à tour sévère et persuasif, puis impératif, puis perdu dans l'incompréhension, presque suppliant. Puis, à nouveau, intimant...

Bapt ne sut y résister. D'ailleurs, il était visible qu'elle savait parvenir à le décider, puisqu'elle s'était écartée de la porte comme si le risque de le voir entrer s'était maintenant éloigné. Certaine de son fait, elle partait en direction de la cascade.

Il lui emboîta le pas, il reviendrait plus tard, ici, pour dormir, la journée était loin d'être terminée. D'après la position du soleil, encore deux bonnes heures avant que s'amorce le crépuscule. S'il ne s'agissait que d'une lubie... Ou, voir de près cette cascade ?

Mais la gamine ne fut pas arrêtée par le passage du torrent. Cette fois elle ne lambinait pas, comme elle l'avait fait la veille sous cette pluie battante. Aujourd'hui elle était pressée. Bapt dut allonger le pas pour la suivre, de l'eau jusqu'à mi-cuisses, comme elle, dans le passage du torrent. Une fois franchi cet exutoire, elle fila droit vers un endroit précis, entre fleuve et amoncellement de roches. La ville se terminait à cet endroit, et le sol, à coup sûr aplani pour l'assise des proches constructions, s'élevait en pente sévère. Un dénivellement que la cascade absorbait d'un seul saut. Dix à quinze mètres, au bas mot. Dépasser ce lieu extrême de Jakun, c'était s'engager au pied d'une pente qui grimpeait, tout là-haut, jusqu'au rebord du plateau de l'Astroport. Un endroit dangereux pensa Bapt, précisément là où les quartiers de roches s'étaient effondrés, boulant au ras des dernières maisons de la ville. Mais la dangerosité du lieu tenait principalement à cet à-pic tombant dans l'eau du fleuve. Là aussi, dix mètres, au minimum, en contrebas. Des remous menaçants...

Mais la gamine négligea la pente et se dirigea au départ d'une sente à peine tracée dans laquelle elle s'engagea.

Une passe à peine discernable. Un lieu dangereux. À l'aplomb, l'eau charriait des troncs d'arbres qui s'entrechoquaient dans des bruits sourds, disparaissaient dans de monstrueux tourbillons, ressortaient avec violence, là-bas, vers l'aval, à une centaine de mètres.

Déraper, là, présageait une mort certaine. Et la gamine continuait ! Si chemin il y avait, la configuration du terrain garantissait un exercice périlleux.

Bapt stoppa.

- Ne cours pas, je ne te suivrai pas ! Je retourne vers le mail !

La gamine revint sur ses pas. Indubitablement, la décision de Bapt de repartir la déstabilisait.

- Si tu veux entendre le vent... Aurais-tu vu Rangda ?

- Je ne connais personne qui porte ce nom ! Là où tu me mènes c'est bien trop dangereux. Je ne vais pas escalader cette pente !

- Il y a un chemin !

- On ne le voit même pas !

- Tu as vu Rangda !

- Rangda ou pas, je ne te suis plus !

- Serait-elle venue si vite ?

- Arrête ce charabia. Il n'y a plus de chemin et je n'ai rien à faire par-là.

- Je t'attendrai, je t'aiderai, suis-moi !

Le vent prenait de la force, Bapt, terrorisé, hypnotisé par le tracé quasi absent de la sente, voyait ses bottines prêtes à déraper à chaque pas. Et plus il s'assurait de sa progression, plus les crissements sous ses semelles craquaient sinistrement

en lui. Le gravier fuyait sous son poids, plein de traîtrise, lui désignant l'irréparable chute à quelques dizaines de centimètres de là, dans le puissant courant. La gamine, de temps à autre, faisait demi-tour et lui désignait de son index les emplacements particulièrement dangereux. Sans se soucier, elle, de les éviter, elle repartait de l'avant en l'encourageant.

L'étroite bande, irrégulière, qui séparait le tracé du chemin du vide et de l'eau, aurait été franchie l'espace d'un faux pas. Quelle folie d'accepter ! Une seconde de malchance suffirait pour le précipiter dans ces eaux boueuses où, par de sournois reflets, on devinait des présences noirâtres. Qu'était-il donc venu faire en ce lieu ! Son inconscient lui avait-il joué ce tour pour le mener en cet endroit, pour mettre un point final à sa faillite personnelle ? Oui, sans doute. L'avertissement des sris... Eux avaient senti !

« Olmet, tu as tout raté, il est grand temps de mettre un terme à cette farce. À la première occasion, profite-en, débarrasse donc le plancher. Ne te loupe pas ! Un journaliste minable jouant au Don Quichotte a cru malin de quitter Celcius ; toujours idiotement téméraire, il est tombé dans l'Anstyx au lieudit : Passage de la Berge , le chemin qui longe le fleuve, en aval de Jakun, un endroit où pas une seule personne sensée ne s'est risquée depuis des siècles ! Son intention de suicide était évidente. Il n'y aura pas d'enterrement. Exceptionnellement, pour une fois, il aura fait œuvre utile en nourrissant, des restes de sa personne, quelques créatures qui longeaient le lieu. Bon débarras ! »...

- Pose ton pied là ! Non, pas là ! Là ! Allonge ton pas... Plus à gauche...
- Je vais déraiper, c'est instable.
- Non ! Maintenant, longe la pierre... plus près...
- Il y a des graviers.
- Ceux-là ne sont pas dangereux. Plus que quelques mètres.
- Pourquoi t'ai-je suivi !
- Pour entendre le vent.
- Je me fiche du vent !
- Mais –Lui- veut te parler et il voudra t'entendre.
- Des idioties ! Rien que des idioties... Venir ici uniquement pour basculer dans un fleuve, je n'ai jamais été aussi idiot.
- Passe là... et là... pose ton pied ! Là... Nous arrivons !
- Mais comment fais-tu pour avoir une telle aisance dans un lieu pareil ! Avec ce vent ! De la magie... Ou alors tu es totalement inconsciente !
- À chaque fois que le vent nous parle je viens ici.
- « Nous » ?
- Avance ! Tu auras entendu le vent.
- La belle affaire ! Qui, « nous » ?
- Il a des choses à te dire, à toi aussi. Avance donc !
- Et il va falloir repartir, c'est de la démente.
- Calme-toi, nous sommes arrivés. Le vent te dira si tu dois revenir souvent.
- Revenir ici ? Ce sera la première et dernière fois ! Et... Et puis le chemin s'arrête ici !
- Non, il contourne cette roche, après c'est la descente vers la plage. Suis la roche au plus près !
- ... Voilà !

Sur l'invite de la gamine, Bapt se hasarda entre vide et rochers. Face à lui, le fleuve. Le puissant courant rabotait sa berge, dix mètres plus bas, roulant vers

l'estuaire. Le corps frémissait d'appréhension en s'imaginant emporté dans cette suite de lents tourbillons où aurait disparu l'Aldébaran tant la quantité d'eau de ce bras du fleuve était imposante, suivant les indications de la gamine, hésitant, sentant son corps se refuser, il se hasarda, pas après pas.

Mais la gamine le sortit de sa tension en l'encourageant pour les derniers mètres. En effet, cela ressemblait vraiment à la fin de cette dangereuse sente : contournant la dernière roche, le paysage changea du tout au tout. Le chemin s'élargissait et, en pente douce et praticable, donnait accès à une plage de quelques dizaines de mètres de longueur.

Le soulagement de Bapt fut de courte durée, bientôt emporté par la surprise de ce qu'il voyait : tout ce renforcement de berge était couvert de portiques ! Et ces multiples assemblages de bois, différemment orientés, supportaient d'immenses coquilles nacrées. Des centaines de portiques ! Pour la plus grande quantité, les nacres d'une même espèce de mollusques étaient suspendues, visiblement orientées intentionnellement et maintenues en positions fixes. On discernait de solides cordes, nouées serrées, les rendant solidaires de toutes ces poutres de bois sec patiné par les vents....

Son subconscient lui disait que la disposition d'ensemble, et jusqu'au moindre élément de cette vaste et étrange construction, ne devait rien au hasard. Une logique avait présidé...

Et pourquoi être venu dans ce coin impossible pour y implanter cet agencement ? La question avait sa réponse : sa topographie. Le vent s'engouffrait dans la crique en un tourbillon qui décuplait sa force et lui faisait parcourir un chemin précis au travers des portiques, les faisant vibrer. Un système efficace. De visu, la plus petite coquille mesurait, au plus juste, ses deux mètres. Mais, pour la plus grande part, elles étaient énormes et dépassaient les trois mètres. Comme autant de voiles, elles canalisèrent le vent et se renvoyaient des sons en un sifflement étrange.

Étrange et insupportable. Bapt, fasciné par ces concavités brillantes, dont certaines étaient tournées vers lui, porta vivement ses mains à ses oreilles ; les vibrations, portées à leur paroxysme, se fondaient en une onde insoutenable ! Une série de notes courtes, aiguës, à la limite des l'ultra sons, pénétrait jusqu'au crâne.

Toute cette installation dans ce seul but, dompter le vent, l'adresser à l'inconscient humain, à son être le plus intime. Un immense instrument de musique, voilà ce qu'était cette installation, et sa gamme vous pénétrait tout.

Quelle en était l'utilité ? La force du vent se haussant, la puissance de l'installation aurait porté les sons obtenus vers Jakun s'il n'y avait eu cet encaissement de cette crique, mais la topographie devait renvoyer en direction du courant, gagner par-delà le fleuve, jusqu'à se perdre dans le Delta. Un message sublimé ?

Mais, tout près, l'humain en était pénétré jusqu'au fin-fond de ses cellules. Inquiet, Bapt tenta de s'en protéger, mais les sons violaient les paumes appliquées sur ses oreilles, franchissaient ses tympanes, frappaient son cerveau, se répandaient en lui jusqu'à l'indicible !

Jusqu'où cette machine prétendait-elle emporter ceux ou celles qui l'écoutaient ?

Un peu plus loin, la gamine voisinait avec l'extase, une sérénité sans borne baignait ses traits, et ses yeux moirés se voilaient comme sous de lentes caresses...

Les mots de magie et de féerie s'imposèrent à Bapt. Avait-on poursuivi un but autre que celui de ravir les auditeurs de cette bizarre musique ? D'être ce trait entre humains et le vent ? Non, cela ne pouvait être si simple, il y avait une raison. Et ce vent, qui enflait de minutes en minutes, décuplait l'impact de la gamme sur les pensées, les pulvérisait, les reconstruisait, s'emparant de vous, jusqu'à vous faire oublier que l'on vivait et respirait, que l'on avait marché jusque-là, risqué sa vie...

Un lien. Un lien unique pour un nombre d'initiés, ceux que l'on avait entraînés là, jusqu'à cette crique, une construction pour une ineffable communion.

Ces portiques avaient quelque chose d'une cathédrale rustique. Ces poutres polies, ces coquilles, brillantes sur leurs tranchants : une installation ancienne, voulue, étudiée, réalisée exactement. Qui datait de quelle époque de Vièlès ? Impossible d'évaluer la longévité de ces troncs d'arbres, polis par le sable que portait le vent, mais il s'agissait de décennies.

Combien de temps restèrent-ils là, Bapt n'en eut aucune notion. Puis la gosse s'approcha de lui...

- Parle-lui ! Dis-lui que tu l'aimes ! Le plus gentiment que tu sauras !
- Parler à qui ?
- Au vent !
- C'est ridicule.
- Il le faut ! Place-toi là, juste en face...
- Je n'ai rien à lui dire !
- Mais lui veut t'entendre ! Répète après moi : « *Je suis ta tristesse mais je veux être ta vie* ».
- Jamais rien entendu d'aussi stupide ! Parler au vent...
- Place-toi là, bien en face de celle-ci ! Allez ! Répète après moi ! Fort !

Alors, après la gosse, Bapt se surprit à répéter la phrase. Comme malgré lui, il copia les intonations de tendresse de sa guide. Elle, les yeux clos, y mettait tout son cœur, toute sa passion, toute la tendresse dont elle était capable. Comme si elle avait attendu cet instant depuis des mois. Il mit toute sa compréhension à l'imiter, comprenant qu'il franchissait une nouvelle porte vers ce monde insolite des pêcheurs. « *Les relégués ne viennent jamais ici... Ne le pourraient pas...* ».

Le pousserait-elle sur le chemin du retour ? Un simple et léger coup d'épaule... Même pas une bourrade suffirait. Une simple pichenette, et ses semelles déraperaient... Un corps frappant l'eau dans un éclaboussement anonyme...

Mais il répéta la phrase après elle. Puis ne l'entendit plus, prenant goût à confier ses mots à la nacre du coquillage, comme ployée sous sa voix et recueillant sa proclamation de foi.

« *Je suis ta tristesse mais je veux être ta vie* »

La magie ne s'atténua que progressivement, avant qu'il ne s'aperçoive que le vent avait nettement faibli. L'indicible charme était rompu. Les portiques redevinrent ce qu'ils étaient, un spectacle insolite, morne et silencieux.

« Muet » traduisit Bapt. La brise, maintenant insuffisante, ne faisait plus bruire les coquilles et le message s'était tu. Comme lui, la gamine reprenait pied dans la réalité. Elle paraissait avoir emmagasiné sur son visage et dans son allure une gaieté régénérée...

- Voilà, le vent t'a tout dit ! Tu sais tout maintenant !
- Je ne sais rien. Ce message ne m'était pas destiné.
- Si ! Tu connais ton avenir maintenant !

- Explique ?
- Je n'ai rien à expliquer, le vent t'a parlé.
- Des ultrasons, leur effet serait identique sur n'importe lequel des humains !
- Le vent t'a parlé, à toi seulement.
- Alors je n'ai rien compris.
- menteur ! Je dirai que tu es un menteur !
- À qui le diras-tu ? On t'a obligée à m'amener ici ?
- Tu n'as pas à savoir. Rentrons, maintenant !
- Réemprunter cette sente ?!
- Il n'y a que ce passage.
- Et comment aurait-on amené toutes ces poutres ? À dos d'homme ? Impossible !
- Les anciens disent que tout a été amené par les bateaux.
- Alors tous les pêcheurs sont au fait de cette installation... Viennent-ils tous ici ?
- Ils pourraient venir, mais ne viennent pas.
- Et les relégués ?
- Ils ne connaissent pas cet endroit !
- Pourquoi ?
- Parce qu'ils tomberaient, pardi !
- Tu les pousserais...(L'explication était, spontanément, venue à Bapt)
- Oui !
- Au moins, tu es franche ! Mais que me vaut cet honneur ?
- Le vent te l'a dit.
- Encore ce vent... Je n'en saurai pas plus, hein ?
- Non ! Tu devais venir et tu es venu. Voilà.
- Tu sembles avoir satisfait à un ordre. Et ta consigne est de ne rien dire.
- Oui !
- Bien... Alors, repartons !

L'absence d'un vent dangereux facilita leur retour. Bapt posait ses pas dans ceux de la gamine avec toute l'attention dont il était capable. Le fleuve, sur leur droite maintenant, prenait des reflets oranges et violets. L'après midi touchait à sa fin. Ils reprirent pied sur le mail avant que le soleil ait totalement décliné et la gamine ramena Bapt devant la porte de la demeure Ramgar, puis s'éclipsa. Il pensa qu'elle avait terminé sa mission de le mettre en contact avec les ondes de ce lieu « inconnu des relégués », une information qui confortait ses déductions passées : « On » ne l'avait pas inclus dans la masse des arrivants, « On » lui avait réservé une place « à part ».

C'était, tout à la fois, rassurant et inquiétant. Rassurant parce qu'on les avait sortis d'un mauvais pas, là-bas, à l'autre extrémité du quai, et qu'on lui signifiait, à lui Bapt, un statut d'exception... L'un n'allant pas sans l'autre, en déduire qu'il y aurait des obligations attachées à ce rôle relevait de l'implicite. Cette gamine délurée attachée à ses allées et venues, ce privilège de l'entraîner vers ce lieu insolite, cette proposition de les loger... Encore qu'il était remarquable que l'on avait « accepté » d'accueillir Movar, parce que lui, Olmet, avait insisté pour ne pas en être séparé.

Force était de valider cette distinction de fait. Mais il n'avait rien demandé ; il y aurait contrepartie, c'était certain.

Les paroles de Forteri revinrent : « *tout est déjà joué !* »

Qu'est-ce qui était « déjà » joué ?

Chapitre 14

L'agression, le temps, ce fleuve dont le niveau se haussait chaque heure un peu plus, les grumes qui filaient dans le courant, avaient perturbé le programme prévu : on ne vint pas chercher Bapt pour ce premier embarquement

Fudius allait de mieux en mieux, on l'en avait averti. Cependant, l'accès à la maison lui était bloqué, mais il retrouva son compagnon devant la maison Ramgar, trois jours plus tard, un Fudius remis sur pied. Pour ses premiers pas, ils décidèrent d'aller lentement à l'autre bout du quai, du côté des installations abandonnées de l'ISCompagnie.

Là, vu de près, l'Anstyx semblait glisser paisiblement. Aucune ride, il en paraissait d'autant plus secret. Là-dessous, pourtant, sous ces eaux sales, les vies issues de l'Océan et celles descendant son cours s'affrontaient en d'âpres et obstinés combats, tandis que la masse liquide, poussée par son élan, s'enfonçait en lui, jusqu'à dépasser sans doute la limite du plateau continental. On apercevait, ça et là, les voiles de quatre grosses barques de pêche, proches de la rive opposée.

Bien plus loin que ces voiles, une bordure d'arbustes et d'arbres, à peine visible, aux couleurs violette et brune, signalait la première île. Savoir que ce n'était là que le premier plan du Delta et que de tels courants se répétaient jusqu'à l'horizon emmenait l'esprit bien au-delà de ce qu'il était capable d'admettre. L'immensité des forces en présence laissait l'imagination pantoise, dépassée par cet affrontement de colosses. La construction massive du quai, l'appareillage des blocs assemblés sans joint, laissaient penser que l'on avait tenté de répondre à cette démesure. D'énormes blocs de roche avaient été amenés puis taillés pour l'édification de ce rempart. L'eau boueuse coulait à cinq mètres en contrebas, léchait maintenant l'assise de l'ouvrage. Sûrement, on avait déterminé un niveau d'étiage maximum prévisible pour fixer la hauteur de ce quai.

Fudius, rêveur, traduisit, sans même y prendre garde, ce que sa vision découvrait :

- De près, c'est encore plus impressionnant. Là-devant, au milieu du courant, je suis persuadé qu'il y a plus de cinquante mètres de fond !
- Les anodontes seraient là ? Dessous ?
- Décidément, l'idée te poursuit !
- Je ne vois rien d'autre qui ait pu justifier d'une industrie pour amener l'Inter de construire ces installations.
- Impressionnantes, je te l'accorde. On n'a pas lésiné, cela a été fait pour durer.

Le quai, rectiligne, longeait l'arrière de l'alignement de toutes les maisons de pêcheurs et se prolongeait en de-ça et au-delà, sur des longueurs presque égales.

Sa limite en amont, là où Bapt et Fudius s'émerveillaient de sa solidité, se compliquait d'un bassin tout en longueur, lui aussi artificiel. On avait dû, par le passé, pouvoir mettre à l'abri d'un trop brutal courant, en certaines saisons, bout à bout, quinze ou vingt bateaux de pêche.

Ce qui ramena Bapt à son idée première :

- De telles installations... À une époque il y a eu plus de bateaux, ce bassin peut en abriter cinq fois plus !
- L'ISCie voit grand quand c'est l'État des Mondes qui avance la mise !
- Quand même... Ils savaient ce qui les amenait ici pour prévoir aussi grand et aussi monumental. On ne m'ôtera pas de l'idée que tout ça a été organisé rien que pour ces coquilles. As-tu vu ce mur de soutènement ?

Entre colline et quai, longeant le bassin, s'appuyait un fronton chargé certainement d'empêcher tout éboulement du terrain qui surplombait à certains endroits. Ce mur s'étirait sur toute la longueur du quai, le dépassait, courait sur des centaines de mètres. Les arbres couvraient toute la zone et, au plus haut, le dernier zig zag du parcours de l'escalier d'amont de Jakun...

Un énorme porche, verrouillé depuis des lustres, faisait comme un œil sombre dans la paroi. La partie visible, au ras de l'eau, semblait se poursuivre sous le niveau : une entrée de bateaux ?

Quelle entrée ? L'entrée d'installations souterraines ? Des silos réfrigérés, ayant servi au stockage de l'approvisionnement de toute la ville ? On avait vu grand ! Et beau ! Trop beau. Ce n'était pas l'habitude de l'État de faire joli quand il ne s'agissait que de répondre au fonctionnel... Hormis si ce qui avait été stocké dans cet entrepôt avait eu quelque chose de vénérable, ou quelque chose sortant de la norme, quelque chose de valeur, quasiment religieux.

Bapt en vint à la conclusion qui s'imposait d'elle-même : tout ce coin était agencé spécialement pour ces coquilles.

- Regarde, le quai n'est pas assez large pour supposer qu'il ait servi à emmener ailleurs ce qui était déchargé des bateaux. On déchargeait et ça entraînait par ce porche. Un entrepôt pour stocker de la nourriture ? Pourquoi l'aurait-on ouvert si loin des maisons, c'aurait été irrationnel !
- Ce porche est verrouillé depuis une éternité puisqu'il porte encore la marque d'une crue plus importante que les autres. On voit encore les traces de la boue séchée. Toute cette zone est abandonnée depuis des années, depuis des décennies.
- Et ce qu'il y avait là-dedans ?
- Tu es bien curieux ! Les coquilles de Forteri te tournent déjà la tête, tu devrais t'en méfier. Quand bien même, comprendre que tout ça aurait servi au colportage de ces anodontes, en quoi cela te serait-il utile ?
- Je n'ai pas envie de finir ma vie comme cet illuminé, prostré devant ses « Élytres du Temps », mais ça m'intrigue.
- Tu auras de quoi occuper tes journées si tu embarques sur un bateau. Lui, il est heureux grâce à cette idée fixe, elle lui apporte quelques instants de soulagement. Comment serons-nous, nous, dans quelques mois ? Dans quelques années ? Peut-être plus fous que lui !
- Pour cette dernière raison, mieux vaut s'occuper l'esprit comme on en a l'habitude.
- Oh, mais je vais me l'occuper, l'esprit ! Je vais aller voir ces ateliers, d'abord. Si j'y suis inutile, je serais assez tenté d'aller explorer cette berge vers l'amont. Les mascarets doivent rejeter sur la berge quantité de bêtes passionnantes.
- Le type de l'Astroport a fermement déconseillé de s'approcher de l'eau.

- Je n'ai encore rien décidé. Nous sommes nourris bénévolement, et comme je n'ai pas l'intention de disputer, à qui que ce soit, une préséance, je devrais obtenir une assez jolie tranquillité. Tout est nouveau ici, si je suis assuré d'un gîte et d'un support pour écrire, je serai le plus heureux des Relégués, je pourrais me consacrer à quelques recherches. Je parierais que l'on trouve quantité de coquillages ou de créatures toutes prêtes à fabriquer des teintures ou autres mixtures, toutes prêtes à parfumer -ou à empuantir-, toutes prêtes à soigner -ou à tuer-, ce qui ressemble de près ou de loin à un humain. Tu conviendras que mes journées risquent d'être courtes. Sans compter l'intérêt personnel qu'il y aurait de découvrir une bestiole non répertoriée, oubliée par inadvertance ou par la malchance d'un de mes collègues. Je pourrai la baptiser ! Ce qui me ravira rétrospectivement. Je suis certain que des êtres, tous plus bizarres les uns que les autres, ont échappé à la vénale acuité des premières équipes. Cependant, ils échapperont à une Communication à destination de l'Institut, c'est dommage, j'aurai un petit pincement de ne pouvoir leur jouer ce tour. En bref, je pressens qu'il y aura matière à encombrer mon esprit, ici, pour le reste de mes jours, même si cela ne me vaudra aucune promotion. Une vie un peu frustrée sur le plan matériel, j'en conviens, mais il faudra faire avec. Il va falloir se contenter de peu et se passer de ces petites jubilations officielles, vers lesquelles, tout scientifique qui se respecte, court.

- Risquer sa vie, tout ça pour avoir le privilège de donner un nom à une bête dont tout le monde se fiche éperdument ?

- Hé, dans ma spécialité, c'était rare ! Toutes les modifications que nous obtenions n'étaient pas considérées comme espèce nouvelle. Alors que, dans d'autres branches, le moindre protozoaire ravissait ces messieurs-dames et leur permettait d'immortaliser leur patronyme. De plus, toutes nos obtentions, oui c'est ainsi qu'ils les nommaient, n'avaient le droit qu'à des numéros. Pour flatter l'égo, on fait mieux !

- C'est ce que tu faisais dans ton laboratoire, modifier des espèces ?

- Oui. Savoir pourquoi deux vieilles bactéries parviennent à se régénérer, pourquoi une rotifère bouture, comment amener une anodonte à se pourvoir d'un cartilage.

- Quand tu as travaillé sur ces coquillages...

- Mais non ! Je te donne des exemples, sans plus. Mais si on nous l'avait demandé...

- Vous seriez parvenus à réaliser de telles anomalies ?

- Pourquoi pas ! Quand on connaît les mécanismes qui y président.

- On dit que les lutteurs sont des clones modifiés.

- On ajoute seulement quelques séquences à l'ADN.

- Tu faisais ça ?

- Ça, ça ne date pas d'aujourd'hui ! Ça fait longtemps que ça se réalise, on n'a pas attendu après nous. Et puis... C'est relativement facile.

- Facile ?!

- Oui, facile. On a fait mieux depuis.

- Des lutteurs avec des bras encore plus longs ?!

- Mais non ! Tu ne comprends vraiment rien !

- Il y en avait un dans le voyage, tu as dû le remarquer comme moi. Celui qui est passé par-dessus le rebord de la falaise, celui que l'autre a estourbi. Enfin, c'est ce qu'il a prétendu. Pourtant, je ne me serais pas frotté personnellement à ce lutteur. Quelle puissance dans sa démarche !

- Sûrement, on obtient de bons résultats si l'on veut forcer un caractère.
- Je n'aimerais pas que quelqu'un ait décidé de ma conception de cette façon-là, j'aurais la sensation de rester immature toute ma vie, que je ne m'appartiendrais pas, que je serais en dette. Une raison incommensurable de haïr le « géniteur » si l'on n'est pas satisfait ! Savoir que l'on ne le doit qu'au hasard a quelque chose de plus satisfaisant pour l'esprit.
- Ça se fait quelques instants après la conception. Et puis, l'être n'est pas encore vivant.
- Qui décide ?
- Des chefs de recherches, des femmes, des hommes, très compétents et très honorables.
- Je n'en doute pas. Mais je n'aurais pas aimé naître ainsi. Savoir que quelqu'un s'est amusé...
- Ce lutteur ne s'en est pas trouvé plus mal pendant un bon nombre d'années. Il a mieux gagné sa vie que beaucoup de gens ordinaires.
- Pas si bien que ça, puisqu'il s'est retrouvé condamné de relégation !
- On en veut toujours plus.
- Ce qui annihile l'argument de ce soit-disant intérêt à être modifier... Il a quand même fini sa vie en passant par-dessus bord malgré des membres et des muscles aussi puissants. L'autre devait être un professionnel du combat. Ou alors, il s'est vanté et ils s'y sont mis à plusieurs. Allons ! Retournons vers cet atelier où l'on doit nous loger, laissons-les s'exterminer !

Bapt et Fudius regagnaient les abords de la première maison de pêcheur de l'alignement, quand, soudainement, après seulement quatre pas, celui dont il venait d'évoquer les méfaits apparut. En fait, il devait se tenir là depuis un bon moment, juste sur le pignon de la maison, légèrement en retrait, à les écouter. C'est ce que pensa Bapt. Mais l'homme conserva le rôle de celui qui, arrivé depuis peu, découvre que l'on parlait de lui...

- De qui parliez-vous, messieurs ? Qui doit exterminer qui ? En voilà des propos agressifs !

Bapt, conscient de sa témérité, adopta le même ton :

- C'est la logique-même, si des crapules veulent s'exterminer, quel honnête homme s'en offusquerait !

- Ah bon ? Parce que tu crois qu'il existe des honnêtes hommes, ici ? Sans blague ! Tu oublies qui nous a payé ce voyage d'agrément ! Le tien aussi, je te fais remarquer. Tu as tué combien de personnes ? Escroqué qui ?

Bapt estima impératif de ne pas se démarquer des autres arrivants : il importait de se glisser dans la peau d'un malfrat au plus vite.... (Mais lequel ?!).

- Les activités, ici, sont restreintes, et ça manque de confort. Il n'y a pas grand chose à gagner à s'agiter.

- Tu t'agites quand même : là-haut, le deuxième jour ; ce matin, tu te balades sur le mail ; et, maintenant, sur le port... Pour un type qui veut se tenir tranquille, tu furètes beaucoup !

- Le tour du propriétaire...

- Très drôle, tu as acheté le Delta avec tes économies ? La Tentiaire t'en avait laissé ? Miséricordieuse l'Administration, dis-donc ! En tous cas, si tu as acheté toute cette eau, tu ne m'as pas acheté, moi !

- Je ne prétends pas avoir acheté qui que ce soit.

- Alors, tu ne peux pas te pencher sur le sort de ce qui ne t'appartient pas ! Exact ?

L'homme avait tranquillement quitté son coin de maison et, tout en parlant, les contournait. Encore quelques pas et ils se trouveraient, tous les deux, entre ce type et le rebord du quai. Un emplacement que Bapt jugea risqué. Le rebord du quai était à quelques mètres derrière eux, et ce type, à l'allure faussement sympathique et enjouée, qui avait déjà œuvré à se débarrasser d'un lutteur, n'était pas le genre d'individu que l'on s'amuse à perdre des yeux. Ils ne lui avaient pas porté ombrage, mais qu'en savaient-ils ? Des témoins, là-haut, dans l'immeuble de l'ISCie... Oui, ça pouvait suffire, si l'intention était de chercher querelle.

L'homme avait manœuvré de telle façon que Fudius et lui ne pouvaient plus s'assurer de leurs arrières sans le perdre du regard. Bapt estima cette position peu confortable pour l'esprit et constata que tant qu'ils resteraient en ce lieu, à l'écart du mail central, ils avaient tous deux à perdre. L'important était de s'échapper de cet endroit isolé sans éveiller outre mesure la méfiance de ce type patelin aux mouvements assurés, souples, parfaitement contrôlés.

Bapt, tout en acquiesçant, à pas comptés, jugea prudent de revenir vers la dernière maison... Mais deux autres hommes apparurent aussitôt !

Une embuscade ! Il s'agissait de se dépêtrer de cette situation en tentant une retraite diplomatique...

- Exact... Je ne suis pas chargé d'âme. C'est à chacun de s'occuper de soi.
- Pourtant, tous les deux, vous passez votre temps ensemble. C'est le grand amour, dites-moi ! En haut, en bas, à vous promener dans les sous-bois...
- Nous bavardons, ça permet de mieux supporter...
- Ah oui ? Et vous bavardiez de quoi ?

Il faisait semblant de s'intéresser à la réponse, mais, en réalité, il était revenu sur ses pas comme pour couper leur retraite vers le mail, certain que ses acolytes obstruaient l'autre voie de fuite.

Baptregistra la manœuvre et la détecta comme indéniablement menaçante. Fudius, un peu en retard, ne s'était pas éloigné de la limite du môle, et ce type, qui se rapprochait encore, aurait pu, après quelques pas, le pousser dans le fleuve d'une bourrade.

Bapt revint vers Fudius.

Le type, voyant sa manœuvre éventée, sembla prendre le parti de ne plus chercher à donner le change sur ses intentions et marcha franchement sur eux. Il avait pris sa décision : de Fudius ou de Bapt, un des deux (ou les deux !) serait basculé dans l'eau avant quelques dizaines de secondes.

Bapt, non aguerris pour ces attaques gratuites, n'en était pas moins capable de résister, n'aurait été que lors des quelques premières passes. Sans même savoir ce que ce sinistre fou avait à leur reprocher il leur faudrait défendre leur peau !

Il avait encore gagné quelques pas sur eux et avait renoncé à endormir leur méfiance. Son allure était celle d'un gars familier de ces agressions. Et puis il y avait les autres, qui avaient bouclé tout passage... Il n'était plus temps de savoir « pourquoi ». Fudius paraissait être sa première cible et n'était guère en âge de lutter ou de courir.

Alors guetter le premier signe, l'instant où l'attaque se déclencherait... Déjà, l'homme rassemblait son élan...

*

Une arrivée impromptue figea la scène.

Comment l'homme avait-il pu repérer la nouvelle venue, apparue au coin de la maison ? Mystère ! De sa position, il ne pouvait l'avoir vue arriver. Pourtant son attitude s'était modifiée instantanément et son bond d'attaque s'était stoppé, net.

Cette nouvelle présence, curieusement, semblait avoir tout remis en cause. Pourtant ce n'était qu'une femme. La robe blanche, aux dessins moirés, la désignait comme étant une de ces habitantes de ces maisons de pêcheurs...

Vingt-cinq ans, peut-être... Elle n'avait rien d'un foudre d'agressivité, mais sa vivacité était telle qu'elle était déjà en position, à mi-chemin, déjà prête à couper l'élan de leur agresseur. Et ce dernier devait déjà mesurer l'impossibilité d'atteindre qui que ce soit par surprise.

Des gens qui se connaissaient ? Comment cela pouvait-il être possible ? L'homme avait pourtant été du voyage de Bapt... Alors ?

Mais la nouvelle présence était une raison indiscutable de tout remettre en cause, sans doute ; de lui-même, ce sale type fit un pas en arrière.

Un recul plus que stratégique puisqu'il s'était placé sur la défensive. La jeune femme, embrassant la scène, le toisait lorsqu'elle croisait son regard : une autorité inexprimée mais suffisamment implicite pour décourager...

La scène échappait à toute compréhension. Le voyou aurait été de taille à bousculer cette femme sans le moindre effort, et pourtant, sans en avoir peur, il s'en méfiait plus que de raison puisqu'il avait encore reculé. Et ses aides, suivant son attitude, l'imitaient...

La femme avait marché sur lui. Trois pas dont Bapt peina à scruter la suite des mouvements. C'était ahurissant ! Voilà ce dont l'homme se méfiait : la rapidité. Cette même rapidité que cette gamine, dans l'escalier, menacée par cette procession... Celle-ci n'était pas une gosse, mais c'était la même vivacité. Une célérité des gestes qui paralysait. Comment aurait-on pu parer à des mouvements aussi prompts, des gestes que les yeux suivaient à peine ! Les autres sbires, subjugués comme lui, interdits, semblaient paralysés par cette incompréhensible capacité à se mouvoir.

L'homme adopta une autre stratégie et s'adressa à la femme. Celle-ci, d'un ton bizarrement calme, lui répondit, le regardant à peine, les yeux mi-clos...

- C'était pour parler !
- Que leurs voulais-tu ?
- Parler ! Bon, d'accord... Et alors, si je voulais régler un compte, moi !
- Va-t-en.
- Ce n'est pas vous qui faites la loi ici !

La jeune femme ne répondit pas. Son regard affirmait que c'était, là, paroles inutiles. Elle exigeait, c'était tout. Sa voix ne s'était pas fait forte, seulement plus posée, plus nette. Mais l'homme continuait de reculer, abandonnant le terrain. Étrange que l'avertissement, à peine formulé, eût un tel effet de dissuasion sur sa conduite. Sur leur conduite, car ils étaient trois à reculer !

Ébahis, Bapt et Fudius constatèrent la déroute du groupe menaçant. L'homme sembla vouloir cacher sa déconfiture, mais son ironie était peu convaincante :

- Vous deux, je n'aime pas que l'on me regarde de travers, c'était un avertissement. Heureusement que cette femme vous défend ! Il y a de quoi avoir peur, ça oui ! Oh, mais j'ai vraiment peur ! N'est-ce pas, les gars, que nous avons

peur ? Nous avons peur des témoins, c'est que nous avons de la pudeur, nous ! Mais nous reviendrons !

Puis, échangeant quelques inintelligibles mots, ils tournèrent les talons.

Ses acolytes, eux non plus, ne comprenaient pas la raison de devoir reculer parce qu'une femme était intervenue. Sauf que leur tout nouveau boss renonçait à la bagarre, il devait avoir ses raisons. À contre-cœur, ils se décidèrent à lui emboîter le pas. Tous trois, en direction du mail, disparurent, cachés progressivement par les premières maisons...

Mais quand Bapt chercha du regard la jeune femme dont l'intervention avait été si heureuse, il n'y avait plus personne ! Il avait regardé les voyous tourner les talons, avait suivi des yeux leur retraite et... elle était disparue dans l'intervalle de temps ! Pas plus de dix secondes.

En longeant le quai, sans que personne n'y prenne garde ? C'était stupéfiant. Insolite. Un tel prodige ! Et puis ces yeux... Il lui avait bien semblé avoir distingué le même éclat moiré, insondable, cette flamme qui attirait et repoussait...

Il avait failli avoir incident et ils se retrouvaient seuls. Les agresseurs, la femme, tous avaient disparu. Fudius en tremblait encore d'incompréhension.

Bapt l'entraîna :

- Retournons chez ce Ramgar, ces types venaient pour nous. Si seulement nous savions pourquoi notre présence les indispose à ce point ! Enfin, je le pense, c'était pour toi. Es-tu certain de n'avoir jamais eu affaire avec cet énergumène ?

- Je ne suis jamais sorti de mon laboratoire, en trente ans !

- Ils nous écoutaient. Crois-tu qu'ils ont tout entendu de notre conversation ? Parce que... Si c'était l'endroit où étaient amenées les coquilles par le passé, cela pourrait être l'explication qu'ils nous aient suivis... ?

- Venir dans ce recoin... Nous étions suivis, je confirme. Notre entrée dans ce hall le premier jour, peut-être ? Je ne vois que ça. Brrr.. J'ai bien cru que j'allais passer par-dessus bord comme l'autre l'a fait du haut de la falaise. Ça ne rigole pas ! Je ne pensais pas avoir une tête aussi insupportable.

- Nous ne l'avons pas provoqué, il a menti. De plus, dès que cette jeune femme est arrivée, j'aurais juré qu'il savait à quoi s'en tenir sur ses capacités. As-tu vu avec quelle rapidité elle s'est déplacée ? Avec la gamine, ce matin, c'était pareil, c'est comme notre cerveau avait été incapable d'enregistrer les mouvements. Tu clignes de l'œil, et hop, elle sont là ! Et ces yeux ! As-tu vu ces yeux ?

- Aperçus... Indéniablement, cette femme venait de ces premières maisons. Je comprends pourquoi personne ne s'avise de perturber la distribution des denrées, un regard suffit à désamorcer les envies de bagarre ! Je suis d'accord avec toi, ce type venait pour une raison qui nous dépasse. Je le gêne dans son entreprise, ou alors... Nous le gênons.

- J'ai le regret : c'est toi qui le gêne.

- Qu'ai-je pu faire pour déclencher sa vindicte ?!

- À nous de réfléchir. Ou à toi ! Peut-être cela tient-il à ton passé ?

- Les données sont maigres, ce n'est vraiment pas le genre de personne que l'on croise dans un laboratoire. Allons chez ce Ramgar, nous verrons si ces individus s'obstinent. Après tout, peut-être ont-ils fait erreur sur la personne !

Revenus sur le mail, la pluie les accompagna tout du long. Bien que les nuages fussent clairsemés, certains arrivaient encore, bas, noirs, lourds. L'un creva au-dessus d'eux alors qu'il n'étaient pas parvenus au milieu de leur trajet. Tout les

passants coururent s'abriter dans les porches des maisons ; eux continuèrent, soulagés d'être les seuls à arpenter le sol irrégulier, noyé de flaques, à la vue de tous : si ils étaient attaqués, là, au beau milieu de cette promenade, au moins il y aurait des témoins !

Mais Bapt s'obstinait à vouloir trouver une logique à ces événements. Les paroles de Forteri lui revinrent en mémoire: « tout est déjà joué ». Qu'est-ce qui était « déjà joué » ? Tout ça n'avait pas de sens. Mais il y avait eu l'intervention on n'aurait pu souhaiter plus opportune de cette jeune femme. Son arrivée avait suffi à désamorcer l'agressivité des malfrats. Une jeune femme seule ! Son habillement semblait avoir quelques rapports avec celui d'une prêtresse, telle la première qui était sortie d'une de ces baraques, le premier jour. Et puis les autres pêcheurs... Tout lui revenait en mémoire, maintenant. Oui, le comportement régissant la vie d'un clan, toucher à l'un était se mettre à dos tous les habitants de ces maisons. Sûrement, aussi, de tous les relégués de la ville qui risquaient de pâtir d'un conflit et qui, immanquablement, rejoindraient le parti de ceux qui les nourrissaient. Une autorité qu'il ne faisait pas bon contester, tant elle débordait de ces gens qui assuraient la survie de tous !

Pourquoi ce voyou, nouvellement débarqué, avait-il compris si vite et si bien, qu'il ne s'agissait pas, en présence d'une de ces femmes, de pousser un inconnu dans le fleuve et de s'en laver les mains ? Fudius et lui n'auraient pas même résisté à un premier assaut sérieux. Seulement une de ces femmes. Pourquoi ? Parce que se battre dans cet endroit, aux abords de cette zone, était interdit ? Possible. Mais ça ne suffisait pas pour rendre cohérent cet éventail d'hypothèses.

Bapt avait le curieux et irréductible pressentiment qu'ils étaient, Fudius et lui, au centre de quelque chose. Probablement : lui, Bapt. Cette adolescente, qui l'avait conduit... Une distinction qui n'avait pas plu à cet agressif voyou qui s'en était aperçu ? Ça ne collait pas, puisqu'on avait visé Fudius, là-haut, dans l'escalier : indéniablement, il avait repéré les regards qui avaient convergé, non pas sur lui, mais sur le scientifique. Il ne faudrait plus s'éloigner de ce mail sous peine de s'exposer une nouvelle fois à ces embuscades ! Ils ne pourraient spéculer, à chaque fois, bénéficiant d'une si pertinente et si ultime interposition qui leur évitât de finir leur vie dans les eaux sales du courant. Jusqu'à comprendre ce qui avait porté ombrage à ces malfrats, et, peut-être, pouvoir s'en expliquer ? Devoir survivre dans ce trou perdu suffisait à leur infortune, sans avoir, en plus, s'être créé des ennemis !

Il avait raconté à Fudius sa découverte de la veille, cet instruments phonique à l'échelle d'une plage. Là encore : un mystère ! Quelque prière adressée au fleuve ?

Longeant la petite centaine de maisons des pêcheurs, ils parvinrent à la maison Ramgar. C'est ainsi que l'on parlait d'elle dans les ateliers. « Ramgar ». Ramgar, Rangda, des noms curieux... Les yeux étranges des femmes, leur prestesse de mouvements, leur autorité, ces portiques, ces noms semblant issus d'un peuple ancien, tous ces détails concouraient à les plonger dans le passé. Une groupe humain à part ? Un groupe, dont il avait été, bien malgré lui, élu membre. Peut-être était-ce ce choix qui leur attirait des rancœurs ? Peut-être...

Tous les deux étaient encore perplexes, supputant mille hypothèses, quand ils parvinrent au seuil de la maison des ateliers. Ils en poussèrent la porte. Aussitôt la clarté de l'extérieur fut confrontée à la pénombre. La porte repoussée, il ne fallait plus compter que sur la clarté des lumignons. Une ambiance de mystère. Avait-on eu peur d'ouvrir des fenêtres plus largement, de multiplier les vues sur

l'extérieur ? Entretenir cette sensation que pénétrer ici c'était entrer dans un monde différent ? Se cacher des Autres ? En tout cas, cette sensation prédominait dès que la porte était refermée. Dehors était « ailleurs », s'en préservait-on ? Cela confortait l'idée de Fudius Movar qui supputait un peuple avec ses coutumes bien à lui, la claire conscience que l'on ne souhaitait pas se mêler aux arrivants. Et pourtant, on avait signifié à Bapt que « lui » était différent, qu'il avait, de fait, sa place en ce lieu. Qu'une « Lætia » l'avait décidé. Et maintenant, cette gamine qui ne le quittait pas, comme pour le préserver, qui avait très certainement averti une adulte de ce qui se passait au bout du mail.

Le mystère devenait insupportable. Fudius n'eut pas l'air surpris quand Bapt lui confia sa détermination à éclaircir ce mystère :

- Et si nous demandions à ce Ramgar pourquoi nous bénéficions d'un traitement de faveur ?
- Que –tu- bénéficies d'un traitement de faveur !
- Ce personnage expliquera peut-être aussi ce point.
- Ça ne nous coûtera rien de le lui demander ! Je pense que cet homme est celui qui présidait cette réunion le premier jour, il doit loger ici.

L'homme à qui ils s'adressèrent les mena devant une porte, puis les planta là. Ils n'eurent d'autre à faire que taper discrètement sur le battant, sinon de repartir. Ils choisirent de rester et signalèrent leur présence. Un homme leur ouvrit.

Il n'était pas étonné de leur venue et affichait un calme à l'abri, semblait-il, des situations les plus périlleuses. Il leur désigna un banc et lui-même en occupa l'autre extrémité. Aucun bureau. Une paillasse dans un coin et les éternels lumignons, grésillant... Ce fut lui qui les mit à l'aise :

- Je vous attendais.
- Bapt s'en étonna :
- Ah ? Pourtant nous venons de le décider !
- C'est normal que vous soyez intrigués. Que voulez-vous savoir ?
- Si vous trouvez normal nos interrogations, c'est que vous connaissez les questions qui nous tracassent.
- Tes interrogations.
- Des faits nous intriguent, tout autant mon camarade que moi.
- Je n'ai pas de réponse pour ton ami.
- Alors, pour moi seul ?
- Oui.
- Pourquoi ai-je été désigné pour naviguer ? Pourquoi suis-je constamment sous la surveillance d'une gamine ? Pourquoi me conduit-elle ? Comme à ces portiques, sur cette plage ?
- Je ne peux te répondre que pour ce qui nous concerne.
- « Nous » ?
- Les pêcheurs. Nous avons besoin de bras. Le fleuve enfle et nous prévoyons de pêcher le plus possible afin de faire des réserves.
- Je ne suis pas le seul arrivant.
- Nous savons qui acceptera.
- Mais l'on ne m'a rien demandé, pas plus que je ne l'ai fait.
- Toi, tu n'as rien demandé.
- Qui l'a fait pour moi ?
- On l'a fait pour toi.
- Qui « On » ?

- Je ne suis pas maître de la réponse à cette question. Je peux simplement te répondre pour ce que nous prévoyons à propos de la pêche.
- Je me souviens de ce prénom, le premier jour : Lætia.
- Cela n'est pas de mon ressort.
- Mais on a décidé de mon avenir ! Cette Lætia a décidé de mon avenir !
- Tôt ou tard tu seras maître de ton avenir.
- Vous ne m'apprenez rien. Si j'en juge par ce nom, une femme a choisi ce que sera mon devenir.
- Les femmes décident toujours de ce que les hommes devraient être.
- Ce n'est pas une réponse.
- Oh si ! Chez nous, nous respectons leurs décisions.
- Une femme est intervenue, nous étions attaqués à l'autre extrémité du mail, elle a fait fuir nos agresseurs.
- Nomadæ. Je sais. Des histoires de femmes...
- « Nomadæ »... Nomadæ et Lætia... Et les hommes ?
- Nous n'interviendrions que si les femmes ne suffisaient pas. Mais elles suffisent toujours. Nous, nous pêchons.
- Je ne saurais rien de plus, n'est-ce pas ?
- Des histoires de femmes...
- Que prévoyez-vous pour moi à propos de cette pêche ?
- Nous te ferons connaître le Delta, il ne doit pas te rester inconnu. Mais, cette saison, nous n'aurons guère le temps car le fleuve gonfle anormalement. Cependant, tu dois faire sa connaissance. Ensuite, deux bras de plus ne seront pas de trop.
- De la pêche je ne connais rien.
- Nous te ferons voir comment s'y prendre, ce dont il faut se méfier, un minimum.
- Quand partirons-nous ?
- Demain matin. Ce n'est pas bon que tu rodes sur le quai. Et puis, le temps presse.
- Un peu précipité comme départ !
- Le fleuve commande, il ne faut pas le contrarier.
- Comme ces femmes...
- Tu n'aurais pu comprendre mieux !
- Ce qui signifie ?
- Que cette compréhension te sera utile pour ton devenir. Le moment venu, tout te sera clair.
- On ne peut être plus obscur ! Mon camarade et moi sommes guère plus avancés.
- Je ne puis répondre que de ce qui est déjà décidé pour toi. Demain matin nous te réveillerons. N'emporte rien, tout sera à bord.
- Tout ?
- Ne cherche plus, étranger, tout te sera expliqué le moment venu. Repose-toi ! La journée à venir te sera difficile.
- J'ai compris, nous ne saurons rien de plus. En ce cas... À demain !
- Repose-toi !

On n'aurait pu être plus clair pour leur signifier que l'entretien accordé était terminé. Ils répondirent à l'au revoir du bonhomme tout en se levant.

À cette heure, rien d'autre à faire qu'à regagner leur cagibi. C'est ce qu'ils firent en prenant soin, attentivement, de ne pas se perdre dans les couloirs.

Une fois dans leur chambre, confronter ce qu'ils en déduisaient fut bref : ils ne savaient rien de plus que ce qu'ils pouvaient en deviner ! Le bonhomme avait été malin. Ou alors, il n'avait pas triché. Des pratiques d'un autre âge, basées sur une impérative rationalité ?

- C'est le moment de me dire tout ce que tu sais sur Selzé, sur les coquilles et sur ces métissages dont tu parlais. Tout se tient, obligatoirement !

- Tous les journalistes sont-ils comme toi ?

- Rectification : les autres journalistes sont différents car ils le sont encore, eux !

- Quels points précis ?

- Tout ! Ce type, dont j'ai lu le message dans le terminal de ma cabine de l'Orgueil d'Aldébaran en savait plus que moi sur cette planète !

- Vexant pour un journaliste, j'en conviens.

- Ce n'est pas affaire de complexe, j'aime comprendre. Vas-y !

- Eh bien, ça fait plusieurs siècles que ce globe est connu des Mondes Humains. On peut même affirmer que c'est la seconde planète viable que nous avons rencontré dès que nous nous sommes éloignés de notre système solaire. Il est proche de la faille de Viélès. Enfin, quand on emploie le qualificatif « viable », encore faudrait-il quelques restrictions pour ce globe. Il *avait l'air* viable.

- Résume ! Viélès-planète ?

- Exploré en 2370. Stade d'évolution terminal. Plantes, animaux inférieurs et supérieurs, des micro-organismes, tout y est représenté.

- Son histoire récente, la seule qui m'intéresse !

- Je ne connais qu'à peine son histoire.

- Tes recherches sur l'hérédité ?

- Formulé ainsi...

- Je ne suis pas un scientifique, penses-tu que ces recherches sur l'hérédité et ces modifications de gènes, auraient pu avoir une quelconque répercussion sur des planètes telles que Viélès ?

- Immanquablement. Ces recherches ont toujours eu un but, imaginer l'inverse serait absurde. Les crédits accordés ne sont jamais innocents, décidés pour le seul confort intellectuel des chercheurs.

- Ces gens d'ici ? Cette sorte de clan que constituent les pêcheurs ?

- J'ai réfléchi à ce sujet et ma première conclusion me semble de plus en plus évidente : on a transposé ici une peuplade ayant conservé des caractères primitifs. Peut-être les a-t-on exagérés pour obtenir des performances plus accentuées.

- Dans quel but ?

- Je l'ignore !

- Obtenir des performances physiques ?

- Ce sont les seules dont on puisse contrôler et mesurer avec quelque certitude les évolutions.

- Des modifications importantes ? Comme de se mouvoir avec cette rapidité ?

- Ça et bien d'autres caractéristiques.

- Les yeux ? L'ouïe ? Tous les sens ?

- Rien d'impossible, c'est une question de moyens financiers accordés aux études.

- J'ai un début de piste : ces femmes veulent s'accoupler avec des nouveaux arrivants.

- Tout être vivant n'aspire qu'à se reproduire. L'humain est une espèce supérieure mais il continue à véhiculer, en lui-même, cette aspiration. Ces femmes ne font que reproduire le schéma inscrit dans le vivant, celle de perpétuer l'espèce, ceci même si la pression culturelle est forte et tend à contrôler cette pulsion. La poussée vitale demeure, c'est une force qui est inscrite depuis des millions d'années. Que dis-je, des dizaines, des centaines de millions d'années ! Des milliards d'années, probablement. La fonction féminine porte cette mission, tout est programmé. Une femme reconnaîtra à mille signes le mâle le plus apte à répondre à ce but et, pour peu que sa culture justifie, entreprendra de le circonvenir. Si ta piste consiste à croire que ces femmes attendaient la venue de monsieur le journaliste Bapt Olmet, on ne peut pas dire que tu fasses preuve de modestie !
- Je ne vais pas jusque-là.
- Ils peuvent très bien se marier entre eux, dans une société restreinte, pour ne pas disperser trop une capacité particulière à la survie, ça se pratique. Ce serait un bon moyen d'assurer sa propre perpétuation, même si l'on risque de graves perturbations de consanguinité. Un bon moyen pour conserver une prise sur son avenir.
- Et devoir, de temps à autre, accepter un sang nouveau... Non ?
- Possible.
- Ce qui expliquerait que l'on choisisse des arrivants, mais en nombre limité.
- Encore logique. Tu te vois dans cette situation ?
- Et l'autre type enrage de ne pas faire partie du nombre.
- Là, j'ai du mal à te suivre. Il doit venir manger aussi, autant d'occasions de se faire remarquer.
- Mais nous ne le voyons pas... Et, peut-être, ne répond-il pas à ces signes dont tu évoquais l'existence ?
- Il est jeune et costaud ! Plus costaud que toi. Mais... Bâtir des théories sur ces capacités qu'a la femme de détecter instinctivement les signes chez un homme est vain. Et puis, il y a la pression culturelles qui agit.
- Relâcher cette dernière pression revient à ranimer celle enfouie ?
- Où veux-tu en venir ?
- À rien. Seulement une supposition sur le prolongement de ton schéma.
- Tout cela n'est guère utile.
- C'est un début ! Forteri donnait une importance primordiale aux femmes, de même ce Ramgar. Tout concorderait. Supposons que cette population aurait été modifiée. Pourquoi ?
- Tu extrapoles.
- Je m'interroge.
- Que t'importe ? Nous sommes là jusqu'à notre mort. Je serais travaillé, moi, par ces questions, je comprendrais, c'est dans ma vocation scientifique.
- Comme tu le dis si bien : nous sommes là jusqu'à notre mort. Ça vaut le coup de savoir où l'on met les pieds !
- Couchons-nous, ce Ramgar t'a promis une journée pénible. Et puis ferme cette fenêtre, ce vent infernal se lève de nouveau ! On dirait que le temps se met aux bourrasques. Une période de solstice, probablement...
- Le vent veut te parler, c'est évident !
- Olmet, ton esprit commence à m'inquiéter sérieusement ! Dors !

Chapitre 15

Depuis deux saisons, au hasard de ses quêtes, Céci avait choisi ces lieux anciennement délaissés par le fleuve. Il y trouvait facilement, au printemps, sa nourriture, ces petits êtres acariâtres que l'on aurait pu tenir entre trois doigts, à la peau parcheminée et plissée, qui s'enfonçaient dans les bancs de sable peu profonds où l'eau s'écoulait trop lentement. Ils s'y laissaient prendre en quantité et suffisaient à sa survie. Ces lieux peu profonds abritaient aussi beaucoup de ces êtres-liane qui profitaient de votre sommeil pour se rassembler et s'enrouler autour de vous, jusqu'à vous paralyser et vous entraîner, proie trop tard alertée, dans une mort certaine. Mais Céci ne craignait pas ces longs filaments brun-jaunâtre aux contorsions si traîtresses, car le sommeil le fuyait. Toujours alerté, d'un geste preste, telle une arme, l'arête qui saillait de son avant-bras les sectionnait. Ils se tortillaient alors en éructant des petits cris issus de leurs profondeurs, exprimant bien plus leur dépit que leur douleur. Progressivement, apprenant à connaître le risque où les poussait leur folie agressive, ils avaient compris le danger d'extinction et émigré ailleurs. Pour les plus obstinés, ils étaient restés : ça et là, repris par un courant renaissant imperceptiblement, culbutant mollement entre deux eaux, colorant ces sourdes coulées de lentes lueurs jaunâtres, les corps sectionnés, molles vies agonisantes, dérivait.

Tous les ans, ce danger ne durait que quelques soleils. Martyres de leur hostilité innée, les branches-vives désertaient définitivement ces lieux où eau et îles se confondaient, après avoir abandonné à la dérive quelques centaines de demi-cadavres ayant consommé leur défaite. Cette fois, redonnant force à ses anciens chemins, le Fleuve chasserait pour des années ces êtres tenaces.

Bien plus dangereuses étaient ces cirales qui, par bans entiers, remontaient les courants. Mais elles n'aimaient que ces lieux profonds qui détruisent le jour, où toute vie se confond avec l'obscur, où les luttes, glauques cauchemars, se mêlent aux volutes lentes du limon agité par des nageoires rageuses ou soulevé par des membranes aux aguets. Céci se gardait bien d'évoluer dans ces ténébreux courants où, d'ailleurs, sa subsistance aurait été aléatoire. Pourtant, il était armé pour s'y couler et s'y défendre, les cirales redoutaient son aptitude à pénétrer l'élément liquide ainsi que ses mouvements rapides et cinglants pouvant provoquer de soudaines et douloureuses blessures. C'est pourquoi ces énormes bêtes n'attaquaient que lorsqu'elles étaient en nombre, après les grandes crues, quand la vivacité du fleuve avait comblé les fosses et que l'instinct de ces monstres tardait à les guider vers de nouveaux gouffres. Emplies des hargnes engendrées par la faim, elles pouvaient se rassembler et se laisser emporter vers les hauts-fonds, aux

confins du fleuve, pour quelque prébende, quelque fureur. Le reste de l'année, quand les remous perdaient vigueur, quand ils n'emportaient plus les corps efflanqués et affolés, que les animalcules proliféraient de nouveau, les cirales s'éparpillaient progressivement. Alors, seules, les égarées des bans pouvaient constituer danger. Mais, à deux ou trois, elles étaient beaucoup moins bravaches. Peut-être savaient-elles que Céci et ses compagnons possédaient, avec ce définitif geste de l'avant bras, la possibilité de les tuer ? En tout cas, ces grosses limaces grondantes, à la nage lourde et heurtée, ne s'aventuraient que rarement dans ces eaux colorées par la lumière, comme si elles avaient su de longue date que, ne profitant plus de la complicité de l'obscurité, seulement armées de leur mâchoire, elles n'auraient su combattre avec suffisamment de vélocité pour triompher.

Tout de même, depuis ce bruit de fond qui l'avait mis en éveil, Céci ne relâchait pas sa prudence. Il observait fréquemment la surface de l'eau aux alentours. Le dos brun de l'une de ces bêtes obtuses et agressives aurait pu y créer quelque reflet menaçant signalant une approche, alors que son attention se serait trop passionnée pour le piégeage des goridaires. Leur pêche était captivante et donnerait l'énergie, mais elle ne devait -en aucun cas- lui faire oublier les multiples dangers qui, à chaque instant, parasitaient les vies jusqu'à s'en repaître.

Il aurait pu se laisser distraire, car il avait fallu un long moment pour rassembler ce bourrelet conséquent de sable, édifier cet obstacle circulaire, puis surveiller et attendre que cette tromperie soit visitée par de nouvelles langues de limon. Mis en confiance, les goridaires relâcheraient alors leur méfiance. Ils remonteraient de leurs grottes mouillées et reprendraient l'affût sous les affleurements du fond redevenus calmes, sans se rendre compte qu'ils ne pourraient plus fuir comme ils savaient si bien le faire, propulsés par un unique spasme de leur corps.

Pour l'heure, après tout ce remue-ménage dans leur couche de gravier, la circonspection les rendait peureux. Ils ne seraient rassurés que lorsque le soleil amorcerait sa chute, vers l'Ouest, jusqu'à illuminer l'Océan de sa lumière violette. Alors il fallait patienter, guetter leur hésitante réapparition. Patienter si longuement que, lors de ces factions, l'on pouvait s'oublier jusqu'à l'imprudence.

En constance, comme d'ordinaire, Céci savait les gagner. Si ce n'avait été, aujourd'hui, il y a quelques instants, cette sourde vibration...

C'est qu'il ne suffisait pas de les retenir dans son piège, ces êtres, mais aussi s'en méfier. Ces bestioles, aux pinces menaçantes, avaient aussi un dard auquel il ne fallait offrir aucune surface de peau tendre. Une arme d'autant plus dangereuse qu'elles l'agitaient en tous sens, au hasard, sottement, après avoir surgi du sable, sans que l'on sache exactement pour quelle raison. Peut-être quelque composé chimique libéré ? Quelque molécule porteuse d'effluves, prometteuse de ripaille ? Ce remaniement du fond leur faisant croire à un nouveau territoire de chasse, prometteur de nouvelles mannes ? Alors cette pointe aiguë surgirait à l'improviste, frapperait en tous sens, avant que les pinces ne viennent à la rescousse pour s'emparer de l'imprudente victime.

Le soleil baissait à l'horizon. D'heures en heures, l'eau recouvrait les bancs de sable, jusqu'à venir lécher les racines torturées des arbres, jusqu'à peser sur les troncs qui avaient longtemps résisté, et qui, pour certains, au fil des années, étaient parvenus à se redresser. Depuis quelques jours, le flot quittait ses hauts fonds, regagnait le terrain perdu depuis bien des saisons. Les arbres vivaient leurs derniers jours, bientôt le fleuve les déracinerait, les pousserait, les emporterait

pour un dernier voyage vers l'océan. Pour l'heure, minés par des vases reprises par les eaux, ils s'accrochaient encore.

Céci, désespéré, vit l'eau gagner peu à peu les abords habituellement hors d'atteinte, puis, progressivement, venir saper sa construction. Empli de désespoir, il se résolut à abandonner son piège. L'abattement le gagna, son ventre vide, ce soir, nourrirait une angoisse démesurée. Dans un dernier pleur, il quitta le lieu si familier, pendant que le niveau, autour de lui, montait encore. Il lui faudrait découvrir d'autres lieux plus propices pour bâtir de nouveaux pièges. Il se laissa porter par le lent courant jusqu'à la pointe de l'île, la contourna de quelques battements de bras, remonta vers l'amont, puis prospecta la nouvelle berge. Celle-ci aussi s'était modifiée et offrait peu d'emplacements favorables à sa chasse. La nécessité d'édifier ses pièges pour le jour à venir s'imposait, mais si l'eau se répandait ainsi, sur toutes les îles, devrait-il les abandonner, partir en quête d'un nouveau territoire, encore et sans cesse ? Pourquoi en était-il ainsi ? Pourquoi le fleuve détruisait-il ce domaine si familier ? Pourquoi devrait-il fuir ces berges qui l'avaient nourri toutes ces années ? Pourquoi le repoussait-on ? Pourquoi cette eau devenait-elle si agressive avec lui ?

Une tristesse pesante s'empara de ses pensées. Il devrait perdre de vue ces endroits familiers, traverser d'autres bras où la mort rodait, loin, encore plus loin, toujours plus loin. Son esprit situa ces nouveaux endroits au-delà de sa vision. D'autres courants et encore d'autres courants. Instinctivement, une vague de désastre le submergea. Dans le courant il se laissa aller, le temps de réagir et de reprendre le terrain perdu en quelques brassées. Puis ses doigts se crochèrent sur une racine tandis que l'angoisse et la peur s'imposaient. Un long pleur de désespoir siffla entre ses lèvres dures.

Sa plainte déchirante mourut lentement... S'éloigner... S'éloigner alors que quelque chose le retenait, là. Un sursaut le reprit, ses poings se crispèrent et il se hissa hors de l'eau : voir ces nouveaux environs, les graver derrière son regard...

Puis les premières touches de l'appel familial se répandirent.

Céci, vivement, oublia goridaires, courant, désespoir, et s'immergea. Son corps, encore une fois, avait réagi à la caresse. Sous l'eau, Céci éviterait les reflets changeants et trompeurs de la surface, déterminerait l'objet de ces vibrations, son regard fouillerait plus efficacement le courant limoneux qui le séparait des profonds creusés par l'élan puissant des eaux à quelques dizaine de mètres de là.

Quelques fois, demeurant ainsi, inerte, telle une comatule, les vibrations parlaient plus efficacement à son instinct, alors que cette substance légère qui emplissait parfois ses poumons portaient mal ces vibrations venues de loin. Elles semblaient flotter, hésitantes, comme fatiguées, des ondes venues d'au-delà de ces bouquets d'arbres qui poussaient en rangs serrés sur les affleurements d'alluvions anciennes. Des flux faisant douter de leur réalité, contournant, s'éparpillant, se dispersant, se perdant pour mieux ressurgir.

Céci, d'ordinaire, se méfiait de ces messages portés, captés par ses tympans. Dans l'eau, les ondes résonnaient bien plus efficacement sur les plaques qui maculaient et raidissaient son corps. Ces plaques, Céci aimait les sentir comme autant d'amies se renvoyant le message pour mieux l'amplifier, pour mieux le prévenir de ces mondes d'algues, toujours ondoyantes, toujours grosses d'un danger... Mais, cette fois, la provenance du message venait de là-bas. Il le reconnut. Son corps affleurant le fond, oscillant mollement, il guetta son retour, espérant en cet appel si familier qui le ravissait et le faisait heureux.

Rien... Que le silence. Quelques fois il ne s'en allait que pour mieux revenir, comme pour un jeu. Céci attendit, puis, dépité, se laissa reprendre par sa vie. Le flot d'amour reviendrait, il revenait toujours pour le consoler. Dans quelques instants, ou demain, avec insistance, comme il le faisait souvent, le son attendu reviendrait, tendre et protecteur, une lente volute du temps, comme un crescendo porté par le vent qui courait sur les remous, couvrait le courant puissant de sa douceur, pour venir porter la caresse, toujours aussi rassurante, pour lui chuchoter ces ondes qui faisaient ces moments si heureux....

**

Régorson n'était pas homme à se flageller, mais sa première idée de se débarrasser de quelques individualités risquant de devenir encombrantes pour sa mission, recevait une confirmation, et ce, sans rémissions possibles ; non seulement Movar avait échappé à l'équipe de Porodian, mais il ne quittait plus maintenant ce type sorti de l'Aldébaran. Ce type aurait été placé là, comme un pion, tout prêt à contrôler les événements, qu'il n'y aurait pu avoir explication plus judicieuse. Donc : sa venue n'était pas fortuite. Un type placé là par Albreit pour le surveiller ? Possible. Possible car logique. Et, soit dit en passant, un maître comédien pour afficher une mine aussi surprise, à la limite de l'ahurissement ! Un nouveau venu dans la partie, donc, dont il fallait déterminer le rôle exact. Movar et cet inconnu avaient-ils été demander aide et protection aux pêcheurs ? Non. Et en si peu de temps ? Toujours non, les Haaris n'intervenaient pas en dehors de la zone de leurs maisons et boutiques, les Relégués auraient pu s'entretuer à vingt mètres de là qu'ils n'auraient pas bougé le bout de leur petit doigt, telle était leur règle. Le môle faisait-il partie de ce périmètre ? En ce cas, une nouveauté à noter expressément.

Un fil conducteur échappait à Régorsion, mais son esprit, obstinément, refusait d'écarter cette hypothèse : l'habitude de la prudence. Il dut se faire violence pour parvenir à se décider de remettre à plus tard la résolution de cet écueil. Il ne fallait pas en faire une idée fixe, mais supprimer ce paramètre était impératif s'il voulait régir le processus à sa guise, de bout en bout, ne pas en perdre le contrôle.

Vis à vis de Porodian, son rapport de forces ne s'était pas déstabilisé en sa défaveur, ils étaient seulement revenus à égalité. Il suffirait d'ouvrir cet accès aux installations et la main serait reprise. D'ailleurs, les jours passaient et l'Aldébaran tournait là-haut : la situation se devait d'être activée. Et puis, avec ce fleuve qui véhiculait une masse grandissante d'eau, attendre encore pouvait se révéler une décision catastrophique quant à mobiliser ces « anges ». Conclusion : il fallait tout reprendre en main et ne pas se laisser enfermer dans des données subsidiaires. Dans cette direction : seulement de la prudence. Se mettre dans un contexte où l'Aldébaran deviendrait une épée de Damoclès au lieu d'être le véhicule de son triomphe : la dernière des crétineries !

Ne pas s'endormir dans la passivité, conserver l'initiative. Pendant le trajet Celcius-Viélès, il n'avait pas sacrifié maintes heures de sommeil pour élaborer ce plan alternatif tout ça pour s'en revenir bredouille ! Il avait étudié l'affaire, les deux plans devaient se poursuivre de pair : amasser les informations qui permettraient à l'État des Mondes de relancer la collecte des coquilles, simultanément avec celui de se donner les moyens d'en subtiliser plusieurs. Ainsi, il se ménageait deux issues et ce n'était qu'à ce titre que la partie était jouable. Donc : agir. Vérifier le plus rapidement possible la présence, dans les environs,

de ces êtres. Ou leur nouvelle localisation, si ils s'étaient dispersés. Dans ce dernier cas, et si ils étaient à des centaines de kilomètres de là, adieu les coquilles, car les jours et les jours passeraient, réduisant d'autant sa latitude. Et grand temps, dans une telle éventualité, de recadrer son action pour répondre uniquement à sa mission ! Mais, pour l'heure, il n'avait rien gâché et se laissait seulement, insensiblement, empêtrer dans un immobilisme gros de stérilité. Il ressortait de ses réflexions que, si cet Inconnu ne surgissait pas dans un moment crucial pour contrecarrer son action du moment, s'il se maintenait à l'écart, alors il n'avait péché –lui- que par excès de prudence. Dans le cas contraire, il serait bien reçu, on ne peut avoir constamment une chance aussi insolente, c'est bien connu ! Il se chargerait de réduire ses probabilités de vie à néant : on ne laisse pas courir un témoin gênant, première leçon. Un témoin ayant, lui aussi, une possibilité de retour pour Celcius. Agent chargé de le surveiller ou pas, lorsque l'on est mort...

Maintenant, restait de replacer ce gangster de pacotille qu'était Porodian sous sa coupe. Il l'attendait. L'homme, d'heures en heures, s'énervait. Sauf erreur, ce rigolo ne tarderait plus, son énervement était palpable. Comme était palpable cette lame qui luisait par l'entrebâillement de sa veste vers laquelle la main noueuse se glissait par instants comme pour ne pas être surprise. Regorson, pour lui, pensa que l'homme ne tiendrait plus longtemps et esquissa, toujours pour lui-même, un sourire, tellement cet énervement relevait du comique.

Il ne s'était pas trompé : réinstallé à sa console d'ordinateur, Regorson dut se dominer pour ne pas sursauter au tonitruant « bonjour » lancé à toute voix par Porodian qui entra.

Regorson avait, d'emblée, occupé ce salon du premier étage de l'immeuble de l'ISCie. Y avait-il repéré ces fauteuils, ces banquettes et cette console d'ordinateur, pour y élire domicile ? Sans doute, tout à la fois, ces équipements avaient déterminé son choix. Porodian remarqua aussitôt que la console était activée mais s'abstint de tout commentaire. Sa venue à l'improviste n'avait d'autre but que de signifier à ce Regorson que sa patience n'allait pas au-delà de ces quelques jours. L'autre n'était pas dupe de ses simagrées, sans doute mais, cette fois, il ne repartirait pas bredouille ! L'accès aux souterrains ne pouvait plus être différé, il l'exigerait.

Mimant l'épuisement, Porodian se laissa tomber dans un fauteuil, non sans avoir choisi celui qui lui permettait de garder à l'œil Regorson et ce Kédian que Régorson avait enrôler avant même sa descente du vaisseau. Puis, tout aussi brusquement, se releva et se posa, face à un mur, en leur tournant le dos. Posément, du tissu rêche de l'avant bras de sa veste il en nettoya la surface, méthodiquement, jusqu'à en faire briller l'ersatz de marbre d'un éclat de miroir. Puis il extirpa la lame de sa veste...

Regorson, d'un regard, signifia à Kédian la puérité de ce geste de défi. Porodian croyait-il les impressionner ?

Non. Porodian, pour qui le signe d'intelligence entre ce Régorson et son compère n'avait pas échappé, s'assura du fil du tranchant de son fragment de coquille et entreprit de s'examiner dans ce miroir improvisé. Il afficha une mimique exprimant sa satisfaction, puis, d'un geste bref du poignet, coupa une mèche grasseuse de ses cheveux blonds filasses. Puis une seconde. L'opération, sciemment, s'éternisa. Enfin, Porodian épousseta ses épaules, et les mèches, encore accrochées, rejoignirent celles qui maculaient déjà le magnifique carrelage orné d'enjolivures dorées.

Régorson, encore, d'un vague sourire, calma l'énervement qui gagnait son comparse. Attendre que Porodian étale ses griefs. Des griefs qui ne pouvaient se traduire qu'en deux mots : « souterrain » et « coquilles ». La lame, soigneusement essuyée, disparut dans l'échancrure de la veste. Enfin, Porodian regagna son fauteuil...

- Ex-équo, hein ! Nous, nous ne les avons pas eus mais... itou pour vous ! Coriaces, hein ?

- Vous passez votre temps à nous suivre ?

- Hé ! Nous sommes toujours prêts à améliorer nos techniques, on n'en sait jamais de trop. À propos... Maintenant que nous savons que vous n'avez pas fait mieux que vous, en bas, sur le môle... Ben oui... Reculer... Face à une femme... Qui t'a dit qu'il fallait se méfier de ces donzelles ? Hein ? Quand même, vous étiez trois !

- Cette rapidité à se déplacer était anormale.

- Ah ? Parce que tu ignorais cette faculté ? C'est rassurant, enfin quelque chose que tu ignorais !

- Il faut tout prendre en compte...

- Ça, c'est une évidence ! Il faut toujours se méfier ! À propos... Cet accès aux souterrains ?

Régorson, du menton, désigna l'écran où s'alignaient d'interminables listes de nombres.

- J'attends le résultat de la vérification d'un algorithme.

- As-tu dit à ce tas de ferraille que le fleuve se mettait en colère, qu'il n'était plus temps de finasser ? Faudrait le lui expliquer, qu'il le comprenne bien, encore quinze jours de crue et, à ce rythme, avec ce courant, les coquilles auront déménagé. Alors... Pfuut ! Plus de coquilles ! Devant une telle mésaventure, devant une telle déception, nous ne pourrions que nous interroger... Sur le fait d'avoir laissé s'installer un type qui, à y regarder de plus près, se la coule douce. Un type que nous ne connaissions pas, qui plus est !

- Je vérifiais...

- Quoi ? Que la porte blindée n'a pas bougé d'un millimètre ? Je te le confirme ! Encore plus fermée qu'une coquille dans la force de l'âge !

- Si la clef que j'ai déterminée est erronée, cet accès se bloquera jusqu'à la fin des temps.

- Une tuile ! Et les conséquences, faut voir ! Mais, vois-tu, moi, je ne suis pas partisan de nous empêtrer dans des vérifications de vérifications de vérifications : elle se bloquera, et voilà tout ! Rien ne se fait sans risques, s'pas ? Alors ? Nous le faisons cet essai ?

Régorson se fabriqua une mine soucieuse et, s'adressant à Kédian...

- On va tenter le coup. Tu surveilles cet écran et, si il se passe quelque chose d'anormal, tu cours nous prévenir.

- S'il se passe quelque chose ?

- Si l'écran vire au rouge. Avec ce genre d'avertissement : « acces prohibitifs »... ou : « key erroneous »... ou « alarm »... ou « alerts »...

- Laquelle des cinq ?

- Qu'est-ce que j'en sais ? ! N'importe laquelle ! Si l'écran se déstabilise, ou change de couleur, n'importe quel événement, tu files au sous-sol et tu nous préviens !

- Et si ça se produit pendant que vous descendez ?

- Eh bien nous arriverons devant une porte qui ne voudra pas s'ouvrir et tu seras descendu pour rien ! C'est lorsque nous serons entrés qu'il y aura risque. Je te dis que ne tiens pas à me laisser enfermer là-dedans jusqu'à la fin de mes jours, alors tu ne touches à rien et tu nous préviens le plus rapidement possible !

Régorson récupéra le cylindre de cristal polarisé...

Porodian, soudainement en alerte, le précéda jusqu'au haut de l'escalier. Il conserva les devants jusqu'au rez-de-chaussée, puis... jugea plus prudent de le laisser passer devant lui. Ce qu'il fit jusqu'au bas de l'escalier, au plus près, jusqu'au sous sol. Il ne se voyait pas arriver devant l'accès, et de le voir se refermer sur le dos de ce Régorson. Parvenus devant les deux plaques vierges de toute inscription, luisantes d'un acier noir traité, il se maintint à une distance qui lui permettrait tout à la fois de répondre à une attaque ou de s'enfourner derrière lui. Porodian ne quitta plus des yeux les mains de son « associé »...

- Tu remarqueras que j'ai évité de te poser des questions trop précises sur tes talents ! Pourtant... Un type de ton envergure qui se laisse piéger par les flics de la Judiciaire... Enfin... Tout le monde peut faire une erreur, s'pas ! Mais que les choses soient bien précisées entre nous deux, je te laisse la grosse part et c'est logique. Le reste c'est du travail manuel pour les gars. Cependant, je n'aurai pas le travail le plus facile, il faudra les tenir et... ne pas m'oublier !

- Kédian a estimé qu'un seul patron lui suffisait.

- Mais ton Kédian ne connaît rien à rien de Jakun, il ne sait pas ce dont sont capables les gars d'ici, surtout quand ils sauront que l'installation des coquilles est libre d'accès. Tu ne peux pas imaginer !

- Si tu penses avoir un intérêt quelconque à ébruiter...

- Je peux en avoir un, par exemple si tu essaies de me doubler.

- Ça s'ouvre...

Effectivement, un déclic avait marqué le début d'un mécanisme. Son « Associé », silencieux, avait profité de l'événement pour ne pas répondre et Porodian restait sur sa faim. Il ravala ses griefs et se promit de revenir à la charge en un moment plus opportun ; cet accès aux coquilles était carrément historique, il n'avait pas assez pris garde à ce fait et aurait dû attendre un instant plus favorable.

Il leur fallu encore une minute pour déceler un effet visible sur l'ajustement des deux plaques. Puis, lentement, elles se disjoignirent, progressivement, jusqu'à créer un espace...

Régorson était resté muet sur ses propositions. Il ne les avait même pas écoutées ! Porodian reporta son attention sur le vide qui s'élargissait entre les deux massifs panneaux... Accord ou pas, il s'agissait de ne pas laisser ce zigoto découvrir seul ces installations, un lieu abandonné depuis un siècle, si ce n'était plus.

Mais, première surprise, ce n'était pas un antre obscur qui apparaissait...

L'ouverture révéla un petit hall très bien éclairé. Mais où était la source d'énergie – indépendante sans aucun doute- qui fournissait ce lieu ? Un lieu censé avoir été désactivé depuis belle lurette !

Régorson, lui, semblait ne s'étonner de rien et très sûr de son fait...

En guise d'avertissement, Porodian hasarda encore le nom de Kédian, mais cela n'eut aucun effet sur son étrange associé. Régorson était entré franchement, Porodian n'eut d'autre choix que de s'engouffrer à sa suite, une foule de questions se pressant dans son crâne.

Seconde surprise : une sensation que ce lieu n'avait pas été abandonné. On l'avait laissé en parfait état.

Fallait-il que la maintenance de ces locaux ait été parfaitement activée pour les maintenir si... propres ! (Porodian pensa : si vivants). Négligeant des portes latérales, Régorson s'enfonça dans le large couloir qui menait à cet accès ; Porodian ne le lâcha plus d'une foulée.

Ces sous-sol de Jakun étaient en parfait état de propreté, mais les surprises de Porodian ne s'arrêtèrent pas à ce constat et s'accumulèrent... Régorson évoluait en ce lieu comme s'il l'avait connu de longue date : le gaillard avait lu des plans, le contraire ou toutes autres suppositions étaient absurdes tellement il savait où il allait. Après avoir franchi deux autres sas, sans autre complication que celle d'apposer sa paume sur des plaques de reconnaissance, son « Associé » s'orienta et tourna sur sa droite. L'arrière d'un petit hall desservait plusieurs ascenseurs, sans hésitation il y entra et en appela un. Un voyant signala la présence, une porte glissa, Régorson prit place.

S'efforçant de conserver bonne figure, Porodian le suivit. Il n'était pas loin d'abandonner toute perspective d'initiative. Se serait-il débarrassé de cet acolyte qu'il n'aurait pas été plus avancé. Sans conteste, il était à la remorque de ce type énigmatique et, de fait, ravalé au rang d'utilité. Utilité interchangeable avec n'importe lequel de ses hommes, lui susurra son bon sens. Amère déduction, il ne s'agissait que de conserver ce rôle qui lui était dévolu du seul fait de sa présence ici. Une place à préserver. La suite le confirma.

Régorson, de plus en plus à son aise, s'embarqua ensuite dans des couloirs, pour accéder, en quelques instants, dans une salle de contrôle. Un plan de travail courait sur ses trois côtés, surmonté d'une petite cinquantaine d'écrans, de compteurs et de voyants. Plusieurs claviers... Après un coup d'œil circulaire, Régorson, immédiatement, s'installa à un poste et bascula plusieurs interrupteurs...

Porodian, de plus en plus conscient de son inutilité, s'essaya à deviner ce à quoi servait cette complexe installation...

- Nous perdons du temps ! Ça sert à quoi tout ça !
- Voilà... ça fonctionne... (Les écrans venaient à la vie, les uns après les autres. Régorson expliqua brièvement...) Le poste central... Le funiculaire pour remonter vers l'astroport et redescendre jusqu'au niveau du quai, la zone de récupération des coquilles. Tous ces écrans surveillent l'acheminement.

Porodian scruta la vision retransmise désignée : un quai, avec un plan incliné entrant dans une eau noire... Dans le fond : un porche massif. Plusieurs portes donnant sur ce quai...

- Et toute cette énergie ? D'où sort-elle ?
- Dilatation linéaire. Des barres de métal sont enterrées sous les aires de l'astroport. Tout semble en état.
- Les coquilles arrivaient là, en bas, dis-tu ? Mais « qui » allait les chercher ?
- Ça... Je vérifie les émetteurs.
- Les coquilles ne venaient pas toutes seules !

Régorson, jaloux de ses connaissances encore une fois, n'apporta aucune explication qui puisse fournir une compréhension d'ensemble. Pire : délibérément, il changea de place. On ne pouvait être plus méprisant ! Porodian ravala son humiliation et reporta son attention.

Les écrans visionnaient tout un système de surveillance. Couloirs, niveaux d'ascenseurs, escalators, une station de funiculaires et des cabines à l'arrêt... Et

puis, ce qui attirait son regard comme une flamme attire une éphémère : ce plan incliné finissant dans l'eau. Plongeant vers où ? Quelle eau ? Il n'eut pas l'occasion de scruter plus longuement car une nouvelle vue rasante d'une surface d'eau en pleine clarté s'éveilla sur un écran contigu. Régorson éteignit toutes les retransmissions, ne conservant que cette dernière et, un écran de couleur verdâtre.

Porodian n'avait repéré aucun palan, aucun véhicule amphibie, aucune structure submersible sur la retransmission du soi-disant quai de récupération des coquilles. Mais, à l'évidence, dans le passé, c'était là que les coquilles arrivaient vraiment : rien de tel qu'un plan incliné entrant dans l'eau pour l'imaginer. Et maintenant, cette vue à l'air libre visionnant l'extérieur... Et puis cet écran. Porodian n'avait guère de connaissances techniques, mais sa mémoire, revivifiée par la perspective de l'énormité du coup prévu, le mena sur une tentative d'explication. Un radar ou un sonar ? Ce porche massif... Ce plan incliné... Oui, c'était là que les coquilles pêchées arrivaient. Mais... Qui les ramenait ? Aucune machine visible...

Inutile d'interroger Régorson, ce dernier était muet comme une carpe. Rien d'autre à faire qu'attendre, qu'il veuille bien lâcher quelques informations.

Porodian n'avait pas abdiqué toute prétention à être de l'équipe dirigeante, mais il devait bien reconnaître qu'il jouait les accessoires. Maintenant, Régorson, tout à son affaire, avait passé en revue tout le processus de récupération des précieux coquillages sans rien dévoiler de la phase cruciale. Ramenés en bas, à fleur d'eau (du fleuve évidemment !), ils étaient envoyés jusqu'aux aires d'envol des vaisseaux qui... les emportaient.

Ces installations n'avaient pas été abandonnées, seulement mise en sommeil pour un usage ultérieur. Et ce Régorson avait une vue précise sur leur emploi. Sauf qu'il y avait un maillon manquant et que ce type s'était bien gardé de le préciser... Il s'agissait de placer des explications sur ce qui se passait sur les deux écrans ; Porodian ne les quitta plus des yeux.

Un pupitre, surmonté d'un écran transcrivant une ou plusieurs pulsions de nature inconnue, se mit à vibrer. Il sembla à Porodian que la vibration allait crescendo, lorsqu'une seconde ligne bleutée apparut. La vie de l'écran atteignit un nouveau palier avec un troisième segment qui se conjugua avec les précédents. Puis, sans crier gare, l'intensité augmenta jusqu'à atteindre une rupture ponctuée d'un claquement sourd. Puis l'opération se répéta plusieurs fois, jusqu'à la reprise du processus. Mais, cette fois, d'autres segments firent leur apparition tandis que la vibration prenait puissance jusqu'au claquement...

L'opération, combinant un nombre de plus en plus élevé de vecteurs, toujours sanctionnée par le même claquement, recommença. Il devint évident à Porodian qu'il assistait à une émission, mot que Régorson avait marmonné. Un émetteur... Quel en était sa fonction ? Porodian, n'y tenant plus, fit une tentative :

- C'est bien gentil de ta part de me parler d'émissions, mais à qui sont-elles destinées ?
- Regarde l'écran, là ! Ces points sombres...
- J'ai les devinettes en horreur !
- Ces points iront chercher nos coquilles (Régorson s'était décidé à lâcher quelques informations consistantes). Mais...
- Mais ?
- Ils sont très éloignés.
- Parle clairement ! C'est quoi, ces points ?!

- Des êtres conditionnés au ramassage des coquilles.
- Des êtres ? Ces... (Porodian en évalua la quantité). Cette vingtaine de points, des « êtres » ? Explique !
- Des animaux aptes à recueillir les coquilles sur les fonds et à les ramener.
- Quoi ?! Là, dans le fleuve ?! Ils seraient là, devant notre nez ?! Depuis quand ?
- Depuis un bon paquet de décennies.
- Sacré nom ! Et nous n'en savions rien !
- Si tu vois quelqu'un d'intéressé sur Celcius pour nous renseigner, suggère un nom !
- Mais comment sais-tu ça, toi ?!
- J'ai fouiné... Ça m'a coûté cher de recueillir ces renseignements, les personnes dans le secret ne sont pas bavardes. C'est même ce qui m'a valu mes premiers ennuis. Alors, après, perdu pour perdu... Ce qui m'inquiète, c'est la montée du fleuve, je me demande si ça fonctionne pour n'importe quel niveau d'étiage. De plus, il n'y en a pas assez, et j'ai bien peur que le courant ne disperse déjà ceux-là.
- Une crue, rien de plus, on en a vu d'autres ! Qui va être dispersé ?
- Si soudainement ? Non ! Le fleuve a eu son cours modifié, c'est évident. Ils n'auraient pas construit les quais si bas. Cela va empirer, j'en ai bien peur. Et si les barrages qui se sont accumulés en amont lâchent, ce seront des montagnes d'arbres et de roches qui seront poussés jusqu'ici. Il n'y a plus de temps à perdre. Nous déclencherons ces appels, en continu, dès maintenant.
- Il y en a bien assez de tes... créatures. À quoi ressemblent-elles ?
- Je n'en sais fichtre rien.

Régorson avait estimé avoir dit le strict minimum nécessaire. Pour le cas où rien ne se passerait comme prévu, toute autre information n'était pas à divulguer. Porodian en savait assez pour calmer ses interrogations et se faire plus docile. Et puis, lui fournir les tenants et les aboutissants ne pourrait que l'amener à s'imaginer seul commanditaire de l'opération, de quoi faire capoter toute l'affaire. Un fait majeur demeurerait : les créatures existaient toujours. S'étaient-elles reproduites ? Par quel miracle ? Une énigme. Mais le fait était là, la possibilité de prospecter une zone de l'embouchure existait encore. Les premiers résultats des émissions seraient édifiants pour en déterminer le nombre.

Mais si, premièrement, l'opération pouvait se tenter... Et cette condition demandait des confirmations. Ou ce serait Breit avec son compte rendu complet, ou lui, Régorson, serait sur Sally avec quelques milliards de solars sur son compte. Oui, le résultat que ces bestioles obtiendraient ferait pencher pour l'une ou l'autre fin de l'histoire. L'alternative était conditionnée par leur nombre. À condition, pour un premier essai, de les obliger à venir... Paraît-il qu'il y avait du déchet pendant la chasse. Et Régorson était prêt à imaginer cette information fondée. Combien de membres arrachés pour le sectionnement d'un muscle ? Combien de corps écrasés lorsque qu'un pied charnu maltraité déclenchait la fermeture violente de ses valves ? À parier : plusieurs victimes pour une seule pièce. Oui, il allait falloir multiplier les émissions, en rameuter le double ou le triple de ce qu'il comptait comme points sur l'écran... Et cette saleté de fleuve qui avait choisi ce moment pour modifier son cours ! Se dépêcher. Voilà quel était le maître mot : se dépêcher.

Enfin, Régorson éteignit tout. Porodian revint à la réalité et ne se fit pas prier pour se hâter à sa suite ; ce type aurait bien été capable de l'enfermer dans un de ces nombreux recoins sans l'ombre d'un remord, il ne fallait pas le perdre de vue !

Et Porodian, en proie à une rage incoercible, se surprit à suivre Régorson comme un chien suit son maître. Une insupportable image qu'il se promit de venger !

Chapitre 16

Bogumil, l'œil collé à l'entrebâillement de la fenêtre, avait suivi le passage de Bapt et de Fudius. Oui, d'autres rodaient et lorgnaient les filles, mais c'était celui-là. Et des filles en âge, il n'y en avait que trois. Lætia, sa nièce, ainsi que Nomadæ et Solæ. Toutes trois avaient pu jeter leur dévolu sur cet homme aux cheveux noirs comme du jais, à la taille élancée, à la démarche lourde. Chacune de ces jeunes filles n'avait pas pu ne pas remarquer cette peau sombre, ces cheveux lisses, cette corpulence un peu gauche. Chacune pourrait, un peu plus, avec Lui, espérer mettre en échec la Marga. Des générations et des générations pour espérer l'affaiblir, la réduire, lui faire échec. D'autres signes significatifs militaient pour Celui-là. D'abord, Lætia, la première, s'était préoccupée de lui quand il avait eu ses haut-le-cœur. Et puis bien d'autres réactions qui avaient éliminé les doutes. L'air pensif de sa nièce, sa tenue, ses énervements subits...

Mais Bogumil sursauta, son épouse était dans son dos. Comme si elle avait deviné ses pensées, elle confirma :

- C'est Lui qu'elle a choisi.
- Nous l'embarquons demain, Ramgar nous l'a conseillé.
- Les hommes sont aveugles, j'ai tout de suite compris que c'était sur celui-là que Lætia avait jeté son dévolu !
- Et ça recommencera... Je ne comprends pas comment vous pouvez admettre, vous les femmes, de vous présenter à cette terrible épreuve. Pourquoi s'acharner ? Pourquoi vouloir affronter un ennemi aussi puissant ?
- Il le faut. À qui feriez-vous appel quand les cirales chargent les bateaux ?
- Ce n'est pas une raison. Nous ne faisons appel à eux que dans les cas désespérés, tu le sais. Et puis, nous apprendrions à nous en passer !
- Oui, nous le savons, vous les épargnez et nous vous en sommes gré.
- Je ne parviendrai jamais à admettre que chacune de vous puissiez envisager affronter ces épreuves avec autant de détermination.
- Nous sommes les seules. Si vous, les hommes, vous le pouviez, vous décideriez de même.
- La malédiction est là, pourquoi persévérer !
- Vous voudriez que notre race s'éteigne ? L'avenir repose sur nous, les femmes.
- Oui, à condition de vouloir s'acharner à combattre cette malédiction. Mais nous pourrions, tous, renoncer définitivement.
- Se frayer un chemin dans l'avenir c'est ce qui nous est, à tous, imposé.
- Alors, encore une fois, il y aura alliance ?
- Oui !
- La pluie aura cessé dès ces prochains jours, car, en cette saison, il ne peut en être autrement. Le vent vient du large, il aura chassé les nuages en quelques heures. Ils seront bientôt poussés vers l'intérieur du continent, vers les montagnes. L'époque serait-elle venue ?

- Oui, le fleuve enfle de jour en jour, le temps presse. Il faut qu'il connaisse, qu'il s'instruise, qu'il devienne fort. Il embarquera demain.

Le vent serait favorable pour traverser et gagner les premières gravières, de l'autre côté, et repérer tous les nids. Ensuite, à l'abri des îles, dans les courants ralentis et en tirant des bords, le bateau parviendrait à remonter le fleuve sur une vingtaine de kilomètres, offrant une possibilité d'effectuer une estimation de leur nombre et leur rendre visite. Une traversée, enfin, en utilisant les dernières force de la barre, et ils parviendraient à aborder sur le lieux exact d'abattage des arbres : Ramgar avait conseillé de ne rien Lui dévoiler, parler des arbres offrait un bon prétexte. En vrai, le courant se chargeait déjà des billes et les faisait tourner jusqu'à ce qu'elles viennent buter contre les mascarets, dans l'estuaire. Mais si cet étranger remarquait la tromperie, puisqu'elles encombraient la zone déjà, pourquoi parler d'aller les chercher ?! On trouverait une explication : « certaines variétés d'arbres seulement... il n'y en avait pas assez ».

La crue avait bouleversé la coutume et son calendrier. Hâter la Cérémonie avait dit Ramgar, « la femme est décidée et impatiente ».

Et après, si le fleuve persévérerait dans sa colère, les temps de pénurie reviendraient, on ne pêcherait plus qu'en risquant ses filets. Une période de restrictions car il faudrait ressortir certaines lignes et pêcher les poissons un à un. Et cela coïncidait avec ces quelques jours qui précédaient les Grandes Marées ! Ramgar conseillait d'attendre pour le bois, il était toujours de sage conseil. Bois ou Cérémonie, le jour des anges primait. Il avait parlé de soixante jours, mais, avec cette crue soudaine, il n'était plus question que d'une dizaine au grand maximum. La colère du fleuve grandissait, alors seulement deux alternatives : précipiter ou reporter à plus tard. Le Jour des Anges ne pourrait coïncider au Solstice comme les autres années, comme lorsqu'une jeune fille avait décidé, alors le délai devait être raccourci. Lætia l'avait bien perçu. Donc, l'on préparerait obligatoirement la cérémonie pour ces prochains jours. D'autant que les interventions de la future mariée avaient alimenté les bavardages ; bientôt la nouvelle serait portée à la connaissance de toutes et tous, si ce n'était déjà fait.

Une certitude assaillait Bogumil pour cette échéance : sa nièce, Lætia, ne tolérerait aucun report. Sa démarche, son air plus volontaires que jamais, cette intervention de Solæ qu'elle considérerait comme une concurrente avant peu (si ce n'était déjà le cas), ferait qu'elle n'accepterait aucune décision comportant l'idée d'attendre que le fleuve se calme. D'ailleurs, qui n'avait pas remarqué les allées et venues de sa sœur Mœrtia ? L'adolescente avait reçu des consignes, c'était évident. Mœrtia, qui, un jour, serait aussi en âge... Une complicité totale devait les unir intimement, par-delà les années. La volonté de Lætia s'était traduite, là, déjà. Et, là encore, quand la gamine avait mené l'Étranger à la Maison de l'Appel, Lætia avait montré sa détermination. Elle voulait appeler les anges, ce n'était plus un mystère pour personne. Et si Ramgar avait conseillé à Bogumil de le prendre à son bord le plus rapidement possible, c'était plus une conséquence du fait de Lætia que de sa propre expérience et de sa propre raison.

Et si sa nièce voulait lancer l'appel aux Anges, ce n'était pas seulement pour leurs dire qu'ils n'étaient pas oubliés comme le bruit en avait été colporté les premières heures ! Bogumil ne s'était pas laissé abuser bien longtemps. Alors, après beaucoup de mois, un être de plus pleurerait avec eux. Peut-être. Peut-être pas. Qui le savait ? Alors il s'inclinait. Il s'inclinait déjà. Il se glisserait parmi les autres ce matin-là. Avec les autres, sur le quai, il guetterait la surface du fleuve, submergé par l'angoisse. La rage au ventre de devoir perpétuer cette tragédie.

Devoir enseigner à cet étranger les rudiments de la pêche, il n'était pas dupe ! Ceci avait été décidé en vue de Lui faire connaître, uniquement, le fleuve. Connaître le théâtre du drame pour la scène finale. Le préparer. Qu'il puisse décider en toute connaissance de cause, le moment venu. Car il fallait que ce fût un choix conscient.

**

Le jour pointait quand une main anonyme vint sortir Bapt de son sommeil. On lui tendit, en silence, une coupelle froide emplie d'une soupe épaisse au goût détestable. Il l'avalait d'un trait et, le corps frissonnant, suivit la silhouette robuste et voûtée dans le dédale de la maison Ramgar. Dehors, l'homme l'entraîna dans un passage entre deux baraquements pour atteindre le quai. C'était là que Fudius et lui avait observé le passage de ces continuelles processions chamarrées et bruyantes d'incantations, mais, dans cette aube, dans ce décor de début du monde, alors que le fleuve s'était encore haussé en contrebas, Bapt découvrit ce qui exagérerait le silence ambiant : un attroupement se recueillait sur leur passage, immobile, silencieux.

Le spectacle de ces masques et de ces tuniques, figés sur place, avait quelque chose de sinistre et de solennel. L'angoissante sensation qu'on le menait pour une quelconque épreuve, pour un quelconque sacrifice, s'imposa. Mais, devant lui, indifférent à la présence de ce comité, l'homme se hâtait. Ses pas chaloupés, assurés, longeaient le quai surélevé, et leurs ombres rasantes semblaient comme des traits d'union vers la vision d'un futur indiscernable, perdu dans la brume, comme vers ces visions de trahison et d'apocalypse dissimulées jusqu'au dernier moment. On le conduisait. Où ?

Malgré lui, Bapt se sentit succomber à ce destin qui l'emportait. La rupture avec Celcius se consommait, là, au fil de ces blocs de pierres énormes qu'il parcourait, ces éléments parfaitement agencés qui avaient servi à construire ce quai indestructible, dans la lueur hésitante de cette aube trouble, au gré des reflets qui naissaient du caprice des remous du bras de l'Anstyx sur sa droite. Comme autant d'appels...

Oui... Son avenir était là. Le seul avenir possible. Le fleuve. Ces baraquements, un inconnu que l'on suit, les ombres changeantes de la brume hésitant à se dissiper. Et, là-bas, encore invisible, un bateau amarré à un ponton. Fallait-il qu'il y eût contrepartie pour contrebalancer tous ces maléfices ! Oui... Oui, il y en avait une, puissante, irrésistible, définitive, supérieure à tout ce qu'il avait connu jusque là. Celcius, l'Aldébaran, et puis cette descente sur ce quai, par ce matin silencieux : le terme.

Bapt avait l'étrange impression que derrière chaque fenêtre des regards les suivaient. Mais il n'osait en scruter une. « Lui apprendre l'art de la pêche » ? Il n'en croyait pas un mot. Il faudrait des années et des années. Toute une vie. Et un pressentiment l'avertissait qu'on ne le guidait pas dans ce but.

Ils atteignirent puis dépassèrent l'entrée du ponton. Aucun bateau arrimé ne se distinguait, Bapt en fit la remarque à son guide :

- Il y avait encore des bateaux, hier, le long de ce ponton...
- Le fleuve monte, les laisser ici serait prendre le grand risque qu'ils soient emportés. Ils sont à l'abri, dans le bassin, au bout.
- Au bout du quai, après vos maisons ? Près de ce porche ?
- Dans ce bassin, oui.

- Les crues doivent se reproduire tous les ans...
- Oui, mais pas si importantes.
- Pour la pêche je ne vais pas vous être d'un grand secours.
- Aujourd'hui, nous irons pour tenter de récupérer du bois. Plus en amont.
- Il y en a plein l'estuaire !
- Chaque usage exige son essence. Et puis nous tenterons de repérer de nouveaux endroits pour jeter nos filets.
- Des filets ?! Avec ce courant ?!
- C'est pour cette raison que nous devons nous éloigner plus que d'ordinaire. Dépasser les premières îles...
- Je serai une charge pour vous, je vous encombrerai plus que ne vous aiderai.
- Il faut bien commencer un jour, nous sommes peu nombreux.
- J'ai remarqué. Et encore moins de femmes...
- Les femmes ne pêchent pas. (Suivi un silence buté, puis)... Nous serons dans le second bateau.

Le môle était encore à plus de cent mètres ; Bapt tenta de relancer la conversation. Mais sans succès. Le trajet se termina dans un silence pesant. Trois bateaux appareillaient. On n'en voyait que les mats encore nus de leurs voiles. De larges et brutales marches comblaient la différence de niveau entre le quai et leurs bastingages. On s'activait en descendant à leurs bords des rouleaux de cordage, des récipients pleins d'appâts et d'amorce, et, semblait-il, maints rouleaux de cordes fines. Subitement, comme donné par un ordre tacite, la trentaine de marins quitta les navires et monta sur le quai...

Un quelconque recueillement pour les défunts qui les avaient précédé dans ces pêches risquées ? Non. Bapt comprit dans les minutes qui suivirent : un mascaret parcourait le fleuve, on attendait sa venue. Soudain, les trois coques furent brutalement soulevées par l'invisible lame et tanguèrent dangereusement. Puis, poursuivant son effet, encore à l'assaut, là-bas, vers l'amont, l'eau, bouillonnante d'écume, redescendit progressivement. Les bateaux à peine stabilisés, frémissants encore de la vague qui les avaient malmenés, les hommes embarquèrent. Tour à tour, poussés par des rames, ils sortirent du bassin et s'engagèrent sur le fleuve.

Bapt se sentait inutile. D'ailleurs, on ne lui demandait rien. Était-il seulement tenu de regarder et de se souvenir pour une campagne ultérieure ? En ce cas, il n'avait rien d'autre à faire. D'ailleurs, quelle aide aurait-il pu amener à ces hommes qui s'affairaient à de multiples tâches, à ces gestes comptés, précis, certainement maintes fois exécutés ? Ce ne fut seulement qu'en pleine eau qu'il put apporter sa contribution, des grumes flottaient et tourbillonnaient en tous sens. Alors, sans un mot, chacun s'empara d'une gaffe et repoussa les dangers immédiats tandis que les autres réorientaient la voilure et la barre.

Un travail de forçats. Les bras robustes et les corps arc-boutés refoulaient les obstacles, tentaient d'éviter les suivants, se frayaient un passage parmi ces troncs qui s'entrechoquaient, défilaient, ballottaient dangereusement. Il était évident que tout relégué qui s'était hasardé, un jour, dans cette activité, n'avait pu que s'en effrayer, et ses commentaires au retour avaient du décourager plus d'un velléitaire ! Pour l'heure, Bapt était au-delà de l'angoisse matérialisée par ces sombres écueils qui parsemaient l'estuaire. Les muscles douloureux, tétanisés, les yeux fixés sur les troncs proches, son esprit refusait toute autre information. Et cela dura trois heures pleines. Ce ne fut qu'en fin de matinée que le bateau dépassa, échappa au fort du courant et, put évoluer presque librement. Aussitôt on

s'affaira à repérer des bouées et à en relever les lignes qu'elles retenaient. Toutes les créatures, crochées par les rudimentaires hameçons, étaient remontées, examinées, entreposées dans un vivier, ou rejetées à l'eau. Quels stigmates conditionnaient ce choix de garder ou de rejeter ? Mystère. Trop d'animaux défilaient. Pour certains, trop lourds, ils étaient frappés encore dans l'eau et la ligne coupée d'un coup de tranchant : rejetés délibérément. Impropres à la consommation ou trop dangereux à entreposer à bord ? Là encore, aucune réponse. Tout se faisait en silence. Sans commentaires. On savait.

Deux heures encore et de nouvelles lignes, envoyées à l'eau, les bateaux quittèrent la zone et piquèrent vers les premières îles. Le courant, nettement moins violent, permit les manœuvres et l'on contourna, puis s'insinua entre les hauts fonds affleurant, couverts de végétation. Pourquoi s'en approchait-on si près, au risque de s'y échouer ? Là encore, aucune réponse. Bapt, épuisé, prit acte de son ignorance et profita de ce répit pour laisser son regard errer en direction de la ville. Vu d'ici, avec beaucoup de ses maisons dissimulées dans les arbres, la ville semblait ridiculement modeste. Tout ce qui restait des multiples assauts menés contre Viélès : ce gros bourg aux trois quarts inhabités. Vision d'un minuscule pan de l'histoire des Mondes humains, à la frontière de l'oubli.

Condamnés à mourir ici. Comme hors du temps. À briser son corps pour ces pêches dont on rejetait à l'eau deux poissons sur trois, deux créatures sur trois. Nourrir ce petit monde des relégués... Rien n'était logique. Seulement la réalité. Non : une apparente réalité, l'autre lui échappait. La conscience qu'un destin particulier lui avait été dévolu revenait en force. Il le devait à cette « Lætia ». Cette femme qui les avait défendus contre cette agression, près du môle ? Non. Une autre. Cette inconnue agissait-elle par personnes interposées ? Et qui, autre que cette gamine porteuse de messages ? Une gamine, seule, prenant l'initiative de l'emmener dans cette maison « Ramgar » et d'y faire cette déclaration ? Illogique. Trop jeune. Il y avait cette Lætia qui orchestrait à l'arrière plan... S'il était là, de l'autre côté du courant, à bord d'un de ces bateaux, il le devait à cette inconnue. Une inconnue qui avait décidé de son sort. Et la question revint, lancinante, énervante : pourquoi ?

Remarquant que les hommes profitaient des ces instants pour récupérer un peu de forces, Bapt s'approcha du plus proche et exposa ses interrogations :

- Le retour, maintenant ? Après ce repos ? Pourquoi longer ces îles, il n'y a pas de fond ! Une autre méthode pour pêcher ?
- Nous examinons les berges.
- Ah ? Quel gibier est-on censés y repérer ?
- Des nids.
- Des nids... Je ne vois rien dans ces arbres qui puisse ressembler à des nids ! Et puis, l'on ne voit aucun oiseau. De toute la matinée...
- Des nids au ras des berges.
- Dans l'eau ?
- Oui, au ras.
- Des animaux semi aquatiques ?

Subitement l'homme s'était refermé. Il avait seulement hoché à peine la tête. Ses yeux se perdirent dans le vague comme pour lui signifier qu'il en avait déjà trop dit. Effectivement, les autres pêcheurs étaient tournés dans leur direction et les observaient. Bapt en déduisit qu'une consigne de silence à son égard était appliquée. Mais il ne remarquait aucune animosité. Bien au contraire, les regards qu'il piégea n'exprimaient que de complexes et contradictoires sentiments à son

égard, où curiosité et respect dominaient. S'il n'avait pas déjà découvert qu'il faisait l'objet d'un traitement particulier, cette présente constatation lui aurait été suggérée par ces attitudes ! Pourtant, au début, l'homme avait répondu tout naturellement. Seulement ensuite, c'était sur les caractéristiques de ces nids que la censure avait agi...

Des nids au ras de l'eau... Et aucun oiseau dans le ciel, de toute la matinée, de tout ces premiers jours ! Y en avait-il seulement ? Encore une question à poser à Fudius. Une déduction : des autres animaux avaient leur habitat le long de ces berges. Voilà pourquoi les trois bateaux, réorientant leur voile en permanence, rasaient ces îles au plus près, en inspectaient les anfractuosités. Mais, à bord, l'atmosphère s'appesantissait de quarts d'heure en quarts d'heure et dénotait que la recherche était infructueuse. Renonçant visiblement à poursuivre plus avant, les trois bateaux regagnèrent progressivement le courant qui les séparait de Jakun et, commencèrent à le retraverser.

La lutte contre les embûches flottantes reprit. Imitant maladroitement l'équipage, Bapt ne ménagea pas sa peine et apporta sa vigueur. Une vigueur pourtant bien modeste au regard de celle des pêcheurs qui, elle, était bien plus efficace.

Il se saoulait de fatigue à repousser un tronc d'arbre poussé par le travers quand il capta une brusque immobilité à bord ; instinctivement, il regarda dans la direction qui polarisait les visages. Sur l'instant, il ne remarqua rien. Un point, dans une direction bien précise pourtant, vers laquelle les visages figés se fixaient...

Un dos rond, brun, énorme, évoluait entre les flottants. Mais ce dos était attaqué par d'autres animaux et la lutte laissait échapper, au fil des remous furieux, les filets sombres de traînées de sang. Un combat à mort. Une énorme nageoire frappait autour d'elle cherchant à atteindre un ennemi tellement vif qu'il en était indiscernable. Cela semblait être un fait stupéfiant car les pêcheurs, hypnotisés, suivaient les évolutions du dos brun et les ripostes de sa vigoureuse et brutale nageoire contre l'invisible ennemi. Enfin, peu à peu, les apparitions de la nageoire se firent plus brèves et plus lentes... Puis, dans un dernier soubresaut, le dos brun coula, probablement vaincu. Mais les yeux suivirent longtemps les reflets luisants d'un petit corps qui dérivait, à quelques mètres de là, emporté lui aussi.

Les pêcheurs, comme fascinés par cette deuxième victime, scrutèrent le corps jusqu'à la limite du possible. Le fait devait être rare car ils ne se défirent que lentement de la vision. Et ce ne fut que pour se lancer, à voix basse, dans des conversations animées. Bapt tenta de surprendre des mots, mais le ton se baissa encore et les regards se firent encore plus fuyants. Peut-être avait-il été le témoin d'un fait rare devant être tenu secret ?

Mais on se ressaisit et, les gaffes empoignées, on repoussa les troncs qui menaçaient la coque. Les deux autres bateaux paraissaient s'être approchés du leur, comme pour faire bloc. Les voiles se réorientaient quand une voix hurla et désigna une autre ombre qui flottait à une vingtaine de mètres. Les voiles retombèrent et les rames, instantanément récupérées et posées sur le bordage, brassèrent l'eau... Une fébrilité avait gagné les trois bords. On ramait mais sans oser s'approcher, comme si l'on avait redouter causer un sacrilège à découvrir de plus près ce corps à la dérive.

Curieuse pratique ! Si ce corps était comestible, pourquoi ne pas récupérer une fortune offerte ? Quelques coups de rames auraient suffi... Et si cette victime ne

l'était pas, pourquoi s'attarder ? Comportement parfaitement illogique. Illogique et étrange de la part d'hommes rudes, aguerris, certainement habitués à choisir et à décider sur l'instant entre profit et déchet.

En fait, ce qui s'était déroulé semblait un événement extraordinaire : on ne s'éloignait pas car des interrogations s'imposaient. On avait assisté à un combat insolite. L'on attendait. On savait qu'il aurait dû être terminé et un second corps avait été blessé à mort. En attendait-on encore d'autres ?

Oui... Mais ce troisième déclencha un hurlement de stupeur chez les hommes. Un troisième corps se débattit en surface, comme un petit remous, puis coula.

Cette fois, l'incrédulité gagna les bateaux. L'on ne savait quel parti prendre. Une lutte sous marine se continuait hors de leurs regards. Une lutte sans merci, obstinée. Seule la défaite d'une espèce amènerait une fin. Une lutte à mort. Et le comportement de ces hommes rudes était celui de l'impuissance.

On attendit vainement un quatrième corps mais l'eau avait retrouvé son innocence. On patienta encore un quart d'heure, puis, les voiles carguées, on remit le cap sur Jakun car le courant les avait déportés.

Les équipages étaient à la tâche, on ne commentait plus l'affrontement sanglant. Écartant et repoussant les dangers, les évitant, les trois étraves fendirent l'eau boueuse pour un retour au plus juste. On se hâtait.

L'approche du quai, encore à peine distinct, révéla une petite foule qui attendait les bateaux. Là encore, à bord, on échangea des regards incrédules. Quel message avait pu transmettre la nouvelle de cette bataille marine ? Était-ce l'évolution des bateaux, lors de la traversée, qui avait éveillée la curiosité des pêcheurs restés à quai ? Le fait avait du être suffisamment exceptionnel pour amener la quasi totalité des pêcheurs à se masser pour leur arrivée ; ce qui prouvait un fait inusité, un fait perturbant gravement le quotidien de ces gens. Mais... Comment avait-on pu voir de si loin !

Lorsque les bateaux accostèrent, Bapt comprit qu'il assistait à un événement unique. Les trois bateaux, en entrant dans le bassin, avaient défilé devant l'énorme porte du porche, ce vers lequel tout le monde était tourné.

La massive porte, sans être béante, avait été actionnée et soulevée légèrement au-dessus du niveau de l'eau...

*

Ce qui motivait ce rassemblement s'avérait être d'une importance inaccoutumée car ces deux ou trois cents personnes indiquaient que quasiment tous les habitants des baraquements étaient là. Hommes, femmes, adolescents, ils étaient tous présents. Tour à tour, les visages interrogateurs se tournaient vers le porche, puis se reportaient vers trois jeunes femmes dressées au premier rang, comme si elles seules avaient été en mesure d'apporter une réponse.

Tout au plus, brièvement, on se chuchotait à l'oreille avant d'en revenir à cette marque caractéristique que le niveau de l'eau y avait laissée au fil des années d'immobilisme et, qui ne coïncidait plus avec celles laissées sur les piliers du porche... On la montrait du doigt, dans un silence lourd, dans l'attente d'un nouveau fait...

L'arrivée des bateaux n'avait que momentanément distrait l'attention, mais quand Bapt enjamba le bastingage pour aborder l'escalier, il ne put ignorer que la plupart des regards convergeaient vers sa personne. Intimidé, il escalada les degrés, convaincu que ce n'était que des réactions de curiosités à son endroit. On

finissait de larguer les voiles et de remonter les quelques paniers de la maigre pêche quand il parvint sur le quai.

Géné par l'attention qu'on lui portait, Bapt se sentit captif des yeux moirés de la première jeune femme. Il la reconnut instantanément, c'était cette femme qui s'était penchée sur lui le premier matin. Plus belle, altière, et cependant proche et désirable, elle ne le quittait pas des yeux, comme si il avait été le détenteur d'une vérité cachée, et seul en mesure de répondre à la question que se posaient tous ces gens.

Un sourire esquissé le rassura : il n'était responsable de rien. Il n'était que partie prenante, lui sembla-t-il. Mais ce tout, dans lequel se situait aussi sa personne, les dépassait tous. Le discret sourire qu'on lui adressa se voulait rassurant, confiant même. C'est sur cette indéfinissable sensation de message envoyé que le visage se referma. Une fermeté calme. Ces instants qui précèdent les graves décisions. La petite foule le sentit. Quand la jeune femme se décida à quitter le môle, la plupart en firent autant. Les conversations allaient bon train autour et derrière elle.

On regagnait les maisons par petits groupes ou l'on s'empressait auprès des arrivants pour leur détailler comment on avait découvert l'élévation de l'antique et massive porte. Des arrivants relataient ce qu'ils avaient vu, eux, dans le courant. Les informations couraient, se confrontaient, s'assemblaient, se recoupaient, jusqu'à déclencher des exclamations de surprise dans les groupes, jusqu'à atteindre les premiers rangs. Mais, là, la jeune femme en tête, la retenue était de mise.

Bapt s'ingénia à rester parmi les pêcheurs en saisissant l'anse d'un panier ; il ne savait même pas si il serait de la pêche du lendemain et, le mieux était de ne pas se séparer d'eux. Il suivit leur mouvement. C'est ainsi que les paniers furent portés à l'intérieur d'un hangar sans que l'on fasse très attention à lui. Était-il adopté ? On le laissa entrer. Mais il dut vite renoncer car il était incapable de faire un pas de plus dans cette quasi obscurité. C'est là, dans la pénombre, quand des bras se saisirent de sa charge, qu'un mystère s'imposa : il avait eu le temps d'intercepter les iris rouges de celui qui le déchargeait, et ces iris, une minute plus tôt, lorsque l'homme avait été plus près de l'ouverture, avaient été vertes !

Bapt en était certain ! Aussitôt, il s'appliqua à guetter la couleur des yeux de ces hommes qui allaient et venaient. Posté entre lumière du jour et pénombre du couloir, à sa grande surprise, il découvrit qu'ils étaient tous doués d'un talent singulier : des nyctalopes ! Ajouté à cette capacité d'effectuer n'importe quel geste avec une énergie et une précision remarquable, un talent dont Bapt n'avait jamais entendu parler à l'occasion de plusieurs personnes résidant dans un même lieu, ce fut la révélation. Le fait était suffisamment exceptionnel pour être relevé. Aussitôt il confronta ces constatations avec les précédentes explications de Fudius Movar : « on peut modifier des caractères génétiques durablement... ». À l'évidence, c'était le cas. Toutes ces familles de pêcheurs étaient les descendantes d'un groupe humain dont on avait modifié les gènes. Ou, tous naturellement doués de talents singuliers ? Avaient-ils été regroupés dans ces maisons, là, sur Vièlès ?

Il n'eut pas le loisir de les observer plus longuement car, la pêche entreposée, ils ressortirent sur le mail et, longeant les maisons, partirent en direction de la cascade. Bapt pensa que la maison Ramgar, avec ses grandes salles qui servaient pour les ateliers, pouvait être aussi un lieu de réunion. C'était là, le premier jour, qu'une dénommée Lætia avait délégué son ange gardien pour annoncer qu'elle avait décidé de l'avenir d'un étranger venu s'échouer dans leur monde.

Bapt ressorti à l'air libre, et, à grandes enjambées, s'efforça de ne pas se laisser distancer par les petits pas rapides et réguliers des hommes qui se dirigeaient dans la direction de cette maison...

Chapitre 17

On ne s'était pas entassé dans une salle, ce qui ressemblait à un conciliabule de cette communauté se passait dehors, sur le mail. Bapt avait retrouvé Fudius mais ils se tenaient à l'écart : on ne les avait pas conviés à s'approcher. C'est de leur place que l'homogénéité de l'apparence physique de ces gens devint flagrante. Mais Bapt se garda d'exprimer ce constat à voix haute, de crainte qu'ils n'aient d'autres talents inconnus, tel celui de posséder un sens de l'ouïe plus développé que la normale. Ils se contentèrent tous les deux de tendre l'oreille afin de tenter de saisir quelques propos sur ce qui se décidait. Car c'était bien, visiblement, d'une réunion ayant à prendre de graves décisions dont il s'agissait.

Un noyau de femmes, quelques unes fort âgées, menait les débats. Bapt y reconnut les trois jeunes femmes du môle. Mais celle qui lui avait adressé ce muet message, là-bas, se tenait sur la réserve. Les vives discussions la laissaient dans une attitude de spectatrice. Pourtant, fréquemment, on se tournait vers elle comme pour quêter un assentiment. En d'autres moments, les groupes se resserraient et il devenait impossible d'apercevoir les visages.

Le temps des décisions était-il venu ? Apparemment, de groupes en groupes, des avis circulaient. Mais tout ce qui était dit revenait à ce groupe de femmes. Leur avis était-il déterminant ? En ce cas, cela recouperait ce qu'on leur avait dit : « l'avis des femmes prédominait ».

Parlait-on toujours de cette porte donnant sur le bassin ? Il aurait fallu se mêler à la foule, faire preuve de sans-gêne, s'approcher, toutes actions dont Bapt se sentait totalement incapable. Enfin, un mouvement se fit. Une femme âgée prit la parole à voix haute :

- La cérémonie est décidée pour le jour de la première des lunes. Mais on veut raviver la malédiction et ceci doit cesser immédiatement. Des enfants ont été vus chasser dans le courant et l'ancre s'est entrebâillé, nous savons tous ce que cela signifie. Ce fait coïncide avec la venue du dernier vaisseau. Nous ne le tolérerons pas. Ma nièce Lætia voulait vous désigner son pressenti, mais vous aviez tous deviné « qui ». Aucune mauvaise pensée ne l'a amené ici, chez nous, sur Vièlès. Il est courageux, vous le savez. Mais nous devons -d'abord- faire taire cette deuxième voix qui hurle, qui couvre la Voix du Vent et affole les enfants. Aucun repas ne sera distribué aujourd'hui. Ni demain, ni après demain, tant que durera cette présence. Des volontaires se sont proposés, qu'ils s'organisent. Maintenant, ma chère Lætia, présente-le nous. Nous l'accueillerons. Mais seule l'épreuve nous le désignera définitivement, tu le sais bien.

Comment la dénommée Lætia était parvenue à fendre la foule avec une telle rapidité ? Ces gens s'étaient-ils écartés sur son passage ? Cela avait tenu du prodige ! Le fait était qu'il ne lui avait pas fallu dix secondes pour traverser

l'atroupement et venir face à Bapt. Un Bapt et un Fudius médusés par une telle promptitude. Puis, d'une voix ferme et nette :

- C'est Lui, voyez-le, toutes et tous !

Tandis que sa voix montait en force et que son doigt désignait Bapt, le regard aux étranges reflets s'insinuait en lui. Un silence prolongea la déclaration de l'étrange jeune femme, tandis que les reflets mordorés de son regard exprimaient l'indicible : ce qui était, ce qui serait, parce qu'on le voulait. Mais il quêtait aussi.

... Veux-tu de moi, Étranger ? Je serai ta femme. Je suis Lætia, une femme Haari. Tous ici savent ce que cela signifie. Tu le sauras aussi. Je serai ton épouse par-dessus la Malédiction. Par-dessus les jours et les malheurs. Nous serons fiers l'un de l'autre. Mais, tu l'as entendu, les Haaris doivent réduire au silence ce que ton vaisseau a amené dans ses flancs : une Voix qui ne s'était pas fait entendre depuis bien longtemps. Nous savons qui elle est, nos souvenirs nous le disent. Nous savons comment elle agit. Nous savons qu'elle reviendrait un jour. Alors nous allons la combattre, nous le devons !

Elle s'était encore avancée vers Bapt et, pour ce dernier, totalement déstabilisé par le merveilleux de la surprise, une gigantesque incrédulité déferlait.

Cette femme... Son visage ne l'avait quitté de deux minutes depuis ce premier jour ! Comment aurait-il pu en rêver sans déployer tous les efforts pour en chasser la patente impossibilité d'en espérer un devenir. Et elle était là, hésitante encore, à s'approcher, de sa démarche aérienne et coulée, attendant un mot de lui. Un mot qu'il était incapable de prononcer tant le choix dont il était l'objet lui paraissait inouï. Mais il savait que ce n'était que pour les autres qu'il devait le prononcer, car elle, il en était certain, avait déjà tout deviné. Elle l'avait pénétré en deux secondes, interprété les moindres signes de son visage, dès ce premier jour, dès ce premier instant. Son étrange regard, dans un flamboiement imperceptible, l'avait fouillé, mis son désir à nu, découvert ses secrets...

Il était incapable d'avouer, devant tous ces gens, qui plus est à voix haute, que ce visage l'avait poursuivi dès qu'il l'avait entrevu. Mais une résolution naissait en lui, puissante.

- Je m'appelle Bapt Olmet. Je ne sais rien de vous. J'ignore ce dont vous parlez quand vous évoquez cette malédiction. Mais ce que je sais est que je ne regrette pas d'être venu chez vous. Je n'ai tué personne sur Celcius. Je n'ai volé personne. On en voulait à ma vie là-bas. Ici, je te donne la mienne, Lætia. Voilà...

La femme jeune réagit immédiatement :

- Personne ne te demandera ta vie, ici ! Ou alors, beaucoup plus. Ce sera à toi de juger quand l'instant sera venu. Maintenant...

Elle n'avait pas terminé sa phrase, mais elle s'était encore approchée à le toucher. Sa main monta à la joue de Bapt, y inscrivit un mystérieux signe, puis s'attarda sur ses lèvres. Puis, comme ramenée à une réalité qui ne transigeait pas, elle fit demi tour et, rapidement, entra dans la Maison Ramgar. Des hommes et des femmes la suivirent, tous dans la force de l'âge, tandis que la foule se dispersait et regagnait les maisons par petits groupes...

*

Pour Fudius et lui, ou alors ces gens savaient dominer le temps pour se déplacer aussi vite, ou dominer les sens de qui les observait ! Ou leur esprit ! Mais, ce dont ils étaient certains, maintenant, c'est que ces gens ne se déplaçaient

pas comme des humains : cinq minutes plus tard, il n'y avait plus personne sur le mail ! Plus personne, sauf eux-deux.

- Toutes mes félicitations Olmet, te voilà marié ! Ou quasiment. Il faut constater que les formalités sont nettement plus rapides et beaucoup moins onéreuses que sur Celcius ! Et... Pour être belle, elle est belle ! C'est ce que divaguait ce fou de la colline, si mes souvenirs sont bons. Il disait : elles sont belles.

- Merveilleuse mais... Rapide ! Une déclaration pour le moins surprenante ! Quant aux formalités...Je ne vais pas m'en plaindre, mais tout ça est tellement précipité, si mystérieux.

- On peut dire qu'elles savent ce qu'elles veulent ! Pas de perte de temps comme ces cérémonies en vigueur sur Celcius, le Contrat d'Alliance est vite passé, ici ! Alors te voilà marié ! Je ne comprends pas pourquoi elle attendait après toi, mais la cérémonie est réduite au plus simple, on peut le dire.

- Cette malédiction ?

- J'ai entendu. J'admets que quelques explications auraient fait mon bonheur, mais, en attendant, il faudra s'en contenter. Ce qu'ils feront nous apportera peut-être quelques pistes pour comprendre. Et cette première journée ? Comme pêcheur novice ?

- J'étais inutile à bord, je gênais surtout.

- On t'a fait faire le tour du propriétaire, je le comprends maintenant.

- Est-ce vrai que ce porche a été ouvert, là-bas, au bout du quai, dans la matinée ?

- Oui, tu as vu la marque.

- Alors c'est qu'il y a de l'énergie !

- Je n'avais pas pensé à ça ! Ils étaient tous bouleversés. Des événements imprévus se sont déclenchés, on dirait. Et toutes leurs machines fonctionnent à l'énergie hydraulique... À mon humble avis, ils ignoraient cette source. Tout comme l'ignorait notre réceptionniste bénévole de l'astroport. Étrange... Vraiment étrange...

- Quand nous retraversions le fleuve, nous avons assisté à une lutte d'animaux marins, ce fait semblait les stupéfier.

- Qu'avez-vous pêché ?

- Pas grand chose. Ils ont passé le plus clair de la journée à chercher des nids.

- Des nids ? On a amené des animaux de la Terre un peu sur tous les mondes explorés au début de la colonisation, mais l'on a vite abandonné cette politique. Des oiseaux sur Vièlès, il ne doit pas en rester beaucoup après quelques siècles ! Cela devait être des nids pour des animaux marins, sans doute. Tu n'es vraiment pas curieux, tu aurais pu leur demander des détails !

- Ils ne m'ont pas répondu.

- T'emmener pour faire de toi un pêcheur et ne pas te répondre, curieuse manière de t'instruire ! Qu'une bande de malfrats, nouvellement débarquée, veuille s'imposer sur la bande installée ici, à demeure, ça je le comprends, qu'une femme ait le coup de foudre pour toi, ça aussi, pourquoi pas, mais tout le reste... Décidément, il y a beaucoup de mystères sur ce monde de Vièlès, il commence à me passionner !

- Et as-tu remarqué cette rapidité de déplacement ?

- Nous en avons déjà parlé. J'y ai réfléchi.

- Et ?

- J'opterais pour une souche humaine qui a subi des modifications. Une souche qui s'est implantée ici. Ou que l'on a implantée. Découvrir les capacités cachées de ton « épouse » sera passionnant. Quant aux autres mystères, à tous ces illogismes, je m'y perds. Des « Haaris »... Jamais entendu parler de cette race !
- Et cette « malédiction » ?
- Le fait d'avoir été déportés sur ce monde, peut-être ? Mais si ils y sont depuis plus d'un siècle, ils auraient dû se faire une raison depuis. D'autant qu'ils savent que n'arrivent plus ici, chez eux, que des bannis. Ce qui me fait penser... Ce qui me fait penser à une volonté de renouvellement du sang dans leur clan, car, à bien y regarder, il ne manque pas d'hommes vigoureux pour ces femmes en âge de s'accoupler...
- J'adore ta façon de t'exprimer. J'avais avancé cette idée.
- Je te prie de bien vouloir m'excuser, c'était le scientifique qui réfléchissait à haute voix.
- Essaie de traduire en langage humain !
- Je serai prudent, à l'avenir. Mais tous ces mystères m'horripilent !
- Il n'y a pas que toi. Viens, entrons dans cette maison Ramgar, après tout c'est encore « chez nous » !

**

Cette fois, c'était ses tympans qui l'avaient prévenue en premier. Fait inhabituel : ce bruit, en une fraction de seconde, avait réveillé en lui un lointain souvenir. D'abord, son esprit surpris avait voulu le nier. Un souvenir confus et refusé, mais qui avait percé, déchiré, anéanti toutes ces saisons passées, comme un tourbillon aurait démantelé l'obstacle, nié le rempart. Il avait détruit, en un seul assaut, toutes ces boules de clarté qui avaient fait tous ces jours, aboli toutes ces lueurs pâles glissant dans ces ciels sombres qui avaient fait toutes ces nuits, rejeté tous ces apaisements qui avaient rendu supportable sa solitude, permis l'oubli.

«Avant ».

Pourquoi cette douleur ? Pourquoi ces ondes avaient-elles réveillé en lui ces vibrations que le corps nourrissait à son insu ? Ces élans enfouis s'étaient tus pendant toutes ces années, alors pourquoi cet étrange flux les avait-il rendus à la vie ? Pour le meurtrir aujourd'hui ?! Anéanti, il les avait cru dissous et emportés, depuis toujours, par le fleuve limoneux. Les avait crus oubliés. Les avait oubliés. Enfouis sous ces heures de sérénité que la digestion entretenait et qui s'en allaient, jour après jour, paisibles et impalpables volutes de sérénités, emportées par la lente avancée des eaux.

Cette fois, ces sensations ineffables se mêlaient à la réalité, rendant incertaines ce qu'il avait perçu, mêlant la douceur au danger, attirantes et repoussantes, flattant et menaçant. Non, la voix ne venait pas de cette masse d'eau lissant ce monde trouble des sables et des algues qui ensevelissait les êtres en un mouvement sans fin ; aucune forme ténébreuse aux desseins pernicieux ne se confondant aux graviers, ne se coulant vers lui pour un projet de mort. Seulement ces houles de sons, tel un avertissement se répétant, alors qu'il rassemblait le gravier pour son nouveau piège, alors que le soleil était encore haut. Et maintenant, qu'elles s'étaient tues, en lui, plus dangereuse cette trace laissée comme à dessein, bouleversante, telle une écume séchée ramenée à la vie... Une douleur qui reviendrait dans quelques instants, avec insistance, comme elle l'avait fait. Un lancinant appel, comme un crescendo, porté mais rabattu mollement par la

brise dans sa direction. Un grondement déconcertant, bouleversant la suite des jours. Un bruit surgi de son inconscient. Une cicatrice soudain béante...

Il reconnaissait ces vibrations, les a déjà ressenties. Quand ? S'étaient-elles incrustées en lui depuis bien des saisons ? Depuis toujours ? Avant qu'il naisse ? Indicible vacillement... Puis la violence, puis le gouffre de la rage prenant le pas sur toutes ces saisons passées. L'amas des vivaces souvenirs, s'affaissant, s'effondrant, disparaissant, pour laisser toute et unique place à l'Ordre.

« *Il ne les craignait pas car la peau était tiède et le protégeait...* » Voilà ce dont il se souvient : « *La peau était tiède* ». C'était avant... Bien avant. Oui, avant que ce liquide vaporeux ne s'en vienne subitement à hurler dans sa poitrine pour y être resté trop longtemps. Avant qu'il sache, à sa convenance, éteindre cette brûlure. Avant qu'il le puisse enfin. Avant la chute dans le courant, l'éclaboussement salvateur, avant le choc ravissant. Avant que les hurlements qui brûlaient ses chairs soient vaincus par cette gorgée qu'il avait avalée avidement. Éteindre le passé. Noyer le brasier... Souvenir bienheureux que cet instant qui éteignit, alors, la fournaise de ses entrailles. Un souvenir aussi bref que lorsqu'il plonge, qu'il regagne les fonds familiers...

« Quand » ? Il ne se souvient plus exactement, car cette présence est si éloignée et si faible. Alors pourquoi cette persistance ? Cette insistante ? Ce tourment, qui le distrait, qui le paralyse ? Pendant que d'autres bestioles, armées de mandibules et de dards mobiles, essaient de lui inciser, de percer, de découper les membranes rigides qui arment son dos et ses membres.

Échos du bruit amplifié par les plaques qui cuirassent son épiderme à certains endroits du corps, il se relève et dresse la tête, distrait de sa quête par un bruit sourd. Es-ce une de ces focelles qui se posent quelques fois au printemps, au-dessus des arbres, sur le plateau, là-bas ? Non. C'est encore ce bruit. Un bruit ayant ramené ce lointain souvenir inscrit dans ses fibres. Un bruit semblant familier à son corps... Réveillant des rages.

Est-ce le fleuve dont les remous martèlent sa cuirasse ? Ou une approche anormale, un être dont il ignorerait l'existence ? Ces grosses eaux dérangeaient les cirales, les cirales ou bien d'autres dangers, car des milliers d'espèces évoluaient dans le fleuve. Il ne pouvait les connaître toutes, la moindre distraction pouvait être mortelle. Rester sur ses gardes... Même si son instinct faisait qu'il aurait pu dessiner une forme et des armes pour la plupart de ces avertissements crissés, gémis, grondés, gargouillés, qu'il pouvait deviner les intentions de tous ces monstres. Il lui fallait être aux aguets. Petits ou gros, ils hantaient ces eaux, se cachaient derrière ces menaces, bruyantes ou discrètes, ces ondulations sournoises, ces enroulements lents mais prêts à la détente, derrière ces reflets zébrés de gris, ces queues dorées, ou ces couleurs de nuit que génèrent les remous.

S'il n'y avait eu sa vigilance, Céci se savait toujours à la merci d'une ignorance fatale. Il savait devoir se tendre, toujours, face à l'inconnu, comme si un long atavisme lui avait inculqué le passé de ces courants, comme si une multitude de générations avaient habités ces eaux avant lui. Son domaine... Mais, depuis cette dernière heure, depuis cette intrusion, il y avait cette marée irrésistible qui enflait, qui ramassait ses forces, pour déferler en lui. Et puis ces ondes soudaines, qui avaient couru, jusqu'à l'atteindre, fouettant, chassant la tranquillité des jours.

Céci, subitement, se tord. Une fulgurance a dévasté ses pensées. Il doit lui obéir !

« *Viens ! Quitte ton refuge ! Chasse-les !* »

Alors, son affolement redevient sang-froid, et sa quiétude, détestable. Soudain, ce recoin de berge, par sa petitesse, l'enserme, lui fait horreur. Il y étouffe. Sa fringale l'attire vers le puissant courant. *Attaquer, détruire, manger*. Fouiller ces fonds, y découvrir l'Ennemi. Poursuivre de sa fureur son anéantissement, lui arracher sa méprisable vie. Ne rien admettre d'autre que la victoire, annihiler les atteintes à son territoire. L'urgence même. Sentir sa prédominance sur ce vaste royaume liquide, sur ces fonds où rampent ces êtres ridicules de prétention. Les combats... Les blessures... L'ivresse souveraine et magnifique du vainqueur...

Alors Céci s'éloigne, ses membres, aux muscles secs, durs, infatigables, fendent l'élément, quasi mécaniquement. Il aime se jouer de ces brassées dont il s'empare, il jouit de les repousser de ses mouvements nerveux. Tout son corps est prêt pour le combat. Déjà une furie le gagne de ne pas avoir encore découvert ceux qu'il poursuit. Alors il ira dans ces profondeurs, si il le faut. C'est là qu'ils vivent leur misérable et immonde existence. Ils s'y croient hors d'atteinte, imbus d'une dérisoire supériorité. Savent-ils que rien ne peut le retenir ? Qu'aucune arme ne saurait le dissuader ? C'est une lutte à mort que ces vies engendrent, rien que du fait d'exister. Rien ne le détournera ! L'Appel l'exige !

Développer cette masse charnue, la développer encore, encore et toujours, ne sont que ridicules provocations. Traîner ces boucliers grotesques comme on exhibe un emblème prétentieux, déjà le provoque, décuple encore plus sa colère. Oh, bien sûr, ils tenteront de les utiliser ! Ou s'y réfugieront. Mais ce sera au plus vif, au plus combatif, au plus haineux, et Céci sait qu'il gagnera l'affrontement. Et si il échoue, si la défaite s'empare d'une partie de son corps, il sait déjà que d'autres seront là, le remplaceront, encore et toujours, jusqu'à la destruction de ces êtres méprisables.

Détruire ! Détruire ! Fendre l'eau. Raser les fond en de lentes et efficaces coulées. Fouiller de son regard diapré et membraneux ces champs de vase, ces plages de gravier, ces forêts d'algues, ces amoncellements de rochers. Et puis, enfin, les découvrir, rampant leur dérisoire vie au fond de quelque ravin, au détour rocheux d'un obstacle, au milieu de cette plaine rabotée par le puissant courant...

Exaltation de la chasse. Opiniâtreté pour débusquer l'ennemi de toujours. Fondre sur cette chair qui rampe, trop imbue de sa force pour craindre. Éviter que ses boucliers ne se referment sur vous. La détruire avant. S'en repaître.

Céci cherche.

Fringale et haine. Il débusquera ! Il tuera !

**

Le lendemain matin, quand Régorson se présenta devant l'accès, Porodian était déjà là. Il n'en fit pas cas et activa l'ouverture comme si il avait été seul. Son complice obligé s'engouffra derrière lui. Il haussa les épaules et suivit l'itinéraire de la veille. Couloirs et ascenseur, puis la salle. Aussitôt Régorson relança l'émetteur sous l'œil passablement impressionné de Porodian. Cependant, celui-ci se reprit :

- Une génératrice sous les aires d'envol, as-tu dis ?
- Un système qui fonctionne en permanence...
- Alors, quel intérêt de ne pas nous laisser le mode d'emploi ? Nous pourrions au moins nous en servir !
- À quoi ? Pour les éclairages publics ?

Porodian se tut : effectivement, à quoi aurait servi cette source d'énergie ? Encore une fois, il avait perdu la face. Et une bonne occasion de se taire, que l'autre n'avait pas laissé passer pour afficher son mépris. Porodian ravala sa colère tout en affectant un intérêt particulier pour les points noirs sur l'écran verdâtre... Il en compta rapidement une bonne douzaine, éloignés les uns des autres. Si l'écran donnait une mesure estimative de la largeur du bras qui coulait devant Jakun, alors on pouvait en déduire que ces êtres étaient dans les parages. Mais si l'écran détectait au-delà, alors il n'y en avait que fort peu sur une telle étendue. Mais, cette fois, Porodian garda son commentaire pour lui et attendit des informations complémentaires. Le tout était de poser des questions assez judicieuses pour ne pas offrir le flanc aux sarcasmes. Mais une autre interrogation le tenaillait...

- Pour sûr que tu as réponse à tout, mais dis-moi comment tes « êtres » ramènent les coquilles ? Je me suis laissé dire que certaines étaient énormes. Et traîner ça dans le courant...

- Ils y arrivaient.

- Je veux bien te croire. Je ne demande que ça d'ailleurs ! Mais aucun argument ne me convaincra autant que d'en voir une posée ici, en bas, sur le quai. Et puis les copains s'énervent, tu comprends ça ? De tes petites bêtes qui seraient trop loin, eux, ils s'en moquent ! Et j'avoue qu'elles commencent à m'agacer aussi, tes petites bêtes !

- L'émetteur les obligera à revenir, la crue les a dispersées. Si tu avais fait attention, il y avait huit points hier, il y en a douze ce matin. C'est le signe que certaines ont été appelées de plus loin par le signal et qu'il est efficace. Nous allons laisser les émissions se répéter toutes les dix minutes, pendant une heure, puis comptabiliser leur effet.

- Très bien ! Mais si tu faisais travailler les premières, ça nous donnerait tout de suite une petite idée !

- Il faut qu'elles soient en nombre suffisant.

- Un, deux, dix, cinquante, je connais ; mais un nombre « suffisant », j'ai des difficultés à m'imaginer l'addition.

- Et « quatre-mortes-là-bas-et-toujours-pas-de-coquille-ici », tu sais compter ça ? Il y a du déchet, paraît-il qu'il en faudrait une dizaine pour une seule coquille.

- La dizaine y est, qu'est-ce que nous attendons ! Nous n'allons pas leur pousser la chansonnette pendant six mois pour évaluer combien il y en aurait dans le Delta ! Les dix, elles sont là, alors passons à l'étape « magot » maintenant !

- Porodian, tu m'agaces. Je ne vais pas faire capoter mon affaire sous prétexte que tu ne sais pas dominer tes nerfs. Il doit y en avoir beaucoup plus. Ou bien, depuis le temps, beaucoup ont été détruites. J'ai mis l'émetteur au maximum et son effet attractif aurait dû battre le rappel plus largement. Quelque chose cloche. Pourtant, le signal est puissant. C'est incompréhensible.

- Mes nerfs et ceux des autres...

- Les autres feront comme toi et moi, ils patienteront ! Je ne vous retiens pas si vous estimez l'opération trop compliquée.

- Puisqu'il en faut dix, elles sont là ! Si elles sont occises, nous patienterons pour une deuxième fournée. Évidemment, si ces points éloignés sont à l'autre bout du Delta nous en aurions pour quelques semaines à les attendre, il serait donc inutile de rester là, nous repasserions ! À propos de cette patience... Ton ami a été vu hier matin, il embarquait avec les pêcheurs...

- Quel ami ?

- L'autre. Celui que tu devais estourbir !
- Vous le surveillez encore ?
- On ne fait que ça. On s'est dit, même, qu'il ne se débrouillait pas trop mal...
- Pour ?
- Pour se rapprocher des coquilles ! Sur le bateau il a dû en survoler quelques dizaines dans sa journée, le malin !
- S'il ne s'agissait que de passer au-dessus...
- N'empêche... Et il s'est fait copain avec les pêcheurs celui que tu as manqué...
- Vous l'avez manqué aussi.
- Nous manquions surtout de conviction. Tu ne peux pas le piffer, mais on s'est dit qu'après tout, l'ennemi des uns n'est pas obligatoirement l'ennemi des autres. Enfin... Il a été quand même sur un bateau toute une journée ! Et, des fois, ils pêchent avec des filets... On s'est dit qu'ils pourraient en ramener de cette façon-là les pêcheurs, des coquilles, pas vrai ?
- Il y en aurait plein le mail.
- S'ils voulaient les exposer. Mais imagine qu'ils ne le voudraient pas ?
- Va leur demander ! Moi je n'ai entendu parler que de ma méthode pour les pêcher.
- Et les ramener...
- Porodian, tu commences à m'énervier réellement.
- J'ai hâte de voir un de ces trucs arriver en bas et de le voir monter à l'astroport, prêt à être embarqué, que veux-tu ! Histoire de voir ton installation fonctionner, ne serait-ce que par ce résultat. De la curiosité, sans plus !
- Tu parles trop.
- Et toi : pas assez. Qui ramène ces coquilles ?
- Ces points noirs sur l'écran.
- Je dis : ramenées en bas, au quai.
- Des petits véhicules électriques.
- Tu me fais des cachotteries, puisque l'on n'en a vu aucun !
- Chaque chose en son temps.
- Ce n'est pas bien d'oublier de pareils détails ! Y'en aurait-il d'autres, des détails, que tu aurais oubliés ?
- Oui... Celui que j'aurais dû te rendre silencieux dès le premier jour.
- Plus facile à dire qu'à faire.
- Tu me fatigues. Laisse-moi réfléchir. Regarde, parce que je ne te répondrai plus.
- Quelques fois, on prend des décisions que l'on regrette par la suite...

Mais la phrase de Porodian, qui se voulait avertissement, tomba à plat, car Régorson ne se souciait plus que de régler l'émetteur dans une position moyenne. Il avait beau fouiller dans sa mémoire pour se remémorer un détail oublié à ce sujet, mais rien. L'intensité devait être à son « point moyen », mais il n'avait rabattu à peine plus de six sujets sur ce réglage. Si le flux était insuffisant, alors il fallait le noter, c'était un point de première importance pour le rapport. Bien sûr, on pouvait avancer des explications plus ou moins hasardeuses, plus ou moins fantaisistes, et même passer sur la bonne, plus ou moins surprenante, sans s'en rendre compte, mais c'était prendre un grand risque : la consigne de Galbreit excluait de s'essayer à des expériences qui « *détruiraient inconsidérément les souches si il y en avait encore* ». Restait que les installations avaient pu mal

vieillir, et, rapport ou pas à Galbreit, cet écran aurait dû être noir de points. Peut-être ces auxiliaires de pêche étaient-ils devenus, depuis le temps, des proies pour le bestiaire du Delta ? Si c'était le cas, alors il fallait s'en tenir à l'alternative première, c'est-à-dire à sa mission : le rapport à Galbreit et rien de plus. Abandonner tout rêve !

Imaginer qu'en ramener une seule et qu'elle puisse valoir une fortune relevait d'une spéculation idiote de l'esprit, une probabilité inconsidérée. Mais en revenir au point « un » c'était affronter ce caractériel de Porodian et toute cette bande de demeures. Y compris ceux qu'il avait racolés, lui, là-haut sur le plateau, qui devaient s'impatienter au rez-de-chaussée. Tout bien pesé, pourquoi ne pas faire plaisir à cet imbécile ; une journée de plus et il serait édifié sur l'efficacité de l'appel car le nombre de créatures rameutées serait plus significatif après plus d'une journée d'activation des émissions. Le bilan était -déjà- édifiant puisque aucun point nouveau n'était apparu depuis bientôt une demi-heure. Mais qu'en savait-il, après une journée ? Ou deux jours ? Il faudrait en découdre physiquement avec ces malfrats de pacotille qui ne tenaient plus en place à l'idée de ce mirifique trésor qu'ils croyaient à portée de leurs mains. Ces cinglés étaient armés, et l'on pouvait supposer qu'ils sauraient se servir de ces lames s'ils voyaient s'échapper leur Nirvana. D'autant que -eux- n'avaient pas de solution de rechange...

Régorson savait où trouver une arme plus moderne, mais Galbreit avait formellement interdit de s'en servir, hormis en toute dernière et expresse extrémité.

Bof... Rien ne l'obligerait de le mentionner... Et puis, si l'État des Mondes se mettait en tête de reprendre l'exploitation du delta, les premières équipes ne viendraient pas les mains vides, ne serait-ce que pour dégager le terrain de ces relégués qui y croupissaient.

Oui, si Porodian ne tenait pas ses nerfs et s'avisait de précipiter les choses... Mais ce ne serait qu'en dernier ressort. Donc, en résumé : il pouvait simuler cet essai en prétextant une avarie des nefes utilisées pour ramener les coquilles prises. Totalement prohibé d'en ramener une, avait insisté le chef : *C'est un essai ! Faire le décompte des créatures, noter les réactions, rendre compte. Tout se passe au-dessus de nos têtes, ne jouez pas à Guignol, Régorson !*

Et si il y avait quelqu'un de convaincu qu'il n'était pas là pour s'engager sur deux projets différents et échouer sur les deux, c'était bien Régorson lui-même !

- Help, Régorson, on le fait cet essai ?!
- On va attendre la journée et l'on s'y mettra... Ça te va ?
- Ça m'ira quand je verrai les coquilles là-haut, sur le plateau, prêtes à être embarquées !
- Parce que tu crois que j'envisage avec plaisir de crever ici, peut-être ?
- Régorson, quand les coquilles seront chargées, tu feras ce que tu voudras. Et si tu souhaites rester, on se fera à cette idée de séparation, ne te force surtout pas pour gémir. Nous prendrons soin de tes protégées, sois-en sûr !

**

Sur le quai, tard dans la nuit, la réunion se poursuivait encore dans la grande salle de confection des voiles de la maison Ramgar. Bapt et Fudius n'y avaient pas été conviés, aussi avaient-ils regagné leur recoin. Une rumeur leur parvenait par instants, preuve que le ton des voix montait, que certains avis divergeaient,

qu'il y avait confrontation. Il n'y aurait pas pêche le lendemain : une décision grave ! Tous ces relégués qui se rendraient aux étals demain matin comment l'accepteraient-ils ? De même, il était probable que ce n'était pas l'annonce d'un projet de mariage qui puisse susciter une controverse emmenant tous ces gens à des discussions si vives et si prolongées, mais plutôt une forte présomption pour que ce fût sur les moyens de contrecarrer cette « malédiction ».

De là à éveiller l'esprit de Movar, il en aurait fallu bien moins :

- Qui l'eût cru que nous serions tombés, sur cette planète, en plein ces mystères ! Il y a de quoi en être surpris. As-tu remarqué, dehors, le comportement des processions pendant la réunion ? On ne trépigne plus, on ne psalmodie plus, plus de musique, pour y avoir un événement il doit y en avoir un ! Je me suis renseigné, hormis les jours de temps particulièrement exécrationnel, tous les matins que Viélès faits, les pêcheurs préparent et distribuent des repas. Ce qui se produit en ce moment est totalement nouveau. C'est bien notre chance qui nous poursuit de ses hoquets ! On arrive, et hop, tout va de travers !

- Et ce porche entrouvert...

- De mémoire de relégué : jamais. On ne se posait même plus la question sur l'utilité de cet accès. La préhistoire, quoi ! Et vlan, il s'ouvre. Ça ne serait pas toi qui provoquerait tous ces faits ?

- Je ne me casserais plus la tête.

- Tu ne m'as jamais dit exactement ce qui t'avais mené ici.

- J'ai ni tué ni volé, c'est la plus rigoureuse vérité !

- Mais tu es ici... Et moi, pas plus que toi n'ai commis de délit. Alors ? Dis-moi ?

- Je faisais une enquête... Et puis des faits bizarres m'ont mis la puce à l'oreille. Je me sentais observé. La Direction de la Gazette des Mondes, pour différents prétextes, a annulé ou reporté à plus tard les sujets d'enquêtes prévus par mon planning, si bien que je n'avais plus rien à faire. Et puis, des rumeurs me parvenaient que je n'avait aucune suite dans les idées, que mes enquêtes commençaient dans une direction et qu'elles en changeaient pour un oui ou pour un non, que j'utilisais le journal pour soulager quelques pathologies mentales. J'ai compris qu'une de mes dernières enquêtes m'avait mené dans un coupe-gorge.

- Tu as failli être égorgé ?

- Non, je parle au figuré ! Mes recherches m'avaient amené dans des informations si troublantes que j'y avais passé les deux derniers mois.

- À quel propos ?

- Une bizarrerie économique : il n'y avait pas assez de monnaie en circulation et, cependant, l'on parlait d'une réévaluation du solar. Une opération pour le moins provocatrice vis à vis des Populations, d'autant quand les affaires menacent déjà de s'effondrer ! Ça n'avait pas de sens, dans une telle situation, de procéder à une réévaluation. Plus : une totale ineptie ! Une totale irresponsabilité financière. En bonne logique, c'est exactement l'inverse qui aurait dû être envisagée, ramener de la monnaie dans les circuits pour relancer les échanges. Alors, j'en ai rendu compte au Directeur en lui soumettant un projet d'article sur ce sujet. C'est là que ça s'est vraiment gâté ; j'ai compris que si l'État avait prévu une telle opération, mais qu'il la taisait, la raison n'en était que plus importante. Et puis, en quelques jours, je me suis vu ôter mon nom de l'enquête et l'on m'a mis en quarantaine. On me suivait dans la rue, on fouillait mon appartement aux mêmes heures que l'on m'avait convoqué pour des raisons bancaires ou d'identité pour des prétextes sans queues ni têtes. Bref, la Judiciaire me suivait pas à pas. Tout était manigancé,

inquiétant. Je suis allé demander des explications et l'on m'a carrément ri au nez. Plus rien n'allait, je me sentais menacé ; alors j'ai utilisé des contacts pour m'enfuir discrètement le plus loin possible. Et je suis ici ! Voilà, je n'ai tué personne, sinon que j'ai obtenu de fortes présomptions sur l'inverse.

- Tu aurais pu arriver ici sans utiliser tes « contacts », tu n'avais qu'à laisser faire la Judiciaire !

- Je n'étais pas né de la dernière pluie, d'après la tournure des événements il n'y aurait pas eu de jugement. D'ailleurs, en quoi étais-je condamnable, je n'avais que recueilli des informations pour mon journal. C'était mon élimination physique qui était prévue, et j'en ai eu la confirmation le jour de mon départ.

- Tu es parti à temps, alors ! Mais... Explique cette histoire de monnaie... ?

- Telle je viens de l'expliquer.

- Je ne suis pas au fait de ces arcanes financières. Penses-tu que l'on t'aurait suivi jusque sur Viélès pour t'éliminer ? Dans les escaliers, ces types en voulaient surtout à moi. Et aussi ce type, sûr de lui, au bout du quai...

- Je pourrais poser les questions les plus embarrassantes, de quoi déstabiliser l'Inter Stellaire Compagnie, mais je ne menace plus personne ici, c'est bien toi qui étais visé !

- À priori... Un fait demeure : il ne s'est rien passé ici, de mémoire de relégué, depuis des dizaines d'années. C'était la routine. Mais depuis notre arrivé des faits inhabituels se passent. À commencer par ce porche. On ne m'enlèvera pas de la tête que notre vaisseau transportait quelqu'un ou quelque chose de plus que nous. Et toi, tu vas te marier... Mais ceci n'a rien de significatif car l'on m'a dit que cela est déjà arrivé par le passé, à condition que ce soit ces femmes de pêcheurs qui le décident. Sur ce point : à ton sujet, rien de spécialement exceptionnel, le mode habituel est respecté.

- Leur réunion continue, entends-tu leurs éclats de voix !

- Bigrement animée... Ce qu'ils décideront nous mettra peut-être sur la piste de la nature de cette malédiction, le tout sera d'observer attentivement, demain, leurs va et vient.

- Mon ange gardien a relâché sa surveillance.

- Sa surveillance est devenue inutile puisque son aînée a mis les choses au point devant tout le monde. C'est aisé à comprendre, ça.

- C'est ce qui vient à l'esprit. On peut en déduire que partout où cette gamine m'a emmené avait été décidé auparavant... Cette maison Ramgar, la pêche, cette étrange installation...

- Tout faisait partie du plan, tout se tenait. Sauf que nous n'y comprenons rien, c'est très énervant.

- Une satisfaction pour l'esprit que de le comprendre, rien de plus.

- Quel bonheur que de pouvoir écartier ainsi les problèmes ! Mais je ne te crois pas ! La même frustration sur des plans différents, mais frustration quand même. Et puis, nous avons bien failli passer par-dessus bord, j'aimerais penser que notre avenir sera plus calme.

- Arrête, là, Fudius, je ne te crois plus !

- Et tu as bien raison !

Personne ne vint les réveiller. Le soleil de Viélès était haut dans le ciel quand ils s'en rendirent compte. L'estomac creux, ils se levèrent et sortirent. Mais... aucun étal. Il fallait que les décisions prises dans la nuit aient une importance démesurée pour provoquer une telle répercussion !? Ou la montée du fleuve,

alors ? Le niveau n'était plus qu'à deux mètres du quai... De plus, le nombre des affamés était curieusement faible... Et aucune procession. Le temps semblait comme en attente avant de reprendre sa marche. S'étaient-ils réveillés trop tard ? Ou trop tôt ?

Chapitre 17

Forteri, de quatre claudicantes contorsions de son corps, rythmées par les coups répétés et bruyants de sa canne cherchant des appuis sur le plancher, déposa le coquillage empli d'eau sur la table. Puis il prit la peine de retourner au puit et en repoussa le couvercle : le même geste, depuis tant de jours. Comme tous les matins, ces instants disparurent de sa conscience. Il n'était pas concerné par ces gestes de survie, c'était un autre Forteri qui, dans son dos, les décidait. Lui, ce qu'il voulait, c'était s'asseoir. Sa jambe le tourmentait, mais là n'était pas la véritable raison : assis, il pourrait, enfin, rêver tout à son aise. Les odeurs du sous-bois, même, ne parvenaient jamais jusqu'à son jardin secret, il le disait et le répétait sans cesse à ce double têtard qui voulait faire de ces semaines, de ces mois, de ces années, des instants de survie. Un être buté !

Vivre ? À quoi bon ? Mais l'autre ne rendait pas un pouce de terrain. Il faut laisser faire ceux qui s'obstinent, alors Forteri composait avec lui. Une journée nouvelle, mais des heures de rêveries : donnant-donnant, c'était le marché conclu avec ce double agaçant. Un marché tacite. Forteri, lui, répugnait aux discussions sans fin. C'était ça ou rien.

L'eau arrivée sur la table, il laissa ses lambeaux de rêves s'approcher, tels ces sris qu'il entendait gambader sur la véranda...

En quelque sorte, de lunatiques animaux de compagnie, ces sris ! Des compagnons au caractère versatile, prompts à devenir entreprenants, vindicatifs, querelleurs, c'est pourquoi le calme s'imposait. Les sris, dehors, connaissaient ce cérémonial et le respectaient. Forteri n'était pas loin, même, de penser qu'ils en attendaient le moment. Pourquoi ? Une irréfutable preuve : certains s'aventuraient jusqu'au milieu de la pièce, furetaient, escaladaient les placards, s'attardaient sur une poutre. Certains jours, lorsque sa rêverie ne subissait aucune contrariété, certains venaient jusque sur la table pour l'observer. Peut-être voulaient-ils lui ronger une part de ses rêves ! Forteri n'en faisait pas cas. Pourtant, il ne les aurait pas partagés ses souvenirs ! Ils ne lui soutireraient que des fragments ! Il laissait seulement faire ces téméraires. Son rêve était inépuisable, alors...

La voix frappa Forteri de plein fouet :

- Bonjour Forteri !

Stupéfait, Forteri monta son regard vers cette voix qu'il aurait reconnue entre toutes. Le tremblement convulsif de ses mains devint de plus en plus violent lorsqu'il reconnut qui s'adressait à lui. Le visage avait pulvérisé ses pensées !

- Demæ ! Toi !

- Forteri, je ne suis pas Demæ, je suis Lætia. Et voici Nomadæ et Solæ. Calme-toi Forteri. Sont-ils venus t'interroger, Forteri ?
 - Qui ? Les deux nouveaux ?
 - Non, les autres !
 - Oui ils sont venus.
 - T'ont-ils parlé des Enfants ?
 - Oui.
 - Leurs as-tu montré tes photos ?
 - Ils me les ont volés, ils étaient au courant !
 - Tu parlais trop Forteri.
 - Oui, tout le monde savait, ils sont venus pour me les voler.
 - Ils venaient pour les anges, n'est-ce pas ?
 - Oui, ils voulaient tout savoir. Mais ça fait des années que je ne descends plus au fleuve.
 - Tu n'as plus le même temps que Lui, Forteri, je le sais. Quelles questions t'ont-ils posées ?
 - S'il y avait des Enfants. S'ils revenaient tous les ans. Si on en apercevait quelques fois.
 - Mais tu n'as pas su leur répondre car, pour toi, ils sont toujours là.
 - Oui ! Oui ! Ils sont toujours là ! Demæ, je regrette !
 - Calme, Forteri ! Calme ! C'est ce que nous voulions savoir. Tu rendras mon visage à Demæ, Forteri. Calme-toi ! Mœrtia nous suit pour ton repas.
 - Pourquoi me laissez-vous vivre !
 - Ton rêve n'est pas fini, Forteri.
 - Vous êtes mauvaises ! Tuez-moi, c'est un cauchemar !
 - C'est toi qui l'a choisi.
 - Oui... C'est ainsi que vous dites... Mais je ne veux pas choisir ! Je ne veux pas choisir ! Emporte-moi Demæ, je t'en supplie !
 - Demæ t'emportera un jour, elle te comprendra.
 - Demæ...
 - Étaient-ils furieux ? Ou méprisants ?
 - Ils étaient très calmes. Calmes comme le fleuve sait y être.
 - Trop calmes ?
 - Oui... Oui... Ils veulent voler vos anges ! Ils veulent voler vos anges !
 - Merci Forteri, c'est ce que nous voulions savoir. Calme-toi, calme-toi.
 - Et vous allez les châtier.
 - Oui.
 - Vous ne voulez pas qu'ils touchent à vos anges... Et ils l'ont fait... Car pourquoi seriez-vous montées en ville, vous ne quittez jamais le Fleuve ! Oui... Ils sont venus pour vous voler vos anges... Je comprends... Maintenant je comprends. Je ne savais pas. Et Domæ...
 - Calme-toi Forteri. Rangda était trop forte pour toi, c'était ainsi. Tu n'étais pas le premier à qui cela était arrivé.
 - Demæ ne veut pas me pardonner ! Demande-le lui !
 - Peut-être, un jour, Forteri.
 - Me pardonnerais-tu, Toi ?
 - Je ne suis que Lætia, comment pourrais-je répondre à la place de Domæ !
 - Vous deux ! Et Vous deux, le pourriez-vous ?! Demandez-le lui !
- Mais les visages des deux autres femmes étaient fermés. La supplique de Forteri vint échouer comme un branchage vient, porté par le courant, s'échouer

sur une grève en en rayant à peine le sable. Savaient-elles, elles, quelle attitude elles auraient dans ces instants fatidiques ? Oui... Domæ, aussi, avait su. Pendant des mois, elle avait marché à son côté, à son allure, pour lui prouver que son choix était définitif. Elle l'avait suivi partout, montré à tous et toutes. Elle en avait été fière. Trop fière, sûrement. Oui, trop fière. Elle avait trop espéré. Et lui...

... Vous ne me répondez pas ! Vous ne répondez jamais !

- Nous te ramènerons tes photos, Forteri. Nous allons les chercher.

Le visage implorant de Forteri revint à celui de Lætia...

- Je sais que ce ne sont pas mes photos que vous allez chercher. Mais je vous remercie. Qu'a-t-il bien pu se passer sur le quai pour que vous le quittiez ainsi ? Ce doit être grave. Très grave.

- Tu le sais Forteri.

- Oui... Ils ont touché à vos anges... Ils ont accompli l'insupportable et vous aller les châtier...

- Je te ramènerai tes photos. Calme-toi.

Sur ces mots, elles quittèrent la pièce toutes les trois. Elles disparurent si vite qu'il aurait pu croire à un subit malaise de sa part. Mais il savait qu'il n'en était rien : Demæ avait dû apprendre à se contrôler avant que de parvenir à cette allure lente et paisible. Demæ... Si les femmes du quai avaient décidé de monter dans Jakun, alors la ou les raisons de leur colère pouvaient déjà trembler. Il avait remarqué l'emplacement sous les tuniques, il en était certain, elles portaient l'arme de rangda au côté, ce petit fragment de coquille affûté jusqu'à l'extrême, signe de l'importance des décisions collectives prises.

Cette déduction le força à se relever de la table pour gagner la véranda. Mais il avait trop présumé de sa vivacité et de son équilibre, trébucha et, dehors, n'eut que le temps de s'agripper à sa balustrade. Il ne vit que les trois tuniques s'en aller prestement entre les arbres et, plus loin, les hommes qui les attendaient...

De ses quarante années passées à Jakun, et aux dires de celui qui l'avait initié, jamais les Haaris ne s'étaient éloignés de leur quai. Toucher aux Anges du Delta, quelle folie avait pris ces étrangers ! Aujourd'hui, certains trembleraient d'avoir provoqué leur colère !

**

Les pas et les gestes, précis et rapides, menaient l'arme de Rangda à la gorge de ceux qui tentaient de s'interposer ; trois cadavres, renversés par le travers des marches, déjà, ensanglantaient l'accès de l'immeuble de L'Inter Stellaire Compagnie. Les hommes de Porodian avaient prudemment fait retraite. Les comparses de Régorson, eux, avaient payé leur ignorance. Trop lents, comptant sur leur habitude des combats, n'imaginant même pas qu'ils puissent avoir le dessous contre des femmes, leur assurance les avait perdus. Terrorisés, ne sachant pas s'ils devaient fuir ou combattre pour garder le contrôle de leur territoire, les trois derniers complices du nouveau maître de Jakun optèrent pour se camper sur le pas du porche. Ce fut une affaire de secondes. Perdant la tête, affolés par les armes qui cinglaient l'air, par les giclées rouges qui s'échappaient de leurs bras ou de leurs jambes, filaient vers les visages, zébraient les torsos, ils s'écroulèrent sans gloire, sans comprendre qui étaient ces furies qui les assaillaient. Les visages stupides, défaits, n'exprimèrent bientôt plus que peur et incompréhension, sur une dernière vision de tunique blanche virevoltante et d'un insaisissable regard aux

yeux construits pour fouiller les abysses. Peut-être pensèrent-ils, dans un dernier instant, que l'Administration Judiciaire leur avait caché cette ultime condamnation ?

Leurs vies s'échappaient que, déjà, les hommes de Porodian s'enfuyaient. Ils furent rattrapés les uns après les autres, les uns n'espérant plus que pour les innombrables couloirs et salles du premier étage, et les autres, que pour cette mystérieuse porte ouverte vers les sous-sol. Cavalcades précipitées et bruyantes d'un côté, sandales furtives de l'autre, aucun n'avait de chance. Ils n'en eurent pas.

Lætia en tête, les vainqueurs se faufilèrent avec prudence dans ce monde qu'ils ne connaissaient pas. Jusqu'à faire halte et guetter les bruits. Mais il n'y en avait pas, hormis la sourde pulsion d'une probable machine, quelque part. Pourtant, cette porte ouverte prouvait que des gens s'étaient réfugiés dans ce dédale, un lieu, de mémoire de pêcheur, inconnu. L'autre était là. Mais s'enfoncer en toute ignorance c'était se livrer à un nouveau piège de la Malédiction. Sagement, ils rebroussèrent chemin. S'il avait fallu à Rangda ouvrir cette porte pour se tapir là, alors elle l'utiliserait pour revenir parmi les humains : ils s'installèrent sur les marches, bien décidés à l'attendre.

**

- Là ! Je te dis que tes bestioles en ont trouvé une ! Là ! Il y a plus de dix points dessus ! Regarde, ça grouille ! Ils en ont trouvé une !
- Ne t'excite pas ! J'y croirai que lorsqu'ils l'auront ramenée.
- Puisque tu sais tout faire fonctionner ici, tu enverras une de ces machines !
- J'ai cru comprendre que les machines ne sont utiles que pour ramener les coquilles mortes.
- Ça ne va plus tarder, elles sont à dix dessus ! Envoie une machine !
- Et si ces machines n'ont qu'une autonomie limitée ? Tu le sais, toi ?
- On verra bien ! Celle-là, elles sont à dix dessus, elle ne va pas faire un plis !

Régorson était sombre : quand bien même il y en aurait eu une cinquantaine et qu'ils puissent repérer et détruire dix anodontes, il n'était pas prouvé qu'il y en ait eu, ne serait-ce qu'une seule sur la quantité, qui fût de valeur. Il n'avait pas de statistiques exactes sur cette exploitation, toutes les données ayant été tenues secrètes, mais, dans les circonstances présentes, spéculer sur plus de deux qui fussent monnayables relevait du rêve. Conséquence : l'opération projetée n'était pas profitable, il fallait l'abandonner et... s'empresse de ne plus perdre de vue qu'il était un agent en mission pour le compte de l'État des Mondes !

Évidemment, il s'agissait de continuer à dissimuler cette qualité à Porodian, et ce, jusqu'à la dernière minute...

Gageure, car le malfrat ne le quittait pas d'une semelle. Embarquer lorsque l'Orgueil d'Aldébaran se poserait nécessitait une dose incommensurable d'optimisme, il ne parviendrait pas à le décramponner. La solution se présentait d'elle-même : l'éliminer avant. Et ne pas attendre la dernière minute. Mais pas trop tôt : son éviction ferait naître instantanément de nouvelles vocations plus ou moins contrôlables chez les autres. Donc : après avoir appelé le vaisseau, et avant qu'il ne se pose. Poursuivre la comédie jusqu'à pouvoir lancer le message sans attirer son attention.

Regorson afficha une mine démoralisée puis, d'un ton désabusé :

- Quelle poisse ! Il en faudrait une ou deux dizaines de plus.
- Une seule suffit si elle est belle !
- Je te parle de ces êtres, moi. Même si ils récoltent une anodonte, pourquoi serait-elle exceptionnelle du premier coup, hein ? Pour nos beaux yeux ?
- Nous avons tout notre temps ! Une ou deux par jour...
- Nous n'aurons que de moins en moins de rescapés, il faut en attirer d'autres. Il n'y en a pas assez.
- Régorson, quel rôle joues-tu !
- Admets que, par une chance rare, ils nous en trouvent deux ou trois. Et alors ? As-tu l'intention de me les laisser ?
- Régorson... Ma logique à moi dit que tu pourrais, toi, me les laisser, si, par hasard, ces trois ne te suffisaient pas. Je comprendrais très bien que tu puisses faire ta fine bouche dans ce cas, note. Et si tu décidais de rester sur Viélès, étant donnée cette déception, ce serait compréhensible, je ne te jetterai pas la pierre. Jusque là, qu'attends-tu pour expédier un engin ! Que le courant ait entraîné la coquille à l'Océan ? Allons déjà chercher celle-là ! Celle-là, ils l'ont eue !
- Ce coup, je ne le sens plus. Il n'y a plus que huit points.
- On verra bien ! Je ne comprends pas ton défaitisme ! Si il n'y a que des coquilles invendables, eh bien ce sera pour nos pieds, tant pis !
- Passé un mois l'Orgueil d'Aldébaran ne pourra plus être rappelé.

L'information marqua un temps d'enregistrement dans le crâne de Porodian : « *passé un mois* »... Comment Régorson pouvait-il en savoir tant sur le programme du Vaisseau ? Pourquoi le vaisseau tournait-il là-haut au lieu d'être reparti, voilà qui rendait déjà plus que soupçonneux.. Mais : « *passé un mois* ».

Il se serait déjà rué sur cet arrivant s'il n'avait eu besoin de lui pour ces fichues coquilles, mais cette dernière précision était de trop : ce Régorson n'avait jamais été un truand ! Alors ? Un flic ? Qui ?

Mais, pour la minute, il fallait lui laisser croire...

- Ce qui nous laisse une vingtaine de jours devant nous !
- Beaucoup moins, regarde l'écran de gauche. L'accès...
- Hein ?
- Nous avons failli avoir de la visite... Ils ressortent...
- Les pêcheurs ! Que font-ils là ?!
- Tes vingt jours sont partis à la mer. Qu'est-ce qui leur a pris de monter en ville ?
- Ça ne s'est jamais produit ! Tes émetteurs ont fait du bruit, c'est la seule explication.
- Impossible, le flux est inaudible pour un humain normal. Le porche ! Nous avons relevé le panneau et ils l'ont repéré ! Je le rabaisse...
- Non ! Ramène une coquille d'abord !
- Tu ne comprends donc pas que tout est fichu !
- Rien n'est fichu ! Tu ramènes cette coquille que tes bestioles ont débusquée et nous verrons bien l'allure qu'elle a !
- Les autres sont dehors.
- Ils sont montés jusqu'à l'immeuble, et alors ? D'ailleurs, regarde, la caméra ne les capte plus, ils sont déjà ressortis !
- Et, dès que nous aurons fait un pas au dehors nous les aurons sur le dos !
- Pour l'instant, nous sommes dedans. Mets un de ces foutus submersibles en branle, qu'il aille récupérer cette petite fortune ! Regarde, elles s'éparpillent tes

bestioles, elles l'ont eue ! Qu'attends-tu, que le courant l'emmène hors de notre portée ?!

- Tu m'énerves Porodian ! Ça nous fera une belle jambe d'en ramener une !
- Regarde ce catalogue ! Celle-là, Joyau d'Orion, elle a fait 192000 DS !
- Tu rêves, Porodian, laisse tomber ce catalogue ! Il a peut-être fallu en sortir cent ou mille pour en avoir une comme ça.
- Qu'en sais-tu ? Va chercher celle-là !

Aucune consigne ne concernait un quelconque essai des submersibles : probablement leur fonctionnement ne poserait aucun problème, on le savait. Mais il fallait se débarrasser de ce Porodian. Le distraire avec un retour de coquille offrirait une occasion de le coincer en bas... Tant qu'il resterait dans cette salle, il ne fallait pas espérer tromper sa vigilance, l'homme était sur ses gardes, scrutant le moindre de ses gestes. Régorson se décida pour un simulacre de récupération et, tandis que Porodian s'esclafferait sur le bout d'anodonte ramené, il aurait tout loisir, lui, de s'éclipser.

C'était un bon plan. Régorson exagéra son expression excédée et mima l'attitude de celui qui se résout...

- Ce sera du travail pour rien ! Tant pis. Il faudrait une chance sur mille pour qu'elle ait de la valeur !
- Ramène-la, je te dis ! Ou je finirai par croire que ces coquilles ne t'intéressent pas !
- Puisque tu y tiens...

Régorson fit semblant de tâtonner, de réfléchir, puis, affectant une circonspection hésitante, se décida pour actionner plusieurs contacts. Au travers des vitres, surplombant le quai, un panneau coulissa. Ils suivirent des yeux un palan qui avait soulevé un appareil et le sortait de sa cache. Un submersible, progressivement, apparut.

Les pinces mécaniques, à l'avant, semblaient deux monstrueuses mandibules en sommeil, et sur les flancs et l'arrière, des boursoufflures scintillaient, semblables à autant d'yeux à facettes multiples : des capteurs autorisant la conduite de l'engin sous l'eau, certainement. Lentement, le palan amena l'engin à l'aplomb de l'eau et le câble se déroula... La coque disparut dans l'eau noire et le clapotement d'écume que le porche soulevé avait laissée, un moment éparpillée, reprit progressivement son étalement, ne laissant de visible qu'une antenne verticale. Puis elle s'enfonça aussi... Seul resta visible sur le sol du quai un câble plongeant dans l'eau. Régorson repoussa une manette. Le crochet réapparut bientôt.

Sur un écran, un écho pulsait. Puis un remous bouillonna : la turbine de l'engin mise en marche. Ils suivirent sur l'écran son écho qui s'éloignait. Après quelques tâtonnements, le submersible s'orienta droit sur le porche.

Les regards se fixèrent sur un autre écran où des ombres défilèrent, captant le spectacle d'une eau sombre et limoneuse.

Tout fonctionnait. Régorson, suivant l'écran et guidant à vue, orienta l'engin vers le bassin des bateaux, puis, après tâtonnements, les ombres disparurent : le fleuve. Porodian verrait sa coquille et, tandis qu'il s'escrimerait à récupérer l'invertébré, et, éventuellement, s'extasierait et rêverait, lui aurait la possibilité de choisir le moment importun pour l'éliminer.

Mais, pour une petite demi heure, ils n'avaient plus rien d'autre à faire que surveiller ce que captaient le sonar et la caméra.

Porodian, obnubilé par ses coquilles, n'avait pas relevé ce qu'impliquait la venue des pêcheurs dans l'immeuble de l'Inter : où donc étaient passés les copains de Porodian et les siens ? Réponse incontournable : ils n'avaient pas opposé de résistance. Complaisance ? Impensable. Alors ? Disparus ? Enfuis ? Morts ?

Ce maudit porche qu'il n'avait pas voulu risquer de refermer... Un détail qui, maintenant, prenait une importance démesurée. Une faute. Encore bien que leur ignorance ait freiné ces sauvages du quai dans leur élan. Mais : ils n'abandonneraient pas, c'était couru, sinon pourquoi auraient-ils quitté la zone du mail ? Ses fiches l'avaient précisé : « rien que des sauvages, mais s'en méfier ». Pourquoi étaient ils montés jusqu'à l'immeuble ? Avaient-ils fait la corrélation entre le porche et le siège de l'ISCie ? Uniquement pour affronter les deux équipes et s'en repartir tranquillement, alors ? Illogique. Donc, ils étaient encore là-haut et se dissimulaient.

Le rêve de fortune explosa comme une bulle, aussitôt remplacé par le plan d'action. Sitôt la coquille récupérée, Porodian n'aurait pas à réfléchir bien longtemps pour comprendre qu'il avait été le dindon. De quoi le mettre en rage ! Il s'agissait de le devancer. D'abord : le tuer. Puis déclencher le signal et foncer à l'astroport...

Tapotant les doigts sur le plan en feignant l'énervement, il fixa les écrans. Mais ses pensées étaient ailleurs. Quelle raison avait eu les gugusses du quai pour s'exciter ainsi contre l'immeuble de l'Inter ? Le porche ouvert ? C'était un peu « léger » comme motif, d'autant qu'en surface rien n'indiquait une quelconque communication entre ces deux points éloignés géographiquement. Hormis si on lui avait caché des informations sur l'historique de la ville. Quel rapport entre ce porche et la pêche ? En réalité : aucun. Mais il y en avait un, pourtant, suffisant pour énerver ces sauvages.

Décidément, l'affaire n'avait pu que mal tourner, on s'était bien gardé de lui fournir tous les paramètres de l'enquête. Première déduction : l'appât mirifique des coquilles agirait, et ce, quelle que soit la personne envoyée, on l'avait prévu. Déduction très désagréable : « On » s'était méfié de lui.

Oui, on s'était méfié. Et, dans cette perspective, après qu'il aurait envoyé son rapport, aurait-il encore la possibilité de grimper dans le vaisseau ? Perspective insondable... Le rapport dûment enregistré à bord, aurait-on encore besoin de lui ? Sa présence à bord était-elle impérieuse ? La réponse était : non. Autre question : son retour sur Celcius était-il, d'ores et déjà, hypothéqué ?

Régorson s'abîma dans les hypothèses. Puis pris sa décision finale : tout laisser tomber et redevenir l'Agent Spécial... Mais conserver le rapport et ne pas l'émettre au complet en direction de l'Aldébaran. Seulement envoyer un texte avec quelques mots-clef. Si, quelques fois le vaisseau acceptait de se poser dans ces conditions, tout irait pour le mieux. Sinon... Piètre consolation et une bien puérile vengeance, soit, mais il aurait montré qu'il n'avait pas été dupe. Et si il s'était égaré dans ses déduction, que l'on comptait vraiment le récupérer, eh bien il en serait pour ses soupçons injustifiés. L'histoire finirait bien, voilà ! Et emporter l'émetteur pour renouveler le signal là-haut, sur le plateau, afin de pallier à un éventuel incident de transmission. Ainsi il supprimerait toute équivoque et saurait à quoi s'en tenir.

Et maintenant, il s'agissait de ramener une coquille pour endormir cet « associé » forcé.

Le nombre de points que l'écran révélait se situait dans la même zone, inutile d'en attendre plus dans l'immédiat. Quant à ce projecteur, dont l'intensité ne parvenait que laborieusement à percer une eau à la transparence douteuse, si il était prévu pour guider le travail du petit submersible, il était évident qu'il ne pouvait remplir une telle tâche dès qu'il y aurait minutie. En admettant qu'il n'ait été étudié que pour travailler dans un courant moins puissant, on était encore loin du compte ; c'est donc qu'on ne l'utilisait pas pour attaquer le pied des mollusques, mais uniquement pour ramener la coquille à l'intérieur de l'installation. Un tel engin, ballotté par le courant, n'aurait pu prendre possession d'une coquille sans risquer de la choquer, d'érafler l'extérieur de son manteau, et ce, dans tous les cas de figure. Et si les deux valves se refermaient, l'attente pouvait s'estimer assez longue avant que la bête, enfin moribonde, ne les rouvre. La conclusion s'imposait : ces bestioles s'attaquaient à l'anodonte, en venaient à bout d'une façon ou d'une autre, puis l'engin la prenait entre ses sortes de bras, une fois le pied cisailé, et la ramenait au bord du quai. Là, dans l'espace de l'installation, à l'abri du courant, les manœuvres pouvaient être plus précises, plus fines. Toute ce scénario était hautement probable. Et si c'était le bon, Régorson estima que Porodian, jusqu'au pied du quai, se tiendrait tranquille. Après, il s'agirait de lui régler son compte en profitant de l'instant où sa méfiance serait neutralisée par l'apparition miraculeuse !

Donc, attendre que le nez de l'engin éclaire d'abord la scène suffisamment pour suivre l'opération. Mais la mécanique était encore loin du point de récupération. Plusieurs fois Régorson dut réorienter sa marche, le placer face au courant, afin de le ramener sur une bonne trajectoire. Cela prit presque dix minutes. Ensuite, confrontant les deux écrans, il amena le nez de l'engin face à la scène puis scruta ce qu'il éclairait.

Enfin l'ombre imposante de l'énorme mollusque put se discerner. Aussitôt troublée par un nuage de limon soulevé !

Régorson hésita à commencer les manœuvres pour la saisir, mais Porodian avait les yeux fixé sur l'écran. Hors de question de provoquer le clash à ce moment, le pied du quai serait autrement plus propice ! Il manœuvra l'ouverture des pinces.

Des ombres virevoltantes, sur les abords, disparaissaient, revenaient, frôlaient la coquille, nageaient jusqu'à son assise, crochetaient le pied charnu, plantaient leur curieuse mâchoire dans la chair musculeuse.

L'esprit ne pouvait ignorer l'aspect de ces êtres... Régorson en fut parcouru d'un frisson : des créatures d'une morphologie étrange ! Des bras, des jambes, un torse et une tête, mais pour le reste... Des plaques rigides, d'une consistance chitineuse, armaient les visages en y dessinant d'étranges profils anguleux. Quant aux épaules, au dos, aux reins, et jusqu'à la hauteur des tibias, d'étranges reflets laissaient supposer que cette armure protégeait presque totalement le corps.

Régorson ne put s'empêcher de croiser le regard de Porodian. Un Porodian totalement médusé :

- J'ai compris... C'est ce que les pêcheurs nomment les « anges »... Depuis le temps qu'ils en parlent ! Moi qui croyait que c'était des fariboles. Je n'en reviens pas ! Tu as vu leurs gueules ? Brrr... C'est dingue. Alors, ce n'était pas des inventions... Mais d'où sortent ces bestioles ! Bon dieu, on dirait bien... Ils s'attaquent à la coquille ! Ce qu'ils sont vifs... On dirait bien que ça... Qu'en penses-tu Régorson, on jurerait des gosses, hein ?! Des gosses qui auraient été...

Je n'y comprends plus rien ! Et c'était dans le delta ça ? Ou alors ça sort d'ici ? Eh, Régorson, toi qui sait tout ?

- Je me fiche de ces bestiaux ! Tu fais comme moi, tu attends qu'ils en aient fini avec la coquille, là j'essaierai de la saisir.

- Ne l'abîme pas !

- Je ne pense qu'à ça. Regarde et tais-toi, ne me distrais pas. Avec ce courant, dès que l'anodonte lâchera prise...

- Là ! Là, tu aurais pu l'attraper !

- Où as-tu vu qu'elle s'était couchée ? Elle se tient encore bien. Ils ont été dérangés.

Effectivement, d'autres ombres s'approchaient, se laissaient dériver, revenaient à la charge, tentant de happer des petits morceaux de chair emportés par le courant : des charognards essayant de participer à la curée car leurs mouvements lents faisaient luire les corps à chaque bouchée happée. Mais les prédateurs de l'anodonte s'en prenaient à ces nouveaux venus, abandonnant pour un temps l'acharnement qu'ils manifestaient à la chair grise rivée au fond. Parvenus à leur fin, ils revinrent crocheter leurs becs sur l'attache plaquée à la roche.

Régorson, lui, jugeait un temps de récupération bien trop long et bien trop hasardeux, ce qui le renforça dans sa décision :

- Plus d'un quart d'heure ! Et j'ignore l'autonomie dont dispose cet engin. Ça peut encore durer longtemps, je n'ai pas vu que l'attache soit vraiment entamée. Notre affaire est mal partie !

- Saisis-la et tire dessus, elle ne tient presque plus !

- Pour la fendre ? Bonne idée ! J'attends encore un quart d'heure et je ramène l'engin.

- Tu as vite fait de décider, toi ! Nous attendrons ! C'est une belle, j'ai aperçu des reflets. Ils vont finir par l'avoir... Regarde ! Elle se couche !

Mais l'anodonte ne s'était nullement couchée, si ce n'est pour protéger son pied des attaques. Mais, subitement, elle s'entrouvrit, puis pulsa violemment l'eau qu'elle contenait, ce qui la propulsa dans un grand nuage de boue et de déchets, hors de l'angle de vision de la caméra.

Les points sur l'écran s'étaient sensiblement déplacés, Régorson eut toutes les patiences du monde pour les retrouver. Les êtres étaient déjà là, mordant sur le pied charnu, déjà rejoints par des ondulantes ombres...

L'anodonte réitéra son opération plusieurs fois, aussitôt rejointe par ses agresseurs. Mais une ultime ouverture et le bras d'un de ces êtres parvint à sabrer. Ce qu'avait sectionné la lame chitineuse à l'intérieur, malmena la défense de l'invertébré. Le coup porté avait été le début de sa perte, elle ne parvenait plus à s'obturer parfaitement, et de minuscules poissons filiformes se faufilaient par le défaut de sa cuirasse. L'ouverture se relâcha. Puis s'entrouvrit progressivement. Une ombre vive, dans une virevolte, nagea et frappa aussitôt. L'anodonte, lentement, sembla s'offrir.

Porodian explosa de satisfaction...

- Elle l'a eue ! À nous les millions ! Elle l'a eue !

Effectivement, l'énorme coquille donnait du gîte. Quatre êtres étaient rivés sur le muscle qui était réapparu, le crochétant, rageurs et obstinés. Puis, subitement, les deux parties se relâchèrent totalement, laissant apercevoir un intérieur jaunâtre aux filandres rouges. Comme sur un signal, les petits êtres abandonnèrent son attache et se ruèrent par l'entrebâillement. Des spasmes tentèrent vouloir

rassembler une ultime fois les manteaux, mais l'animal avait été touché à mort. Les deux valves s'ouvrirent progressivement, déclenchant une nouvelle ruée. Cette fois, toutes sortes de créatures plus faibles ou plus peureuses, qui se tenaient sur la réserve en aval, se joignirent à la curée dans une confusion furieuse de crocs, de becs, de mufles et de nageoires.

Régorson et Porodian, hypnotisés par le ballet qui vidait la coquille de sa chair, suivirent la scène. Un malstrom de corps souples, s'entremêlant dans un ballet furieux, se déchaînaient et nettoyaient les coquilles à grande vitesse. Il ne resta bientôt plus que deux voiles nacrées d'argent, totalement dépouillées. Puis, peu à peu, le lieu fut déserté, l'eau limoneuse emporta des fragments de bois, d'herbe, laissant le sable revenir. Le projecteur n'éclaira bientôt plus que les deux panneaux, grand ouverts, à plat, se recouvrant lentement de coulées de gravier.

Porodian secoua Régorson.

- Qu'est-ce que tu attends ! On ne va bientôt plus la voir !

Régorson activa les pinces, se saisit des valves béantes, décolla l'engin du fond. Ils suivirent son retour sur le premier écran, à vue, le projecteur étant devenu incapable de les renseigner. Ce ne fut que rentré dans le bassin qu'il redevint possible, en suivant les ouvrages, de repérer son cheminement et de lui faire franchir le porche sans choc. Là, Régorson bascula les hélices et l'engin apparut en surface. L'amener face au plan incliné demanda encore cinq minutes de prudentes manœuvres...

À compter de cet instant, il devait saisir la première opportunité qui se présenterait !

Mais il avait spéculé sur l'attention de Porodian pour la coquille, or, celui-ci jetait de furtifs et fréquents regards dans sa direction. Le surprendre se révélait illusoire ; Régorson reconsidéra la topographie du hall. Puis, pour donner le change :

- Je ferme l'émetteur... Je mets en route le palan car nous ne pourrons pas soulever ces choses à la main.

- Prends ton temps ! Tu n'est pas pressé de voir le magot de près, on dirait ! Ramène le submersible avec sa coquille en premier !

- Et si elle butte contre le quai ? Tu comptes peut-être en ramasser les morceaux ? Je relâche les pinces, je renvoie cette machine dans son berceau, après le palan servira pour porter la coquille et la poser sur le quai. Si elle ne vaut rien, inutile de la laisser là, nous la rejetterons à l'eau.

Régorson spéculait sur l'impatience de Porodian pour le pousser à aller seul sur le quai. Dès que l'accès serait franchi, il le verrouillerait aussitôt sur lui et resterait protégé, bien isolé dans la galerie en surplomb. De là, toutes les commandes à sa disposition, il aurait tout son temps pour aller chercher l'arme. Mais le stratagème semblait avoir été détecté par la prudence de Porodian. Celui-ci termina sa pensée...

- Et toi tu resteras là.

- Alors, prends ma place aux commandes et moi je descendrai voir cette coquille de plus près ! Mais si tu casses le manteau, je te fracasse le crâne ! Et si il avait de valeur, je te le fracasse deux fois ! Ça me laissera le temps d'aller en rechercher des autres si l'envie m'en prend !

- Je croyais qu'il n'y avait pas assez de gnomes !

- Ça vaudra le coup de tenter de nouvelles opérations puisque je n'aurai plus à partager ! Qu'en dis-tu ? Tu les prends ces commandes, oui ou non ?

Porodian hésita. Mais il devait bien reconnaître que, s'il avait dû manœuvrer ce submersible et ce palan, il en aurait été incapable. De même, il était incapable d'affirmer qu'il pourrait se sortir de ces installations sans encombres. Et, encore moins, de monter une de ces pêches jusqu'à l'astroport, là-haut sur le plateau. Enfin, quant à l'arrivée d'un vaisseau pour se sortir du guêpier que constituait cette saleté de planète, il était dans le noir complet !

- Eh bien... Je peux te dire, aussi, que si c'est toi qui brises cette merveille, je ne serai réellement pas content. Pas content du tout ! Tu as parlé de remonter l'engin dans son emplacement, qu'attends-tu ? Tu relâches cette mandibule, tu poses le trésor sur le plan incliné, puis tu remontes cette ferraille dans son berceau avec le palan !

Régorson entreprit de sortir l'engin de l'eau, puis ramena le palan au-dessus du plan incliné. Lentement, avec mille précautions, s'assurant du moindre déséquilibre du mollusque, il manœvra la pince. Une fois posé, il remonta le palan et l'arrêta à trois mètres de hauteur. Puis stoppa tout. Maintenant, il s'agissait de trouver une élingue ou un filet...

- Il y avait des filets, en-dessous notre galerie, c'est certainement pour cette opération. Tu places le filet et je soulève.

- Je descends et je place le filet... Et -toi- tu manœuvres ? Tu as trouvé ça tout seul ?

- Tu peux aussi rester, là, à côté de moi. Nous attendrons quelques siècles qu'elle veuille bien escalader le quai !

- Et toi, tu relances les émissions et ces monstres en ramènent une deuxième...

- Bien... Je vais voir cette coquille de près.

- Nous allons la voir de près, je te suis !

Chapitre 18

Bien que l'on discernât des boursoufflures sur leur surface ternie, les deux plaques du manteau ne payaient pas de mine. Régorson alla chercher un filet et, n'en prenant qu'un coin, s'en servit pour frotter énergiquement une petite portion de l'une d'elles.

À première vue : un fragment de silex. Rien d'autre qu'un fragment de pierre !

Une autre aspérité, nettoyée, ne découvrit qu'une petite surface lumineuse. La suivante brilla d'un éclat doré : peut-être de l'or. Quelques autres, nettoyées, ne révélèrent que des matériaux de natures inconnues, sans grands effets décoratifs. Non compris d'autres grains de silex et autres pierres sans intérêt, que les sécrétions de l'anodonte avaient retenus et incorporés. Au total : deux coquilles sans valeur.

Il s'en était pêché, sans doute, des dizaines de cette médiocre qualité que l'on avait rejetées. Des centaines, peut-être ! Des milliers ?

C'était le moment, Régorson se prépara...

- Bien. On rejette.
- Non ! Sur le quai ! On la regardera de plus près !
- Elle ne vaut rien !
- On la remonte !
- Puisque tu y tiens... Mais c'est une perte de temps !
- Remonte-la !

Exagérant un soupir que l'on eût pu dédier à un simple d'esprit, Régorson étendit le filet, en enveloppa l'anodonte, ficela le tout. Puis, tout naturellement, se releva, sauta sur le quai, s'éloigna en direction des quelques marches qui menaient à la galerie. Il les monta une à une, s'attendant à entendre une course dans son dos. Mais dès qu'il eut saisi la poignée de la porte, il sut que Porodian était mort.

Porodian ne comprit que trop tard le risque qu'il courait. Mais il feignit de s'intéresser au filet : si ce Régorson n'avait pas encore pensé à l'enfermer sur ce quai, ce n'était pas le moment de lui donner des idées ! Et puis, même en se précipitant, l'autre était trop près de la porte. Si Régorson voulait lui jouer un tour, l'instant qui venait l'édifierait. Quant à escalader les marches, pour tomber nez à nez avec une porte verrouillée ou une nouvelle entourloupe, Porodian préféra rester près de la bête en faisant mine de la récurer et de l'examiner de près...

Autant attendre. Au travers des vitres, du coin de l'œil, il surveilla les allers et retours de celui qui était censé être son complice, un complice qui n'était pas devant les commandes du palan, mais, pour ce qu'il voyait, dans un autre coin de la salle, penché...

Pour farfouiller dans un tiroir ? Cette saloperie lui préparait un sale tour, ça ne faisait plus de doutes ! Porodian parcourut du regard la salle, le quai, l'eau, les issues possibles, l'accès qui leurs avait permis d'entrer dans ces souterrains, puis ce porche, encore soulevé...

Que cherchait donc ce Régorson, certainement pas les commandes qui étaient à l'autre bout de la pièce ! Mettre si peu de conviction pour examiner les coquilles. Abandonner si facilement... Des manigances pour s'accaparer le butin, oui !

Il comprit quand Régorson ressortit de la galerie. Celui-ci, du haut des marches, le mettait en joue.

Porodian, interposant vivement l'anodonte entre lui et l'autre, se précipita au sol, s'aplatit, et, au ras de l'eau, récapitula les issues possibles. L'eau noire clapotait... Il pensa que le temps de rendre des comptes viendrait, mais, à la minutes, il s'agissait de sauver sa peau !

Les pas lourds sur les marches indiquaient que Régorson descendait... Porodian roula sur le plan incliné, scruta l'eau avec effroi, puis, chassant toutes les images qui grimaçaient et menaçaient dans ses pensées, les becs brillants crochetés dans une chair jaunâtre, les arêtes de cuirasses qui tranchaient l'eau et la chair, fixa le porche d'accès au fleuve relevé...

Par là ! Un effroi gagnait ses pensées, les repoussant, prenant toute la place... Maudissant sa désinvolture, il se laissa couler dans l'eau qui clapotait...

**

Bapt ne pouvait plus ignorer que les marques de déférences lui étaient destinées. Encouragé par Lætia, dans les pas de celle qui avait décidé d'être sa femme, il entra dans l'entrepôt entre deux rangées d'hommes et de femmes le dévisageant avec insistance.

Une distribution de poissons avait été faite, l'on rentrait les caisses vides et l'on empilait soigneusement les pleines. Il reconnut la maison sans peine, où, dans la pénombre, il avait été invité à pénétrer, cette première journée quand ils cherchaient à se loger. Cette fois le portail était grand ouvert, comme pour une réception. Il suivit la jeune femme le long des couloirs, persuadé que c'était là un acte officiel de présentation à sa famille. Après un court parcours, ils entrèrent effectivement dans une pièce où, visiblement, vivait une famille. Un homme, pêcheur sans aucun doute à son visage halé, et son épouse, les accueillirent. Bapt aperçut, accroupie dans un coin, la gamine qui avait joué ce rôle d'ange gardien, puis remarqua que la femme du lieu concentrait dans ses yeux les mêmes profondeurs que celle qui allait devenir son épouse. Le même type de femme, au teint sombre, à la chevelure d'un noir de jais, et cette même aisance dans les gestes. Encore la même ethnie...

L'homme se présenta :

Bogumil... Et voici mon épouse, Domæde. Nous sommes les oncle et tante de Lætia... Personne n'est surpris de ce projet d'Alliance de vies entre vous deux, tous nous avons surpris vos regards dès votre rencontre. Mais tu dois savoir que Rangda, la déesse de la peur, te suivra comme ton ombre jusqu'à la fin de la cérémonie. Elle aura lieu au milieu du fleuve comme le veut notre coutume, tu devras choisir en connaissance de cause. Pour vous deux, la cérémonie sera encore plus difficile que les autres années car le fleuve monte toujours. Nous avons penser remettre à plus tard, attendre que cette crue s'éloigne, mais Lætia

s'y refuse. N'est-ce pas, Lætia ? Alors la cérémonie se fera demain car il ne serait pas bon d'attendre plus longtemps puisqu'elle est décidée. Nous aurions préféré te faire connaître le fleuve plus amplement, mais c'est ainsi. Tu dois savoir qu'en cette saison les mascarets sont les plus violents, il y a de grands risques de chavirer pour un bateau. Ceci augmentera d'autant les chances de Rangda de vous tourner la tête définitivement. Et puis... Et puis un appel nouveau a couvert la Voix du vent, nous ignorons quel est son effet sur le comportement des anges, mais, indiscutablement, l'affolement les domine. Rangda serait-elle encore plus présente qu'elle ne l'est déjà ? Nous vivons des moments bien inquiétants. Que nous réserve les deux fleuves que nous devons encore surmonter ? Tu nous trouves mystérieux, mais sache qu'il doit en être ainsi pour votre union. Ce matin, nous avons repêché les restes déchiquetés d'un homme. Ce n'est pas bon signe. Mais qu'y pouvons-nous ? Rangda a dû le poursuivre jusqu'à l'intérieur du porche. Lui seul a peut-être su à l'instant de sa mort. Voilà. Seules les femmes sont autorisées à monter sur ce bateau pour sceller votre alliance. Les femmes et Toi. Domæde, mon épouse, sera aussi à bord, c'est elle qui le demande.

L'homme se tourna vers la femme et un long regard s'échangea entre eux, d'une intensité telle que l'on avait pu y lire une incommensurable somme de sentiments, de confiance, de respect, et bien plus : la Vie au bord de L'Anstyx, son passé, son présent, son futur. Puis, de nouveau, le dénommé Bogumil fixa Bapt.

- Je ne peux en dire plus. Demain sera jour de Cérémonie. Ce que sera l'avenir, personne ne peut prévoir. Rien que le hasard et ce que vous voudrez. Tout le monde, parmi nous, aurions préféré une époque plus clémente. Mais le Fleuve exige à sa guise. Exigez de Lui à votre tour demain, c'est ce que nous vous souhaitons.

La voix de l'homme se fit plus tendue, plus vibrante, grosse d'appréhensions et d'espoirs. Ses yeux firent le tour de la pièce, s'arrêtèrent dans ceux de son épouse...

... Et revenez-nous, nous avons tous besoin de vous. Pour les anges !

**

Régorson attendit, mais plus aucun mouvement. Porodian s'était-il laissé glisser dans l'eau ? Il le semblait bien... Régorson descendit les marches, s'approcha, l'arme braquée.

Plus personne. Seulement l'énorme manteau de l'anodonte, béant.

Bon vent, murmura l'agent de l'ISCompagnie. Si tu as préféré ça... Parfait !

Il remonta vers la salle de contrôle, commanda l'orientation de l'antenne, là-haut, puis lança l'émission en direction de l'Aldébaran. Douze heures... C'était suffisant pour grimper, parcourir le chemin jusqu'aux bâtiments, gagner les aires de l'astroport. Par prudence, il fouilla plusieurs tiroirs jusqu'à trouver ce qui devait être un émetteur. Il le plaça soigneusement dans une musette. Il eut ses derniers regards pour les consoles et les écrans éteints, l'anodonte noirâtre sur le quai, le répéteur orange de la minuterie, puis il poussa un soupir : cela aurait pu réussir !

Il s'empara de son arme et s'apprêta à affronter ces abrutis qui étaient probablement encore à la porte du souterrain. Ceux-là, ils avaient intérêt à déguerpir ! Il n'était plus le temps de chercher ce Movar et l'autre. Quand Galbreit aurait le compte rendu, il comprendrait. Et puis, si ça ne leurs convenait

pas, aux autres, rien ne les interdisait d'envoyer un collègue ! (Puis, à la cantonade)... Et si vous aviez trouvé malin de me mettre dans les pattes ce zigoto pour me surveiller, il fallait me prévenir ! Tant pis pour lui !

Sur un franc éclat de rire qui résonna dans le hall désert, Régorson se dirigea vers l'ascenseur. Et maintenant : aux autres ! Et bonjour la compagnie !

*

Mais il n'y avait plus personne pour guetter l'issue... Circonspect, il avança prudemment jusqu'à l'escalier, monta les marches, gagna le hall. À la vue des cadavres rouges de sang qui le parsemaient, l'agent de l'ISCie hésita. Qui avait pu ? Des types aguerris... Les cinglés du quai ? Bigre, ils n'y avaient pas été de main-morte. Un carnage !

Il rajusta la musette sur son épaule et l'arme dans son poing. La pointa... Plus personne. Il gagna précautionneusement la sortie. Les marches du parvis et les environs étaient couverts de corps balafrés, en sang, la carotide tranchée. Dans le nombre, il y reconnut deux de ses acolytes. Des bandes de marsentaires se battaient déjà sur les corps. Régorson fit la grimace et contint sa pulsion de tirer dans le tas, mais ce n'était pas le moment de se faire remarquer ! Et puis... Rien que des types qui n'avaient jamais valu le prix du voyage pour Vièlès, pourquoi risquer de rameuter ces fous qui avaient réalisé ce carnage ?

Mais comment expliquer une telle déroute. Seulement des pêcheurs... Difficile à croire. Regagner le plateau n'allait probablement pas être une partie de plaisir si ces fous étaient encore dans les environs. Pas à pas, l'arme à la hanche, le doigt crispé sur la gâchette, Régorson se dirigea vers l'allée qui traversait le petit bois et menait à la falaise. Il y aurait ce bois à traverser mais, après, le sentier serait en pente et le terrain dégagé. Parvenu là, il pourrait se considérer comme hors de portée de toute attaque. Des cinglés qui savaient fichtrement bien se battre, il fallait leur reconnaître une efficacité certaine ! Un détail qu'il pourrait envisager de noter dans un complément du rapport.

Hormis les sris, aucune présence, Régorson dépassa la zone boisée et aborda la sente. Par instant, un vent violent manquait le déséquilibrer, il devait stopper et attendre la fin de la bourrasque. Puis il reprenait la montée. Plus haut, il n'eut qu'un regard distrait pour le premier des deux squelettes qui finissait de blanchir sur sa gauche et continua. La fin d'après midi était proche quand il aborda le plateau. Il accéléra le pas. Puis, partit au petit trot. Il n'avait entendu aucun grondement qui puisse l'informer que la navette s'était posée, il avait donc de l'avance. Mais il ne ralentit pas et conserva une foulée efficace jusqu'à ce qu'il aperçoive les bâtiments. .

Lorsqu'il les eût gagnés, il préféra les contourner et se tenir à l'abri du vent pour reprendre son souffle.

Si l'engin se posait dans l'obscurité, tout Jakun serait au courant. Au moins, cela retiendrait ces fous escomptant un retour vers Celcius, il ne faisait pas bon s'engager dans la sente en pleine nuit ! Restait ces femmes... Galbreit l'avait prévenu : méfie-toi des femmes. Elles ne sont pas ordinaires, tu ne les auras jamais à la rapidité ni à l'adresse. Évite-les ! Mais il n'était pas prouvé qu'elles ne puissent monter sur le plateau même en pleine nuit... Tant pis, il tirerait dans le tas, le temps de monter dans l'engin ! Et puis, pourquoi monteraient-elles jusqu'ici, les pêcheurs ne quittaient pas le mail ?! Hormis cet épisode

imprévisible. Bof, ils avaient vu le porche relevé et s'étaient énervés. Ou tout bonnement affolés : selon Galbreit, depuis des décennies rien n'avait bougé, cela pouvait se comprendre. Le fait était qu'aucune présence humaine était dans les parages. Il s'était bien sorti de ce coupe-gorge ! Il n'y avait plus qu'à s'asseoir et patienter. S'il pouvait s'en tirer ainsi, il s'était plutôt bien acquitté de sa mission. Et tant pis pour la fortune escomptée !

À quelle heure exacte le détecteur du bord avait-il capté un des signaux de la salve de son appel ? Combien de temps avait-il mis pour grimper ici ? D'un instant à un autre les flammes de la tuyère de la navette devraient surgir... Une heure, tout au plus. Mais mieux valait d'envoyer un second signal. C'est ce qu'il fit. Puis il rangea soigneusement l'émetteur dans sa musette. Pourquoi s'énerver ? Il avait le temps. Le jour tombait. Dos au mur du bâtiment principal de l'astroport, il contempla le ciel. La dernière fois. C'était toujours la dernière fois, le service évitait soigneusement de renvoyer un agent sur un théâtre déjà fréquenté, il fallait interdire les copinages, d'éventuelles amitiés. Être totalement autonome, ne pas s'embarrasser d'a priori, ne pas s'empêtrer dans les scrupules, contrôler parfaitement les événements : ne pas prêter le flanc à quelques sentiments ou amitiés, règle numéro « un ». Il n'y avait aucune chance qu'on le renvoie en ce lieu, ce n'était pas dans les habitudes du service, être familier d'un endroit c'était en connaître les habitants et l'on appréciait guère les risques d'éventuelles complicités sur place. Il redeviendrait un agent tout acquis au Service. Et pour les coquilles, il fallait en faire son deuil. Tant pis pour la fortune. Dommage. N'empêche... Tout n'aurait pas été gagné, évidemment, car il aurait fallu encore prendre le contrôle du vaisseau pour le retour, mais passer aussi près... Enfin. Il aurait tenté le coup. Il redeviendrait l'agent A342. Ce qui le tracassait, c'était ce type qui avait brusquement fait irruption dans cette opération. Un agent chargé de le surveiller ? Ça n'aurait pas été la première fois. Mais il n'était pas là, à attendre comme lui le vaisseau et, au départ de Celcius, ne faisait pas partie de la liste. Curieux. Alors ? Un clandestin ? De retour au service il signalerait cette interférence et observerait les réactions de Galbreit. Il serait d'ailleurs prudent d'en faire une description faussée, histoire de se ménager une échappatoire...

Machinalement il sonda le ciel. Tout juste un mois et ce ciel l'intriguait encore. Cette absence de lune faisait de ce monde une exception. Il ne ferait pas bon de s'égarer en pleine nature ! Et puis cette brise qui venait du large, qui couvrait les bruits de la nuit... Il lui avait semblé discerner toute une troupe de bestioles mais il n'en était plus certain. Il s'assura que son arme était à portée. Savait-on jamais ! Ce n'était vraiment pas le moment.

Son regard, pour la énième fois, scruta le ciel. Toujours rien. Quand on lançait un signal, comment pouvait-on affirmer que le vaisseau avait été en position de le capter ? Comment savoir si il était en position géostationnaire ? Ou non ? Peut-être était-il plus prudent de relancer régulièrement le signal... Si il avait eu une montre, il aurait pu découper l'attente en tranches... Il n'en avait pas. Hormis ce compteur de temps sidéral qui ne lui était d'aucune utilité dans la situation présente. Et compter les secondes serait vite fastidieux. Sans oublier que sa vigilance en aurait été affectée.

Le vent était tombé subitement, et chaque craquement, aux alentours, le faisait se mettre en garde. L'oreille aux aguets, maintenant, il lui en parvenait sans cesse. Et quand le rire éclata, il sursauta et se saisit de son arme !

Mais dans quelle direction la braquer ?! Un rire humain ? Non, impossible... Une de ces engeances d'animal ? Évidemment ! Mais il n'y avait rien à glaner sur ce plateau désert. Hormis... Lui.

Le second éclat de rire le surprit alors qu'il se remettait en position contre le mur pour plus de précaution. Un rire qui semblait bien humain. Un de ces fous qui espéraient grimper dans un vaisseau ? Non. Aucune brillance de tuyères, pourquoi auraient-ils grimpé sur le plateau ? Comment ces fous auraient-ils pu deviner ? Impossible. Alors un animal. Et il avait négligé de s'instruire sur ces bestioles de Viélès...

Mais le troisième éclat le fit se mettre debout d'un bond !

Qui ?! Alors on l'avait suivi ! Pourtant, il s'était souvent assuré de ses arrières. C'était à devenir fou ! Mais il en avait vu d'autres, pour l'agresser il faudrait se rapprocher et ses réflexes étaient bons. Il s'adressa à la nuit :

- Ça vous fait rire ? Il ne vous en faut pas beaucoup !

(Puis il tendit l'oreille pour situer l'éventuelle réponse de son auteur).

Mais il n'y en eu pas. Il insista dans sa provocation :

- Pas courageux, hein ! Tu as un rire de pleutre ! Il y en a des milliers comme toi dans les boues du fleuve ! Tu as raison de rester loin, tu dois puer !

À la seconde où il se persuadait qu'il avait eu affaire à un animal nocturne, le rire éclata, tout proche, encore plus moqueur. Puis une voix jeune se dévoila...

- C'est toi qui a peur ! Tu te sauves !

- Approche et tu sauras qui a le plus peur de nous deux !

Il lui avait semblé que cette voix venait de sa gauche, et c'est alors que la voix parut être émise dans son dos. Instinctivement il se mit en garde face à l'obscurité. Il ne distinguait rien. Plaqué au mur, il attendit le choc.

Il ne vint pas. Mais le rire reprit :

- C'est toi qui pue, j'ai suivi ton odeur jusqu'ici ! Et c'est toi qui a peur, pourquoi cette arme ?

Cette fois, Régorson en était certain, c'était une de ces gosses du quai. Mais dans ce noir, comment pouvait-elle voir son arme ? Et suivre une odeur ! Il ne savait pas toutes les données, mais ce dont il était certain, à la minute, c'est que son chef ne lui avait, sans doute délibérément, pas fourni toutes les informations à-propos de ces femmes. Au vu de tous ces cadavres autour de l'immeuble, il s'agissait plus que de prudence ! Il choisit de ranger l'arme dans sa musette, à tout hasard, posément, avec ostentation, en prenant tout son temps, tout en jetant de brefs regards.

- Pourquoi aurais-je peur ? Puisque tu n'es pas un animal dangereux !

- Tu as peur puisque tu te sauves ! Le vaisseau ne viendra pas cette nuit, il vient toujours quand il fait jour. Tu ne sais pas ça ? Tu vas devoir attendre toute la nuit ! Tu dors la nuit ?

- Oui, quand on me fiche la paix.

- On te laissait tranquille dans l'immeuble ?

- Oui !

- On a vu passer ton ami. Il flottait. Il avait déjà bien nourri le fleuve !

- Ça ne me regarde pas !

- Alors, ce n'était pas ton ami. Tu n'as plus beaucoup d'amis.

- Vous les avez assassinés.

- Ils devaient tous partir avec toi ?

- Fiche-moi la paix !

- Il viendra demain matin, dis, ton vaisseau ?
- Laisse-moi tranquille ! Retourne chez les tiens !
- Ce sont eux qui m'ont demandé de te chercher. Et je t'ai trouvé !
- Eh bien, cours leurs dire !
- Je voudrais te voir monter dans ton vaisseau.
- Demain matin, tu l'as dit toi-même.
- Et tu vas rester là, contre ton mur, jusque-là ? Ça va être long !
- Oui ! Et même encore plus longtemps.
- Tu crois qu'il va venir demain matin ton vaisseau ?
- Tu n'es qu'une petite peste !
- Je sais, Lætia disait déjà. La nuit va être longue, tu ne t'allonges pas pour dormir ?
- J'aime être tranquille !
- Mais si il venait une bête ?
- Tu t'en occuperas. Ainsi tu te tairas !
- Je peux parler des heures ! Ou me taire. Quand tes yeux voudront se fermer, je resterai silencieuse.
- C'est ça...
- Et si ton vaisseau ne venait pas demain ?

Avait-on envoyé cette gosse pour l'excéder ? En ce cas, ils avaient réussi, l'énervement le gagnait ! Mais il se domina. Il n'allait pas rester debout pendant des heures ! Et si cette gamine s'approchait...

Mais, passé un quart d'heure de silence, la question se fit lancinante : était-elle encore là ? Un bon moment il espéra un rire, ou une question, mais ne s'était installé que le silence. Puis ses pensées revinrent, agaçantes...

Un coup de Galbreit ? C'était tout à fait son style. Pourtant le message avait été envoyé. Par trois fois ! L'ordinateur de bord avait-il noté des anomalies ? Il avait pris garde de répondre aux paragraphes convenus... Ou alors... Ce salaud de Galbreit qui n'aurait pas été pressé de le voir revenir ? Oui, c'était tout Galbreit ce plateau désertique. Comme ça : motus ! Aucun renseignement inconsidérément divulgué ! « *Quand vous appellerez le vaisseau, joignez-y votre rapport, sait-on jamais, ce serait trop bête...* »

Pardi ! On envoie le signal avec le rapport au vaisseau et...hop, vous, vous restez en plan, fait comme un rat ! Eh bien, Galbreit en serait pour ses frais si c'était le cas ! Ils auraient le rapport complet une fois, lui, monté dans le vaisseau, pas avant !

D'ailleurs, il était trop tard, il n'allait pas redescendre à l'immeuble pour expédier un autre compte rendu ! Et puis... Même si cela avait été possible : pourquoi ? Pour en revenir au même point ? Pas d'accord ! Si Galbreit avait combiné cette embrouille envers son agent « préféré », ce salaud de Galbreit avait oublié ce petit détail qu'il n'était pas né de la dernière averse. Eh bien, il devrait se contenter de ce rapport-ci ! Galbreit avait-il prévu ça ? Au moment de se présenter devant ses supérieurs, mieux vaut présenter un bilan carré vous donnant le beau rôle : « *nous avons le rapport mais notre agent y a laissé sa peau* ». Une manière de s'approprier l'héroïsme du subalterne. Mais on ne peut pas tout avoir, les éléments principaux du rapport manqueraient !

À cet instant, Régorson se révolta. Si ce vaisseau ne s'était pas posé pendant la nuit, c'est que Galbreit avait manigancé ce lâchage. Le rapport en main, Galbreit et ses chefs pouvaient fort bien avoir déjà planifié son abandon. Un agent de plus

ou de moins... Et surtout : un mort incapable d'opposer sa version des faits, de se mettre en valeur. Ou, encore plus simple : mis dans l'incapacité de divulguer. « Jusqu'à dix-huit points noirs sur l'écran au dernier moment ».

Mais les aires de lancement, toujours obscures, plongeaient l'agent dans une rancœur de plus en plus dévastatrice. Le vent, un moment calmé, retrouva sa force...

Au petit jour, trempé par la rosée, il se réveilla. Son premier regard fut pour les aires d'envol. Mais toujours rien. Le second regard fut pour sa musette qui gisait à deux mètres devant lui, ouverte. Plus d'arme. Il n'avait rien senti ! Et il était seul contre son mur.

L'herbe couchée, contre ses bottes, résistait dans une des fissures du sol noir... Ne pas se payer de mots, aucune complaisance pour sa situation présente... Les pensées de Régorson naissaient et s'envolaient comme emportées par une brise insidieuse. À combien de semaines ou de mois Galbreit avait-il estimé la résistance de son « agent préféré » ? Sûrement, il avait envisagé l'ensemble du problème : *avec ou sans nourriture, avec ou sans eau, blessé ou au plein de sa forme...* À combien avait-il estimé le mental de l'Agent Régorson ? Délai estimé de survie : deux mois, au maximum.

Voilà, Galbreit se souviendrait de son coup tordu ! À présent : tirer un trait sur l'arrivée de cette navette. Attendre jusqu'à ce que le soleil ait gagné de la hauteur, par acquis de conscience, puis redescendre vers cet immeuble de l'Inter et convier la population à détruire toute l'installation ? Pourquoi pas ! Il se présenterait, en signe de reddition. Expliquerait pourquoi. Ce qu'il fallait faire, avant que l'Inter puisse recommencer. Expliquer, et encore expliquer tout ce qu'il savait, tout ce qu'il avait pu deviner.

Et puis, surtout, espérer qu'on veuille bien l'accepter. Oui, c'était ça : espérer qu'on veuille bien l'accepter. Ou finir étendu sur le dos la gorge ouverte, comme les autres, car il n'aurait aucune chance : « tu pue, j'ai suivi ton odeur ». Et cette voix à laquelle il ne fallait que quelques secondes pour venir de directions différentes. Aucune chance d'y échapper. Accepté ou pas...

**

Le courant recouvrait les dernières îles. Le niveau de l'Anstyx avait encore monté, dépassant largement le soutènement du môle, clapotant à un mètre du quai. Bapt Olmet voyait arriver l'instant du départ, convaincu qu'il n'en réchapperait pas. Un bon jour pour Rangda : déjà la peur le gagnait ! Comment le bateau parviendrait-il au milieu, déjà le cordage qui le retenait au quai était tendu et vibrait. Et puis tous ces troncs qui défilaient dans le courant, s'entrechoquaient puissamment ! Mais, apparemment, la cérémonie n'était pas ajournée. Bien au contraire, dès le petit jour on s'était hâté pour décorer les bordages de tentures blanches ornées de chatoulements dorés. Seules les deux voiles, encore abattues, indiquaient que l'instant du départ n'était pas encore venu. Les trois quarts de Jakun se tenaient à distance, de l'autre côté du mail. Les plus âgés des relégués qui, par le passé, avaient déjà assisté à un tel événement, chuchotaient en direction de leurs voisins, mais tout brouhaha cessa quand un quartier de pêcheurs vint rejoindre ceux qui avaient terminé l'équipement du bateau et quittaient son

bord. Tous restèrent là, comme en attente. C'est alors qu'un grincement aux harmoniques étranges, quasi inaudible, couvrit peu à peu le bruit de l'eau. Des maisons, des femmes venaient lentement en pinçant les cordes de curieux instruments. Bapt scruta les mains dont les doigts, par l'intermédiaire de ce qu'il semblait des coquillages, prolongeaient les sons obtenus jusqu'à les rendre insupportables. Des sons qui perçaient votre corps et affolaient vos pensées.

La Voix du vent... Elle s'emparait du paysage, de vos pensées, de votre volonté, ensevelissait le Delta sous un chant comme une pelisse, relançait son emprise sur les humains en des variations allant crescendo, jusqu'à la dévastation. Ces portiques, là-bas...

Bapt ne tenta pas d'y résister. Plus loin, derrière ces instrumentistes, entourée de femmes, il reconnut Lætia qui s'avavançait. Les harmonies paraissaient la porter tant ses pas semblaient légers et irréels ; il se laissa, lui aussi, emporter. Son esprit lui échappait. La vision et ce chant troublant paralysaient sa rationalité, anéantissaient son passé. Cette eau, ces massives embâcles dans les remous, cette chaleur qui commençait à chauffer le mail, ce bateau chamarré, ce cortège qui prenait possession du présent, ces harmonies insaisissables qui imposaient leur présence, il en aurait fallu beaucoup moins à Bapt pour lui intimer encore l'idée que le Bapt Olmet qu'il avait connu lui était devenu étranger. Mais, curieusement, le nouveau Bapt Olmet n'était pas encore né. Il lui restait une tâche à accomplir. Restait une clef sur son futur. Et quand les trois femmes montèrent à bord et que sa future épouse l'invita à les suivre, il eut l'étrange sensation de se voir monter à bord. Un « autre » était en partance, consentant, confiant, et les deux voiles qui, maintenant s'élevaient, allaient lui montrer le chemin.

Le curieux « orchestre » féminin prit place à l'avant. Installées, raides, sérieuses au-delà du raisonnable, tout assurait que ces femmes faisaient partie de ce futur qui allait surgir... Puis, un court instant, on attendit. Quoi ? Bapt comprit, il ne se passa pas trois minutes avant qu'un sourd grondement se fasse entendre. La vague ! Elle souleva l'embarcation en quelques secondes et la maintint au niveau du quai. Puis l'eau, comme à regret, redescendit lentement. Le moment que l'On attendait.

Les attaches des cordages, sur le quai, rompues par deux hommes, le bateau dériva une dizaine de mètres avant d'être repris en main par les deux femmes qui, orientant toiles et gouvernail, l'obligèrent à partir de biais. Le quai s'éloigna lentement.

Alors Lætia prit la main de Bapt et l'entraîna à l'arrière, là où une curieuse plate forme prolongeait la coque.

Une place à risques, en temps ordinaire les hommes s'arrimaient là pour pêcher, Bapt les avait vus aussi s'attacher là pour écarter les obstacles. On y avait laissé des cordages, ils traînaient dans l'eau, Lætia les lui montra du regard. Mais son regard parcourut aussi le paysage, les maisons de Jakun, les toitures colorées de vif, le courant qui filait, les îles à demi disparues, les hautes falaises qui menaient au plateau, comme pour une invite à partager ce tout avec elle. Le regard moiré allait lentement du sien aux objets, au fleuve, aux falaises, puis, sans doute pour une cause impérieuse, les yeux fixèrent la surface de l'eau et ne la quittèrent plus.

Les voiles peinaient de plus en plus à contrarier la vitesse du courant quand le visage de Lætia se releva. Elle s'empara d'un instrument et sa voix modula des sons qu'elle destinait au fleuve. Puis son visage s'anima, exprimant tour à tour tragique et tendresse.

Bapt observa dans la même direction... D'abord, il ne compta que des branchages flottants, emportés, puis repéra les anomalies. Un point sombre apparaissait au fil de l'eau, disparaissait, réapparaissait à quelques mètres de là. Un objet sombre, comme luisant à la surface, se jouant du courant, le remontant, se laissant emporter, puis réagissant et progressant vers l'amont. Puis, indiscutablement, il y en eut un second. Puis un troisième...

Les musiciennes, à l'avant, avaient repris leurs instruments et, obstinément, se concentraient sur le pincement de leurs cordes, en tiraient, comme dans un état second, des sons prenants et énervants.

Puis il y eut une quatrième présence. Puis une cinquième. Bapt, fasciné, les yeux écarquillés, reconnut de ces êtres qu'il avait entraperçus, ces êtres qui avaient combattu le monstre lors de cette visite des nids sur le fleuve. Des museaux luisants, des mouvements nerveux, ils changeaient constamment de direction, se jouant des obstacles, plongeant, refaisant surface à quelques mètres de là. Il y en avait tout un ban. Quelques minutes plus tard, il devenait impossible de les compter exactement tant leurs déplacements se recoupaient, divergeaient, se recroisaient, mais Bapt estima leur nombre à plus de vingt ! Puis il renonça. Était-ce vraiment à ces êtres que l'on destinait l'inaudible chant ? Apparemment, leurs évolutions étaient de plus en plus proches, comme si ces harmonies avaient été connues d'eux de tous temps, comme si ces sons bizarres les avaient attirés...

Oui, insensiblement ils se rapprochaient de la coque. Lætia s'était placée à côté de lui, serrant son bras. Puis, subitement, la jeune femme se saisit d'un filin et, ne le quittant pas des yeux, se laissa couler dans l'eau comme pour une invite, comme pour une supplique...

Bapt devait-il en faire autant ? Comme sous hypnose, il s'exécuta. Puis se vit vivre une irréaliste et monstrueuse scène. Les créatures entouraient Lætia, la frôlaient, virevoltaient autour de son corps, s'écartaient, revenaient jusqu'à toucher son visage de leurs becs luisants. Bapt, subjugué, croisait des regards... Des regards humains ! Des regards humains, alors que les corps luisaient de plaques noires ! Des humains aux corps cuirassés, enveloppant jusqu'au front, jusqu'aux joues, s'effilant en becs cornés, armant avant-bras et épaules.

Les yeux de Lætia ne le quittaient pas. Ses iris étranges, dorées, lui communiquaient le mystère du Delta, lui confiait, comme dans un murmure, qu'elle connaissaient ces créatures, qu'elles étaient de sa famille, inséparablement intimes. C'était donc ça le mystère ! Ces processions, ces chants envoyés en direction du fleuve... Le bruissement étrange et prenant de ces portiques. Le comportement catastrophé des pêcheurs. Des mutants ! Des mutants, là, dans ces eaux ! Des mutants cherchant leur regard, implorants, puis rassurés, ravis, scintillants d'un ineffable candeur...

Mais « Qui » avait pu créer l'abominable ? L'impardonnable ? Et pourquoi ? Allait-il devoir, lui aussi, entrer dans l'eau, sentir ces attouchements, supporter ces horreurs ? Oui, Rangda la peur était là. Elle le paralysait, le broyait. Et puis il y avait cette vague qui les emportait, de plus en plus proche, qui avait soulevé le bateau, qui repoussait vers l'amont ce que le courant avait offert à l'Océan, là-bas...

Et puis il y avait ce scintillement dans les yeux de Lætia qui implorait, attendant sa décision, le suppliant...

Oui, Forteri avait vécu cet instant. Forteri avait su. Mais il avait flanché. Rangda avait eu raison de lui, gravé sa marque indélébile dans sa mémoire. Et lui, Bapt Olmet ? Serait-il le père d'un de ces monstres ? Pourtant, il y avait eu ces gamines et ces gamins le long du quai... ? Alors ? Des « accidents » ? Des enfants qui avaient échappé à l'horreur, à la malédiction ? Non, ils n'avaient pas été totalement épargnés, ces regards qui perçaient les ténèbres, cette agilité inhumaine... Tous ! Et ceux-là, qui environnaient la proue du bateau, étaient seulement les plus parfaits. Ils avaient reconnu la commune origine. Elle était la Mère, celle qui porterait peut-être un nouveau frère...

Ils virevoltaient autour de son corps, se frottaient contre elle au risque de la blesser, se penchaient sur son regard, partageaient questions et réponses. Que cherchaient-ils ? Rien. Ils savaient, c'était tout ! C'était inscrit dans leurs corps, dans leurs schémas de pensées, ils se souvenaient. Ils savaient le Lien. La venue à la vie, la première odeur, le premier attouchement.

Et, lui, Bapt Olmet, maintenant, devait accepter ou refuser. Crispé à un filin, Bapt se laissa couler alors que la vague les portait, faisant défiler la berge, là-bas, de plus en plus loin de la ville.

Mais maintenant, face à eux, les dominant, les deux femmes avaient quitté la proue. Elles se dressaient maintenant, debout, les surplombaient. Cette femme, la tante de sa future épouse, et puis cette autre, dont il ignorait le nom, toutes les deux étaient entièrement nues ! Elles exposaient leurs ventres meurtris à la vague, au fleuve, aux êtres... Et à lui, Bapt Olmet ! Dévoilant ce que serait peut-être le futur de Lætia si il devait y avoir « enfant ». Qu'une fille ne serait pas épargnée totalement si la malédiction le voulait, qu'elle échapperait à cette apparence de démon. Et qu'il devait le savoir, Lui aussi. On lui imposait la vue des conséquences de ces naissances de l'horreur. Un cri silencieux, impérieux, on lui disait ce qu'il ne devait plus ignorer, ce qu'il ne pourrait plus ignorer, jamais : un enfantement terrible. Mais possible. Une mise au monde mutilant le corps de celle qui enfantait.

La vue de ces deux ventres aux horribles cicatrices emmenait l'esprit au-delà de la stupeur, au-delà de l'effroi. Mais ces mères n'avaient pas honte, les revendiquaient même ! Elles avaient mis au monde un de ces mutants dont une aspérité leur avait arraché le corps pour venir naître. Des surfaces dures, lisses, dont on devinait les fils, déchirant, coupant la chair... Une chair pantelante, sous l'horrible douleur, voisinant avec la mort.

Et ces yeux étranges qui apparaissaient et disparaissaient autour d'eux, au hasard des remous, qui s'attardaient sur son visage à lui aussi, captaient son regard, qu'étaient une expression d'amour de sa part. De compassion, peut-être ? Non... Ils n'imploreraient pas. Ils existaient, c'était tout. Et leur mère avait été une de ces femmes, ou une autre, peu leurs importait, ils lui devaient la vie. Ils lui devaient ces jours où l'eau tiède baignait leurs membres, ces folles plongées au milieu des prairies mystérieuses. Ces regards irisés, nacrés, intenses, fouillaient le sien, clamaient l'adoration, perpétrèrent le Lien, brûlaient d'amour, offraient et exigeaient.

Au loin, Jakun n'était plus. Seul la silhouette du plateau pouvait encore se deviner. Bapt devait maintenant se cramponner à la plate forme pour ne pas cogner contre elle, et, à côté de lui, un corps, comme le sien, s'accrochait de ses poings serrés à son filin, dans un grondement les portant toujours plus loin : Lætia.

Lætia riant et pleurant. Lætia se prêtant aux caresses précieuses et prudentes de ces êtres, à leurs baisers, pendant que cette furie d'eau, irrésistiblement, parcourait l'Anstyx en un voyage fonçant vers l'amont, les brutalisant, les ballottant, déclenchant chez son épouse des cris de joie et de ravissement...

Les mêmes yeux... L'esprit de Bapt clama : *la même Famille* ! Et les silencieuses harmonies des portiques comme seul lien, pour l'entretenir, pour le renouveler. Ce n'était pas une religion, sinon celle de l'amour, que tous ces êtres se portaient par-delà les courants, par-delà l'ignominieuse forfaiture contre l'Humain.

Épilogue

La distribution s'achevait. Puis Bapt apparut, épuisé. Hésitant, Fudius s'approcha.

- La pêche a-t-elle été bonne ?
- Mauvaise. Nous avons encore été attaqués. Nous nous en sommes sortis encore une fois...
- Les anges ?
- Oui... Ils sont intervenus. Heureusement ! Ces cirales sont énormes et fracasseraient notre embarcation d'une seule charge !
- Tu sais, j'ai réfléchi, d'après les installations ils ne s'en servaient que pour chasser et tuer les anodontes, des petits submersibles les récupéraient, les ramenaient. Du plan incliné mécanique, par cet escalator, il ne faut pas être un génie pour comprendre qu'ils s'en servaient pour les emporter jusqu'à sous les aires de lancement sur le plateau, au pieds des vaisseaux. Ce que je ne comprends pas, c'est cette vente aux enchères. De telles sommes ! Qui pouvait se payer ce luxe ? Toi, le spécialiste en finances ?
- Simple : la production est vendue et engendre des bénéfices, une partie reste pour les salaires et cette part engendre la consommation qui fait vivre la population. Un salaire fait travailler trois personnes, cela a été étudié. Si tu perçois trop de bénéfices, que tu augmentes trop les impôts, que se passe-t-il d'après toi ?
- Les gens peuvent de moins en moins vendre et échanger, ça ne peut pas durer éternellement.
- Eh bien, voilà, tu as compris. Il faut remettre de la monnaie en circulation pour relancer la vie de la Société Humaine si tu veux éviter des crises sociales folles. Mais qui va donner cette monnaie ?
- Eh bien...
- Eh bien rien : personne ne consentirait à ponctionner ses maigres économies personnelles pour les remettre gratuitement en circulation. Personne. Pas plus l'Inter Stellaire Compagnie qui, elle, accumule à elle toute seule, quatre-vingt-dix pour cent des dividendes que produit le système économique. L'ISCie accepterait

bien de remettre de la monnaie en circulation, mais elle exigera des gages pour ce faire. Une contrepartie convenue, égale, significative. Alors l'Inter Stellaire et l'État des mondes utilisent une astuce, l'ISCie va acheter ces coquilles. Je ne comprenais pas ce qui pouvait justifier de telles valeurs, eh bien c'est simple : c'est l'Inter, elle-même, auparavant, qui a déterminé quel sera le produit qui sera le support sur lequel sera fixée cette valeur, et elle en fixera la dite valeur auparavant. Elle les a achetées, alors l'État des Mondes Humains peut remettre en circulation une valeur équivalente en monnaie. Tous les deux contrôlent parfaitement l'opération. L'Inter achète donc aux enchères, pour une somme précise qu'elle sait, au départ, remettre à l'État en vue de relancer le système. Elle est intéressée par le calme social, elle y a tout à gagner. Et l'État Des Mondes Humains également. Il fallait seulement trouver un produit susceptible de justifier cette remise en circulation d'aussi importants capitaux. Les coquilles sont magnifiques, et surtout en nombre limité, ce qui peu justifier des valeurs totalement folles. Folles mais arbitraires. Pour l'Inter, aucune importance, elle recèlera dans ses coffres la contrepartie de la somme qu'elle aura « libérée ». D'après ce que je sais, nous étions revenus dans une telle période. On peut présager que l'Inter évalue d'ores et déjà la possibilité de recommencer une telle opération. Je comprends pourquoi il était question de réévaluation ! L'Inter ne pourra que s'en réjouir car, dans une telle perspective, ses Élytres bénéficieront d'une plus-value d'autant. Et ce sera gagné en plus pour Elle !

- Je ne suis pas familiarisé avec ces concepts. Au fait... Le sale type n'est pas parti. Il s'est calmé et ne joue plus au dur, maintenant.

- Qui ?

- Celui de l'immeuble, celui qui voulait prendre le contrôle de la bande. Il a totalement viré de comportement !

- Ah ?

- Il affirme qu'il avait été envoyé pour ça, pour s'assurer si les installations étaient encore en état. Si tu l'avais vu, il était parmi les premiers à vouloir tout casser !

Mais Fudius Movar se tut, son ami ne l'écoutait déjà plus, son regard était ailleurs. Passées quelques minutes, tous les jours un peu plus intensément Bapt Olmet s'éloignait de la minute présente, gagnait des contrées inconnues cachées au sein du Delta. Il était loin le journaliste en économie ! Fudius n'insista pas, sachant que Bapt ne lui répondrait plus que silencieusement, par d'énigmatiques sourires.

Puis, surpris, il sursauta quand il remarqua qu'une gamine, à deux mètres, le scrutait. C'était cette gamine que Bapt avait surnommée son « Ange Gardien ». Pas très rationnel pour un adulte venu de Celcius ! Assurément, Bapt Olmet s'éloignait toujours un peu plus, à l'abri des pupilles étranges des ces femmes... À l'abri de l'Anstyx ? Oui, sûrement.

Le Styx, lui, était affaire de l'Inter Stellaire Compagnie. Alors une crispation noua Fudius Movar. Il venait de comprendre qu'il était un des rares à être capable de rassembler tous les fils. Toutes ces études, tous ces programmes de recherches, dont les différents laboratoires avaient été chargés il y très longtemps il devait les synthétiser. Il avait d'ailleurs déjà sérieusement avancé dans ce travail. À présent, tout devenait lumineux ! Il avait inquiété des « Instances ». On avait pris des précautions en l'éloignant définitivement des sources d'informations possibles qui lui auraient permis une vision d'ensemble du projet en cours. Tout s'expliquait !

Alors Fudius compris que lui aussi, sans le savoir, avait été de ceux qui avaient alimenté le Styx de l'Inter Stellaire Compagnie pour un ultime crime.

FINITUDE

5 livres

« UN REVE, S'IL VOUS PLAIT »

1) Cris Maléral, pilote en disgrâce auprès de l'Inter Stellaire Compagnie, et Joël Kard, copilote à la retraite, espèrent gagner une planète qui serait tombée dans l'oubli...

« OLAL, PUR-PARMI-LES-PURS »

2) L'Inter Stellaire Compagnie réoriente ses approvisionnements en métaux en direction des Spaces. Ces Spaces à l'écart des Mondes humains depuis 5 siècles. Projet inquiétant grandement l'Institut Scientifique des Mondes en la personne de son Secrétaire Général : Alexis Stern. Ce dernier tentera d'éviter la catastrophe.

« DES PETALES POUR UN ENFER »

3) Le docteur Marc David se rend sur la planète Nelly en vue de guérir les collecteurs qui pataugent dans les marais de la ceinture équatoriale de la planète pour récolter la « gale ». Rude milieu pour un rude apprentissage.

« SI CE N'EST TOI... » (Tomes 1 & 2)

4) C'AM, concessionnaire de la plaine de Selzé, ruiné, ne devra son salut que dans la fuite. Il reviendra avec de nouveaux alliés pour récupérer son bien. Mais C'Loï, sa voisine, la concessionnaire la plus puissante, entend bien parvenir à ses fins.

« Les Anges du Delta »

Auteur : VAN MALAERTH Pierre

Illustrations :

VMP

<http://auteurpvm2000.chez-alice.fr/index.html>

Pierre Estoppey

<http://www.chairsfantastiques.com/>

***Toute reproduction - totale ou partielle – dans un but commercial ,
implique une autorisation préalable de l'auteur .VMP***

Textes protégés

Exemplaire numéro : 000

FINITUDE :

Les Failles (lignes de forces gravitationnelles de la galaxie) ont permis aux Humains de s'échapper du système solaire originel. Les mondes viables sont rares le long des Failles et il faudra s'en éloigner pour découvrir d'autres mondes à coloniser : c'est l'espace dit « Profond ». Mais les pilotes humains y seront confrontés au Grand Mal et n'y résisteront pas. La Politique d'Expansion aurait dû être abandonnée si les Mervelines (une espèce d'extraterrestre) n'étaient dans les postes de pilotage pour les assister psychologiquement.

L'extinction progressive de cette espèce obligera à réviser la Grande Ambition et à se cantonner aux quelques mondes facilement accessibles. C'est une crise généralisée. Les forces politiques et économiques se regroupent sur Celcius-Système, nouveau centre de gravité de la Civilisation. Des forces occultes, aussi.

Des lieux, des moments, des personnages, des contextes différents. Space Opéra, anticipation, aventure, s'y retrouvent en un réalisme voulu, dans une sorte de fresque étalée dans le temps et l'espace. Ni princesses ni héros.

Drames, humour, personnages sinistres ou sympathiques, participent de ces récits. Chaque livre peut se lire indépendamment des autres.

L'Auteur

e-mail >> van_malaerth_sf21@tiscali.fr

vitrine >> <http://auteurpvmsf2000.chez-alice.fr/index.html>